U d'/ of Ottawa
39003011787594

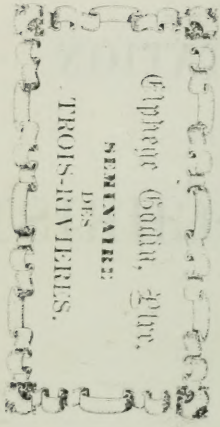
Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/limitationdejesu00more

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST



Paris — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, 30, rue Mazarine.

MO

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE RÉFLEXIONS ET DE PRIÈRES,
EMPRUNTÉES AUX PÈRES DE L'ÉGLISE, AUX DOCTEURS
ET AUX SAINTS.

PAR L. MOREAU

Teneas te apud Jesum, vivens ac moriens : et illius fidelitati te committe, qui, omnibus deficientibus, solus potest te juvare.
De Imitatione Christi, liv. III, chap. [illegible]

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS
RUE CASSETTE, 4

1860

Droit de reproduction réservé.

BV
4823
.A1
1860

A. Belcourt.
1875

A

LA MÉMOIRE

DE MA MÈRE

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Frappé d'un de ces coups qui brisent le cœur et désolent la vie, je demeurais, possédé de ma peine, sans autre force que celle de vivre et de souffrir. Un jour, visitant des objets tout remplis pour moi de souvenirs pieux et tendres, je retrouvai un livre qu'une main bien chère ouvrait souvent : c'était l'Imitation de Jésus-Christ. Le signet était encore à la place où ma mère l'avait laissé, au vingt-troisième chapitre du premier livre, de la méditation de la mort. Il me semblait que ma mère mourante me montrait du doigt comment il faut mourir, c'est-à-dire comment il faut vivre pour mériter une mort chrétienne. Cela me suffit. J'essayai sur l'heure la traduction de ce saint ouvrage, et je l'achevai bientôt à l'intention de ma mère. Ce livre avait été le dernier entretien de ses souffrances, ce travail devint l'occupation de mon malheur.

L'Imitation a pour les cœurs en peine des apaisements austères; c'est ainsi que le Christianisme

sait consoler l'homme ; il l'élève et le fortifie en l'élevant. L'Imitation a aussi, pour les divers états de l'âme, des préceptes sûrs et puissants : elle apprend à souffrir et elle apprend à combattre. C'est là tout le Christianisme, car c'est là toute la vie.

Que ce livre est loin de nous ! ou plutôt que nous sommes loin de l'esprit qui anime et sanctifie ce livre ! Quoi de plus étranger à nos mœurs que les vertus par où l'on va à Jésus-Christ : l'humilité, l'obéissance, la chasteté, le détachement, l'amour de Dieu et des hommes ? Qui est humble aujourd'hui ? Qui sait deviner les mérites et les grandeurs d'une vie petite et cachée ? Qui mesure son ambition au sentiment secret de sa force et de son courage ? L'abnégation, la simplicité de cœur, la pureté, ne sont plus guère que des mots prêts à se détacher, comme des feuilles flétries, de notre idiome incrédule. Le Verbe de vérité nous dit que l'on ne peut servir deux maîtres à la fois, Dieu et le monde. Aussi notre cœur a fait son choix, et c'est le monde qu'il sert sans partage. Le triple orgueil de la volonté, de l'esprit et de la vie, voilà notre Dieu et notre culte. On court après tout ce qui passe, et que la loi divine enseigne à fuir ; rien ne coûte pour l'atteindre ; on en fait l'unique but de la vie. Le néoplatonisme, installé dans les chaires de philosophie, prétend se passer de Dieu pour connaître l'homme et Dieu ; hypocrite au-

tant que téméraire, il relègue en souriant dans la région des mythes *respectés* et la chute, et la Rédemption, et la grâce, et la vie éternelle; son souffle aride flétrit l'âme et dessèche l'esprit; il affadit, il énerve, il appauvrit l'homme en l'exaltant. Une autre philosophie, soi-disant positive, en revient à Cabanis; elle réduit la pensée à n'être « qu'une élaboration du système nerveux; » elle veut que tout meure avec nous. Quelle fortune étrange avons-nous faite à la liberté humaine, divinisée tandis qu'elle consent au plaisir, outragée dès là qu'elle embrasse le devoir? Que dis-je, le devoir? Un fatalisme cynique ne le définit-il pas : « une jouissance, parce qu'il est la satisfaction d'un besoin? » Il n'est peut-être pas un seul de nos actes, publics ou privés, qui ne trouve sa réprobation dans l'Évangile. C'est pourquoi nous nous élevons contre l'Évangile, et taxons l'obéissance à ses conseils d'exagération ou de folie. La prière, la pénitence, les larmes répandues dans la voie étroite sur les traces du sang de Jésus-Christ, les dures victoires obtenues sur les sens et la volonté, la pauvreté et la mort volontaires, la vie en Dieu, tout cela nous paraît une folie : cette sainte folie de la Croix, nous en rougissons comme autrefois les païens et les Juifs. Au lieu d'élever notre cœur et nos pensées à la divine hauteur de ses enseignements, nous cherchons à rabaisser ces enseigne-

ments jusqu'à l'orgueilleuse médiocrité de nos âmes. Impatients et faibles, nous avons toutes les sensibilités, excepté celle qui pourrait nous sauver; il ne nous manque que le sentiment du mal véritable qui nous tue, et cette nuit morale, qui s'accroît encore par le faux jour de notre science, nous détourne de lever nos regards et nos bras vers le charitable libérateur de l'homme. Tout le siècle n'est, pour ainsi dire, qu'un blasphème à sa divinité; les uns l'insultent encore par un rire sauvage ou ignorant; les autres présentent à ses souffrances le fiel de leurs hommages. Celui-ci appelle sa doctrine « la Religion des esclaves; » — elle qui nous affranchit des autres et de nous-mêmes! Celui-là veut faire du Sauveur de tous les hommes le chef des jacqueries révolutionnaires, et s'il s'incline devant la Croix, c'est pour lui dresser je ne sais quel trophée de toutes les ruines dont elle a horreur, de toutes les passions qu'elle flétrit; jamais pour rompre à ses pieds les chaînes de l'ambition, de l'esprit propre et des haines hideuses.

L'incrédulité « a rongé le ciment qui unissait les hommes[1]. » L'oubli de Dieu amène l'oubli du prochain; en répudiant le Christianisme, les uns ont répudié la charité, et les autres la patience. Dieu a déchaîné contre les iniquités de ceux qui rè-

[1] Expression de M. de Maistre.

gnent les passions de ceux qui souffrent ; et le mépris de son éternelle autorité est vengé par le mépris de toute autorité. Rien ne résiste à ce mépris ; tout périra, si tous, princes et peuples, ne reviennent à Celui de qui relève tout empire, et qui seul peut persuader l'obéissance. Cependant, l'Europe est remuée, la civilisation chancelle ; et minée incessamment par les sociétés de ténèbres, la société légitime menace à toute heure de s'abîmer dans la fange et dans le sang. Chose étrange ! c'est en ces jours sinistres, précédés de jours mauvais et corrompus, en face d'un avenir obscur et chargé de révolutions, que l'idée du BONHEUR ICI-BAS, comme une amère antithèse, s'est emparée d'un si grand nombre d'esprits. Elle les emporte, elle les aveugle, et le désir furieux de saisir cette insaisissable chimère donne encore aux souffrances du présent un aiguillon nouveau. Le joug qui pèse sur l'homme déchu, ce joug que le divin auteur de la résignation avait allégé depuis tant de siècles, retombe aujourd'hui plus lourd sur nos têtes, tout ensemble sceptiques et crédules !

Que peuvent des rêves contre la loi? Tant que l'homme ne se sera pas donné à lui-même l'immortalité avec toutes les perfections qu'elle suppose, l'idée du bonheur en ce monde ne sera qu'un leurre cruel. Et quel sophisme peut tenir contre ce

cri de douleur qui sort de l'âme humaine dès les premiers jours, et retentit dans tous les âges? Il faut nier l'homme et le cœur de l'homme pour chercher en cette vie autre chose qu'un rude exil, où l'âme, l'esprit et le corps ne sont guère occupés qu'à souffrir, tour à tour ou de compagnie. Ce corps languissant, condamné au dur travail, se brise dans une précoce agonie; chaque jour l'âme meurt de ses deuils et de ses douleurs; l'esprit se consume dans cette désespérée poursuite de la vérité qui lui échappe, et au bout de toutes nos pensées se lève la Mort!

La douleur est la voie, la mort est le terme. Quel homme peut conjurer ces antiques ennemies de l'homme? A qui est réservé ce pouvoir, s'il n'a été donné à l'Homme de douleurs, « à notre véritable Vie, descendue ici-bas, qui s'est chargée de notre mort, et qui a tué notre mort par l'abondance de sa vie[1]? » Il faut qu'à son exemple chacun de nous souffre, et que, par l'acceptation de la peine, il tue la mort, non la mort qui nous fait sortir du temps, mais celle qui nous ferme les portes de l'éternité : la mort de l'âme, l'orgueil, le MOI impie et dépravé. C'est à la condition de tuer cette mort et d'accepter l'autre, que nous pouvons arriver à ce bonheur irréalisable sur la terre. Quant à celui dont le monde

[1] Saint Augustin, *Confessions*, liv. IV, XII.

est capable, il faut encore le demander aux pensers de l'éternité. Sans le nom de Jésus-Christ, nul ne peut être sauvé, et sans ce nom divin, les sociétés humaines perdent les conditions de la santé et de la vie. « Dans la Croix est le salut; dans la Croix est la vie[1]. » Or, la Croix est fondée sur l'humilité, et l'humilité nous manque. Mais que ne nous manque-t-il pas? Des deux aliments nécessaires à l'homme, nous n'avons plus que le pain qui nourrit le corps; une détestable légion de lettrés et de sophistes achève de nous retrancher le pain vivant descendu des cieux pour nourrir les âmes. Si nous avions su garder une seule des vérités du Christianisme, cette seule vérité sauve nous garantirait le retour de ce qu'il faut à une nation de vertus et de vérité pour vivre : loin de là, il est à craindre que nous n'ayons comblé tout ce qu'il nous faut d'erreurs et d'égarements pour périr. Lois, mœurs, institutions, tout ce que nous sommes comme peuple est mort à l'esprit chrétien, et nous ne voulons pas que l'esprit chrétien nous ressuscite. Que faisons-nous de ces calmes inespérés que Dieu nous donne? Il y a quelque chose de pire que notre malheur, c'est notre mauvaise volonté. Pour peu que la société s'obstine dans cet endurcissement qui semble se jouer tout à la fois et de la grâce et de la justice, d'où pourra

[1] *Imitation de Jésus-Christ,* liv. II, ch. XII.

venir le salut? Si nous n'invoquons du fond du cœur Celui qui commande aux vents et à la mer, et que notre indifférence laisse dormir, bientôt peut-être il ne sera plus temps de dire : Seigneur, nous périssons! La dernière tourmente nous emportera, et nous irons où sont allés ces peuples que la Vérité avait pris par la main, et qui ont méconnu et outragé leur mère.

Que faire? A coup sûr, l'homme est désespérant; mais Dieu demeure avec sa toute-puissance. Il a fait les nations de la terre capables de guérison, et il a plus de pouvoir pour nous sauver que nous n'avons d'emportement à nous perdre. « Auteur des avertissements et des illuminations qui dissipent le sommeil et les ténèbres [1], » il cache peut-être dans le secret de ses miséricordes celle qui doit nous ramener à lui. Mais quels que soient ses desseins sur les peuples qui se laissent entraîner loin de lui, il faut considérer que ce n'est que par les individus que les sociétés périssent ou se sauvent. Et cette considération, bien propre à effrayer si l'on jette les yeux sur la multitude des âmes égarées, prévient néanmoins le découragement. Car ces âmes perdues une à une peuvent aussi être regagnées une à une. Et de là le devoir pour chacun de concourir, dans la mesure de ses forces, au retour, toujours *divinement* pos-

[1] Saint Augustin, *Soliloques*, liv. I, ch. I.

sible, de la justice et de la paix. C'est en ce sens que l'œuvre la plus modeste peut porter son fruit, la plus timide parole laisser sa trace ; et alors que la pensée d'entreprendre sérieusement la régénération du siècle ferait reculer l'orgueil même de la raison révoltée contre Dieu, le moindre verre d'eau offert à plusieurs au nom de Dieu peut venir en aide à la société souffrante. Puisse cette version nouvelle de l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST être le *verre d'eau* salutaire à quelques-uns. Nous sommes tous malades d'orgueil ; et rien ne peut nous guérir que la connaissance et l'humble aveu de nos misères. Or, le livre de l'IMITATION est par excellence le manuel de l'humilité. Il suffit de l'ouvrir au hasard pour trouver ce qui nous est propre. Je tourne les premières pages et je lis :

« Ne te tiens pas debout sur toi-même, mais pose ton espoir en Dieu.

« Ne te fie pas sur ton savoir ou sur l'habileté d'un homme quel qu'il soit, mais plutôt sur la grâce de Dieu, qui aide les humbles et humilie les présomptueux.

« Ne te glorifie pas dans tes richesses, si tu en as, ni dans tes amis, parce qu'ils sont puissants, mais en Dieu qui donne, et qui désire se donner, pardessus tout, lui-même [1].

[1] *Imitation*, liv. I, ch. VII.

« Il est beaucoup plus sûr d'être en état de soumission qu'investi de l'autorité [1].

« Évite d'être connu des hommes [2].

« Nul n'est en sûreté pour paraître, s'il n'aime à vivre caché.

« Nul n'est en sûreté pour parler, s'il n'aime à se taire.

« Nul n'est en sûreté au premier rang, s'il n'aime à se tenir au dernier.

« Nul n'est en sûreté pour commander, s'il ne sait bien obéir.

« Nul n'est en sûreté dans ses joies, s'il ne porte en soi le témoignage d'une bonne conscience [3].

« Insensé qui attache sa pensée ailleurs qu'à ce qui sert à son salut [4].

« Que celui qui aspire aux voies intérieures et spirituelles se retire avec Jésus de la foule [5]. »

Voilà les vrais fondements sur lesquels la société repose : s'ils fléchissent, elle tremble ; s'ils croulent, elle est perdue.

[1] *Imitation*, liv. I, ch. IX.
[2] *Ibid.*, liv. I, ch. VIII.
[3] *Ibid.*, liv. I, ch. XX.
[4] *Ibid.*, liv. I, ch. XX.
[5] *Ibid.*, liv. I, ch. II.

1849.

AVERTISSEMENT

DE LA TRADUCTION PUBLIÉE EN 1662,

OU IL EST PARLÉ DE L'EXCELLENCE ET DE L'AUTEUR DU LIVRE DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Il n'est pas besoin de relever ici le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on a cru devoir traduire de nouveau en notre langue. Le seul titre le fait assez connoître. Tout le monde sait quelle réputation il a toujours eue dans l'Église, et qu'il a été comme les délices saintes des âmes les plus pieuses et les plus spirituelles de ces derniers temps.

On n'ignore pas ce qui a été écrit par plusieurs : que saint Charles Borromée a toujours porté sur lui ce petit livre, et qu'il y a puisé les règles de cette piété parfaite qui a éclaté dans toutes les actions de sa vie ; que saint Philippe de Néri y a pris de même tout l'esprit de la religion chrétienne ; que saint Ignace l'a recommandé très-particulièrement à toute sa Compagnie, et qu'il se l'étoit rendu si propre et si familier, que l'on écrit de lui que toute sa vie en a été comme une représentation et une image vivante, et que le cardinal Bellarmin ensuite et le cardinal Baronius en ont témoigné une estime et une vénération toutes particulières.

On a remarqué même que ce livre est connu et révéré

dans tous les pays; qu'il est traduit en toutes les langues, et qu'il a passé jusqu'à la connoissance des hommes les plus barbares : en sorte qu'un religieux étant allé trouver un roi de Maroc, ce prince le lui fit voir en sa bibliothèque, traduit en la langue vulgaire des Turcs, et lui témoigna le préférer à tout autre livre. Aussi le père Louis de Grenade, si célèbre par ses écrits de piété, a tellement estimé cet ouvrage qu'il l'a traduit lui-même en espagnol avec un grand éloge qu'il a mis à la tête, où il dit entre autres choses : « Que nous trouverons dans ce livre des remèdes contre toutes les maladies de l'âme; une manne cachée où nous goûterons toutes les délices de l'esprit; une lumière admirable qui nous enseigne à nous connoître nous-mêmes, et à rendre à Dieu le culte et l'adoration que nous lui devons; et enfin la science du salut qui nous apprend à vivre et à mourir en vrais chrétiens. » Et il ajouta : « Que quelque louange qu'on donne à ce livre, ceux qui le considéreront avec un esprit de piété diront après l'avoir lu ce que la reine de Saba dit après avoir vu la gloire de Salomon : *Major est sapientia tua et opera tua quam rumor quem audivi :* Votre sagesse est plus grande que votre réputation, et ce que vous faites passe tout ce qu'on m'a dit de vous. » L'expérience confirme cette parole. Car l'esprit de piété et l'onction sont tellement répandus dans tout cet ouvrage, qu'on peut dire, selon l'Apôtre, qu'il est comme la bonne odeur de Jésus-Christ, qui se communique et se fait sentir à tous ceux qui en approchent. L'auteur y parle partout avec tant de bonté, tant de charité et tant de lumière, qu'il est visible que son ouvrage est plutôt une effusion de son cœur et de son ardente piété qu'une production de son esprit et de sa science. Il écrit toujours comme étant attentif à Dieu qui lui est présent, interrompant quelquefois ses dis-

cours pour lui adresser sa parole, et mêlant d'excellentes prières avec les instructions qu'il nous propose.

Aussi il est difficile de remarquer quelque méthode humaine et étudiée dans cet ouvrage. Il parle plutôt par mouvement et par sentiment, que par raison et par dessein. Et c'est en cela même qu'il est plus semblable aux auteurs qui nous ont donné l'Écriture sainte, et aux plus spirituels d'entre les saints Pères. Il traite souvent les mêmes matières en divers endroits; il reprend ce qu'il avoit touché auparavant; il renouvelle les mêmes préceptes; il parle indifféremment tantôt aux gens du monde et tantôt aux religieux, et fait tout cela d'une manière si libre, si édifiante, si animée, que tout est saint, agréable, et toujours nouveau dans sa bouche; que les gens du monde sont touchés de ce qu'il dit aux religieux, et les religieux de ce qu'il dit aux gens du monde; et qu'ainsi il paroît que ce n'est pas tant lui qui parle de Dieu, que c'est Dieu qui parle par lui, n'y ayant que cet esprit souverain et incompréhensible qui puisse diversifier de la sorte ses lumières, ses opérations et ses mouvements en les proportionnant aux goûts dissemblables et aux différentes dispositions des âmes.

On peut néanmoins remarquer un ordre général et naturel dans tout le corps de cet ouvrage; car le premier livre est plus propre à ceux qui commencent; le second entre plus dans la vie intérieure et spirituelle; et le troisième en est un admirable tableau qui nous découvre tout ce qui s'y passe et qui nous fait voir comme à nu le fond de nos cœurs. C'est pourquoi il étoit bien raisonnable qu'ayant ainsi conduit l'âme dans ses trois premiers livres jusqu'à la plus haute perfection, il lui apprît, dans le quatrième, la manière dont elle doit participer au plus grand de nos mystères, afin

qu'elle y trouve de quoi faire croître sans cesse ses désirs et son amour envers Jésus-Christ par une continuelle participation de son saint corps, qui purifie de plus en plus les âmes pures, et les comble de grâces toujours nouvelles.

Plusieurs ont écrit, et on le reconnoît tous les jours par expérience, qu'en quelque état que l'on soit en ouvrant ce livre, chacun y trouve ce qui peut l'édifier. Ce qui vient sans doute de ce qu'il est plein partout d'une certaine onction, qui représente à l'esprit et qui forme dans le cœur une disposition générale de piété qui est propre à tout le monde. Il est vrai aussi qu'il contient un fort grand nombre d'instructions très-intérieures et très-particulières, et que le troisième livre, qui est seul plus grand que tous les trois autres, et qui est appelé par quelques-uns l'entretien de l'âme avec Jésus-Christ, représente si excellemment et si particulièrement tous les états différents que nous pouvons éprouver au dedans de nous, que tout le monde s'y peut trouver aisément, et y remarquer ce qui lui est propre. Qu'une âme soit ou dans la tiédeur et comme dans le dégoût des choses saintes, ou dans l'irrésolution de ce qu'elle doit faire, ou dans l'accablement de ce qu'elle souffre, elle voit dépeint dans ce livre tout ce qu'elle sent au dedans d'elle. Elle y trouve des paroles et des prières pour s'adresser à Jésus-Christ, et l'y voit lui-même qui lui parle, et qui vient la consoler dans ses sécheresses, l'éclairer dans ses doutes, et la fortifier dans ses souffrances.

Je sais qu'il y a eu des personnes qui, ayant la même estime de l'utilité de cet ouvrage qu'en ont toutes les autres, en étoient moins touchées néanmoins, parce qu'elles ne voyoient pas dans ses termes ces expressions si sublimes et si saintes tout ensemble qui paroissent dans les écrits des SS. Pères.

Il est vrai que si on comparoit sa manière d'écrire en latin avec celle des anciens Pères, elle pourroit passer pour barbare, parce qu'ils ont écrit selon leur temps, comme il a parlé selon le sien. Néanmoins il est certain que cette simplicité et cette rudesse de langage, qui ne déplaira jamais aux personnes pieuses, n'est que dans les termes seuls, et non dans les choses, et que si, en le traduisant, on exprime sa pensée avec des mots simples et propres de notre langue, on trouvera que son style est en soi très-agréable, étant court, vif, solide et plein de sentences, et en divers endroits même si fort, si touchant et si élevé, qu'il égale la hautesse et la magnificence des ouvrages des SS. Pères.

Aussi nous voyons, par la lecture de ce livre, que l'auteur a été rempli et animé du même esprit qui a conduit ces grands Saints. Il a puisé comme eux toutes ses lumières et ses connoissances dans la source si pure de la parole de Dieu. Il s'est nourri sans cesse des vérités de l'Écriture, qu'il s'est rendues propres, et qu'il a comme transformées en lui-même par une méditation et une pratique continuelles. Et quoiqu'il n'en cite pas si souvent les paroles, il les a ordinairement en vue, il en prend le sens, et il écrit toujours par son esprit.

Il est aisé aussi de reconnoître en comparant sa doctrine avec celle de saint Grégoire, pape, et de saint Bernard, qu'il avoit fort lu les écrits de ces deux Pères, et qu'il a pris d'eux les plus excellentes maximes de la piété, comme ils en ont toujours été reconnus pour les maîtres principaux entre les saints docteurs.

On a fort douté autrefois qui avoit été l'auteur de ce livre. Les uns ont dit que c'étoit Gerson, docteur célèbre et chancelier de l'Université de Paris : les autres, un certain abbé Gersen, de l'ordre de Saint-Benoît. La plus commune opinion

est que c'est Thomas A-Kempis, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans l'Archevêché de Cologne, qui a fleuri au commencement du quinzième siècle, et a vécu et est mort en odeur de sainteté. Il y a néanmoins encore des personnes habiles qui croient que cet ouvrage n'est pas de cet auteur[1].

Mais saint Grégoire, pape, disoit autrefois qu'il ne falloit pas beaucoup se mettre en peine qui étoit l'auteur du livre de Job, puisqu'il nous devoit suffire de savoir que c'est l'ouvrage du Saint-Esprit : nous pouvons dire de même qu'il importe peu d'examiner qui est l'auteur de ce livre, puisqu'il est certain que ceux qui le liront se persuaderont sans peine que c'est un homme tout de Dieu qui l'a fait ; et que s'ils n'y cherchent que leur édification, les bons effets qu'il produira dans leur âme leur feront dire ce que nous venons de rapporter de Grenade : « Que ceux qui le louent le plus ne nous le font jamais assez bien connoître, et qu'ils nous promettent moins de fruit et d'utilité de sa lecture, que nous n'en ressentons nous-mêmes après l'avoir lu. »

[1] De curieuses recherches faites de nos jours sur ce sujet par MM. Gence, de Grégory, O. Le Roy, ne donnent pas néanmoins de solution satisfaisante. Quant aux nombreuses traductions de l'*Imitation*, il faut lire la savante dissertation publiée en 1812 par M. A. Barbier.

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

LIVRE PREMIER

AVIS UTILES POUR LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'imitation de Jésus-Christ et du mépris des vanités du monde.

« Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres[1], » dit le Seigneur. Ce sont les paroles de Jésus-Christ, par lesquelles il nous convie à imiter sa vie et sa conduite, si nous voulons être éclairés en vérité et délivrés de tout aveuglement du cœur.

Que ce soit donc notre étude suprême de méditer sur la vie de Jésus.

Sa doctrine surpasse en excellence toutes les doc-

[1] Joan., VIII, 12.

trines des Saints ; et qui aurait son esprit y trouverait une manne cachée.

Mais il arrive que plusieurs, assidus auditeurs de l'Évangile, ne se sentent qu'un faible désir, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ.

Or, celui qui veut avoir des paroles de Jésus-Christ une pleine et savoureuse intelligence, doit s'appliquer à conformer toute sa vie à Jésus-Christ.

Que te sert de discuter profondément sur la Trinité, si l'humilité te manque, par où tu déplais à la Trinité ?

En vérité, les sublimes discours ne font pas l'homme saint et juste ; c'est la vie vertueuse qui le rend cher à Dieu.

Que j'aime mieux sentir la componction que d'en savoir la définition !

Quand tu saurais toute la Bible par cœur et les sentences de tous les philosophes, que te servirait tout cela, sans l'amour de Dieu et la grâce ?

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité [1], » hors aimer Dieu et ne servir que lui.

C'est la souveraine sagesse de tendre par le mépris du monde au royaume céleste.

Vanité donc, d'amasser des richesses périssables et d'y placer son espoir.

Vanité aussi, d'aspirer aux honneurs et de s'élever en un poste éminent.

[1] Eccl., I, 2.

Vanité, de suivre les désirs de la chair et de rechercher ce dont, bientôt, il faut être rigoureusement puni.

Vanité, de souhaiter une longue vie, et de se soucier peu d'une bonne vie.

Vanité, de considérer seulement la vie présente et de ne prévoir pas l'avenir.

Vanité, d'aimer ce qui passe à toute vitesse, et de ne se point hâter vers le terme où l'éternelle joie nous attend[1].

Souviens-toi souvent de cette parole du Sage : « L'œil n'est point rassasié de ce qu'il voit ; ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend. »

Travaille donc à retirer ton cœur de l'amour des choses visibles pour te porter aux invisibles. Car ceux qui suivent leur sensualité souillent leur conscience et perdent la grâce de Dieu.

« Qui suis-je? D'où suis-je venu? Et après que la terre m'aura gardé, quel serai-je en revenant de la poussière à la vie? Où me placera le grand Dieu? Me sauvera-t-il, me réveillerai-je, d'ici, dans un port tranquille? Nombreuses sont les voies de cette triste vie, et chacune est obstruée de ses propres épines. Aucun bien parmi les hommes qui ne soit mêlé de mal, et plût à Dieu qu'il ne fût pas donné au mal de prévaloir! Les richesses sont infidèles, le trône n'est qu'un songe fastueux; l'obéissance est dure, la pau-

[1] Eccl., I, 8.

vreté est un nœud d'angoisse, la beauté n'est qu'un éclair; chose légère est la grâce; la jeunesse est l'effervescence d'un jour; la vieillesse, l'aride déclin de la vie. L'éloquence s'envole; la gloire n'est qu'un souffle; la noblesse une goutte de vieux sang; la force, un don que l'on partage avec le sanglier. La satiété est insultante. Le mariage est une chaîne, sa fécondité, un inévitable souci, sa stérilité, une affliction; le forum est l'exercice de la malignité; le repos, une langueur; les arts utiles sont l'emploi des hommes de néant. Le pain d'autrui est amer. Fendre la terre, est une peine; la mer, la plupart des nautoniers sont au fond de l'abîme. Tout n'est ici-bas que douleur pour les mortels; tout n'est que dérision, atome, ombre, vision, goutte de rosée; un vol d'oiseau, une vapeur, un songe, une vague de la mer, un torrent; le sillon d'un navire, une brise, une poussière; un cercle rapide, qui roule toujours choses semblables; constante rotation, caduque stabilité de temps, de jours, de nuits, de travaux, de morts, de peines, de plaisirs, de maladies, d'adversité, de succès. C'est le dessein de ta sagesse, ô Verbe, ô Père, que tout passe pour que nous ayons l'amour de ce qui demeure. J'ai parcouru des ailes de l'esprit toutes choses antiques et nouvelles. Or, rien n'est plus faible que les mortels. Il n'y a pour l'homme qu'un parti bon et sûr, se précipiter d'ici, en portant la croix; et puis les larmes, les gémissements, l'application intérieure aux réalités divines; l'espérance et la lumière de la céleste trinité qui s'unit aux âmes pures, le détachement de la folle poussière, l'incorruptibilité de l'image que nous avons reçue de Dieu, une vie étrangère à cette vie, l'échange volontaire de ce monde pour l'autre, la patience dans toutes les disgrâces. »

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE : *Poésies*, carm. XVII, opp. II. f°. T. II.

CHAPITRE II.

De l'humble connaissance de soi-même.

Tout homme désire naturellement savoir; mais la science, sans la crainte de Dieu, que produit-elle?

Certainement, l'humble paysan qui sert Dieu vaut mieux que le philosophe superbe, qui, négligeant son âme, observe le cours des astres.

Qui se connaît bien soi-même devient vil à ses propres yeux, et ne se complaît point aux louanges des hommes.

Quand j'aurais la science de tout ce qui est au monde, si je ne suis dans la charité, quel secours y trouverai-je devant Dieu, qui va me juger sur mes œuvres?

Abjure le désir excessif de savoir, car il y a là une grande dissipation, une grande illusion.

Les savants aiment qu'on les croie et qu'on les dise habiles.

Il y a beaucoup de choses qu'il sert peu ou ne sert point à l'âme de savoir.

Et bien insensé qui attache sa pensée ailleurs qu'à ce qui sert à son salut!

L'abondance des paroles ne rassasie point l'âme; mais la bonne vie donnera fraîchissement à l'esprit, et la conscience pure, grande assurance auprès de Dieu.

Plus et mieux tu sais, plus tu seras rigoureusement jugé, si tu n'en as d'autant plus saintement vécu.

Quelle que soit ton habileté ou ta science, garde-toi de t'élever; tremble plutôt, en raison de la lumière qui t'est donnée.

Si tu t'assures savoir beaucoup, et bien savoir, sache néanmoins que tout cela n'est rien au prix de ce que tu ignores.

« Garde-toi de t'exalter dans la science [1] ; » mais confesse plutôt ton ignorance.

Comment veux-tu te préférer à quelqu'un, quand la plupart sont trouvés plus savants que toi, et plus habiles dans la Loi ?

Veux-tu savoir et apprendre quelque chose à ton profit ? Aime à être ignoré, et compté pour rien.

Voici la haute et la plus utile leçon : la vraie connaissance et le mépris de soi-même.

Ne tenir aucun compte de soi, avoir toujours des autres une bonne et haute opinion, c'est une grande sagesse, c'est la perfection.

Quand tu verrais un autre faillir ouvertement, ou commettre quelque grand crime, tu ne devrais pas toutefois t'estimer meilleur ; car tu ne sais combien de temps tu pourras te maintenir dans le bien.

Tous nous sommes fragiles, mais compte que nul n'est plus fragile que toi.

[1] Rom., x, 20.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ pouvoit donner un grand éclat à ses actions et une souveraine vertu à ses paroles ; il ne l'a pas voulu faire ; il a même passé plus avant ; et, pour confondre davantage notre orgueil par ses abaissements admirables, il a voulu que ses disciples fissent beaucoup plus qu'il n'a fait. Pourquoi cela ? — C'est qu'il veut se laisser surmonter dans les actions publiques, pour exceller dans les plus basses et les plus humbles, dont les hommes ne connoissent point la valeur : il veut les fruits de l'Évangile et non le bruit du monde... Oh ! que ne suivons-nous l'exemple de ce divin Maître ? Que ne cédons-nous toujours l'avantage aux autres ? Que ne choisissons-nous le pire et le plus humiliant pour nous ? Car c'est assurément le plus agréable et le plus honorable pour Notre-Seigneur, et c'est tout ce que nous devons prétendre. Prenons donc aujourd'hui la résolution de le suivre et de lui offrir ces petits sacrifices. Disons-lui, et disons-nous à nous-mêmes : Si je fais une action publique, et que je la puisse pousser bien avant, je ne le ferai pas ; j'en retrancherai telle ou telle chose qui pourroit lui donner du lustre, et à moi de la réputation ; de deux pensées qui pourront me venir à l'esprit, je ne produirai au dehors que la moindre pour m'humilier, et je retiendrai la plus belle pour en faire un sacrifice à Dieu dans le secret de mon cœur. Oui, c'est une vérité de l'Évangile que Notre-Seigneur ne se plaît en rien tant que dans l'humilité du cœur et la simplicité des paroles et des actions ; c'est là que réside son esprit : en vain le cherche-t-on ailleurs. Si donc vous voulez le trouver, il faut renoncer à l'affection et au désir de paroître, à la pompe de l'esprit aussi bien qu'à celle du corps, et enfin à toutes les vanités et même à toutes les satisfactions de la vie. »

S. VINCENT DE PAUL. *Sa Vie* par COLLET ; Nancy, 1748,

CHAPITRE III.

De la Doctrine de Vérité.

Heureux celui que la vérité enseigne, non par des figures et des paroles qui passent, mais par elle-même et comme elle est.

Notre opinion, notre sens nous trompe souvent, et voit peu.

Que servent ces longues disputes sur des choses cachées et obscures, d'où il ne s'élèvera au jugement aucun grief contre nous pour les avoir ignorées ?

Immense folie de négliger l'utile et le nécessaire pour se livrer de gaieté de cœur à de pernicieuses curiosités : nous avons des yeux, et nous ne voyons pas.

Et qu'avons-nous à faire des genres et des espèces ?

Celui à qui le Verbe éternel parle est dégagé d'une infinité d'opinions.

Tout vient de ce Verbe unique : « Il est l'unique aliment de toute parole : Et il est ce principe qui nous parle [1]. »

Sans lui, nul ne voit, nul ne juge avec rectitude.

Celui qui a tout dans l'unité, qui ramène tout à

[1] Joan., VIII, 25.

l'unité, qui voit tout dans l'unité, peut être stable de cœur et demeurer dans la paix en Dieu.

O vérité, Dieu même! faites que je sois un avec vous dans l'amour éternel!

Souvent c'est un ennui pour moi de lire, d'ouïr tant de choses; en vous est tout ce que je veux, tout ce que je désire.

Silence à tous les docteurs, silence à toutes les créatures en votre présence! parlez-moi vous seul.

Plus un homme est un avec lui-même et intérieurement devenu plus simple, plus ses connaissances s'étendent et s'élèvent sans efforts; car c'est d'en haut qu'il reçoit la lumière de l'intelligence.

Une âme pure, simple et constante, ne se dissipe pas dans la multiplicité de ses œuvres, parce qu'elle fait tout à la gloire de Dieu et s'efforce d'être en soi-même indifférente à toute recherche propre.

Qui te donne plus d'empêchements et d'ennui que les affections immortifiées de ton cœur?

L'homme de bien et de dévotion dispose d'abord au dedans de lui les actions qu'il doit produire au dehors.

Et elles ne l'entraînent pas aux désirs d'une vicieuse inclination, mais lui-même les redresse au gré de la droite raison.

Qui rend de plus terribles combats que celui qui s'efforce de se vaincre lui-même?

Et ce devrait être notre affaire à nous : se vaincre

soi-même; chaque jour devenir plus fort que soi et faire quelque progrès dans le bien.

Toute perfection en cette vie traîne avec elle une certaine imperfection ; et notre vue n'est jamais sans un nuage.

L'humble connaissance de toi-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu que les profondes enquêtes de la science.

Non qu'il faille blâmer la science, ou quelque simple connaissance que ce soit, qui, considérée en soi, est bonne et dans l'ordre de Dieu ; mais il faut toujours préférer une conscience pure et une vie de vertu. Or, comme la plupart s'occupent plutôt de savoir que de bien vivre, souvent ils s'égarent et ne recueillent que peu ou point de fruit.

Oh ! si l'on avait autant de zèle à déraciner les vices, à semer les vertus, qu'à remuer des questions, tant de maux, tant de scandales n'arriveraient pas dans le peuple, ni tant de désordres dans les monastères !

Certes, quand viendra le jour du jugement, il ne nous sera point demandé ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait ; ni quelle a été l'étendue de notre savoir, mais la sainteté de notre vie.

Dis-moi où sont aujourd'hui tous ces maîtres, ces docteurs, que tu as bien connus, lorsqu'ils étaient encore dans la vie et dans la renommée de leur science ?

Aujourd'hui d'autres sont en possession de leurs

bénéfices, et je ne sais s'ils pensent à eux : pendant leur vie, ils semblaient être quelque chose, et voilà qu'on n'en parle plus.

Oh ! qu'elle passe vite la gloire du monde ! Plût à Dieu que leur vie se fût accordée avec leur science ! c'est alors qu'ils auraient étudié, qu'ils auraient lu avec fruit.

Combien périssent par la vaine science dans le siècle, insouciants du service de Dieu !

Et comme ils choisissent d'être grands plutôt que d'être humbles, ils s'évanouissent dans leurs pensées.

Vraiment grand est celui qui a une grande charité.

Vraiment grand est celui qui en soi-même est petit, et tient pour néant tout faîte d'honneur. Vraiment sage est celui qui « regarde toutes les choses de la terre comme fumier, afin de gagner Jésus-Christ[1]. »

Et vraiment savant dans la science légitime est celui qui fait la volonté de Dieu et laisse sa volonté propre.

« La vérité m'est nécessaire, afin que je ne me puisse cacher devant elle ; et la grâce m'est aussi nécessaire, afin que je ne le veuille pas. Si l'une n'est accompagnée de l'autre, ce n'est qu'un bien imparfait ; car la sévérité de la première est pénible sans la sérénité de la seconde ; et la vivacité de celle-ci semble un peu libre sans la gravité de celle-là. La vérité est amère, si elle n'est assaisonnée de la grâce, et la ferveur de la dévotion est quelquefois un peu

[1] Philipp., III, 8.

légère, immodérée et licencieuse, si elle n'est retenue par le frein de la vérité. Combien y en a-t-il à qui il n'a point servi d'avoir reçu la grâce, parce qu'ils n'ont pas reçu en même temps le tempérament que la vérité apporte? Ils se sont plu en la grâce. Ils n'ont point appréhendé le regard sérieux et sévère de la vérité; c'est pourquoi ils ont perdu cette grâce, afin qu'ils apprissent à servir Dieu avec crainte, selon le Prophète, et à se réjouir en lui avec tremblement. Car l'âme sainte qui avoit dit dans son abondance : Je ne serai jamais ébranlée, a senti soudain que le Verbe éternel a détourné sa face d'elle, et qu'elle a été non-seulement émue, mais troublée. Et elle a appris dans cette affliction, qu'outre le don de la piété et du zèle qu'elle avoit reçu, elle avoit encore besoin du poids de la vérité. Et ainsi la plénitude de la grâce ne consiste pas en la grâce seule, ni en la seule vérité. — Que vous sert-il de savoir ce que vous devez faire, si Dieu ne vous donne pas la grâce de le vouloir? Et que vous sert-il de le vouloir, si vous ne le pouvez pas? Combien ai-je vu d'hommes devenus plus tristes lorsqu'ils avoient connu la vérité, et qui l'étoient de ce qu'ils ne pouvoient plus désormais s'excuser sur leur ignorance, puisqu'ils savoient ce que la vérité demandoit d'eux, et qu'ils ne le faisoient pas. Il paroît par là que l'une ne suffit pas sans l'autre. Que dis-je? il ne sert pas de recevoir l'une sans l'autre. La grâce est chancelante sans la vérité. L'homme ne marche que sur un pied, lorsqu'il n'est soutenu que par la grâce. Lucifer n'est pas demeuré ferme dans la vérité. C'est pourquoi on lui a dit : Tu as perdu la sagesse par ta beauté. Je ne veux point de beauté qui me fasse perdre la sagesse. Il n'est pas dit qu'il l'ait perdue par la beauté, mais par sa beauté. Car nous ne blâmons pas le don, mais l'usage du don. Il l'a perdu lorsqu'il se l'est appropriée. Il a perdu la sagesse par sa sagesse, en ne la possédant pas selon la vérité, mais en abusant d'elle selon sa volonté propre. Car posséder la grâce

de cette sorte, c'est la perdre... Je perds tout ce que je ne possède point en Dieu. Car il n'y a rien qui soit plus perdu que ce qui est hors de lui. Qu'est-ce que la mort sinon la privation de la vie ? Qu'est-ce que la perte du vrai bien, sinon la séparation d'avec Dieu ? »

S. BERNARD, *Serm.* 74, *in Cantic.* n° 8.

CHAPITRE IV.

De la prévoyance dans la conduite.

Il ne faut pas croire à toute parole, à tout instinct secret ; mais chaque chose veut être, avec précaution, avec une attention patiente pesée selon Dieu.

O douleur ! souvent le mal plus facilement que le bien se croit et se dit du prochain, tant nous sommes faibles !

Mais les parfaits ne croient pas légèrement au premier venu qui parle : ils savent la faiblesse humaine, sa pente vers le mal, et à quelles chutes les paroles l'entraînent.

C'est une grande sagesse de ne pas se précipiter pour agir, et de ne pas s'arrêter obstinément à son propre sens.

Il est encore de la sagesse de ne pas croire à toutes les paroles des hommes ; et ce que l'on entend, ce que l'on croit, de ne pas le répandre aussitôt à l'o-

reille des autres. Prends conseil d'un homme de sagesse et de conscience, et fais-toi guider par meilleur que toi, plutôt que de suivre tes imaginations.

La bonne vie fait l'homme sage selon Dieu, et lui donne une grande expérience.

Plus un homme est humble en lui-même et soumis à Dieu, plus il est, en toutes choses, dans la sagesse et l'apaisement.

« C'est le propre de la prudence de régler les paroles et les actions ; mais elle a encore un autre office, qui est de choisir les moyens propres pour parvenir à la fin qu'on se propose, laquelle n'étant autre que d'aller à Dieu, elle prend les voies les plus droites et les plus assurées pour nous y conduire. Nous ne parlons pas ici de la prudence politique et mondaine, laquelle, ne tendant pas à des succès temporels et quelquefois injustes, ne se sert aussi que de moyens humains fort douteux et fort incertains ; mais nous parlons de cette sainte prudence que Notre-Seigneur conseille dans l'Évangile, qui nous fait choisir les moyens propres pour arriver à la fin qu'il nous propose, laquelle étant toute divine, il faut que ces moyens y aient du rapport et de la proportion. Or, nous pouvons choisir les moyens proportionnés à la fin que nous nous proposons, en deux manières : ou par notre raisonnement qui est souvent bien foible, ou bien par les maximes de la foi que Jésus-Christ nous a enseignées, qui sont toujours infaillibles. C'est pourquoi la vraie prudence assujettit notre raisonnement à ces maximes, et nous donne pour règle inviolable de juger toujours de toutes choses comme Jésus-Christ en a jugé : en sorte que dans les occasions nous nous demandions à nous-mêmes : Comment est-ce que Notre-

Seigneur a jugé de telle et telle chose? Comment s'est-il comporté en telle et telle rencontre? Qu'a-t-il dit, et qu'a-t-il fait sur tels et tels sujets? et qu'ainsi nous ajustions toute notre conduite selon ses maximes et ses exemples. Prenons donc cette résolution, et marchons en assurance dans le chemin royal dans lequel Jésus-Christ sera notre guide et notre conducteur : et souvenons-nous de ce qu'il a dit que *le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles et ses vérités ne passeront jamais.* Bénissons Notre-Seigneur, et tâchons de penser et de juger comme lui, et de faire ce qu'il a recommandé par ses paroles et par ses exemples. Entrons en son esprit pour entrer en ses opérations : car ce n'est pas tout de faire le bien, mais il le faut bien faire, à l'imitation de Notre-Seigneur, duquel il est dit : *Bene omnia fecit.* Non, ce n'est pas assez de jeûner, d'observer les règles..., il le faut faire dans l'esprit de Jésus-Christ, c'est-à-dire avec perfection, pour les fins et avec les circonstances que lui-même les a faites. La prudence chrétienne donc consiste à juger, parler et opérer, comme la sagesse éternelle de Dieu, revêtue de notre faible chair, a jugé, parlé et opéré. »

S. VINCENT DE PAUL ; *aux Prêtres de la Congrég. de la Mission.* (*Sa Vie* par ABELLY, liv. III, ch. XVI.)

CHAPITRE V.

De la lecture des saintes Écritures.

C'est la vérité qu'il faut demander aux Écritures saintes, et non l'éloquence.

Toute l'Écriture sainte doit être lue dans l'esprit qui l'a dictée.

Nous y devons chercher l'utilité plutôt que la délicatesse du langage.

Nous devons lire aussi volontiers les livres pieux et simples que les livers sublimes et profonds.

Ne t'arrête pas à l'autorité de l'écrivain, à savoir s'il est de petite ou grande érudition; mais que l'amour de la pure vérité soit ton seul attrait dans tes lectures.

Ne demande pas qui a dit, mais considère ce qui est dit.

« Les hommes passent, mais la vérité du Seigneur demeure éternellement [1]. »

C'est sans acception de personnes et en diverses manières que Dieu nous parle.

Notre curiosité souvent nous retarde dans la lecture des livres saints, quand nous voulons comprendre et discuter là où il faudrait simplement passer.

Si tu en veux tirer du profit, lis avec humilité, avec simplicité, avec foi; et ne désire jamais te faire un renom de science. Interroge volontiers, écoute en silence les paroles des Saints; ne méprise point non plus les sentences des vieillards; car ce n'est pas sans raison qu'elles sont proférées.

[1] Ps., XXXVIII, 7; CVI, 2.

« La sainte Écriture est exposée aux yeux de notre âme ainsi qu'un miroir, afin que nous puissions y contempler notre visage intérieur : car c'est là que nous voyons ce qu'il y a en nous de laid ou de beau ; c'est là que nous reconnoissons quel est notre avancement dans la vertu ou combien nous sommes éloignés d'y avoir fait aucun progrès. Elle représente aussi les bonnes actions des Saints, pour exciter les imparfaits à les imiter, et en décrivant leurs faits glorieux, elle fortifie notre foiblesse contre les assauts des vices ; en sorte que notre âme a d'autant moins de sujet de craindre dans cette guerre, qu'elle voit devant ses yeux le triomphe de tant de grands hommes.

Mais l'Écriture sacrée ne se contente pas de nous apprendre les vertus des Saints ; elle nous découvre aussi quelquefois leurs fautes, afin que, nous représentant dans leurs victoires ce que nous avons à imiter, elle nous fasse aussi connoître dans leurs chutes ce que nous avons à craindre. Car si nous voyons ici un Job sanctifié par une infinité de tentations et d'épreuves, nous voyons d'ailleurs un David vaincu par une seule tentation : de sorte que si, d'une part, la vertu des grands personnages qui nous ont précédés doit animer notre espérance, de l'autre, leurs chutes nous doivent armer de la précaution de l'humilité, afin que, pendant que nous sentons quelques élèvements dans la joie, nous soyons retenus dans l'humilité par la crainte, et que notre âme, étant d'une part fortifiée par la confiance d'un saint espoir, et, de l'autre, mortifiée par l'humiliation d'une crainte salutaire, elle ne s'élève pas par un excès de témérité, parce qu'elle est abattue par la terreur de leurs chutes, ni ne désespère pas par un excès d'appréhension, parce qu'elle est relevée par la certitude de l'espérance que lui inspire l'exemple de leurs vertus. »

S. GRÉGOIRE LE GRAND ; *Morales*, liv. II, ch. I. Paris, 1666, in-4.

CHAPITRE VI.

Des affections déréglées.

Dès que l'homme convoite une chose désordonnément, aussitôt il devient inquiet en lui-même.

L'orgueilleux et l'avare ne sont jamais en repos. Le pauvre et l'humble en esprit vivent dans la plénitude de la paix.

Celui qui n'est pas encore parfaitement mort en soi est bientôt tenté et vaincu en de petites et misérables choses.

L'homme infirme spirituellement, charnel encore à certains égards et incliné aux choses sensibles, ne peut sans difficultés se détacher entièrement des terrestres désirs.

Aussi, a-t-il souvent de la tristesse quand il s'en retire ; prompt encore à s'emporter, si on lui résiste.

S'il a obtenu ce qu'il convoite, aussitôt il plie sous sa conscience coupable, parce qu'il a suivi sa passion, qui n'est pas pour contribuer à la paix qu'il cherche.

C'est donc à résister aux passions que l'on trouve la véritable paix du cœur, et non à se faire leur esclave.

La paix n'est donc pas dans le cœur de l'homme

charnel; elle n'est pas dans l'homme prodigué au dehors, mais dans l'homme fervent et intérieur.

« Que rendrai-je au Seigneur qui délivre mon âme du trouble de mes souvenirs? Que je vous aime, Seigneur, que je vous rende grâce et confesse votre nom, ô vous qui m'avez remis tant de criminelles et abominables œuvres! A votre grâce, à votre miséricorde je rapporte la gloire d'avoir fondu la glace de mes péchés; à votre grâce je rapporte la gloire de tout ce que je n'ai pas fait de mal. Eh! de quoi n'étois-je point capable ayant aimé le crime sans intérêt? Et je confesse que tout m'est pardonné, et le mal que j'ai fait de gré, et celui que m'a épargné votre miséricorde.

« Quel mortel, méditant sur son infirmité, oseroit attribuer à ses propres forces sa chasteté et son innocence, et se croiroit en droit de vous moins aimer, comme s'il eût eu moins besoin de ce miséricordieux pardon que vous accordez au repentir du pécheur? Que l'homme, qui, docile à l'appel de votre voix, a évité tous ces désordres dont je publie le souvenir et l'aveu, se garde de rire s'il me voit guéri par le même médecin à qui il doit de n'avoir pas été ou plutôt d'avoir été moins malade; qu'il vous en aime autant, qu'il vous en aime davantage, reconnoissant que celui qui me délivre est le même qui l'a préservé des mortelles défaillances du péché. »

S. AUGUSTIN, *Confess.*, liv. II, ch. VIII, nouv. trad.

CHAPITRE VII.

Fuir les vanités et l'orgueil.

Vain est celui qui met son espérance dans les hommes ou dans les créatures.

Ne rougis pas de servir les autres pour l'amour de Jésus-Christ, et de paraître pauvre en ce monde.

Ne te tiens pas debout sur toi-même, mais pose ton espoir en Dieu.

Fais ce qui est en toi, et Dieu ne manquera pas à ta bonne volonté.

Ne te fie pas sur ton savoir ou sur l'habileté d'un homme quel qu'il soit, mais plutôt sur la grâce de Dieu qui aide les humbles et humilie les présomptueux.

Ne te glorifie pas dans tes richesses, si tu en as, ni dans tes amis, parce qu'ils sont puissants, mais en Dieu qui donne tout et qui désire se donner, par-dessus tout, lui-même.

Ne t'élève pas pour la grandeur ou la beauté de ton corps, qu'une légère infirmité altère et flétrit.

Ne tire pas de ton habileté ou de ton esprit sujet de complaisance en toi-même, de peur de déplaire à Dieu, de qui vient tout ce que tu as naturellement de bon.

Ne te crois pas meilleur que les autres, de peur que Dieu ne te trouve peut-être le pire de tous, Dieu qui sait ce qui est dans l'homme.

Ne t'enorgueillis pas de tes bonnes œuvres; car il ne s'en va pas des jugements de Dieu comme de ceux des hommes : souvent lui déplaît ce qui leur plaît.

Si tu as quelque bien, crois qu'il y a mieux dans les autres, afin de garder l'humilité.

Tu ne risques rien de préférer tous à toi, mais tu risques infiniment de te préférer même à un seul.

Une éternelle paix est avec l'humble; mais dans le cœur du superbe hantent souvent l'envie et la colère.

« La vaine gloire, considérée en elle-même, est une passion trompeuse qui nous représente tout autres que nous ne sommes, en faisant paraître au dehors les vertus que notre âme ne possède point au dedans, et en cachant les vices dont elle est le plus possédée. C'est une fuite ingénieuse de tout ce qui peut nous humilier et nous abaisser devant le monde. Que si on la considère dans ses effets, c'est la dissipation de toutes les richesses que nous avons acquises par nos travaux. C'est la perte du fruit de nos peines et de nos sueurs. C'est une insidiatrice et une ennemie domestique qui veut ravir le trésor de nos vertus. C'est une fille de l'infidélité. C'est l'avant-courrière de l'orgueil. C'est un naufrage dans le port. C'est comme une fourmi dans l'aire de notre cœur, qui, bien qu'elle soit petite, ne laisse pas d'être toujours prête à ravager la pré-

cieuse moisson de nos bonnes œuvres.... La fourmi attend que la récolte soit venue et que les blés soient mûrs; et la vaine gloire attend de même que toutes nos richesses spirituelles soient amassées. Celle-là se réjouit dans l'espérance d'emporter les grains de froment, et celle-ci de dissiper les biens de notre âme... Le soleil répand sa lumière sur toutes les créatures; et la vaine gloire répand son venin sur tous nos mérites. Ainsi, quand je jeûne, j'en ai de la vanité, et lorsque je romps mon jeûne pour cacher mon abstinence, j'en ai encore de la vanité et m'en glorifie moi-même, comme d'une adresse louable et sainte. Lorsque je me vois magnifiquement vêtu, j'en suis tout vain et glorieux. Et lorsque je quitte ces riches habits pour en prendre de pauvres et de vils, je le suis encore. Si je parle, je tiens vanité de mes discours; si je me tais, je tiens vanité de mon silence. En sorte que cette passion pourroit être comparée à ces instruments de fer à trois pointes qui, de quelque côté qu'on les jette, en ont toujours une droite pour percer les pieds de ceux qui marchent. Pensons donc à la pénitence que nous avons embrassée. Pensons à cette frayeur qui s'empare de notre âme quand nous nous présentons devant Dieu, juge de nos actions, pour lui offrir en secret les prières et les gémissements de notre cœur.... Souvenons-nous surtout du moment redoutable de notre mort. Et si nous ne pouvons encore avoir de notre mort une pensée assez forte et assez efficace, craignons au moins l'humiliation et la honte qui suit cette fausse gloire, puisque, selon Jésus-Christ, *Qui s'élève sera humilié et rabaissé*, non-seulement dans l'éternité de la vie future, mais aussi dans le temps de la vie présente. »

S. JEAN CLIMAQUE, *l'Échelle sainte*, degré XXI.

CHAPITRE VIII.

Éviter l'excès de la familiarité.

« Ne dévoile point ton cœur au premier venu [1], » mais traite de tes intérêts avec un homme sage et craignant Dieu.

Sois rarement avec les jeunes gens et les étrangers. Garde-toi de flatter les riches, et ne parais pas volontiers en la présence des grands.

Fais société avec les humbles et les simples, avec les gens de piété et de bonnes mœurs; ne t'entretiens que de ce qui peut édifier.

N'aie de familiarité avec aucune femme; mais, en général, recommande à Dieu toutes les femmes de vertu.

N'aspire à être familier qu'avec Dieu et ses anges; évite d'être connu des hommes.

Il faut avoir de la charité pour tous, mais la familiarité n'est pas à propos.

Parfois il arrive qu'une personne inconnue brille par sa bonne réputation, qui par sa présence offusque soudain tous les regards.

Nous nous flattons parfois de plaire aux autres

[1] Eccli., VIII, 22.

par notre intimité, et c'est alors que nous commençons plutôt à leur déplaire par les déréglements de mœurs qu'ils observent en nous.

« Quiconque désire plaire à Dieu et obtenir en cette vie la véritable paix..., qu'il supporte le fardeau du prochain, qu'il souffre patiemment les défauts des autres..., qu'il ne se plaise point à observer ses frères d'un œil curieux, qu'il ait horreur de l'esprit de détraction.... Que d'un regard de bienveillance et de compassion il voie leurs fautes, qu'il les atténue et ne dédaigne personne, mais qu'il se juge soi-même sévèrement; que, dans la sincérité de son âme, il se méprise, et qu'il ne trouve pas léger le poids de ses fautes, même légères.... Qu'il entretienne l'union avec ceux parmi lesquels il vit, qu'il apprenne à abandonner son propre sens et à éviter les disputes de paroles.... Qu'aucune familiarité, aucune amitié excessive ne le lie à personne qui puisse le détourner de Dieu. Qu'aucun amour, aucun plaisir déréglé ne l'attache à personne, et qu'il ne désire être pour personne l'objet d'un tel attachement. Qu'il ne recherche point avec un empressement trop inquiet la présence corporelle d'aucun homme, si saint qu'il soit; mais qu'il conserve pour Dieu son cœur libre. Qu'il aime le Seigneur son Dieu purement pour lui-même, pour son éternelle gloire, et non pour la récompense, ni pour l'intérêt, ni pour le goût, ni pour la consolation; car la vraie charité « ne cherche point son propre intérêt. » Qu'il choisisse Jésus-Christ pour le glorieux fiancé de son âme; qu'il grave au fond de son cœur Jésus et ses sanglants stigmates. »

LOUIS DE BLOIS; *Sacellum animæ fidelis.* (Opp. in-fol., cap. xv, p. 274.)

CHAPITRE IX.

De l'obéissance et de la soumission.

Il est bien grand d'être en obéissance, de vivre sous un supérieur, de n'être point sous sa propre puissance.

Il est beaucoup plus sûr d'être en état de soumission qu'investi de l'autorité.

Plusieurs demeurent en obéissance plutôt par nécessité que par amour; et ceux-là sont souffrants et prompts au murmure.

Et ils n'obtiendront pas la liberté de l'esprit, qu'ils ne se soumettent de tout leur cœur pour l'amour de Dieu.

Cours ici ou là; tu ne trouveras le repos que dans l'humble soumission à la conduite du supérieur.

L'attrait imaginaire d'un lieu nouveau, le changement, voilà ce qui a trompé plusieurs.

Il est vrai que chacun agit volontiers selon son propre sentiment, et incline de préférence vers ceux qui le partagent.

Mais si Dieu est au milieu de nous, il est nécessaire que nous abandonnions, même souvent, notre propre sens pour le bien de la paix.

Qui est si éclairé qu'il puisse parfaitement tout savoir?

Donc, garde-toi de te fier trop à ton sentiment, mais aie la volonté, le désir même d'écouter le sentiment d'autrui.

Si le tien est bon et que toutefois, en vue de Dieu, tu l'abandonnes pour suivre celui d'un autre, tu n'en recueilleras que plus de fruit.

Car j'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr d'écouter et de recevoir que de donner conseil.

Il peut arriver que le sentiment de tous deux soit bon; mais ne vouloir point condescendre aux autres, lorsque la raison ou l'occasion le demande, c'est le sceau de l'orgueil et de l'obstination.

« La vraie obéissance est une vertu très-forte et très-courageuse, mais qui ne peut animer le cœur, s'il n'est purifié au dernier point de l'impureté du monde.... Car l'homme dès sa jeunesse étant porté au mal, chacun veut suivre la volonté de son cœur qui est corrompu : parce que la première désobéissance du premier homme a causé dans ses descendants un amour de la propre volonté, qui, ayant quitté celle de son Créateur, a été assujettie à une misérable servitude, lorsqu'elle vouloit dominer avec une liberté souveraine.... C'est pourquoi il est difficile de renoncer à sa volonté et de suivre celle d'autrui. Mais quelque difficulté qu'il y ait, il est toujours constant qu'on ne peut monter au premier degré de l'obéissance qu'en se rendant comme propre la volonté de son supérieur, et en ne voulant point en avoir d'autre que la sienne. Il faut

donc recevoir de bon cœur le commandement de son prélat, et retirer son esprit des réflexions, jusqu'à ce que la propre volonté étant immolée et sacrifiée, elle aime les ordres et l'autorité de celui qui commande. »

S. BERNARD; *Serm.* 41, *de div.*, n° 3, n° 4.

CHAPITRE X.

Éviter les paroles inutiles.

Évite autant que possible le tumulte du monde, car c'est un grand obstacle que les entretiens sur les affaires du siècle, encore que l'on en parle à bonne intention.

En un instant, la vanité nous souille et nous asservit.

Je voudrais m'être tu le plus souvent et n'avoir pas été parmi les hommes.

Mais pourquoi prenons-nous tant de plaisir à parler, à converser ensemble, quand cependant il est si rare que nous retournions au silence sans blessure de conscience ?

C'est que, par l'échange de nos paroles, nous cherchons à nous consoler mutuellement et à relever notre cœur fatigué de diverses pensées.

Et c'est de préférence sur les objets de nos affec-

tions, de nos désirs ou de nos contrariétés, que nous aimons à arrêter nos pensées et nos paroles.

Mais, ô douleur! souvent bien stérilement et bien en vain. Car cette consolation extérieure ne porte pas médiocre dommage à la consolation intérieure et divine.

Il faut donc veiller et prier, afin que le temps ne passe pas à vide.

S'il est permis, s'il est à propos de parler, parle de choses propres à édifier.

La mauvaise habitude, l'insouciance de notre avancement nous rend en particulier négligents à la garde de notre langue.

Ce n'est pas néanmoins un faible secours pour le progrès intérieur que de pieuses conférences sur les choses spirituelles, quand surtout des hommes, en communauté de cœur et d'esprit, s'associent en Dieu.

« La langue, dit l'apôtre saint Jacques, est un mal que l'on ne peut retenir; elle est pleine d'un venin mortel, elle a porté la guerre parmi plusieurs qui jouissoient de la paix. La langue est comme la main qui donne la vie et la mort. Que chacun soit donc prompt à écouter, lent à parler : » en sorte qu'avant d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose ou pour répondre, on fasse réflexion sur une de ces trois choses : s'il est à propos de parler, ou si Dieu en sera glorifié, ou si ceux qui nous écoutent y trouveront la paix. Le Sage dit que « le cœur des insensés est dans leur

bouche, et que la bouche des sages est dans leur cœur. » C'est pourquoi que celui qui désire d'être estimé sage aux yeux des hommes, pour la gloire de Dieu, s'abstienne de parler beaucoup, et qu'il ne mêle rien dans ses discours qui mérite d'être repris. « Car celui qui ne fait point de faute en parlant, dit l'apôtre saint Jacques, est un homme parfait. » Qu'il prenne aussi bien garde de ne pas blesser ou de ne pas troubler personne par ses paroles, de peur qu'elles ne soient plutôt des verges que des paroles. Qu'il ait perpétuellement le mensonge en horreur. Qu'il ne sorte jamais des bornes de la justice et de la vérité, lorsqu'il loue ou qu'il blâme, parce que l'un et l'autre est également dangereux. Car si l'excès des louanges fait passer celui qui les donne pour flatteur, le blâme excessif le fait estimer envieux et téméraire. Qu'il évite les paroles piquantes, aussi bien quand il corrige que quand il instruit, et que ses discours soient toujours accompagnés de modération et de douceur. Qu'il soit concis, circonspect, véritable et modeste dans ses paroles. Qu'il s'accoutume à traiter avec respect ceux qui sont présents, et à dire du bien des absents. Qu'il ne s'emporte point en des plaintes et en des querelles. Qu'il cède, autant qu'il est possible, au sentiment des autres, et qu'il ne s'y oppose que par son silence, si le devoir de la charité fraternelle ne l'oblige de les instruire. Enfin qu'il mette en oubli toutes les choses qui méritent d'être oubliées, de même que s'il ne les avait jamais sues. »

Frère JEAN TAULER, *Institutions*, ch. XVII.

CHAPITRE XI.

De la paix intérieure et du zèle pour notre avancement.

Nous pourrions posséder une abondante paix, si les paroles et les actions d'autrui, tout ce qui est indifférent à notre état l'était à notre occupation.

Comment celui-là peut-il demeurer longtemps en paix, qui s'engage dans des soins étrangers, qui cherche les occasions de se dissiper au dehors, qui se recueille peu ou rarement au dedans de lui-même?

Heureux les simples! car ils posséderont une paix abondante.

Pourquoi s'est-il rencontré des Saints si parfaits et si contemplatifs?

C'est que, assidus à mourir intérieurement à tous les désirs de la terre, ils ont dès lors pu s'attacher à Dieu de toute l'intimité de leur cœur et vaquer librement à eux-mêmes.

Nous, nous sommes trop envahis par nos passions, nous avons trop de souci des choses éphémères.

Rarement aussi surmontons-nous parfaitement un seul vice; nous n'avons point d'ardeur pour notre avancement journalier : et nous demeurons froids et tièdes.

Si nous étions bien morts à nous-mêmes et libres de tout embarras intérieur, alors nous pourrions aussi goûter les choses divines, et obtenir quelque expérience des célestes contemplations.

Le plus grand empêchement, tout l'empêchement, c'est que nous ne sommes pas encore affranchis de nos passions et de nos convoitises, nous ne travaillons pas à entrer dans la parfaite voie des Saints.

Pour peu que l'adversité survienne, aussitôt nous sommes à bas, et nous nous tournons vers les consolations humaines.

Si, en hommes de cœur, nous faisions effort pour tenir ferme au combat, certes nous verrions le secours de Dieu descendre sur nous du ciel.

Car il est prêt à secourir ceux qui combattent et qui espèrent en sa grâce, lui qui nous procure l'occasion de combattre pour vaincre.

Si nous plaçons uniquement dans les observances extérieures le progrès spirituel, notre dévotion finira bientôt.

Mais portons la hache à la racine, afin que, libre des passions, notre âme en paix nous appartienne.

Si, chaque année, nous déracinions un seul vice, bientôt nous deviendrions des hommes parfaits.

Mais souvent nous trouvons, par une expérience contraire, que nous étions meilleurs et plus purs au commencement de notre conversion qu'après plusieurs années de profession.

Notre zèle et nos progrès devraient croître chaque

jour, mais à présent l'on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa ferveur.

Si nous nous faisions une légère violence dès le principe, dès lors nous pourrions tout faire avec aisance et joie.

Il est pénible de congédier une habitude; mais il est plus pénible d'aller contre sa propre volonté.

Cependant, si tu ne surmontes pas les petites difficultés, comment vaincras-tu les plus grandes?

Résiste dès le commencement à ton inclination, sois sourd à la mauvaise accoutumance, de crainte que peu à peu elle ne t'amène à un plus grand obstacle.

Oh! si tu considérais quelle paix tu te donnerais, et quelle joie aux autres, en vivant bien, tu aurais plus de soin, je pense, de l'avancement de ton âme.

« Il faut considérer attentivement ce que nous aimons et ce que nous craignons, ce qui nous donne de la joie ou de la tristesse, notre cœur n'ayant point de mouvement qui ne vienne de l'une de ces affections. Il est tourné vers Dieu, lorsque nous n'aimons rien que lui, que nous ne craignons rien que lui, ou que nous ne craignons rien que pour lui, que nous n'avons aucune joie, ni aucune tristesse que celle qu'il donne. Quand nous ne savons pas régler ces mouvements, nous devenons semblables aux bêtes, au lieu que, quand nous les savons régler, nous devenons semblables aux anges. Nous sommes heureux quand nos affections sont soumises à la raison et conformes à la vérité, et

on les peut appeler saintes. Mais quand elles n'y sont ni soumises, ni conformes, ce sont des déréglements qui dissipent et qui troublent l'âme. Ce sont des monstres que l'on ne sauroit dompter sans les combattre perpétuellement. Ce n'est pas assez de prendre une résolution générale de réformer nos mœurs et de réprimer nos passions, parce que dans ce projet si vague de nous corriger, de renoncer à nous-mêmes, et de nous priver de la consolation que donnent les créatures, la nature corrompue ne trouve rien qui l'incommode. Bien que ce projet-là semble être formé contre elle, elle ne le traversera jamais. Au contraire, elle y trouve une image agréable de la vertu qu'elle approuve, qu'elle loue et qu'elle admire, et c'est cette image que les infidèles et les philosophes ont embrassée. C'est ce qui trompe plusieurs personnes qui se glorifient en vain d'avoir surmonté leurs vices, parce que quand elles font quelque bon dessein, elles ne sentent point qu'il soit combattu par l'inclination de leur nature. Mais dès qu'elles entreprennent d'attaquer, non tous les péchés en commun, mais un seul en particulier, et d'étouffer une passion qui s'élève avec insolence, dès qu'elles sont obligées à souffrir la moindre peine, c'est alors que l'on reconnoît la vanité et la foiblesse de toutes les résolutions qu'elles avoient prises. Il faut donc observer avec soin les occasions particulières, qui ne manquent jamais, de renoncer à soi-même, de réprimer ses passions, et s'y porter avec courage. C'est l'unique moyen d'assujettir les sens à la raison, et de déraciner les vices. Or, cela ne se peut faire sans une application continuelle et infatigable, sans une attention profonde qui descende et qui pénètre jusqu'au centre de la corruption, sans une violence qui arrache du fond du cœur les affections qui y ont jeté les plus profondes racines. Le mouvement par lequel notre volonté se porte à Dieu est un mouvement violent, parce qu'il est contraire à l'inclination de la nature corrompue, et s'il ne reçoit souvent une nouvelle

impression qui le fortifie, nous retombons vers nous-mêmes par un autre mouvement qui est comme naturel à notre foiblesse. Comme il est aisé d'arracher les mauvaises herbes qui croissent dans les parterres, et impossible d'empêcher que de nouvelles ne naissent, ainsi nous pouvons retrancher nos inclinations vicieuses avec tant de soin, qu'il semble que nous ayons changé de nature; mais tout notre soin n'empêche pas que notre nature ne soit corrompue dans son fond, et qu'elle ne reproduise sans cesse des mouvements déréglés qui nous obligent à nous tenir toujours sur nos gardes, et à avoir toujours les armes entre les mains. Que si quelqu'un est assez heureux pour exercer avec la grâce de Dieu un seul acte d'une vertu extraordinaire, cet acte-là suffira pour vaincre toute la résistance de la nature, et pour l'affranchir de la tyrannie des passions. »

Cardinal BONA; *les Principes de la vie chrétienne*, part. II, ch. V.

CHAPITRE XII.

Avantage de l'adversité.

Ce nous est un bien d'avoir parfois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son cœur, afin qu'il se reconnaisse être en exil et qu'il ne mette son espérance en aucune chose de ce monde.

Ce nous est un bien de souffrir parfois des contradicteurs, et que l'on pense mal ou peu favorablement de nous, lors même que nos actions et nos intentions sont bonnes.

Cela souvent nous aide à l'humilité et nous défend de la vaine gloire.

C'est alors, en effet, que nous savons mieux en appeler au témoin intérieur, à Dieu, quand les hommes nous méprisent et se défient de nous.

L'homme devrait donc s'affermir tellement en Dieu, qu'il ne lui fût pas nécessaire de chercher de nombreuses consolations humaines.

Quand l'homme de bonne volonté est livré à l'épreuve, à la tentation, aux assauts des mauvaises pensées, alors il sent mieux quel besoin il a de Dieu, sans lequel il se voit impuissant à tout bien.

Alors aussi il s'attriste, il gémit, il prie dans sa misère et sa souffrance.

Alors, il s'ennuie de vivre si longtemps, et souhaite que la mort vienne * il aspire à sa dissolution, afin d'être avec Jésus-Christ.

Alors enfin il s'assure que la parfaite sécurité et la paix accomplie ne sont en ce monde qu'une illusion.

« Comme c'est par un secret jugement de Dieu que quelquefois les bons sont malheureux en ce monde, et que les méchants y sont bienheureux, c'est aussi l'effet d'un jugement beaucoup plus secret et plus difficile à pénétrer lorsque les bons y sont heureux et que les méchants y sont malheureux. Car quand les bons ont du malheur durant cette vie et que les méchants y ont du bonheur, l'on peut dire que les bons y sont châtiés de leurs fautes, afin de pouvoir éviter la damnation éternelle, et que les méchants y trouvent

les biens pour lesquels seuls ils travailloient en ce monde, afin d'être entraînés après leur mort dans des tourments infinis. D'où vient qu'il est dit à ce mauvais riche qui brûloit dans les enfers : *Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a reçu que du mal.*

« Mais, quand les bons jouissent des biens du monde, et que les méchants en souffrent les maux, il est bien difficile de reconnoître si les bons reçoivent ces biens, afin de les exciter à rechercher des biens plus excellents et plus sublimes; ou bien si, par un juste et secret jugement de Dieu, en recevant ici le prix de leurs bonnes œuvres, ils doivent être privés des récompenses de la vie future : et si les méchants souffrent du mal en ce monde, afin qu'étant corrigés par ces châtiments, ils soient préservés des supplices éternels : ou bien, si ce n'est que le commencement d'une peine qui doit s'accomplir un jour dans les tourments de l'enfer.

« Comme donc l'esprit de l'homme est fort aveugle et fort incertain pour pouvoir juger de ces secrets jugements de Dieu, les Saints sont toujours dans l'inquiétude et dans la crainte, lorsque la prospérité du monde les accompagne. Car ils appréhendent de recevoir durant leur vie les fruits de tous leurs travaux; ils appréhendent que la justice de Dieu, reconnoissant au fond de leur cœur une plaie cachée, ne les comble de faveurs extérieures afin de les priver des intérieures et des éternelles. Néanmoins, quand ils considèrent dans le silence de leur âme qu'ils ne font du bien que dans la seule vue de plaire à Dieu, et qu'ils ne s'élèvent point par de folles joies dans la prospérité et dans l'abondance, ils ont moins de sujet de craindre dans cet état les secrets jugements de Dieu.

« Cependant ils ne laissent pas de supporter avec quelque peine cette prospérité temporelle, voyant qu'elle ralentit l'ardeur de leur âme, et ils ne reçoivent qu'à regret ces

caresses de la fortune, n'ignorant pas qu'elles émoussent la pointe de leurs saints désirs.

« Car il est sans doute que les honneurs du monde nous occupent et nous détournent davantage des choses de Dieu que les mépris; et que l'élévation de la prospérité nous nuit beaucoup plus que la misère de l'adversité; parce qu'il arrive d'ordinaire que quand l'homme extérieur se trouve affligé, l'intérieur se porte avec plus de force et de liberté à rentrer en soi-même pour y rechercher les biens véritables : au lieu que, dans la bonne fortune, l'esprit étant comme forcé de donner son attention à plusieurs choses, ce passage ralentit beaucoup l'activité de ses bons désirs.

« C'est ce qui porte les Saints à plus appréhender la prospérité que l'adversité, parce qu'ils savent fort bien que quand l'esprit est attiré par les charmes de quelque objet agréable, il se répand facilement au dehors. Ils savent que cette pensée qu'on peut appeler clandestine le trompe et l'occupe quelquefois de telle sorte qu'il lui est bien difficile de s'en défaire. C'est pourquoi ils considèrent quels sont les biens inférieurs qu'ils recherchent, et ils reconnoissent que tous ces biens extérieurs qui plaisent si fort à leur nature corrompue sont comme rien. Et ainsi, leur âme supporte avec d'autant plus de peine toutes les prospérités de la terre, qu'elle est plus fortement pénétrée par l'amour de la céleste béatitude; et plus elle voit que le monde lui fait paroître avec artifice ses charmes trompeurs au mépris de la gloire de l'éternité, plus elle dédaigne ses douceurs fausses et pernicieuses. »

S. GRÉGOIRE LE GRAND ; *Morales*, liv. v, ch. i.

CHAPITRE XIII.

De la résistance aux tentations.

Tant que nous vivons en ce monde, nous ne pouvons être sans tribulation, sans tentation.

Aussi est-il écrit au livre de Job : « La vie de l'homme sur la terre n'est qu'une tentation [1]. »

Chacun devrait donc se tenir en alerte contre ses tentations et veiller dans la prière, de peur de laisser passage aux ruses du démon, qui ne dort jamais, et qui « rôde tout alentour, cherchant une proie à dévorer [2]. »

Il n'est pas un homme si parfait et si saint qui n'ait quelquefois des tentations, et nous n'en pouvons jamais être pleinement exempts.

Elles sont néanmoins, bien que pénibles et rudes, fort utiles à l'homme; car elles servent à l'humilier, à le purifier, à l'instruire.

C'est par beaucoup de tentations et de souffrances que tous les Saints ont passé et avancé.

Et ceux qui n'ont pu soutenir l'épreuve ont été réprouvés et rejetés.

[1] Job, VII, 8. — [2] I Petr., V, 8.

Il n'est point d'ordre si saint, ni de lieu si retiré, où ne se trouvent la tentation et la lutte.

L'homme n'est jamais, tant qu'il vit, entièrement à l'abri des tentations, car c'est en nous-mêmes qu'elles ont leur germe, depuis que nous sommes nés dans la concupiscence.

Une épreuve se retire, une autre survient; et toujours nous aurons quelque chose à souffrir, car nous avons perdu le bien de notre antique félicité.

Plusieurs cherchent à fuir les tentations, et ils y tombent d'une chute plus grave.

Nous ne pouvons les vaincre par la fuite seule; c'est par la patience et l'humilité véritable que nous nous rendons plus forts que tous nos ennemis.

Celui qui n'évite le mal qu'au dehors, sans en arracher la racine, avancera peu; que dis-je? les tentations reviendront plus promptes et il se trouvera plus mal.

Peu à peu, et par une longue patience aidée du secours de Dieu, tu les surmonteras mieux que par les mouvements rudes et violents de la nature.

Prends souvent conseil dans la tentation, garde-toi de traiter durement celui qui est tenté; mais prête-lui consolation, comme tu désirerais que l'on te fît à toi-même.

Le commencement de toute mauvaise tentation est l'inconstance de l'esprit et le peu de confiance en Dieu.

Comme un navire sans gouvernail est poussé çà et

là par les vagues, ainsi l'homme faible et qui déserte ses résolutions est le jouet de tentations diverses.

« Le feu éprouve le fer, et la tentation l'homme juste[1]. »

Nous ignorons souvent ce que nous pouvons, mais la tentation découvre ce que nous sommes.

Il faut toutefois veiller, surtout au commencement de la tentation. Car alors l'ennemi est d'autant plus facile à vaincre qu'on ne lui laisse aucun accès pour franchir le seuil de l'âme, et qu'il trouve, aussitôt qu'il frappe, l'obstacle même devant la porte.

Aussi quelqu'un a dit :

« Arrête le mal dès le principe, le remède parfois vient trop tard..... [2] »

Car d'abord s'offre à l'esprit une simple pensée, puis une forte imagination, puis le plaisir, puis le mouvement déréglé et le consentement.

Ainsi, peu à peu, l'esprit malin pénètre de toutes parts quand on ne lui résiste pas dès l'abord.

Et plus on diffère de résister, plus on s'endort, plus on devient faible chaque jour, plus l'ennemi devient fort contre nous.

Les uns, au commencement de leur conversion, sont affligés de tentations plus violentes; et les autres à la fin.

D'autres en souffrent, pour ainsi dire, toute leur vie. Quelques-uns ne sont que légèrement tentés, selon

[1] Eccli., XXXI, 31. — [2] Ovid., *Remed. Amoris*. 91.

l'ordre de la sagesse et de la justice divine, qui pèse l'état et les mérites des hommes et prédispose tout pour le salut de ses élus.

Nous ne devons donc pas désespérer, lorsque nous sommes tentés, mais prier Dieu avec d'autant plus de ferveur, afin qu'il daigne nous assister dans toutes nos épreuves, lui qui, selon la parole de saint Paul, « fera sortir de la tentation cet avantage que nous puissions la supporter [1]. »

« Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu [2] » dans toutes nos tentations, dans toutes nos angoisses, parce qu'il sauvera et élèvera les humbles d'esprit.

Dans les tentations et les traverses, l'homme s'éprouve et mesure son avancement; là le mérite est plus grand et la vertu se fait mieux voir.

Ce n'est point merveille que l'homme soit pieux et fervent, quand rien ne lui pèse; mais, à l'heure de l'adversité, s'il se soutient avec patience, il y a espoir d'un grand avancement.

Quelques-uns se gardent contre les grandes tentations, qui succombent chaque jour aux petites, afin qu'humiliés, ils ne présument jamais d'eux-mêmes dans les graves épreuves, étant si faibles dans les moindres.

[1] I Cor., x, 13. — [2] Petr., v, 6.

« Écoute ce que je te dis, très-cher frère, et grave dans ton cœur ces paroles de mon humilité. Qu'une foi pleine et sincère, l'espérance et la charité soient ta ceinture. Tiens-toi debout comme un homme fort, gardant le temple de Dieu contre toutes les pensées honteuses et impures. Sois pour toi-même un œil ouvert, et observant sans cesse les satellites du maudit, ces brigands qui veillent toujours, toujours prêts à surprendre la mollesse, l'indolence ou la légèreté de l'homme pour se glisser au dedans et détruire le temple, c'est-à-dire ce corps infortuné, afin qu'il ne serve plus au Seigneur. Attention donc sur toi-même, et n'introduis point par ta négligence ces pirates à la solde de l'Ennemi. Tu comprends, ô frère, quels sont ces pirates, ces émissaires de l'antique homicide. Ce sont les honteuses pensées, les mauvais désirs, les emportements et les troubles, les colères et les querelles, les tempêtes des passions et des amours déréglées. Ce sont là ces pirates détestables qui ne se reposent jamais; nul excès ne peut assouvir leur malice. Quoique vaincus, ils reviennent et forcent le passage. La racine de la concupiscence est effrontée. Chaque jour arrachée, à toute heure, sa végétation se renouvelle. Ah! déracine-la du fond de ton cœur! Travaille sans relâche à devenir le saint et immaculé temple de Dieu. Si tu prépares ainsi pour Dieu ton temple, Dieu lui-même en retour te prodiguera les délices de son paradis; pour les victoires remportées sur la violence de tes passions, sur le déréglement de tes pensées, il te donnera le repos dans l'éternité. Veux-tu être ce temple chaste et pur de Dieu? Aie toujours son image dans ton cœur : non cette image que la variété des couleurs trace sur le bois ou la pierre, mais l'image que le jeûne, les veilles, la continence et la prière font vivre dans l'âme : merveilleux dessin, image éternelle et pure; céleste image du Seigneur, dont le coloris est la vertu, la pureté des pensées, le dénû-

ment des choses de la terre, la douceur et une sainte vie en tout temps. »

S. EPHREM; *de Virginitate.* (Opp., t. III, p. 74. Romæ, 1732, in-fol.)

CHAPITRE XIV.

Éviter les jugements téméraires.

Tourne les yeux sur toi-même, et garde-toi de juger les actions des autres. A juger les autres, le travail est vain, l'erreur fréquente et le péché facile. A se juger et à se scruter soi-même, le travail porte toujours son fruit.

Selon qu'un objet tient à notre cœur, ainsi d'ordinaire nous en jugeons; car la droiture du jugement se perd aisément par l'amour-propre.

Si Dieu était toujours dans la pureté de notre intention et de nos désirs, nous ne serions pas si faciles à troubler pour la moindre résistance à notre sentiment.

Mais souvent, à l'intérieur, un lien caché, un charme puissant, au dehors, nous tirent également.

Plusieurs, en secret et à leur insu, se recherchent eux-mêmes dans leurs actions.

Ils semblent en possession d'une paix véritable, tandis que les choses réussissent au gré de leurs vou-

loirs et de leurs pensers; mais s'il en arrive autrement qu'ils ne désirent, les voilà tout à coup émus et tristes.

La diversité des sentiments et des opinions fait naître de trop fréquents discords entre amis et concitoyens, entre religieux et personnes pieuses.

La vieille accoutumance se quitte difficilement; et, au delà de sa propre lumière, nul ne se laisse volontiers conduire.

Si tu t'appuies sur ta raison et ton industrie plus que sur la vertu de Jésus-Christ qui subjugue le cœur, bien rarement et bien tard tu seras éclairé; car Dieu exige de nous une parfaite soumission; il veut que l'essor d'un ardent amour nous emporte au-dessus de toute raison.

« Pardonne aux fautes des autres, comme tu pardonnes à tes propres fautes : ne juge personne plus sévèrement que toi-même; et juge les autres comme tu désires être jugé. C'est ta loi qui te lie; le jugement dont tu charges les autres, tu le porteras toi-même. Ne condamne personne avant le jugement, cherche la preuve et juge ensuite. Car ce n'est pas celui qui est accusé, mais celui qui est convaincu, qu'il faut condamner. Il est infiniment dangereux de juger quelqu'un sur un soupçon. Dans les cas douteux, laisse la sentence au jugement de Dieu. Ne cherche pas de qui tu auras pitié de préférence, de peur que tu ne passes devant celui qui mérite de recevoir. Donne-toi à tous, si tu peux, car lequel faut-il secourir pour plaire davantage à Dieu, c'est ce que tu ignores. Que la bienveillance soit plus

grande que le don : car telle est l'intention, telle est l'œuvre. Celui qui tend la main à son frère avec tristesse perd le fruit du bienfait ; car, où il n'y a pas de bienveillance, il n'y a pas de miséricorde. »

HUGUES DE S. VICTOR ; *de Anima*, lib. III, cap. XXVII., t. II, p. 185. (Opp. in-fol. Rothomagi, 1648.)

CHAPITRE XV.

Des œuvres de charité.

Pour rien au monde, ni pour l'amour de personne, il ne faut faire le moindre mal; mais quelquefois, dans l'intérêt du prochain, on peut interrompre une bonne œuvre ou la changer en une meilleure.

Par ce moyen le bien ne se détruit pas, mais il se convertit en mieux.

Sans la charité, l'œuvre extérieure ne sert de rien ; mais, si petit, si méprisé qu'il soit, ce qui vient du fonds de la charité est tout de rapport.

Car Dieu apprécie plutôt le poids des motifs que celui des actions.

Celui-là fait beaucoup, qui aime beaucoup. Celui-là fait beaucoup, qui fait bien ce qu'il fait.

Et celui-là fait bien, qui satisfait plutôt à l'intérêt commun qu'à sa propre volonté.

Souvent ce qui paraît charité n'est qu'inspiration

de la chair; car l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espoir de la récompense, le désir de notre bien-être, consentent rarement à s'éloigner.

Celui qui a la vraie et parfaite charité ne se recherche soi-même en rien; son unique désir, c'est la gloire de Dieu en toutes choses.

Il ne porte envie à personne, car il n'aime à s'approprier aucune joie : et il ne veut point se réjouir en soi-même, mais c'est en Dieu, au-dessus de tous les biens, qu'il cherche sa béatitude.

Il n'attribue aucun bien à personne, mais il les rapporte tous à Dieu de qui ils découlent comme de leur source, et en qui tous les Saints se reposent avec délices, comme dans leur fin.

Oh ! qui aurait une étincelle du véritable amour, comme il sentirait que toutes les choses de la terre sont pleines de vanité !

« Je vois un Dieu né de la femme, un Dieu enfant, enveloppé de haillons, vagissant dans un berceau, suspendu à la mamelle. Plus tard je le vois arrêté, lié, battu de verges, couronné d'épines, souillé de crachats, percé d'une lance, traversé de clous, abreuvé de fiel et de vinaigre, tour à tour épuisant tous les outrages et toutes les cruautés : et quand je me demande pourquoi il s'abaisse jusqu'à ces outrages, pourquoi il consent à ces souffrances, je ne trouve point d'autres causes que la seule charité. O charité, quelle est ta force! Si elle est si grande sur un Dieu, que ne pourra-t-elle sur les hommes? Si Dieu a pour les hommes

tant souffert, qu'est-ce que pour Dieu l'homme refusera de souffrir? Mais peut-être t'est-il plus facile de vaincre Dieu que l'homme ? peut-être sa béatitude même lui fait-elle un devoir de se laisser vaincre par toi? Tu le sais, et pour triompher plus facilement tu commences par triompher de lui. Jusque-là tu nous avais trouvés rebelles, alors que tu l'as forcé, obéissant à toi, de descendre du trône de la majesté de son Père, pour revêtir notre foiblesse et notre mortalité. Tu l'as amené chargé de tes liens; tu l'as amené blessé de tes flèches, afin que désormais l'homme eût honte de te résister en te voyant triompher de Dieu même. Tu as blessé l'impassible, tu as lié l'invincible, tu as entraîné l'immuable, tu as rendu mortel l'Éternel. Et tu as fait tout cela pour amollir la dureté de nos cœurs, pour piquer leur insensibilité, pour rompre leur froideur, afin que tes flèches pénètrent plus avant. Et tes efforts n'ont pas été vains. Car c'est ainsi que plusieurs sont déjà vaincus par toi, que plusieurs déjà tendent les mains à tes chaînes. Déjà plusieurs portent tes flèches enfoncées dans leurs cœurs, et désirent qu'elles s'y enfoncent encore plus profondément. Douces et délicieuses blessures! ils ne souffrent ni ne rougissent de tes coups. O charité! que ta victoire est sublime! Tu commences par en blesser un, et désormais tous les autres sont à toi. O charité! je te loue de tout mon pouvoir, et je me demande si l'on ne peut rien dire de plus excellent encore à ta louange. Ne serait-il pas plus grand de te dire Dieu même que de te dire victorieuse de Dieu! S'il est vrai, je dirai de toi avec joie et confiance : Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. « Écoute, ô homme! ne regarde plus comme peu de chose d'avoir la charité : écoute, Dieu est charité. » Est-ce donc si peu d'avoir Dieu à demeure en soi? Tant il est grand d'avoir la charité : la charité c'est Dieu. »

HUGUES DE S. VICTOR; *de Charitate libel.* (Opp. in-fol., t. II, p. 233.)

CHAPITRE XVI.

Supporter les défauts des autres.

Ce que l'homme ne peut corriger en soi ou dans les autres, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

Pense que peut-être il en est ainsi pour le mieux, afin que tu sois exercé par l'épreuve et la patience, sans quoi nos mérites ont peu de prix.

Toutefois, en de tels empêchements, tu dois prier Dieu qu'il daigne venir à ton secours et te donne la force de les porter avec douceur.

Si quelqu'un, averti une fois ou deux, ne se rend pas, garde-toi de contester avec lui ; remets le tout à Dieu, afin que sa volonté s'accomplisse et sa gloire en tous ses serviteurs, lui qui sait à merveille convertir le mal en bien.

Travaille à supporter avec patience les défauts des autres et leurs faiblesses, quelles qu'elles soient, parce que tu en as aussi beaucoup qu'il faut que les autres supportent.

Si tu ne peux pas te rendre toi-même tel que tu veux, comment pourras-tu réduire les autres à ton gré ?

Nous aimons à trouver la perfection chez les au-

tres, et pourtant nous ne corrigeons pas nos propres défauts.

Nous voulons que les autres soient rigoureusement repris, et nous ne voulons pas l'être nous-mêmes.

Cette large liberté laissée aux autres nous déplaît, et cependant nous ne voulons pas que l'on nous refuse ce que nous demandons.

Que les autres soient resserrés par des règlements, nous le voulons; mais la moindre gêne pour nous-mêmes, nous ne la souffrons pas.

On voit donc clairement combien il est rare que nous ayons la même mesure pour les autres et pour nous.

Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous alors à souffrir des autres pour Dieu ?

Mais tel est aujourd'hui l'ordre de Dieu, que nous apprenions à porter les fardeaux les uns des autres; car chacun a ses défauts, chacun a son fardeau, nul ne suffit à soi-même, nul n'est assez sage pour soi-même; mais il faut nous supporter, nous consoler, nous aider, nous instruire, nous avertir mutuellement.

Or, quelle est la vertu de chacun, c'est surtout l'occasion de l'adversité qui le déclare.

Car les occasions ne font pas l'homme fragile, mais elles le montrent tel qu'il est.

« L'humilité est une vertu par laquelle l'homme, se connoissant soi-même, devient vil et méprisable à ses propres yeux; il se connoît quand il s'examine, quand il ouvre le livre de sa conscience, qu'il repasse sur toute sa vie, qu'il se présente à son propre tribunal pour être jugé par lui-même. Malheur à l'âme, qui, s'élevant par une extravagante vanité et se répandant sur les choses extérieures, ne s'aperçoit pas de sa perte et de sa ruine! C'est pourquoi l'Écriture exhorte les pécheurs à retourner à leur cœur, afin qu'en pénétrant tous les replis et en découvrant la misère ils s'abstiennent de condamner les autres. Cependant la plupart manquent en ce point, et par un malheur qui ne peut jamais être assez déploré, bien qu'ils soient dans un aveuglement si prodigieux qu'ils ne reconnoissent point leurs vices, ils recherchent avec une curiosité incroyable les défauts des autres. C'est le propre des imparfaits de ne se point connoître et de s'occuper continuellement à reprendre les défauts d'autrui. Au contraire, plus ceux qui se mettent en peine de connoître le fond de leur âme avancent dans la connoissance d'eux-mêmes, plus ils confessent qu'ils sont imparfaits, parce que étant éclairés d'une plus vive lumière, ils voient combien ils sont éloignés de la sainteté et du comble de la perfection. Ils ne jettent jamais la vue sur les autres, s'ils n'y sont obligés par le devoir de leur charge, parce qu'ils sont assez occupés à corriger leurs propres défauts. La pratique des Saints est de brûler d'un zèle fort ardent contre eux-mêmes, et de supporter les fautes des autres avec une extrême patience. C'est la marque d'une notable imperfection de ne pouvoir souffrir les imparfaits. Comme, dans l'ordre de la nature, Dieu a tiré tous les êtres du néant, ainsi, dans l'ordre de la grâce, il tire toutes les vertus du néant d'une âme qui est bien persuadée qu'elle n'est rien et qui le confesse franchement. La solide vertu est celle qui est éprouvée par les moqueries, par les injures, par le mépris et par une prati-

que continuelle de l'humilité. Sans cela, tout ce qui paroît n'est qu'illusion, hypocrisie et fantôme. Celui qui amasse des vertus sans humilité jette de la poussière au vent. »

Cardinal BONA ; *les Principes de la vie chrétienne*, part. II, ch. XXX.

CHAPITRE XVII.

De la vie monastique.

Il faut que tu apprennes à te briser toi-même en beaucoup de choses, si tu veux entretenir avec les autres la paix et l'union.

Ce n'est pas peu d'habiter dans un monastère, dans une congrégation, et d'y vivre sans conteste, d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort.

Heureux qui saintement y a vécu et heureusement consommé ses jours.

Si tu veux te maintenir et avancer comme il faut, tiens-toi pour étranger, en exil sur la terre.

Il faut que tu deviennes insensé pour Jésus-Christ, si tu veux mener la vie religieuse.

L'habit et la tonsure servent de peu ; c'est le changement des mœurs, c'est la mortification entière des passions qui font le vrai religieux.

Qui cherche autre chose que Dieu seul et le salut de son âme ne trouvera que tribulation et douleur.

Il ne peut même vivre longtemps en paix, celui

qui ne s'efforce pas d'être le moindre et soumis à tous.

Tu es venu pour servir, non pour régner : il faut que tu le saches, ta vocation est de souffrir, de travailler, et non de discourir dans l'oisiveté.

Ici, l'on est à l'épreuve, comme l'or dans la fournaise.

Ici, nul ne peut demeurer s'il ne veut de tout son cœur s'humilier pour l'amour de Dieu.

« Tout ce qui occupe un cœur qui est engagé à Jésus-Christ par une obligation aussi éternelle et aussi sainte que celle des vœux le jette toujours dans la confusion et dans le trouble, parce qu'il y tient des places qui ne lui sont point dues, et que par conséquent il le tire de l'ordre de Dieu ; c'est un dérangement, quelque petit qu'il paroisse, qui a des suites fâcheuses, et qui ne manquent jamais de causer des agitations et des inquiétudes dans tous ceux en qui il se rencontre. Les personnes consacrées à Dieu par leur état, qui cherchent des consolations extérieures et des soulagements pour s'en servir contre les ennemis et les tentations qui se trouvent dans les cloîtres, ont moins de repos et de tranquillité que les autres ; plus elles s'appliquent à ce qu'elles croient qui peut adoucir leurs peines, plus elles les augmentent et les multiplient ; et, à proprement parler, elles s'appauvrissent au lieu de s'enrichir, parce que Dieu est leur trésor, que c'est à lui seul qu'elles doivent s'adresser, et que tout le reste n'est qu'un abîme de maux et de misères. »

D. ARM. DE RANCÉ, abbé de la Trappe ; *Pensées tirées de ses Lettres spirituelles*, CVI.

CHAPITRE XVIII.

Des exemples des saints Pères.

Considère les exemples des saints Pères en qui ont brillé la véritable perfection et la sainteté religieuse, et tu verras combien est peu, combien est rien, ce que nous faisons.

Hélas! qu'est-ce que notre vie comparée à la leur?

Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi le Seigneur dans la faim et dans la soif; dans le froid et la nudité; dans le travail et la fatigue; dans les veilles et les jeûnes; dans les prières et les méditations saintes; dans les persécutions et les outrages renouvelés.

Oh! quelle infinité de tribulations cruelles ont souffertes les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, et tous les autres qui ont voulu suivre les traces de Jésus-Christ!

Car, « ils ont haï leur âme en ce monde, pour la posséder dans la vie éternelle [1]. »

Oh! quelle vie étroite et renoncée que celle des saints Pères au désert! Que de longues et dures tentations! que de fréquents assauts soutenus contre l'ennemi! que de prières assidues et ferventes offertes

[1] Joan., XII, 25.

à Dieu! que de rigides abstinences accomplies! quel zèle, quelle ardeur pour leur avancement spirituel! quelle généreuse guerre pour la réduction de leurs vices! quelle pureté, quelle rectitude, quelle constance dans leur élévation vers Dieu!

Ils travaillaient pendant le jour, et les nuits étaient données à la prière, bien que jamais un seul instant le travail n'interrompît en eux la prière spirituelle.

Tout leur temps avait un utile emploi. Toute heure leur semblait courte pour vaquer à Dieu, et dans les douceurs infinies de la contemplation, ils livraient à l'oubli les besoins du corps.

Richesses, dignités, honneurs, amis, parents, ils renonçaient à tout; ils ne désiraient rien du monde; à peine prenaient-ils les choses nécessaires à la vie : servir le corps, même dans la nécessité, leur était une douleur.

Ainsi, ils étaient pauvres des choses de la terre, mais riches en grâces et en vertus;

Dénués au dehors, mais pourvus en dedans de la grâce et des consolations divines;

Étrangers au monde, mais intimes et familiers amis de Dieu;

Pur néant à leurs propres yeux, et méprisés du monde, mais, aux yeux de Dieu, précieux et chers.

Ils se tenaient dans la véritable humilité; ils vivaient dans la simple obéissance; ils marchaient dans la patience et la charité; aussi faisaient-ils chaque

jour un progrès en esprit, et obtenaient de Dieu l'abondance de sa grâce.

Ils ont été donnés en exemple à tous les religieux, et ils doivent bien plus nous exciter à l'avancement, que le nombre des tièdes au relâchement.

Oh! quelle ferveur en tous les religieux, au commencement de leur sainte institution !

Oh! quel élan dans la prière ! quelle émulation à la vertu ! quelle vigueur dans la discipline ! que respect et quelle obéissance sous la règle !

Leurs traces abandonnées attestent encore qu'ils étaient en vérité des hommes saints et parfaits; intrépides soldats, qui ont foulé aux pieds le monde.

Aujourd'hui paraît grand celui qui ne viole point la règle, celui qui peut porter avec patience le joug qu'il a embrassé.

O tiédeur et négligence de notre état ! Quoi ! sitôt dégénérés de notre ferveur première ! et déjà ennuyés de vivre, par excès de faiblesse et de tiédeur !

Plaise à Dieu que les saints désirs ne sommeillent pas en toi profondément quand tu as vu de si nombreux exemples de piété !

« Contemplons leur visage et leur aspect, et comment, par l'austérité même de leur front, ils ont asséréné leurs âmes. Regardons les Anges, qui, pleins de joie, chantent avec eux les psaumes et les cantiques. Venez, voici les pierres qui servent d'oreillers à leurs têtes.... Si un voleur les rencontre tout à coup il tombe à leurs pieds et adore, car ils

sont toujours revêtus et ornés de la Croix. Si les animaux farouches aperçoivent le sac qui les couvre, à l'instant ils se retirent, comme s'ils voyaient le plus grand prodige. Leurs pieds foulent toute espèce de serpents, car ils ont pour ceinture la foi et la justice. A leur vue, Satan frémit, il s'écrie avec douleur et s'éloigne soudain.... La faim ne les atteint pas, car ils sont remplis du pain de ie, Jésus-Christ, qui descend des cieux; la soif ne les dévore pas, car ils ont toujours dans leur âme et sur leurs lèvres Jésus-Christ la source vive. Ils habitent les cavernes et les rochers, comme des cellules. Leur table, c'est le sol, c'est la montagne; leur repas, c'est l'herbe des champs et des forêts; leur breuvage, l'eau des ruisseaux; leurs églises, le concert de leurs voix qui incessamment élèvent au ciel leurs prières. Et les douze heures que dure le jour ne sont qu'une oraison continue au Seigneur.... Ils ne s'exaltent pas dans leur sagesse, et ils ne recherchent pas les premières places, car pour eux la gloire, c'est l'humilité; devenus les imitateurs de Jésus-Christ qui pour nous, pauvres créatures, s'est fait pauvre. Comme des flambeaux, ils resplendissent, errants sur les montagnes, et ceux-là s'éclairent de leurs lumières qui s'approchent d'eux dans un élan d'amour et de désir. Les Pères sont dans la solitude comme des murs inaccessibles; aussi ils gardent en paix la retraite où ils habitent; ils se reposent sur des collines comme des colombes; ils se tiennent comme des aigles sur la cime et dans les fentes des rochers. Partout où ils fléchissent le genou, ils détrempent la terre de leurs larmes. Quand ils ont achevé les louanges de Dieu, le Seigneur se lève pour servir ses serviteurs. Au matin, ils semblent, déployer leurs ailes et planer sur l'univers. Où le soleil se couche, là ils passent la nuit. Ils ne s'inquiètent point de leurs sépultures et de leurs tombeaux, car ils sont crucifiés au monde; ils sont morts dans l'amour et le désir de Jésus-Christ. Où l'un d'entre eux a trouvé la fin de sa

longue abstinence, ce lieu même lui sert de monument. Il en est plusieurs qui, agenouillés et en prières, se sont tranquillement et doucement reposés en Dieu. D'autres encore, attachés comme à la pointe des rocs, ont remis leurs âmes à leur Seigneur. Celui-ci, se promenant avec simplicité, est mort sur la montagne, qui s'est chargée de ses funérailles et de son tombeau. Celui-là, raffermi par la grâce du Seigneur, s'est enseveli comme de ses propres mains. Un autre, ravi dans les louanges du Seigneur, a suivi l'élan de sa voix. Un autre récitant sur la montagne les psaumes et les prières célestes, la mort, du fond de l'enfer, vient étouffer sa parole et sa prière. Ils attendent la voix qui doit les réveiller, comme des fleurs exhalant de doux parfums. Quand la terre aura reçu l'ordre de faire lever les morts, aussitôt ils s'épanouiront comme des lis. »

S. EPHREM; serm. *in Patres defunctos.* (Opp., t. I, p. 177, 178, 179.)

CHAPITRE XIX.

Des exercices d'un bon Religieux.

La vie d'un bon religieux doit être comblée de toutes les vertus, en sorte qu'il soit tel intérieurement qu'il paraît au dehors aux yeux des hommes.

Et il est juste qu'il soit au dedans infiniment au-dessus de ce qu'on le voit être au dehors, car l'œil de Dieu pénètre en nous. Il a droit à tous nos respects, partout où nous sommes, et nous devons marcher en sa présence, purs comme les Anges.

Chaque jour, il faut renouveler notre résolution, nous exciter à la ferveur, comme si c'était aujourd'hui le premier jour de notre conversion; il faut dire :

Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, dans mes bons propos et dans votre saint service; faites-moi la grâce de commencer dès aujourd'hui parfaitement, car ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est rien.

La force de notre résolution est la raison de nos progrès, et il faut une extrême diligence à qui veut beaucoup avancer.

Que si l'homme de fortes résolutions chancelle souvent, que sera-ce de celui qui n'en prend que de rares, ou de moins constantes?

Mais cet abandon du bon propos arrive de diverses manières; et la moindre omission dans nos exercices ne se passe guère sans qu'il en coûte quelque chose.

Les justes fondent leurs résolutions bien moins sur leur propre sagesse que sur la grâce de Dieu, en qui toujours ils se confient, quoi qu'ils entreprennent.

« Car l'homme propose, mais Dieu dispose; et la voie de l'homme n'est pas en lui [1]. »

Si par motif de piété ou pour l'utilité de tes frères, tu omets quelquefois l'exercice accoutumé, il te sera facile plus tard de le reprendre.

[1] Prov., XVI, 9; Jer., X, 23.

Mais si, par dégoût ou négligence, nous l'abandonnons légèrement, cela est coupable, cela nous sera funeste. Faisons tout ce que nous pouvons d'efforts, nous faillirons encore fréquemment.

Il faut toujours cependant prendre quelque ferme résolution, et surtout contre les obstacles qui nous retardent le plus.

Notre extérieur et notre intérieur réclament également de nous l'examen et la règle, car l'un et l'autre servent à notre progrès.

Si tu n'as pas la force de te recueillir continuellement, fais-le du moins de temps en temps; ne fût-ce qu'une fois le jour, le matin ou le soir.

Le matin, propose; le soir, interroge ta conduite: ce que tu as été aujourd'hui en parole, action et pensée; car, en tout cela, trop souvent peut-être as-tu offensé Dieu et le prochain.

Arme-toi, en homme de cœur, contre les artifices du démon; mets un frein à l'intempérance, et tu mettras plus facilement un frein à tous les appétits de la chair.

Ne sois jamais tout à fait oisif; mais lis, écris, prie ou médite, ou travaille à quelque œuvre utile à la communauté.

Il faut néanmoins de la discrétion dans les exercices du corps; tous ne doivent pas également s'y livrer.

Les pratiques qui ne sont pas communes ne doivent point se produire au dehors, car les exercices

privés s'accomplissent plus sûrement en secret. Prends garde cependant d'être lent aux exercices communs et trop prompt aux dévotions singulières; mais après avoir pleinement et fidèlement exécuté ce qui est de devoir et de règle, s'il te reste encore du loisir, rends-toi à toi-même, au désir de ta piété.

Tous ne peuvent suivre le même exercice; mais l'un convient mieux à celui-ci, l'autre à celui-là.

Et suivant la convenance du temps, les exercices veulent être variés: les uns sont plutôt goûtés aux jours de fête, les autres, aux jours ordinaires.

Nous avons besoin des uns, aux heures de la tentation; et des autres, aux heures de paix et de repos.

Autres pensées nous plaisent dans la tristesse; autres, dans la joie que le Seigneur nous donne.

C'est vers le temps des principales fêtes qu'il faut renouveler nos pieux exercices, et implorer avec plus de ferveur les suffrages des Saints.

Disposons-nous, d'une fête à l'autre, comme si nous devions alors sortir du siècle et entrer dans l'éternelle fête.

Préparons-nous donc avec sollicitude dans ces saints temps, vivons plus pieusement et dans une plus rigide observance, comme si nous touchions au moment de recevoir de Dieu le prix de notre travail.

Et s'il est différé, croyons que nous ne sommes pas bien préparés; indignes encore de cette gloire infinie, qui se dévoilera en nous au temps marqué, travaillons pour mieux nous disposer à ce passage.

« Heureux le serviteur, dit l'évangéliste saint Luc, que le Seigneur, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens [1]. »

« Pense souvent et sérieusement pourquoi tu es entré dans le monastère : c'est afin que, mort au monde et à toi-même, tu vives à Dieu seul. Travaille donc de toutes tes forces à accomplir ici ce que tu es venu accomplir. Apprends à mépriser avec courage toutes les satisfactions sensibles, à te briser généreusement, à te laisser toi-même pour ton salut; hâte-toi de donner la mort à tes passions, à tes affections corrompues. Réprime avec soin les capricieux mouvements de ton esprit; efforce-toi de vaincre la fatigue, la langueur, les dégoûts de ton âme malade. Loin de toi l'indolence! lève-toi, veille, tiens-toi sur tes gardes, paye de ta personne, et ne t'épargne pas pour ton malheur. C'est ce que Dieu, c'est ce que ton état demande, exige de toi. Tu t'appelles moine; sois en réalité ce que dit ton nom, fais l'œuvre d'un moine. Veille sans relâche à combattre, à chasser tes vices. Sois toujours armé contre la corruption de la nature, contre l'orgueil, contre les plaisirs de la chair et les charmes de la sensualité.... Arme-toi contre toi-même, combats contre toi-même, et, autant que possible, surmonte-toi, foule-toi aux pieds. Si tu ne trouves pas soudain la paix que tu désires; si, dis-je, il ne t'est pas encore donné de te reposer; si les honteux instincts, si les passions turbulentes se soulèvent encore à grand bruit contre toi et te font violence; que dis-je? si, par la permission de Dieu, il te faut, pendant toute ta vie

[1] Luc, XII, 37.

et pour ton bien, lutter contre ces ennemis, ne va pas entrer en défiance, ne va pas te laisser abattre comme une femme; mais humilie-toi devant Dieu, demeure ferme à ton poste, et combats intrépidement. »

LOUIS DE BLOIS; *Instruct. vitæ asceticæ. præmonit.* (Opp., Antverp., 1632, in-fol., p. 651.)

CHAPITRE XX.

De l'amour de la solitude et du silence.

Cherche un temps propre pour vaquer à toi-même, et pense souvent aux bienfaits de Dieu.

Laisse la curiosité.

Fais un tel choix de lecture que tu trouves plutôt la componction du cœur que l'occupation de l'esprit.

Si tu sais te dérober aux inutiles discours et aux promenades oisives, l'oreille fermée aux nouveautés et aux bruits du monde, tu ne manqueras pas de loisirs pour prolonger de saintes méditations.

Les plus grands Saints évitaient, autant que possible, le commerce des hommes et choisissaient de vivre en secret à Dieu.

Quelqu'un a dit : « Chaque fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme [1]. » C'est

[1] Senec., *Epist.* VII.

ce que nous éprouvons trop souvent après de longs entretiens.

Il est plus aisé de se taire que de ne pas excéder en paroles.

Il est plus aisé de se tenir chez soi caché que de pouvoir au dehors suffisamment se garder.

Que celui donc qui aspire aux voies intérieures et spirituelles se retire avec Jésus de la foule.

Nul n'est en sûreté pour paraître, s'il n'aime à vivre caché.

Nul n'est en sûreté pour parler, s'il n'aime à se taire.

Nul n'est en sûreté au premier rang, s'il n'aime à se tenir au dernier.

Nul n'est en sûreté pour commander, s'il ne sait bien obéir.

Nul n'est en sûreté dans ses joies, s'il ne porte en soi le témoignage d'une bonne conscience.

Cependant la confiance des Saints a toujours été pleine de la crainte de Dieu.

Et ils n'en avaient pas moins de vigilance et d'humilité intérieure, pour être resplendissants de vertus et de grâce.

Mais l'assurance des méchants naît de l'orgueil et de la présomption : à la fin, elle tourne en déception contre eux-mêmes.

Ne te promets point de sûreté en cette vie, quoique tu paraisses un bon religieux ou un saint solitaire.

Souvent les meilleurs dans l'estime des hommes ont couru le plus grand péril par trop de confiance en soi.

Il est donc utile à plusieurs de n'être pas tout à fait exempts des tentations, mais au contraire d'être souvent livrés à leurs assauts, de peur que l'excès de la confiance ne les précipite dans l'orgueil, ou ne les égare à la poursuite trop hardie des consolations du dehors.

Oh ! qui ne chercherait jamais une joie passagère, qui ne s'engagerait jamais dans les embarras du monde, en quelle pureté il garderait sa conscience !

Oh ! qui retrancherait toute vaine sollicitude, et ne penserait qu'à son salut, et à Dieu, pour mettre en Dieu toute son espérance, quel repos, quelle paix profonde il posséderait !

Nul n'est digne de la consolation céleste, s'il ne s'est exercé avec zèle à la sainte componction.

Si tu veux que la componction pénètre au fond de ton cœur, entre dans ta cellule, défends l'entrée aux bruits du monde; n'est-il pas écrit : « Même sur votre couche, ouvrez vos âmes à la componction [1]. »

C'est dans ta cellule que tu trouveras ce que souvent au dehors tu perdras.

La cellule où l'on demeure devient douce; mal gardée, elle engendre l'ennui et le dégoût. Si, dès le

[1] Ps., IV, 5.

principe de ta conversion, tu sais l'habiter et la garder, elle deviendra pour toi une amie bien chère et la plus douce consolation.

Dans le silence et le repos s'avance l'âme pieuse, elle y apprend les secrets de l'Écriture.

Là, elle trouve ces sources de larmes dont chaque nuit elle se lave et se purifie; devenant d'autant plus familière avec son Créateur, qu'elle vit plus éloignée de toutes les agitations du siècle.

Celui qui se sépare de ses connaissances et de ses amis, Dieu s'approchera de lui avec ses saints Anges.

Mieux vaut demeurer caché, et prendre soin de son âme, que se négliger soi-même et faire des miracles.

C'est la gloire d'un religieux de sortir rarement, de fuir d'être vu et de ne vouloir pas voir les hommes.

Que veux-tu voir ce qu'il ne t'est pas permis d'avoir? Le monde passe et sa concupiscence.

Les désirs des sens nous entraînent à de vagues allées et venues; mais, l'heure passée, que rapportes-tu, que pesanteur de conscience et dissipation de cœur?

Joyeuse sortie enfante souvent triste retour; joyeuse veille du soir amène triste matin.

Ainsi, toute joie charnelle s'insinue avec caresse; mais à la fin elle mord et tue.

Que peux-tu voir ailleurs que tu ne voies ici? Voilà

le ciel, la terre, les éléments : tout le reste n'en est-il pas fait ?

Que peux-tu voir ailleurs qui puisse longtemps durer sous le soleil ?

Tu crois peut-être te rassasier, mais tu n'y saurais atteindre.

Quand tu verrais toutes choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine ?

Lève tes yeux en haut vers Dieu, et prie pour tes péchés et tes négligences.

Laisse aux vains les vanités : pour toi, sois attentif à ce que Dieu te commande.

Ferme sur toi ta porte, et appelle à toi Jésus ton bien-aimé.

Demeure avec lui dans ta cellule, car tu ne trouveras pas ailleurs une telle paix.

Si tu n'étais pas sorti, si tu n'avais rien entendu des bruits du dehors, tu aurais su demeurer en cette heureuse paix. Dès là que parfois tu prends plaisir à entendre des choses nouvelles, il faut bien que tu en souffres le trouble du cœur.

« Où est le repos de l'esprit, où est la paix du silence, pendant que je vous entretiens absent, et qu'il faut que je pense, que je dicte et que j'écrive pour rédiger une lettre que vous lisiez? Me direz-vous que je puisse faire tout cela en silence? Certes je ne le crois pas. Car l'esprit de ceux qui composent est agité et dissipé par la variété des pen-

sées, par le choix des paroles et par l'arrangement des choses. Et non-seulement le temps où nous sommes, mais encore ma profession me doit détourner de travailler à ce que vous me demandez. Car ce n'est le devoir ni d'un religieux, ce qu'il semble que je sois, ni d'un pécheur, ce que je suis véritablement, d'instruire les autres, mais de pleurer ses péchés; outre qu'un homme aussi peu habile que je suis ne peut entreprendre d'enseigner ce qu'il ne sait pas sans faire paraître son indiscrétion et son peu de suffisance. Et ainsi, ni un ignorant ne doit avoir la témérité d'enseigner, ni un religieux en avoir la hardiesse, ni un pénitent le désir. Et d'ailleurs je n'ai quitté le monde et me suis retiré dans la solitude que pour prendre garde à moi, comme dit le Prophète, afin de ne point faillir par ma langue. Je vous convie donc à garder le silence, et je ne désire pas seulement vous y convier par des paroles, mais par l'exemple de celui que je veux garder.

« Ame sainte, demeure seule, afin que tu te conserves pour celui seul que tu as choisi entre tous, et au service duquel tu t'es consacrée. Fuis le public, fuis même ceux qui sont dans la maison où tu es. Sépare-toi de tes amis et intimes, et de celui même qui te sert. Ne sais-tu pas que ton époux est plein de pudeur et de retenue, et qu'il ne t'accordera pas le bonheur de sa présence en la présence des autres? Retire-toi, mais d'esprit et non de corps! Car Dieu qui est esprit désire la solitude spirituelle plus que la corporelle, quoiqu'il soit bon aussi quelquefois de se séparer de corps, lorsque tu le peux faire commodément, surtout dans le temps de l'oraison. Mais pour le reste, on ne t'ordonne que la solitude de l'esprit. Et tu es seule, si tu n'as point de pensées basses et humaines, si tu n'aimes point les choses présentes, si tu méprises ce que plusieurs estiment, si tu rejettes ce que tous désirent, si tu évites les contestations et les disputes, si tu ne sens point les pertes,

si tu ne te souviens point des injures. Autrement, dans la solitude même, tu n'es pas seule. »

S. BERNARD; Epist. XCIX, et Serm. XI, *in Cantic.*, n° 5.

CHAPITRE XXI.

De la componction du cœur.

Si tu veux faire quelque progrès, conserve-toi dans la crainte de Dieu, et n'aspire pas à être trop libre; mais contiens tous tes sens sous la discipline, et ne te livre point aux folles joies.

Adonne-toi à la componction du cœur, et tu trouveras la dévotion.

La componction révèle des trésors, que d'ordinaire la dissipation perd soudain.

Quel prodige que l'homme puisse jamais pleinement se réjouir en cette vie, s'il considère son exil, s'il compte les innombrables périls de son âme!

La légèreté de notre cœur, notre insouciance de nos défauts nous rend insensibles aux maux de notre âme, mais trop souvent nous avons la folie de rire quand nous aurions tant sujet de pleurer.

Point de vraie liberté, point de joie pure, que dans la crainte de Dieu et la bonne conscience.

Heureux qui peut jeter au loin tout le bagage de

la dissipation, et se recueillir dans l'unité de la componction sainte !

Heureux qui retranche de soi tout ce qui peut souiller sa conscience ou l'appesantir !

Combats généreusement : c'est l'habitude qui triomphe de l'habitude.

Si tu apprends à laisser les hommes, eux-mêmes bientôt te laisseront faire ton œuvre.

N'attire point à toi les affaires des autres, et ne t'embarrasse point dans celles des grands.

Aie toujours l'œil sur toi d'abord, et reprends-toi particulièrement toi-même de préférence à tes meilleurs amis.

Si tu n'as pas la faveur des hommes, garde-toi de t'en attrister ; mais que ta peine soit de ne pas avoir dans ta vie cette sagesse, cette circonspection qui conviendrait à un serviteur de Dieu, à un vrai religieux.

Il est souvent plus utile et plus sûr que l'homme n'ait pas beaucoup de consolations en cette vie, surtout selon la chair.

Cependant si les consolations divines nous manquent, si nous les sentons trop rarement, c'est à nous la faute ; c'est que nous ne cherchons pas la componction du cœur, c'est que nous ne rejetons pas les vaines consolations du dehors.

Reconnais-toi indigne des divines consolations, digne plutôt de grandes tribulations.

Quand l'homme est pénétré d'une parfaite com-

ponction, alors le monde entier lui est pesant et amer.

L'homme juste trouve toujours assez de sujets de douleur et de larmes.

Soit qu'il se considère, soit qu'il réfléchisse sur le prochain, il sait que personne ne vit ici-bas sans tribulation.

Et, plus sévèrement il se considère, plus profondément il s'afflige.

Les sujets de notre juste douleur, de nos gémissements intimes, ce sont nos péchés et nos vices : étendus dans ce linceul qui enveloppe notre âme, rarement nous avons la force de lever nos yeux vers le ciel.

Si tu pensais plus souvent à la mort qu'à la longueur de la vie, nul doute que tu n'eusses plus d'ardeur à ton amendement.

Si tu considérais encore du fond de l'âme les peines à venir de l'enfer ou du purgatoire, tu embrasserais, je crois, le travail et la douleur, tu ne redouterais aucune austérité.

Mais comme ces pensers ne vont pas jusques au cœur, et que les charmes sensibles nous séduisent, nous demeurons froids et lâches.

Souvent c'est par indigence spirituelle que ce misérable corps est si prompt à la plainte.

Prie donc humblement le Seigneur, pour qu'il te donne l'esprit de componction ; dis avec le Prophète : « Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des lar-

mes; abreuvez-moi en abondance de la coupe des larmes[1]. »

« La componction — c'est le pieu aigu qui perce le sol de notre cœur, c'est le feu qui dévore la rouille, c'est la clarté qui chasse les ténèbres. C'est par elle que nous devons creuser au plus profond de nos cœurs, en les déblayant de toute pensée terrestre, afin d'y pouvoir trouver les trésors cachés et les mystérieuses sources d'eau vive. Ainsi nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, creusèrent des puits profonds, cherchant l'eau vive de la sagesse, et quand, en leur absence, les étrangers comblèrent ces puits, eux creusèrent de nouveau, et de nouveau cherchèrent l'eau vive. Qu'il soit ainsi de nous. Nos cœurs déblayés par l'ardente componction de toute pensée terrestre, si la malignité des esprits pervers les remplit encore de terre, creusons-les de nouveau par la componction, déblayons-les de nouveau. Et ne nous lassons pas, jusqu'à ce que nous trouvions l'eau vive et le précieux trésor, et quand nous l'aurons trouvé nous devons le cacher encore; car on perd bientôt ce que l'on montre imprudemment. Or, celui-là montre aussi le trésor qu'il a découvert, qui porte avec ostentation le don de la sagesse qu'il a reçu. Et celui-là cache le trésor qu'il a découvert, qui ne se glorifie point au dehors aux yeux des hommes, mais intérieurement aux yeux de Dieu, du don de la sagesse qu'il a reçu... Cherchons donc les trésors cachés, cherchons la sagesse, cherchons Jésus, mais non pas comme Judas, qui cherche Jésus pour le vendre et non pour le posséder. Judas cherche Jésus, il le trouve, il le tient, mais il ne le retient pas, car il le vend. Les saintes femmes viennent au tombeau avec des par-

[1] Ps., LXXIX, 6.

fums, elles cherchent Jésus, elles le trouvent, elles le tiennent et le retiennent, car elles ne l'ont pas cherché pour le vendre, mais pour le posséder... C'est la crainte qui sème la sagesse, c'est la grâce qui l'arrose, c'est la foi qui l'enracine, c'est la componction qui la fait lever... « Sors, dit le Seigneur à Abraham, sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père; et viens dans la terre que je te montrerai. » C'est par la crainte que nous sortons de notre terre; c'est par la grâce que nous sortons de notre parenté; c'est par la foi que nous suivons le Seigneur; et c'est enfin la componction qui nous montre la terre promise. Par la crainte, nous abandonnons l'héritage terrestre; par la grâce, nous transformons nos affections; par la foi, nous affermissons notre âme; par la componction, nous trouvons le désir. Nous sortons de notre terre, quand nous abandonnons nos possessions extérieures, les biens terrestres; nous sortons de notre parenté, quand nous renonçons aux vices, nés en nous, nés de nous-mêmes; nous sortons de la maison paternelle, quand nous retranchons de notre pensée et le monde et tout ce qui est dans le monde, pour attacher nos désirs aux seuls biens de l'éternité. »

HUGUES DE SAINT-VICTOR; *De arca morali.* (Opp., t. II, lib. III, cap. VI, p. 317, 318.)

CHAPITRE XXII.

De la considération de la misère humaine.

Où que tu sois, de quelque côté que tu te tournes, tu seras misérable, si tu ne te retournes vers Dieu.

Pourquoi te troubler de ce qu'il ne t'arrive pas comme tu veux et désires? Qui est celui qui a tout selon sa volonté? Ni toi, ni moi, ni aucun homme sur la terre.

Il n'est personne au monde sans quelque tribulation, sans quelque angoisse, fût-il roi ou pape.

Qui donc a le meilleur partage? Celui-là, certes, qui pour Dieu sait souffrir quelque chose.

Aveugles et infirmes, plusieurs disent : Voyez quelle vie heureuse a cet homme! qu'il est riche, qu'il est grand, qu'il est puissant et élevé!

Mais porte ton regard vers les biens célestes, et tu verras que tous ces biens temporels sont un pur néant, toujours fort incertains, et plutôt une charge pesante, car ce n'est jamais sans inquiétude et sans crainte qu'on les possède.

Non, le bonheur de l'homme n'est point d'avoir les biens du temps en abondance : la médiocrité lui suffit.

C'est en vérité une misère que de vivre sur la terre. Plus un homme veut entrer dans la vie de l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il sent mieux et voit plus clairement les abîmes de la corruption humaine.

En effet, manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, dépendre enfin de toutes les autres nécessités de la nature, c'est en vérité une grande misère et une affliction pour l'homme pieux, qui voudrait bien être délié et libre de tout péché.

Car l'homme intérieur est étrangement appesanti par les besoins du corps en ce monde.

Aussi le Prophète demande avec instance d'en être affranchi : il s'écrie : « De mes nécessités délivrez-moi, Seigneur[1]. »

Mais malheur à ceux qui ne connaissent pas leur misère, et malheur encore plus à ceux qui aiment la misère même et la corruption de cette vie !

Car plusieurs l'embrassent si étroitement que, trouvant à peine le nécessaire dans le travail ou l'aumône, s'ils pouvaient ici-bas vivre toujours, ils n'auraient aucun souci du royaume de Dieu.

O cœurs insensés et infidèles ! si profondément ensevelis dans la terre, qu'ils n'ont de goût que pour le charnel !

Mais, les malheureux ! à la fin ils sentiront cruellement combien vil, combien était rien, ce qu'ils ont aimé !

Les Saints de Dieu, et tous les fidèles amis de Jésus-Christ n'ont donné aucune attention à ce qui séduit la chair, à ce qui brille dans le temps ; mais toute leur espérance, tout leur cœur aspirait aux biens éternels.

Tout leur désir montait vers le durable et l'invisible, de peur que l'amour du visible ne les entraînât dans la fange.

Garde-toi, frère, de perdre l'espoir d'avancer dans

[1] Ps., XXIV, 17.

la vie spirituelle; le temps et l'heure sont encore à toi.

Pourquoi veux-tu remettre au lendemain tes bons propos? Lève-toi, et dans l'instant commence; dis : Voici le temps d'agir, voici le temps de combattre, voici le temps propre à s'amender.

Quand tu souffres, quand tu es affligé, c'est alors le temps de mériter.

« Il faut que tu passes par le feu et l'eau avant d'arriver au rafraîchissement[1]. »

Si tu ne te fais violence, tu ne triompheras pas du vice.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons être sans péché, nous ne pouvons vivre sans ennui et sans douleur.

Nous soupirons après le repos exempt de toute misère; mais ayant perdu l'innocence par le péché, nous avons aussi perdu le véritable bonheur.

Il nous faut donc prendre patience, et attendre la miséricorde de Dieu; « jusqu'à ce que cette iniquité passe et que cette mortalité soit absorbée par la vie[2]. »

O immense fragilité humaine, qui est toujours sur la pente du vice!

Aujourd'hui tu confesses tes péchés, et demain tu retombes dans ce que tu as confessé.

Maintenant tu te proposes d'être sur tes gardes;

[1] Ps., LXV, 12. — [2] II Cor., V, 4

une heure après tu agis comme si tu ne t'étais rien proposé.

C'est donc justement que nous pouvons nous humilier et ne jamais nous élever en nous-mêmes : tant nous sommes inconstants et fragiles !

En un instant, la négligence peut perdre ce qu'un pénible travail aidé de la grâce a lentement amassé.

Que sera-ce de nous vers le soir, si nous languissons dès le matin ?

Malheur à nous, si nous voulons aller au repos, comme si déjà la paix et la sécurité étaient à nous, quand il ne paraît encore aucune trace de véritable sainteté dans notre vie.

Nous aurions grand besoin d'être encore formés, comme simples novices, aux bonnes mœurs, s'il y avait espoir de quelque amendement à venir et d'un progrès sérieux dans la vie spirituelle.

« Entrez dans une sainte confiance et excitez-vous vous-mêmes. Commencez seulement à marcher dans la voie étroite, et vous y avancerez en peu de temps. Prenez bien garde de ne vous fermer pas la porte de la miséricorde, et que votre défiance ne soit comme des épines qui vous en bouchent l'entrée. La vie présente est courte, et le travail est léger. Quand il seroit grand, on devroit le souffrir. Si vous ne voulez pas endurer les travaux si louables et si heureux de la pénitence, vous tomberez dans les maux et dans les afflictions malheureuses que l'on souffre dans le monde. Que si, d'une façon ou d'autre, il faut tou-

jours souffrir, pourquoi ne préférons-nous pas à des travaux qui nous damnent ces peines qui sont si heureusement et si glorieusement récompensées?

« Mais, dans cette vie même, les travaux des chrétiens sont bien différents de ceux que souffrent les gens du monde. Car, dans les engagements du siècle, les périls sont continuels; les pertes et les afflictions ordinaires; l'espérance incertaine; la servitude accablante et insupportable. On y consume son bien, son cœur et son âme même. Lors même que les travaux de ces hommes sont récompensés, ils le sont beaucoup moins qu'ils ne l'espéroient. Car souvent le succès trompe leur attente, et ayant semé ils ne recueillent rien.

« Que si quelquefois ils sont plus heureux, et s'ils se voient arrivés enfin au comble de leurs prétentions et de leurs souhaits, ils ne peuvent retenir leur bonheur, et en un moment il leur échappe des mains. Car ils se trouvent tout d'un coup surpris de la vieillesse, et leurs sens étant affoiblis par l'âge ne sont plus capables de goûter les délices et les plaisirs. Ainsi ayant usé, pour acquérir des biens, la vigueur de leur âge et de leur corps, elle les abandonne quand ils en ont, et ils se trouvent dans l'impuissance d'en jouir.

« Et quand même ils le pourroient faire, ils en voient la fin qui les menace, et la crainte de la mort, qui est si proche, les traverse dans tous leurs plaisirs. Il arrive tout le contraire dans la vertu. Le travail ne dure qu'autant de temps que cette chair fragile et mortelle; mais nous en recevrons une récompense éternelle dans un corps qui ne vieillira jamais, qui ne sera plus sujet à la mort ni aux autres foiblesses de cette vie. Le travail qui précède est court; mais la récompense qui le suit n'aura point de fin et le corps jouira d'une pleine paix, sans pouvoir plus rien souffrir dans tout le cours de l'éternité. Car il n'y aura plus là de changement ni d'affliction à craindre.

« Quels sont donc les biens que les hommes désirent tant dans ce monde? Des biens qu'on n'acquiert que par une infinité de maux, qu'on ne possède que dans une crainte continuelle de les perdre, qui ne durent qu'un moment, et qui n'ont pas plutôt paru qu'ils s'évanouissent. Comment peut-on les comparer avec ces autres biens stables et éternels qu'on possède sans aucun travail, et qui nous couronnent dans le combat même? Car celui qui méprise les richesses trouve dans ce mépris même une grande récompense, n'étant exposé ni à l'envie, ni à la haine, ni aux calomnies, ni aux embûches des hommes. Celui qui est sage et bien réglé dans toute sa vie est couronné dès ici-bas. La paix règne dans son cœur, l'innocence dans ses actions, l'honnêteté dans ses paroles. Il ne craint ni les accusations, ni les périls, et il est à couvert d'une infinité de maux. Ainsi chaque vertu a son prix et sa récompense dès cette vie. »

S. JEAN CHRYSOSTOME, *Sur saint Matthieu*, Homélie LXVII, ch. XXI. Paris, 1665.

CHAPITRE XXIII.

De la Méditation de la mort.

En un instant, ce sera fait de toi ici-bas. Vois donc autrement quel est ton état. L'homme est aujourd'hui, demain il ne paraît plus. Et quand il a disparu aux yeux, il passe bientôt de l'esprit.

O lenteur et endurcissement du cœur humain, de ne songer qu'au présent, sans prévoir l'avenir !

En toute œuvre, en toute pensée, tu devrais te conduire comme s'il te fallait aujourd'hui mourir.

Si tu avais une bonne conscience, tu craindrais peu la mort. Mieux vaudrait te garder du péché que fuir la mort.

Si tu n'es pas prêt aujourd'hui, comment le seras-tu demain ?

Demain est un jour incertain ; et que sais-tu, si tu auras ce demain ?

Que nous sert de vivre longtemps, quand nous nous amendons si peu ?

Ah ! une longue vie ne corrige pas toujours, souvent même elle accroît la somme de nos fautes.

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu en ce monde l'espace d'un seul jour !

Plusieurs comptent les années de leur conversion, mais souvent elle est bien stérile.

S'il est épouvantable de mourir, il est peut-être plus dangereux de vivre longtemps.

Heureux qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort, et qui chaque jour se dispose à mourir !

Si jamais tu as vu un homme mourir, songe que toi aussi tu passeras par le même chemin.

Le matin, pense que tu n'iras pas jusqu'au soir ; le soir, ne sois si hardi de te promettre le lendemain matin.

Sois donc toujours prêt, et vis de telle sorte que jamais la mort ne te surprenne.

Plusieurs sont frappés d'une mort subite et imprévue, car c'est à l'heure où l'on n'y pense pas que le Fils de l'homme viendra.

Quand cette heure suprême sera venue, tu commenceras à voir bien d'un autre œil toute ta vie passée, et tu regretteras amèrement d'avoir été si négligent et si lâche.

Heureux et sage celui qui s'efforce d'être tel dans la vie qu'il désire d'être trouvé à la mort !

Ce qui donnera à l'homme cette grande confiance de mourir heureusement, c'est le parfait mépris du monde, l'ardent désir d'avancer dans la vertu, le labeur de la pénitence, la prompte obéissance, l'abnégation de soi-même et le patient support de toute adversité pour l'amour de Jésus-Christ.

Tu peux faire beaucoup de bien, tandis que tu es en santé ; mais malade ! j'ignore ce que tu pourras.

Peu s'amendent par la maladie, comme il est rare que l'on se sanctifie par de fréquents pèlerinages.

Garde-toi de compter sur tes amis et sur tes proches, ne remets pas ton salut à l'avenir ; car les hommes t'oublieront plus vite que tu ne penses.

Il vaut mieux y pourvoir à temps, dès cette heure, et faire partir devant toi un peu de bien, que d'espérer dans le secours des autres.

Si tu n'as souci de toi-même maintenant, qui l'aura pour toi dans l'avenir ?

Voici le temps infiniment précieux. « Voici les jours de salut. Voici le temps propice[1]. »

Mais, ô douleur!... que tu ne fasses pas un meilleur emploi de ce temps qui t'est laissé pour mériter de vivre éternellement!

Viendra le temps où tu demanderas un jour, une heure pour t'amender, et je ne sais si tu l'obtiendras.

Ah! mon bien-aimé, de quel péril tu pourrais te délivrer, à quels épouvantements te soustraire, si dès à présent toutes tes craintes, toutes tes défiances étaient tournées vers la mort!

Applique-toi maintenant à vivre de telle sorte qu'à l'heure de la mort tu aies plutôt lieu de te réjouir que de craindre.

Apprends aujourd'hui à mourir au monde, afin que, de ce jour, tu commences à vivre avec Jésus-Christ.

Apprends aujourd'hui à tout mépriser, afin que, de ce jour, tu sois libre pour aller à Jésus-Christ.

Châtie aujourd'hui ton corps par la pénitence, afin que, de ce jour, tu puisses avoir une ferme confiance.

O insensé! peux-tu te flatter de vivre longtemps, lorsque tu n'as pas même un seul jour d'assuré?

Combien ont été trompés et inopinément arrachés de leur corps!

Combien de fois n'a-tu pas ouï dire : Un tel vient

[1] II Cor., VI, 2.

d'être tué d'un coup d'épée; un tel s'est noyé; un tel tombant de haut s'est brisé la tête; celui-ci, à table, est devenu raide et glacé; celui-là, au jeu, a vu sa fin.

L'un a péri par le feu, l'autre par le fer, l'un par la peste, l'autre par le bras des voleurs; et ainsi la fin de tous est la mort; et la vie des hommes passe en un moment comme l'ombre.

Qui aura souvenance de toi après ta mort? et qui priera pour toi?

Fais, ô mon bien-aimé, fais à présent tout ce que tu peux faire; car tu ne sais quand tu mourras, tu ne sais pas non plus quel sera ton cortége après ta mort.

Tandis que le temps est à toi, amasse-toi des richesses immortelles.

Ne pense qu'à ton salut, n'aie de soin que pour les choses de Dieu.

Fais-toi maintenant des amis en honorant les Saints de Dieu et imitant leurs œuvres, afin qu'à l'issue de cette vie ils te reçoivent dans les tabernacles éternels.

Tiens-toi comme voyageur et comme étranger sur terre que rien ne regarde des affaires du monde.

Conserve ton cœur libre, levé en haut vers Dieu, parce que tu n'as pas ici de demeure permanente.

Adresse en haut tes prières, tes gémissements, tes larmes de chaque jour, afin que ton esprit, après la mort, mérite de passer heureusement au Seigneur. Ainsi soit-il!

« Prends garde, ô frère, de te promettre une longue vie sur la terre, et tandis que ton âme dans la méditation des pensées et des actions mauvaises s'amollit et se corrompt, prends garde que la sentence prononcée tout à coup par le Seigneur ne te surprenne dans le péché, et n'accorde pas un moment de plus pour le repentir et le pardon. Et que diras-tu à la mort, à cette heure de ton départ, ô frère?... Oui, la plupart se promettent une longue vie sur la terre, et soudain la mort se présente, elle trouve le riche pécheur comptant les nombreuses années qu'il se flatte de vivre tranquillement ici-bas, supputant sur ses doigts le revenu de ses richesses et de ses usures, et multipliant ses trésors par le nombre des années qu'il espère. Vient la mort, et en un moment elle détruit et ses calculs et ses richesses, et toutes les sollicitudes d'une vie donnée au néant. La mort d'autre part se présente au juste, elle le trouve occupé d'elle, ayant sans cesse son image sous les yeux.... et s'amassant une céleste opulence par la prière et le jeûne. Veillons donc, ô amis de Dieu! Guerriers intrépides, triomphons de l'ennemi pervers et de ses assauts, triomphons en vrais amis de Dieu! Si tu évoques assidûment la mort pour méditer sur elle, tu ne pécheras pas. Si tu te dépouilles des biens terrestres, tu ne seras pas vaincu dans le combat.... Déjà le temps de la récolte est arrivé; et la moisson est mûre. Le siècle touche à sa fin, et les anges, la faux à la main, n'attendent qu'un signe.

« Heureux celui qui hait et déserte la vie présente et dont tous les jours ne sont qu'une méditation en Dieu!

« Heureux celui qui roule dans sa pensée ce redoutable jour du jugement, et qui cherche à guérir par ses larmes les plaies de son âme!

« Heureux celui qui se souvient du terrible anathème porté contre la parole oiseuse, et qui met une garde à ses lèvres pour ne pas s'éloigner du précepte!

« Heureux celui qui, brûlant de l'amour divin, consume à ce foyer toutes les honteuses pensées, toutes les souillures de son âme!

« Heureux celui qui médite incessamment sur le jour de son départ de cette vie, et s'efforce d'être trouvé à cette heure prêt et sans crainte!

« Heureux qui, à cette heure suprême, quand l'âme avec effroi et douleur se séparera du corps, aura trouvé la confiance! Car les Anges viendront prendre cette âme dépouillée de son vêtement, pour la présenter au tribunal du Juge immortel et terrible. Épouvantable instant, ô mon frère, où l'âme avec effroi et douleur se séparera du corps!!! Et, à cette heure de leur divorce, l'âme voit devant elle se lever ses œuvres, toutes ses œuvres, bonnes ou mauvaises, de jour ou de nuit! Et tandis que les Anges la poussent hors de son corps, elle jette un regard sur ses œuvres, elle craint de sortir... Elle s'écrie toute tremblante : Accordez-moi une heure, rien qu'une heure. Mais toutes ses œuvres lui répondent d'une seule voix, et lui disent : C'est toi qui nous a faites, avec toi nous irons devant Dieu! »

S. EPHREM ; *Beatitud.* (Opp., t. I, p. 291, 294, 296.)

CHAPITRE XXIV.

Du Jugement et des peines des pécheurs.

En toutes choses considère la fin; représente-toi à toi-même, debout devant ce juge inflexible, à qui rien n'est caché, que n'apaisent point les présents,

qui n'admet point l'excuse, mais qui va juger selon la justice.

O misérable et insensé pécheur ! que répondras-tu à Dieu, qui sait tous tes crimes, toi qui parfois trembles devant le visage d'un homme irrité?

Comment négliges-tu de pourvoir à toi-même, dans l'attente de ce jour, où nul ne pourra être excusé ni défendu par un autre, mais où chacun sera à soi un assez lourd fardeau ?

C'est maintenant que le travail porte son fruit, que les pleurs peuvent être agréés, les gémissements entendus, la douleur satisfaire et purifier.

Il a déjà un grand et salutaire purgatoire l'homme de patience qui, abreuvé d'affronts, souffre moins de son injure que de la malice d'autrui, prie volontiers pour ses persécuteurs, leur pardonne du fond du cœur et n'hésite jamais à demander pardon, plus enclin à la compassion qu'à la colère, qui fréquemment se fait violence à lui-même et travaille à réduire la chair sous le joug de l'esprit.

Il vaut mieux sur l'heure se purifier de ses péchés, retrancher ses vices, que de les réserver pour l'expiation future.

En vérité, nous nous trompons nous-mêmes par cet amour déréglé que nous avons pour la chair.

Et que dévorera ce feu terrible, sinon tes péchés?

Plus tu t'épargnes aujourd'hui, plus tu suis l'attrait de la chair, plus ton châtiment sera rigoureux dans l'avenir, plus tu fais de provisions pour le feu.

C'est par où il a péché que l'homme sera plus grièvement puni. Là, les paresseux seront aiguillonnés de pointes ardentes, et les intempérants livrés à toutes les tortures de la soif et de la faim.

Là, les impudiques et les voluptueux seront baignés de poix brûlante et de soufre fétide ; et comme des chiens furieux, de douleur, les envieux hurleront.

Alors, à chaque vice son supplice propre.

Là, les superbes seront remplis de toute confusion, et les avares pressés de la dernière indigence.

Là, une heure dans les tourments sera plus cruelle qu'ici cent années dans la plus rude pénitence.

Là, point de repos, point de consolation pour les damnés : ici, du moins, les travaux ont quelque relâche et l'on jouit des consolations de l'amitié.

Aie dès cette heure de l'inquiétude et de la douleur pour tes péchés, afin qu'au jour du jugement tu sois dans la sécurité avec les bienheureux.

Car « alors les justes s'élèveront avec une ferme assurance contre ceux qui les ont tenus dans l'oppression et le mépris [1]. »

Alors, se lèvera pour juger celui qui maintenant se soumet avec humilité aux jugements des hommes.

Alors, le pauvre; l'humble, aura une grande confiance, et le superbe sera enveloppé d'épouvante.

Alors, on reconnaîtra qu'il a été sage en ce monde

[1] Sap., v, 1.

celui qui, pour Jésus-Christ, apprit à être insensé et méprisé.

Alors, toute épreuve soufferte avec patience sera une joie, « et toute iniquité sera réduite au silence[1]. »

Alors, toute âme pieuse sera dans l'allégresse, et tout impie dans la douleur.

Alors, la chair se glorifiera plus de ses austérités que si elle eût toujours été nourrie dans les délices.

Alors, l'habit grossier resplendira, et les étoffes brillantes s'obscurciront.

Alors, la pauvre cabane sera plus en estime que le palais éclatant d'or.

Alors, une patience éprouvée sera de plus de secours que toute la puissance du monde.

Alors, la simple obéissance sera élevée plus haut que toute l'habileté du siècle.

Alors, une pure et bonne conscience donnera plus de joie qu'une savante philosophie.

Alors, le mépris des richesses sera d'un plus grand poids que tous les trésors de la terre.

Alors, une sainte prière sera plus consolante qu'un festin délicat.

Alors, tu te réjouiras plutôt du silence gardé que des longs entretiens.

Alors, les saintes œuvres auront plus de force que les belles paroles.

Alors, une vie austère et une dure pénitence au-

[1] Ps., cvi, 42.

ront plus d'attraits que tous les plaisirs terrestres.

Apprends donc maintenant à souffrir un peu, afin d'être alors délivré de peines plus graves.

Fais ici l'essai de ce que tu pourras endurer plus tard.

Si maintenant la force te manque à ce point pour souffrir, comment pourras-tu supporter les éternels tourments ?

Si maintenant la moindre peine te jette en une telle impatience, que sera le supplice d'enfer, alors?

C'est qu'en vérité tu ne peux obtenir ces deux joies : tu ne peux pas jouir maintenant, en ce monde, et régner plus tard avec Jésus-Christ.

Quand, jusqu'à cette heure, tu aurais toujours vécu dans les honneurs et les plaisirs, que te servirait tout cela, s'il t'arrivait de mourir à l'instant? Donc, tout est vanité, hors aimer Dieu et ne servir que lui.

Qui aime Dieu de tout son cœur ne craint ni la mort, ni le supplice, ni le jugement, ni l'enfer; car le parfait amour donne un sûr accès près de Dieu.

Qui trouve encore des charmes dans le péché, quelle merveille s'il redoute la mort et le jugement?

Toutefois il est bon, si l'amour ne t'éloigne pas encore du mal, que du moins la peur de l'enfer te retienne.

Car celui qui néglige la crainte de Dieu ne pourra

longtemps persévérer dans le bien, mais tombera bientôt dans les filets du démon.

« Les monuments s'ouvriront et les corps seront rassemblés; on instruira tous les jugements. Quelle terreur alors! — quelle impérieuse nécessité! Immense tempête! — Effroyables tourments!... Épouvantables hurlements! Écoutons Daniel : « Il m'apparut une vision de nuit, et je regardais, jusqu'à ce que des trônes furent placés, et l'Ancien des jours s'assit.... Son trône était une flamme ardente, et les roues de ce trône un feu brûlant.... Un fleuve de feu s'arrêta en sa présence. Un million d'Anges le servaient et mille millions assistaient devant lui. Le juge s'assit et les livres furent ouverts.... Mon esprit fut saisi d'horreur. Moi, Daniel, je frémis et ces visions me troublèrent[1]. » Quoi! à la vue du jugement à venir, le Prophète est glacé d'épouvante et d'horreur. A quoi donc faut-il nous attendre, quand nous serons en présence de la réalité? Quand, de l'Orient à l'Occident, nous nous lèverons nus, nous montrant à tous les yeux, chargés du bagage de nos péchés? Alors les langues blasphématrices seront brûlées de flammes assidues, et n'auront point de rafraîchissement. Alors les dents des détracteurs seront brisées par les Anges vengeurs.... Alors les mains des avares, suspendues et tremblantes, seront arrachées.... Alors les yeux complices seront sans pitié tirés de leur orbite. Où seront alors les parents et les frères? Père, mère, amis, voisins, — où seront-ils? Où sera la pompe des rois? où, la puissance des princes? Où sera la tyrannie? où, l'orgueil des juges? Où seront les serviteurs et les servantes, et le luxe des vête-

[1] Daniel, VII, 9, 10, 15.

ments, et les anneaux brillants, et les étoffes étincelantes? Où sera la chair? où l'éclat de l'or et le bruit de l'argent, et les coursiers, et les jardins, et les palais? où les vases parfumés et les trésors gardés et les lits ornés? Où seront ceux qui méprisaient les pauvres, et se levaient comme des immortels? Où seront ceux qui outrageaient les malheureux et s'estimaient sages? Où seront ceux qui, au bruit de la danse et des tambourins, s'enivraient de vin et vivaient dans l'orgie? et ceux qui riaient sans cesse, et poursuivaient les religieux de leur rire? et ceux qui accablaient leurs esclaves de travaux, comptant pour rien la crainte du Seigneur? et ceux qui détestaient la piété? Où seront, à cette heure, ceux qui ne croient pas aux supplices futurs, ceux qui s'écrient : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons! » Et ceux qui disent : « Le Seigneur est bon et il ne punit pas les pécheurs? » Oh! quel sera le repentir de ceux qui parlent ainsi! Quelles plaintes ils feront entendre! Et personne pour avoir pitié d'eux! Quels gémissements! Et personne pour les racheter! Comme ils se frapperont, en disant : « Malheur à nous, nous nous sommes trompés nous-mêmes. On nous instruisait, et nous refusions d'écouter.... On nous conjurait, et nous refusions de croire. Le jugement de Dieu est juste ; c'est à bon droit que nous sommes punis. Et nous recueillons le digne fruit de nos œuvres. Malheur à nous! pour un moment d'impure volupté, nous voilà dans les tourments! Quelques jours passés dans la mollesse nous condamnent au feu éternel. Pour une vaine et inhumaine gloire, nous voilà déchus de la véritable gloire. Pour de périssables richesses, nous avons perdu les richesses du royaume. Pour de courtes délices, nous sommes privés des délices du paradis. Dans ce siècle du néant, nous avons joui. Et maintenant ceux qui étaient dénués jouissent à leur tour. Ceux qui vivaient dans le jeûne vivent dans la joie. Ceux qui se sont conservés purs forment des chœurs dans la couche

céleste. Ceux qui ont pleuré quelques jours tressaillent d'une allégresse éternelle; ceux qui ont méprisé la terre reçoivent le ciel en retour. Nous seuls, malheureux, livrés à de justes supplices, nous nous écrions, et personne pour avoir pitié de nous! Nous gémissons, et personne pour nous délivrer! »

S. EPHREM; *Orat. in vanam Vitam et de Pœnitentia.* (Opp., t. III, p. 308, 309 et seq.)

CHAPITRE XXV.

Du zèle nécessaire dans la réforme de toute la vie.

Veille et sois diligent au service de Dieu. Demande-toi souvent : Dans quel but es-tu venu ici? et pourquoi as-tu quitté le siècle? N'est-ce pas pour vivre à Dieu et devenir homme spirituel?

Cours donc avec ardeur à ton avancement, car tu recevras dans peu le salaire de tes travaux, et il n'y aura plus désormais ni crainte ni douleur dans tes voies.

Encore quelques heures de travail et tu vas trouver un grand repos, que dis-je? une joie sans fin.

Si tu demeures fidèle et fervent à l'œuvre, Dieu sera indubitablement fidèle et magnifique dans la récompense.

Tu dois nourrir le saint espoir de recueillir la palme, mais il ne faut pas t'abandonner à la sécurité, crainte du relâchement ou de la présomption.

Un homme, dans cette anxiété, flottait souvent entre l'espérance et la crainte. Un jour accablé de sa tristesse, il se jette en prière, à l'église, devant un autel, et roulant ses pensers, il disait : Oh! si je savais que je dusse persévérer! Et aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse : Si tu le savais, que voudrais-tu faire? fais à présent ce que tu voudrais faire alors, et tu seras dans une juste sécurité. Consolé sur l'heure, et fortifié, il se remit à la volonté divine, et la tourmente de son âme fut apaisée.

Et il ne voulut plus chercher avec curiosité ce qui lui arriverait dans l'avenir, mais il s'étudia davantage à connaître le bon plaisir de Dieu, et sa parfaite volonté pour commencer et achever toute bonne œuvre.

« Espère au Seigneur, et fais le bien, dit le prophète; habite la terre et tu seras nourri de ses richesses[1]. »

Il est une chose qui détourne plusieurs de la voie du progrès et du zèle de leur amendement : l'horreur de la difficulté, la fatigue du combat.

En effet, ceux-là, entre tous, avancent dans la vertu, qui s'efforcent de vaincre d'un plus mâle courage ce qui surtout leur coûte et leur répugne.

[1] Ps. xxxv, 3.

Car l'homme avance d'autant plus et mérite une grâce plus abondante, qu'il se surmonte lui-même davantage et se mortifie en esprit.

Mais tous n'ont pas également de quoi vaincre et à quoi mourir.

L'homme de zèle toutefois sera plus fort pour avancer, malgré le nombre de ses passions, qu'un autre, d'inclinations meilleures, avec moins d'ardeur pour la vertu.

Deux choses en particulier aident à notre parfaite réforme : Se soustraire violemment à ce qui attire l'instinct corrompu de la nature, et s'attacher ardemment à poursuivre le bien dont on manque davantage.

Travaille encore avec plus de soin à éviter et à vaincre ce qui d'ordinaire te déplaît dans les autres.

Fais ton profit de tout; si de bons exemples frappent tes yeux ou ton oreille, brûle de les imiter.

Si tu aperçois quelque chose de répréhensible, prends garde de faire de même; si parfois tu l'as fait, applique-toi à te corriger au plus vite.

Comme ton œil observe les autres, ainsi à leur tour les autres ont sur toi l'œil ouvert.

Qu'il est agréable et doux de voir des religieux fervents et zélés, fidèles aux mœurs et à la règle!

Qu'il est triste et pénible d'en voir d'autres marchant dans le désordre et dans l'oubli des exercices auxquels ils sont appelés!

Qu'il est dangereux de négliger le but de sa voca-

tion et de détourner son esprit aux choses qui ne nous sont pas commises!

Souviens-toi du dessein que tu as embrassé, et propose-toi l'image de Jésus crucifié.

Tu as bien à rougir, en considérant la vie de Jésus-Christ, de n'avoir pas encore eu plus de soin de te conformer à lui, quoique tu sois depuis longtemps entré dans la voie de Dieu.

Un religieux qui s'exerce attentivement et pieusement sur la très-sainte vie et la passion du Seigneur trouvera là en abondance tout ce qui lui est utile et nécessaire : et à quoi bon chercherait-il hors de Jésus quelque chose de meilleur?

Oh! si Jésus crucifié entrait dans notre cœur, que nous serions bientôt et suffisamment instruits!

Le religieux zélé accepte et prend à gré tout ce qu'on lui commande.

Le religieux négligent et tiède amasse tribulation sur tribulation, et de tous côtés il souffre angoisse : car il n'a pas la consolation intérieure, et rechercher l'extérieure lui est défendu.

Le religieux qui s'est affranchi de la règle penche à une profonde ruine.

Celui qui cherche plus de relâchement, moins de crainte, sera toujours à l'étroit, car une chose ou l'autre lui déplaira.

Comment font tant d'autres religieux qui vivent si resserrés sous la règle du cloître?

Ils sortent rarement, vivent dans la retraite; très-

pauvrement nourris, grossièrement vêtus, ils travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps, se lèvent matin, prolongent leurs prières, lisent souvent, et se mettent sous la garde d'une exacte discipline.

Vois les chartreux, les moines de Citeaux, les religieux et religieuses des différents Ordres ; comme ils se lèvent chaque nuit pour dire les psaumes du Seigneur.

Ne te serait-il pas honteux d'être lent à ce divin exercice, alors qu'une si grande multitude de religieux commence à chanter les louanges de Dieu ?

Oh ! si tu n'avais d'autre tâche à remplir qu'à louer le Seigneur, notre Dieu, de cœur et de bouche !

Oh ! si tu n'avais jamais besoin de manger, de boire, de dormir, et qu'il te fût toujours possible de louer Dieu et de vaquer uniquement aux études spirituelles, tu serais alors infiniment plus heureux que tu ne l'es à cette heure, où la chair, avec tous ses besoins, te rend son esclave.

Plût à Dieu que, délivrés de ces nécessités, nous eussions seulement à pourvoir aux aliments de l'âme, spirituelle nourriture que nous goûtons, hélas ! trop rarement !

Quand un homme en est venu à n'attendre sa consolation d'aucune créature, alors pour la première fois il commence à goûter Dieu parfaitement ; alors toutes choses, quoi qu'il arrive, iront à son contentement.

Alors il n'ira pas se réjouir pour beaucoup, ni se contrister pour peu; mais il s'établit entièrement et avec confiance en Dieu, qui lui est tout en tout, pour qui rien ne périt, rien ne meurt, en qui tout est vivant, et dont la volonté trouve partout une soudaine obéissance.

Souviens-toi toujours de ta fin, et que le temps perdu ne revient pas.

Sans soin et sans zèle, jamais tu n'acquerras de vertus.

Si tu commences à tiédir, tu commenceras à languir.

Si tu t'entretiens dans la ferveur, tu trouveras une grande paix, tu sentiras ton travail plus léger, à cause de la grâce de Dieu et de l'amour de la vertu.

L'homme fervent et zélé est prêt à tout.

C'est un plus pénible travail de résister aux vices et aux passions, que de répandre ses sueurs dans les travaux corporels.

« Qui n'évite pas les petites fautes glisse peu à peu aux plus grandes [1]. »

Tu te rejouiras toujours le soir quand tu auras employé le jour avec fruit.

Veille sur toi, excite-toi, avertis-toi, et quoi qu'il en soit des autres, ne te néglige pas toi-même.

Tu ne feras de progrès qu'autant que tu te seras fait violence. Ainsi soit-il.

[1] Eccli., XIX, 1.

« La vraie vertu ne s'arrête point à un terme, et ne se borne point par le temps. Le juste ne croit jamais être parvenu au bout de la perfection où il tend. Il ne dit jamais, c'est assez. Il est toujours affamé et altéré de la justice : et s'il vivoit éternellement, il s'efforceroit éternellement de devenir plus juste qu'il n'a été, et travailleroit toujours de tout son pouvoir à s'avancer de bien en mieux. Car il ne se loue pas au service de Dieu pour un an ou pour un certain temps, comme un mercenaire, mais il s'y consacre pour jamais. Ainsi le continuel désir de s'avancer, et l'assiduité avec laquelle on tâche de parvenir à la perfection tient lieu de la perfection même. Que si c'est être parfait que de travailler à acquérir la perfection, il s'ensuit aussi que c'est la perdre de ne vouloir pas travailler pour l'acquérir, et reculer de ne vouloir pas s'avancer. Où sont donc ceux qui ont accoutumé de dire : Il nous suffit d'être tels que nous sommes; nous ne voulons pas être meilleurs que nos pères; nous ne désirons point de nous avancer, et nous ne voulons pas reculer aussi? Certes, ils ne sauroient faire ce qu'ils prétendent; car y a-t-il dans le monde quelque créature sensible qui subsiste sans changer? Il est écrit de l'homme qu'il passe comme l'ombre et qu'il ne demeure jamais en un même état. Et tant que le créateur des hommes et du monde a vécu sur la terre, et a conversé avec les hommes, s'est-il arrêté en un certain point? Il a passé par les provinces, dit l'Écriture, en faisant du bien à tous. Il a passé, et ce n'a pas été lâchement, avec paresse, ni d'un pas lent et efféminé, mais selon qu'il est écrit de lui : Il a marché avec vitesse en courant comme un géant. Il faut donc courir comme lui pour l'atteindre dans sa course. Car que sert-il de le suivre si on ne l'atteint? C'est pourquoi saint Paul disait : « Courez de telle sorte que vous le puissiez atteindre. » Il faut, ô chrétien, que vous marquiez la borne de votre progrès et de votre course où il a marqué la fin de la sienne, savoir, à obéir jusqu'à

la mort. Que si vous vous arrêtez pendant qu'il court, vous ne vous approchez pas de lui, mais vous vous en éloignez, et vous devez craindre ce que dit David : « Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous périront. » Si donc, c'est courir que s'avancer, lorsque vous cessez de vous avancer vous cessez de courir; et lorsque vous commencez à ne courir plus, vous commencez à défaillir et à reculer. Nul ange ne demeuroit en repos sur l'échelle de Jacob, mais tous descendoient ou montoient : pour montrer qu'il n'y a pas de milieu entre le progrès et la défaillance durant cette vie mortelle; et qu'ainsi que notre corps n'est jamais sans croître ou sans décroître, de même l'esprit de grâce s'augmente toujours ou diminue. »

S. BERNARD : *Epist.* CCLIII, n. 2.

LIVRE II.

INTRODUCTION A LA VIE INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De la conversation intérieure.

« Le royaume de Dieu est au dedans de vous[1], » dit le Seigneur. Reviens de tout ton cœur au Seigneur. Quitte ce misérable monde, et ton âme trouvera le repos.

Apprends à mépriser les choses extérieures, à te donner aux intérieures, et tu verras le royaume de Dieu venir en toi.

Car « le royaume de Dieu, c'est la paix et la joie dans l'Esprit-Saint[2]; » et cela n'est pas donné aux impies.

Jésus-Christ viendra à toi, prodigue de sa consolation, si tu lui prépares au dedans de toi une demeure digne de lui.

[1] Luc, XVII, 21 — [2] Rom., XIV, 17.

Toute la gloire, toute la beauté qu'il aime est intérieure ; c'est à l'intérieur qu'il trouve ses délices.

Fréquente est sa visite à l'homme intérieur : il lui révèle la douceur de son entretien, le charme de sa consolation, le trésor de sa paix, l'incroyable abandon de sa familiarité.

Courage, âme fidèle, prépare à cet époux, ton cœur, qu'il daigne venir à toi et habiter en toi.

Car lui-même nous dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui[1]. »

Fais donc place à Jésus-Christ, et refuse l'entrée à tout le reste.

En possédant Jésus-Christ, tu es riche, il te suffit. Lui-même sera ton économe, ton intendant fidèle en toutes choses, sans qu'il te soit besoin de rien attendre des hommes.

Car en un moment les hommes changent, ils manquent tout à coup ; mais Jésus-Christ demeure éternellement inébranlable, et près de toi debout jusqu'à la fin.

Il ne faut pas faire grand fond sur un homme fragile et mortel, bien qu'il te soit utile et cher, ni t'attrister beaucoup si parfois il te résiste et te contredit.

Ceux qui aujourd'hui sont avec toi, demain peu-

[1] Joan., XIV, 23.

vent te devenir contraires, revenir, et comme le vent, tourner encore.

Mets toute ta confiance en Dieu; lui seul soit ta crainte et ton amour. Il répondra pour toi et saura faire tout pour le mieux.

« Tu n'as pas ici de demeure permanente[1]. » Où que tu sois, tu es étranger et voyageur; tu n'auras jamais de repos que tu ne sois intimement uni à Jésus-Christ.

Que cherchent tes regards autour de toi? Ici n'est pas le lieu de ton repos.

Au ciel doit être ton séjour, et ce n'est que comme au passage que tu dois regarder toutes les choses de la terre.

Elles passent toutes, et toi-même avec elles. Prends garde de t'y attacher, de peur d'y être pris et de périr.

Qu'auprès du Tout-Puissant soit ta pensée, et que ta prière monte à Jésus-Christ sans relâche.

Si tu ne sais encore t'élever aux sublimes et célestes spéculations, repose-toi dans la passion de Jésus-Christ, et que ses plaies sacrées te soient une chère demeure.

Si tu te réfugies pieusement dans les blessures et dans les précieux stigmates de Jésus, tu sentiras dans la tribulation un grand réconfort; les mépris des hommes te toucheront peu, et tu supporteras sans peine les paroles de malignité.

[1] Hebr., XIII, 14.

Jésus-Christ a été aussi dans le monde méprisé des hommes, et dans sa suprême angoisse, au milieu des opprobres, ses proches, ses amis l'ont abandonné.

Jésus-Christ a voulu souffrir et être méprisé; et tu oses te plaindre de quelque chose?

Jésus-Christ a eu des adversaires et des calomniateurs; et tu voudrais trouver en tous des bienfaiteurs et des amis?

D'où ta patience recevra-t-elle la couronne, s'il ne survient aucune traverse?

Si tu ne veux rien souffrir, comment seras-tu ami de Jésus-Christ?

Souffre avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, si tu veux régner avec Jésus-Christ.

Si une fois tu étais entré bien avant dans le cœur de Jésus, si tu avais un peu goûté de son ardent amour, avantage ou dommage particulier te serait indifférent; que dis-je? tu te réjouirais d'un outrage reçu; car l'amour de Jésus obtient de l'homme de se mépriser soi-même.

Celui qui aime Jésus et la vérité, l'homme vraiment intérieur, et affranchi des affections déréglées, peut librement se donner à Dieu, s'élever en esprit au-dessus de soi-même, se reposer et jouir.

Celui à qui les choses rendent la saveur de ce qu'elles sont et non de ce qu'on les dit ou les estime, celui-là est vraiment sage; sa science est plutôt de Dieu que des hommes.

Celui qui sait vivre de la vie intérieure et n'attache aux choses extérieures qu'un prix médiocre s'inquiète peu de choisir le lieu ou d'attendre le temps pour remplir ses pieux exercices.

L'homme extérieur se recueille vite, parce que jamais il ne se répand tout entier au dehors.

Le travail extérieur ne le dissipe point, ni les occupations nécessaires pour un temps; mais selon que les choses arrivent, il s'y prête.

Celui qui a établi dans son âme l'ordre et la règle demeure indifférent aux exploits ou aux crimes des hommes.

L'homme éprouve d'autant plus d'obstacles et de distraction, qu'il attire à soi plus d'affaires.

Si ton cœur était droit et véritablement pur, tout contribuerait à ton bien et à ton avancement.

Et pourquoi trouves-tu tant de sujets de déplaisir, souvent même de trouble? C'est que tu n'es pas encore parfaitement mort à toi-même ni séparé de toutes les choses de la terre.

Rien ne souille et ne captive tant le cœur de l'homme que l'impur amour des créatures.

Si tu refuses les consolations du dehors, tu pourras contempler les choses du Ciel, et la joie souvent débordera dans ton cœur.

« Ne sois pas vaine, ô mon âme! prends garde de perdre l'ouïe du cœur dans le tumulte de tes vanités. Écoute

donc aussi : Le Verbe lui-même te crie de revenir : là est le lieu du repos inaltérable, où l'amour n'est pas renoncé s'il ne renonce lui-même. Vois : ces objets passent, d'autres leur succèdent, et de ces éléments particuliers se forme l'universalité de l'ordre inférieur. Et moi, est-ce que je passe ? dit le Verbe de Dieu ; fixe ici ta demeure, place ici tout ce que tu possèdes, ô mon âme ! car tu dois être lasse de mensonges. Remets à la Vérité tout ce que tu as reçu de la Vérité, et tu ne perdras rien : tes plaies seront fermées, tes langueurs guéries, tout ton être éphémère rétabli, renouvelé, lié à toi-même ; il ne te portera plus au lieu où il descend, mais il subsistera avec toi, appuyé à la stabilité permanente de Dieu. »

S. AUGUSTIN ; *Confess.*, liv. IV, ch. XI.

CHAPITRE II.

De l'humble soumission.

Ne te soucie guère qui est pour toi ou contre toi : prends soin seulement que Dieu soit avec toi en tout ce que tu fais.

Aie bonne conscience, et Dieu saura bien te défendre.

Celui que Dieu veut assister défie toute la malice des hommes.

Si tu sais souffrir en silence, tu ressentiras infailliblement le secours du Seigneur.

Il sait le temps et la manière de te délivrer ; et c'est pourquoi tu dois t'abandonner à lui.

A Dieu de secourir, à Dieu de délivrer de toute confusion.

Il est souvent très-utile, pour nous garder dans une plus grande humilité, que les autres connaissent nos défauts et nous en accusent.

Quand, pour ses défauts, un homme s'humilie, facilement il apaise les autres, et sans peine il satisfait à ceux qui s'emportent contre lui.

L'humble a Dieu pour protecteur, Dieu pour libérateur, l'humble en est aimé et consolé; il se penche vers l'humble ; à l'humble il prodigue la grâce, et, après son abaissement, il le relève à la gloire.

A l'humble il dévoile ses secrets ; il l'invite et l'attire doucement à lui.

L'humble, outragé, conserve sa paix, parce qu'il s'appuie sur Dieu et non sur le monde.

Ne t'imagine pas avoir fait le moindre progrès, si tu ne te tiens pas pour le dernier de tous.

« L'humilité est comme une vigne sainte, fort différente d'elle-même, selon les différentes saisons dans lesquelles on la considère. Car elle n'est pas la même en hiver, où elle est encore battue par les vents de nos diverses passions ; au printemps, où elle pousse les fleurs et commence à former les fruits ; et en été, où les vertus, comme des

raisins, sont déjà parvenues à une maturité parfaite. Mais ces divers changements ne laissent pas de concourir tous ensemble pour nous faire recueillir avec joie les fruits de cette plante divine. Et l'on peut voir des présages assurés de ces fruits célestes dans tous ces états différents. Car aussitôt que les grappes spirituelles de cette vigne sacrée ont commencé à fleurir dans le champ de notre cœur, nous commençons à haïr toute la gloire et toutes les louanges des hommes; nous ne pouvons plus les souffrir, et nous ne pensons plus désormais qu'à bannir loin de notre âme tous les mouvements et tous les transports de la colère. Mais quand l'humilité, cette reine des vertus, croissant en nous de jour en jour par un progrès tout spirituel, s'y est fortifiée et enracinée, c'est alors que nous avons non-seulement du mépris, mais même de l'horreur pour toutes nos bonnes actions, nous persuadant que nous augmentons tous les jours le fardeau de nos péchés par plusieurs fautes secrètes que nous ne connaissons pas, et que l'abondance des grâces que nous recevons de la main de Dieu ne servira qu'à nous faire mériter un châtiment plus sévère, comme ayant été si indignes de ses extraordinaires faveurs. C'est ce qui fait que notre âme, se retranchant alors dans les sentiments de sa bassesse, demeure inviolable à tous les efforts de ses ennemis. Elle entend seulement le bruit que font les démons à l'entour d'elle, et elle regarde comme des illusions et des jeux toutes les embûches qu'ils lui dressent, sans qu'elle puisse désormais en recevoir la moindre blessure, ni la moindre atteinte; cette humble estime qu'elle a d'elle-même, étant comme un trésor intérieur où elle renferme toutes ses vertus et où elle les met en sûreté contre toutes les attaques de ses ennemis.... L'humble ne recherche point avec curiosité les choses cachées à la connoissance des hommes, tandis que le superbe veut pénétrer jusque dans la profondeur des jugements de Dieu. Que votre âme ne

soit pas comme une citerne, tantôt toute remplie des eaux vivifiantes de l'humilité, et tantôt toute desséchée par l'ardeur de la vaine gloire et de la présomption; mais qu'elle soit une source vive où l'humilité produise intérieurement la paix et le calme des passions, et fasse couler extérieurement, comme un ruisseau spirituel et céleste, la pauvreté sainte et volontaire. L'humilité est un voile divin qui couvre nos bonnes actions et les dérobe à notre vue. L'humilité est un abîme où nous nous perdons dans la vue de notre néant, et cet abîme est impénétrable à tous les larrons spirituels de nos âmes. La pénitence nous élève vers le ciel, les larmes frappent à la porte, et c'est la sainte humilité qui nous l'ouvre. »

S. JEAN CLIMAQUE; *L'Échelle sainte,* XXVe degré.

CHAPITRE III.

De l'homme pacifique.

Commence par t'établir dans la paix, et tu pourras ensuite la donner aux autres.

L'homme de paix est plus utile que l'homme de savoir.

L'homme passionné tourne le bien même en mal, et facilement il croit le mal.

L'homme juste et pacifique transforme tout en bien.

Celui qui est vraiment dans la paix n'a de soup-

çons sur personne; l'homme mécontent et troublé est agité de soupçons divers; il est sans repos, et il n'en permet point aux autres.

Il dit souvent ce qu'il ne devrait pas dire, et il omet ce qu'il lui conviendrait de faire.

Il remarque les obligations des autres, et néglige ses propres obligations.

Aie donc d'abord ce zèle pour toi-même, et ensuite tu pourras justement l'étendre à ton prochain.

Tu sais bien excuser et colorer tes actions, et tu ne veux pas recevoir les excuses des autres.

Il serait plus juste de t'accuser toi-même et d'excuser ton frère.

Si tu veux être supporté, supporte.

Vois combien tu es loin encore de la vraie charité et de l'humilité, qui ne sait s'irriter ou s'indigner que contre soi-même.

Ce n'est pas un grand mérite de vivre avec les hommes bons et doux; car cela plaît naturellement à tous, chacun aime à jouir de la paix, et préfère ceux qui partagent ses sentiments.

Mais, avec les hommes durs, pervers, déréglés, ou qui nous traversent, pouvoir entretenir la paix, c'est le comble de la grâce, et l'admirable effort du plus mâle héroïsme.

Il y en a qui ont la paix avec eux-mêmes et avec autrui.

Il y en a qui ne sont point en paix, et n'y laissent

point les autres, à charge aux autres, mais toujours plus à charge à eux-mêmes.

Et il y en a qui gardent en eux-mêmes la paix, et travaillent à y ramener les autres.

Cependant toute notre paix en cette misérable vie, nous devons plutôt l'attendre de l'humble souffrance que de l'absence des contrariétés.

Qui sait le mieux souffrir possédera la plus grande paix. Celui-là est vainqueur de soi et maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du Ciel.

« La paix ici-bas est plutôt la consolation de la misère que la joie de la béatitude. Notre justice elle-même, quoique vraie en tant qu'elle se rapporte à la véritable fin du bien, ne va jamais si loin en cette vie qu'elle ne consiste plutôt dans la rémission des péchés que dans la perfection des vertus. Témoin la prière de toute la cité de Dieu sur cette terre d'exil. C'est par la voie de tous ses membres qu'elle crie à Dieu : « Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons nous-mêmes à nos débiteurs. » Prière stérile pour ceux dont la foi sans œuvres est une foi morte, mais puissante pour ceux dont la foi opère par l'amour. En effet, bien que soumise à Dieu, la raison néanmoins dans cette condition mortelle, sous cette chair corruptible qui appesantit l'âme, n'obtient pas sur les vices un empire absolu, et c'est pourquoi une telle prière est nécessaire aux justes ; car assurément l'on commande aux vices, mais, pour leur commander, il faut toujours combattre. Et puis, au cœur le plus fort, celui qui a vaincu et qui domine ces ennemis intérieurs, ne se glisse-t-il pas, en ce lieu d'infirmité, je ne sais quel instinct par où

l'homme pèche, sinon par l'action moins facile à déterminer, du moins par la parole mobile comme l'onde, par la pensée qui a des ailes? Aussi, tant que l'on règne sur les vices, on n'a pas la plénitude de la paix; car ils résistent, et la victoire s'achète par de périlleux combats. Ceux mêmes que l'on a vaincus ne laissent pas la sécurité dans le triomphe, ils réclament encore pour être comprimés l'inquiète vigilance du vainqueur. Au milieu de toutes ces tentations, dont la sainte Écriture a dit en un mot : « N'est-ce pas une continuelle tentation que la vie de l'homme sur la terre? » qui présumerait assez de lui-même pour s'imaginer qu'il n'a pas besoin de dire à Dieu : « Remettez-nous nos dettes! » Qui? sinon l'homme superbe... Ici donc la justice en chacun, c'est que Dieu commande à l'homme obéissant, l'âme au corps, la raison aux vices rebelles, soit qu'elle les réduise, soit qu'elle leur résiste : c'est que l'on demande à Dieu même la grâce des bonnes œuvres, le pardon des fautes, et qu'on s'acquitte envers lui de ce tribut de reconnaissance dû à ses bienfaits. Mais dans cette paix finale, objet et but de notre justice ici-bas, la nature, guérie, par l'immortalité et l'incorruptibilité, de ses instincts vicieux, n'élève contre nous, soit en nous-mêmes, soit de la part des autres, aucune résistance, et la raison n'a plus d'empire à exercer sur les vices qui ne sont plus. Mais Dieu commande à l'homme, l'âme au corps, et il y a dans l'obéissance autant de charme et de félicité que de béatitude dans la vie et la gloire. Et pour tous, comme pour chacun, telle sera l'éternité avec la certitude de cette éternité; et c'est la paix de cette béatitude, ou la béatitude de cette paix qui sera le souverain bien. »

S. AUGUSTIN; *La Cité de Dieu*, liv. XIX, 27.

CHAPITRE IV.

De la pureté et de la simplicité du cœur.

L'homme a deux ailes pour s'élever de terre : la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, la pureté dans l'affection.

La simplicité aspire à Dieu, la pureté l'embrasse et le goûte.

Nulle bonne œuvre ne te sera difficile, si tu es intérieurement libre de toute affection déréglée.

Si tu ne veux et ne cherches rien que le bon plaisir de Dieu et l'utilité du prochain, tu jouiras de la paix intérieure.

Si ton cœur était droit, alors toute créature te serait un miroir de vie, un livre de sainte doctrine.

Il n'est point de créature si petite et si vile qui ne représente la bonté de Dieu.

Si tu étais intérieurement bon et pur, alors toutes choses s'offriraient sans obstacle à ta vue, sans difficulté à ton intelligence.

Le cœur pur pénètre le Ciel et l'enfer. Selon ce qu'il est au dedans, chacun juge du dehors.

S'il y a quelque joie au monde, c'est le cœur pur qui la possède.

Et s'il y a quelque part tribulation et angoisse, c'est la mauvaise conscience qui le sait le mieux.

Le fer, mis au feu, perd sa rouille et revêt une ardente blancheur; ainsi l'homme qui tout entier retourne à Dieu dépouille sa langueur et se transforme en un homme nouveau.

Quand l'homme commence à devenir tiède, le moindre travail lui fait peur; il reçoit volontiers les consolations du dehors.

Mais quand il commence à se vaincre parfaitement, à marcher d'un cœur viril dans la voie de Dieu, alors il trouve léger ce qui d'abord lui semblait si lourd.

« Si tu désires, si tu t'empresses d'arriver par un chemin sûr et droit à la fin de la béatitude, à la fin de la voie et de la patrie, de la grâce et de la gloire; alors, que ton âme aspire incessamment à une continuelle pureté de cœur et d'esprit, dans un tranquille apaisement des sens. Recueille ton amour; attache ton cœur éternellement, en haut, au Seigneur ton Dieu; sépare-toi de tes amis et de tous les hommes, si tu peux, et de toutes les choses qui font obstacle à ton but : cherche toujours le lieu et l'instant favorable pour te donner au repos, à la contemplation, à la solitude, au silence; dérobe-toi aux naufrages du siècle, fuis le trouble et les tumultes de ce monde. Garde donc, en tout temps et sur tout, la pureté et la paix du cœur. Ferme la porte de tes sens, et, recueilli en toi-même, qu'un verrou fidèle protége ton âme contre les imaginations et les vaines fantaisies; car, entre tous les

exercices spirituels, la pureté intérieure revendique pour ainsi dire le premier rang. Rassemble donc ton cœur épars; recueille ton amour dans le seul vrai bien, le bien simple, le bien souverain... Travaille assidûment à demeurer dans une éternelle union avec Dieu : que, libre de toute fragilité terrestre, ton cœur se transforme sans cesse en Jésus-Christ. Simplifie, dégage ce cœur, convertis-le et demeure au dedans de toi-même, dans le Seigneur, comme si déjà ton âme étoit en possession de l'éternel Aujourd'hui... Voilà l'unité d'esprit et d'amour qui établit entre les désirs de l'homme et la volonté divine une telle conformité que l'homme devient par grâce ce que Dieu est par nature. »

ALBERT LE GRAND; *De adhærendo Deo.* (Opp., Lugduni, 1651, in-fol., t. XXI, cap. V, in fin.)

CHAPITRE V.

De la considération de soi-même.

Nous ne devons pas trop nous fier à nous-mêmes, parce que souvent la grâce et le conseil nous manquent.

Une faible lumière est en nous, et encore la perdons-nous bientôt par négligence.

Souvent même nous ne voyons pas quelle est notre cécité intérieure.

Souvent nos actions sont mauvaises, et pires nos excuses.

La passion parfois nous pousse, et nous croyons que c'est le zèle.

Nous reprenons de petites fautes dans les autres, et nos fautes, à nous, bien plus grandes, nous les passons.

Nous sommes prompts à sentir et à peser ce que nous supportons des autres, mais ce que les autres supportent de nous, nous n'y songeons pas.

Qui pèserait ses actions dans la droiture et l'équité ne se trouverait pas le droit de juger sévèrement son frère.

L'homme intérieur préfère le soin de soi-même à tous autres soins; et qui veille attentivement sur soi-même se tait sans peine sur les autres.

Tu ne seras jamais intérieur et pieux, si tu n'es muet sur ce qui t'est étranger, n'attachant ton regard que sur toi-même.

Si tu donnes toute ton attention à toi-même et à Dieu, ce que tu aperçois au dehors te touchera peu.

Où es-tu, quand tu n'es pas présent à toi-même? Et quand tu as tout parcouru, tout, excepté toi, que t'en revient-il?

Veux-tu avoir la paix et l'union véritable, laisse là tout le reste, et n'aie que toi seul devant tes yeux.

Tu avanceras beaucoup, si tu te conserves libre de tout soin temporel.

Tu reculeras beaucoup, si quelque chose du temps occupe ta pensée.

Rien ne soit à tes yeux grand, élevé, doux, aimable, s'il n'est purement Dieu, ou de Dieu.

Tiens pour vanité pure toute consolation qui te vient de la créature.

L'âme éprise de Dieu, sous lui, de si haut, n'aperçoit plus le reste.

Dieu seul, éternel et immense, remplissant toutes choses, est la consolation de l'âme et la vraie joie du cœur.

« Gémis, ô mon âme ! gémis de tous les biens que tu as reçus de ton Dieu et que tu n'as pas conservés ; gémis de tout le mal que tu as fait ; gémis d'avoir abusé si longtemps de la patience de ton Dieu ; gémis et fais pénitence, de peur que tu ne deviennes la proie des ténèbres extérieures. Pauvre âme, âme désolée, change de conduite pour éviter la confusion dont tu serais couverte au tribunal redoutable de Jésus-Christ. Malheur à moi, pécheur que je suis, d'avoir souillé par ma lâcheté la pureté de mon origine ! car c'est ma langueur et ma négligence qui m'ont presque ravi ma véritable liberté. La maudite concupiscence me gouverne, comme un maître son esclave. Dès qu'elle parle, je lui obéis avec une crainte d'enfant ; je sais qu'elle me trompe, et j'y prends plaisir. — Qui voudra s'intéresser à mon affliction ? Qui me consolera ? Il n'y a que mon Sauveur, qui, étant la bonté par essence, n'a pas dédaigné de jeter un regard compatissant sur un malade désespéré. Je suis un furieux qui me suis moi-

même couvert de plaies. Hélas! mon Dieu, vous m'aviez créé pur et sans tache; mais mon insouciance à conserver cette pureté me l'a fait perdre, et le péché m'a défiguré. J'étais semblable aux anges et je me suis dégradé. Seigneur, mes iniquités se sont tellement multipliées que le nombre en est presque infini. Comment oserai-je donc, ô mon Sauveur, ouvrir pour vous prier cette même bouche tant de fois ouverte pour répandre le poison d'une maligne médisance! Du fond d'un cœur impur, pourrai-je tirer des louanges dignes de vous? Votre amour est-il compatible avec la haine dont je suis rempli? Pourrai-je offrir une demeure à la vérité, moi qui me suis fait un rempart du mensonge? Et pourrai-je invoquer votre nom, moi qui ai violé vos commandements? Mais, parce que rien ne vous est plus opposé que le péché, ne méprisez pas la bassesse où il m'a réduit, ne rejetez pas un détestable pécheur, ne l'abandonnez pas au désespoir où il est près de tomber. Car mon ennemi triomphe, lorsqu'il me voit sur le point de désespérer de mon salut. Il met toute sa gloire et toute sa joie à m'asservir. En m'ouvrant les entrailles de votre miséricorde, arrachez-moi de la gueule de ce lion rugissant; délivrez-moi de ses piéges et de sa malice, et brisez tous les noirs ressorts qu'il fait jouer pour me perdre. »

S. EPHREM, *De la Componction*. 2e discours.

CHAPITRE VI.

De la joie d'une bonne conscience.

« La gloire de l'homme de bien, c'est le témoignage que lui rend sa conscience [1]. »

Aie la conscience pure, et tu seras toujours dans la joie.

La bonne conscience peut beaucoup supporter, et sa joie est grande dans les adversités.

La mauvaise conscience est toujours timide et inquiète.

Tu auras un bien doux repos, si ton cœur n'a rien dont il t'accuse.

Garde-toi de te réjouir, sinon d'avoir bien fait.

Jamais les méchants n'ont de véritable joie, jamais ils ne sentent la paix intérieure; car « la paix n'est pas pour les impies [2], » dit le Seigneur.

Et s'ils disent : « Nous sommes en paix, les maux ne viendront pas sur nous : et qui oserait nous nuire [3] ? » Ne les crois pas, car tout à coup se lèvera la colère de Dieu, et leurs œuvres seront réduites au néant, et leurs pensées périront.

Trouver sa gloire dans la tribulation n'est pas pé-

[1] II Cor., I, 12. — [2] Isai., LVII, 21. — [3] Jer., V, 12.

nible à celui qui aime; car se glorifier ainsi, c'est se glorifier dans la Croix du Seigneur.

La gloire est courte que les hommes échangent entre eux.

La gloire du monde a toujours pour compagne la tristesse.

La gloire des bons est dans leur conscience et non dans la bouche des hommes; l'allégresse des justes est de Dieu et en Dieu, et leur joie naît de la vérité.

Qui aspire à la véritable et éternelle gloire est indifférent à celle du temps.

Et qui recherche la gloire du temps ou ne la méprise pas de tout son cœur, est convaincu d'aimer peu la gloire du Ciel.

Une grande tranquillité de cœur est le partage de l'homme indifférent à la louange et au blâme.

Le contentement, la paix, sera facile à celui dont la conscience est pure.

Tu n'en es pas plus saint pour être loué, ni plus méprisable pour être blâmé.

Ce que tu es, tu l'es : et ce qu'on dit de toi ne peut te faire plus grand que tu n'es au regard de Dieu.

Si tu considères ce que tu es au fond de toi-même, tu t'inquiéteras peu de ce que l'on dit de toi au dehors.

« L'homme voit le visage, mais Dieu, le cœur [1]. »

[1] Reg., XVI, 7.

L'homme regarde l'action, mais Dieu pèse l'intention.

Toujours bien faire et s'estimer peu est le signe d'une âme humble.

Ne vouloir être consolé d'aucune créature est le signe d'une grande pureté et de la confiance intérieure.

Qui ne cherche au dehors aucun témoignage en sa faveur fait voir qu'il s'est tout entier remis à Dieu.

« Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, dit saint Paul, mais celui que Dieu recommande [1]. »

Suivre Dieu au dedans, et n'être retenu d'aucune affection au dehors, c'est l'état de l'homme intérieur.

« Cette maison que nous habitons de toutes parts menace ruine. Elle va bientôt tomber, il faut donc nous en édifier une autre... Notre corps est la tente sous laquelle nous faisons la campagne de ce monde; notre conscience est le toit où nous nous reposons après la guerre; et celui-là est un soldat de la justice qui combat en son corps les combats du monde, pour élever l'édifice de sa conscience... Or, la conscience existe à perpétuité, comme l'âme qui, étant immortelle, ne sauroit se passer un seul instant de la conscience... Cette conscience où l'âme doit résider à jamais, il faut donc l'édifier, mais d'abord il faut la purifier. Et qui la purifiera? Dieu et l'homme : l'homme par

[1] II Cor., x, 18.

ses pensées et ses affections, Dieu par sa miséricorde et sa grâce. Les pensées et les affections sont nécessaires dans la purification de la conscience : les pensées pour la recherche de la vérité, les affections pour l'exercice de la vertu. Heureuse la conscience où *se sont rencontrées la miséricorde et la vérité, où la justice et la paix se sont embrassées.* La vérité et la miséricorde se rencontrent, car la miséricorde ne peut manquer à qui se connoît dans la vérité. Le baiser de la justice, c'est l'amour des ennemis, le renoncement aux parents, à toute propriété, la patience et l'oubli des injures, la fuite assidue de la gloire. Le baiser de la paix, c'est l'exhortation à la paix entre ceux qui se haïssent, le rétablissement de la concorde entre ceux que les inimitiés divisent, la patience à l'égard de nos adversaires, la douceur et la bienveillance envers ceux qui s'égarent, une tendre compassion pour les affligés, l'union avec tous. Heureuse l'âme qui est fondée sur la paix de Jésus-Christ, et affermie dans l'amour de Dieu ! les combats qu'elle soutient au dehors ne troublent point sa paix au dedans : Et quelles que soient les tourmentes au dehors, leur bruit ne fait pas irruption dans le silence de sa paix intérieure... Une telle âme reçoit les fréquentes visites des anges et des archanges ; ils l'honorent comme le temple de Dieu et la demeure de l'Esprit-Saint... Purifie donc ta conscience, et à quelque heure que le Seigneur vienne et qu'il veuille habiter avec toi, sois toujours prêt, afin qu'il trouve en toi une demeure qui l'attende. Lui-même a dit : *Faites-moi un sanctuaire et j'habiterai au milieu de vous.*

Travaillons donc à édifier pour Dieu un temple en nous-mêmes, afin qu'il habite d'abord en chacun de nous, puis en nous tous, tout ensemble. Que chacun travaille premièrement à ne pas entrer en dissentiment avec lui-même : Car *tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine.* Et Jésus-

Christ n'entrera pas là *où les murailles penchent, dans une masure prête à tomber*. L'âme veut avoir la maison de son corps tout entière, et il faut qu'elle en sorte si les membres se séparent les uns des autres. Elle-même à son tour, si elle désire que Jésus-Christ habite en elle par la foi, qu'elle-même veille à prévenir toute mésintelligence entre ses propres membres, la raison, la volonté et la mémoire. Celui-là prépare à Dieu une demeure digne de lui, dont la raison n'est point séduite, ni la volonté pervertie, ni la mémoire souillée. Heureuse cette âme qui purifie la maison de son cœur des souillures du péché et la remplit de saintes et justes œuvres, en sorte que les anges, que le Seigneur des anges y habitent avec délices ! »

HUGUES DE SAINT-VICTOR ; *De anima et interiori domo*. (Opp., t. II, prolog. et cap. I, p. 171.)

CHAPITRE VII.

Aimer Jésus sur toutes choses.

Heureux qui comprend ce que c'est que d'aimer Jésus, et de se mépriser soi-même pour Jésus!

Il faut pour ce bien-aimé quitter ce que l'on aime, parce que Jésus veut être aimé seul par-dessus toutes choses.

L'amour de la créature est trompeur et passager. L'amour de Jésus est fidèle et persévérant.

Qui s'attache à la créature tombera avec la créature fragile.

Qui embrasse Jésus demeurera ferme à jamais.

Aime et conserve pour ami celui qui, à l'heure où tous se retirent, ne te quittera pas, et au dernier terme, ne te laissera point périr.

Il faut qu'un jour, bon gré, mal gré, tu sois séparé de tous.

Tiens-toi auprès de Jésus dans la vie et à la mort; remets-toi à la fidélité de celui qui, à l'heure où tout manque, seul te peut secourir.

Tel est ton bien-aimé, qu'il n'admet point de partage : seul il veut posséder ton cœur, c'est son trône, il y veut régner.

Si tu savais congédier de ton âme toute créature, Jésus se plairait à demeurer avec toi.

Tu trouveras à peu près perdu tout ce que tu auras placé hors de Jésus sur les hommes.

Ne mets ni ta confiance, ni ton appui, sur un roseau, jouet du vent; car « toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire tombe comme la fleur de l'herbe[1]. »

Tu seras vite trompé, si tu n'attaches ton regard qu'à l'apparence extérieure des hommes.

En cherchant dans les autres ta consolation et ton avantage, tu n'y trouveras d'ordinaire que ton préjudice.

Si tu cherches Jésus en tout, infailliblement tu trouveras Jésus.

[1] Isai., XL, 6.

Si tu te cherches toi-même, tu te trouveras aussi toi-même, mais pour ta perte.

Car, en ne cherchant pas Jésus, l'homme se nuit plus à lui-même que le monde entier et ses ennemis ensemble.

« L'âme s'étant prise et éprise de cette admiration pour Jésus-Christ, qui efface toute autre idée pour ne laisser dans le fond qu'un je ne sais quoi qui dit et redit sans cesse, sans aucune multiplicité de paroles : Le Seigneur est grand, le Seigneur est grand ; elle sort insensiblement de ce repos et de ce silence pour chercher le bien-aimé de son cœur, disant mille et mille fois au bien-aimé : Eh ! mon bien-aimé, où êtes-vous ? et à soi-même : Où suis-je ? Quoi ! loin de ce bien-aimé, puis-je vivre, puis-je respirer, puis-je être un moment sans lui être unie ? Là s'élève un cri à ce bien-aimé : Oh ! venez, oh ! venez, oh ! venez ; je me meurs, je languis, je n'en peux plus ! En attendant qu'il vienne, et pour adoucir en quelque sorte l'amertume de ne le posséder pas, on rappelle toutes ses puissances et tout ce qui est en l'homme, pour s'occuper des beautés infinies de Jésus-Christ ; on ne veut plus rien voir dans la créature que les traits qu'elle porte imprimés sur elle des beautés du Verbe divin : après, on ne peut plus supporter ces traits comme étant défectueux. Par une sainte impatience, tantôt on semble presser toutes les créatures pour parler hautement de ce bien-aimé. Et parlez donc, et parlez donc, et dites encore ; et on impose silence à tout ce qui ne parle pas de lui. Après, on ne peut souffrir qu'on parle de lui, parce que toutes les créatures, converties en langues et en voix, n'en peuvent parler comme il faut ; et il devient insupportable à l'âme d'en parler

foiblement. Elle demande donc qu'on se taise, et prie Jésus de parler lui seul de ce qu'il est, et d'en parler hautement dans ce silence de l'âme : et puis elle le prie de ne plus parler; car que peut-il dire qui soit digne de lui, si ce qu'il dit n'est pas lui-même? Elle le prie donc de se taire, mais seulement de s'imprimer lui-même dans le fond du cœur; afin d'attirer à lui toutes les puissances de l'âme pour le contempler en silence, adorer son secret et se perdre devant lui et en lui dans l'impuissance de l'entendre et de rien faire qui soit digne de sa grandeur. O Jésus-Christ! ô Jésus-Christ! Oh! que le Seigneur est grand! Oh! que le Seigneur est aimable! O mon amour, ô mon cher amour, vivez et régnez dans mon cœur!... Là, naît dans le cœur épris de l'estime de Jésus-Christ un désir ardent de lui plaire, qui fait aussitôt dans l'âme une attention sur elle-même, puis un oubli d'elle-même, un empressement de se parer de toutes sortes d'ornements pour plaire à ses yeux, un regard continuel sur son miroir intérieur, c'est-à-dire sur sa conscience, pour se composer et s'ajuster avec soin, etc., aussitôt après, une vue qu'on lui plaira davantage par une certaine simplicité d'abandon, qui fait succéder à l'empressement de se parer une certaine négligence; comme si l'âme disoit au bien-aimé : Pourvu que j'aime, je suis trop belle; et elle ne désire plus qu'un amour très-simple qui naisse au fond de son cœur sans affectation, mais par la seule impression que le bien-aimé y fera de ce qu'il est. »

BOSSUET : *Lettres de piété. Œuvres complètes*, t. XXXVIII, Versailles, 1818.)

CHAPITRE VIII.

De la familiarité de l'âme avec Jésus.

Quand Jésus est présent, tout est bien, et rien ne semble difficile; quand Jésus est absent, tout est pénible.

Quand Jésus se tait au dedans, nulle consolation n'a de prix; mais si Jésus dit une seule parole, le cœur se sent tout consolé.

Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas aussitôt du lieu où elle pleurait, quand Marthe lui dit : « Voici le Maître, il t'appelle[1] ? »

Heures bienheureuses, où, des larmes, Jésus nous appelle à la joie de l'esprit!

Que tu es sec et dur sans Jésus! Que tu es insensé et vain, si tu as un seul désir hors de Jésus! N'est-ce pas là une plus grande perte que si tu eusses perdu le monde entier?

Que peut te donner le monde sans Jésus! Être sans Jésus, c'est l'enfer et ses supplices. Être avec Jésus, c'est le paradis et ses joies.

[1] Joan., XI, 28.

Si Jésus est avec toi, nul ennemi ne pourra te nuire.

Qui trouve Jésus trouve un trésor; que dis-je? il trouve un bien au-dessus de tous les biens.

Et qui perd Jésus perd infiniment; il perd plus que le monde entier.

La suprême indigence, c'est de vivre sans Jésus; la suprême richesse, c'est d'être uni à Jésus.

C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus; et savoir retenir Jésus, est une grande sagesse.

Sois humble et pacifique, et Jésus sera avec toi.

Sois pieux et calme, et Jésus demeurera avec toi. Tu peux en un moment chasser Jésus et perdre sa grâce, si tu te laisses aller au dehors.

Et si tu le chasses, si tu le perds, qui sera ton refuge, qui vas-tu chercher pour ami?

Sans un ami, tu ne peux vivre heureux, et si Jésus n'est pas ton souverain ami, tu seras dans la tristesse et la désolation.

Tu fais donc une folie, si tu mets en un autre ta confiance et ta joie.

Il faut choisir plutôt d'encourir la haine du genre humain, que la disgrâce de Jésus.

Donc, entre tous ceux que tu aimes, que Jésus soit ton seul bien-aimé.

Aime-les tous pour Jésus, aime Jésus pour lui-même.

Seul, Jésus-Christ doit être aimé de singulier

amour, lui qui, seul entre tous les amis, est trouvé bon et fidèle.

A cause de lui, et en lui, que tes amis, que tes ennemis te soient chers; et, pour eux tous, tu dois le prier, afin que tous le connaissent et l'aiment.

Ne désire jamais d'être loué, d'être aimé de préférence; car cela n'appartient qu'à Dieu, qui n'a point de semblable.

Garde-toi de prétendre à devenir l'occupation du cœur d'un autre, et que personne n'occupe ainsi ton amour; mais que Jésus soit en toi et en tout homme de bien.

Sois pur et libre au dedans, sans aucune attache à la créature.

Il faut être dénué, il faut élever à Dieu un cœur pur, si tu veux être libre et goûter combien le Seigneur est doux.

Mais en réalité tu n'y parviendras pas sans la prévenance et l'attrait de sa grâce, en sorte qu'ayant chassé et congédié tout le reste, tu lui sois uni seul à seul.

En effet, lorsque la grâce de Dieu visite l'homme, il devient puissant pour toutes choses; lorsqu'elle se retire, il demeure pauvre et infirme, et comme délaissé dans l'attente des flagellations.

En cet état, tu ne dois ni te laisser abattre, ni désespérer, mais, d'une âme égale, te tenir prêt à la volonté de Dieu, et quoi qu'il t'arrive, souffrir pour la gloire de Jésus-Christ; car, après l'hiver vient

l'été, à la nuit succède le jour, à la tempête une grande sérénité.

« L'âme voudroit se perdre dans la vue des beautés infinies de son cher et de son unique Jésus : elle le voit admirable en tout.... tout parfumé comme au jour de ses noces; et elle entend une voix sainte qui lui dit dans l'intime : « Venez, ô filles de Jérusalem, venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné. » Sa mère est la sainte Vierge, qui lui a donné son humanité sacrée, diadème qui environne sa divinité, laquelle, comme dit l'Apôtre, est la tête de Jésus-Christ. Sa mère est la synagogue qui l'a engendré selon la chair, de la race de ses patriarches, de ses rois et de ses prophètes; or, cette mère lui a donné pour diadème une couronne d'épines. Sa mère, c'est la sainte Église qui l'engendre spirituellement dans les cœurs; et cette mère lui a donné pour diadème les âmes rachetées.... L'âme donc contemple le roi Salomon, roi par sa naissance éternelle, que sa mère a couronné dans le temps comme d'un triple diadème. La sainte Vierge, sa mère, lui a donné son humanité; la synagogue, aussi sa mère, lui a donné des souffrances et une couronne d'épines; enfin l'Église, sa mère, qu'il a engendrée par son sang, lui a donné pour couronne les âmes qu'elle incorpore à son unité; et c'est là le véritable diadème dont il veut être couronné : de sorte que l'âme fidèle le regardant en cet état, tout couronné d'âmes qu'il a conquises par son Église, elle veut être consumée d'amour et pour lui et pour toutes les âmes. Elle regarde celles qui se perdent comme autant de pierres précieuses qu'on arrache de la couronne de Jésus-Christ; elle le prie sans cesse que sa couronne soit complète, et qu'aucune âme ne périsse; et la sienne lui devient chère, par la

sainte société qu'elle doit avoir avec toutes les autres, pour faire la couronne de Jésus-Christ. Elle lui demande donc son amour, non-seulement comme un trait pour gagner son cœur, mais comme un torrent rapide qui se déborde sur toutes les âmes, et qui les entraîne après elle pour s'aller perdre en Jésus-Christ.... O Jésus-Christ! O mon amour! O Église! O Jésus couronné des âmes! O âmes, couronne auguste de Jésus-Christ, faut-il que vous vous perdiez, faut-il qu'aucune se perde!

« Là, dans l'amour de Jésus, on conçoit un amour infini pour toutes les âmes, et on ne veut penser à la sienne que par l'amour sans bornes que l'on désire d'avoir pour toutes en général et pour chacune en particulier. O Jésus, par la soif ardente que vous avez eue sur la croix, donnez-moi d'avoir soif de toutes les âmes, et de n'estimer la mienne que par la sainte obligation qui m'est imposée de n'en négliger aucune. Je les veux aimer toutes, parce qu'elles sont toutes capables de vous aimer, que c'est vous qui les avez faites avec cette bienheureuse capacité. C'est donc pour cela, ô Jésus, que je ne puis consentir qu'aucune âme soit privée de votre amour, non aucune, ni même la mienne, la plus indigne de toutes de vous aimer.... Non, je ne puis consentir que je ne vous aime pas, et tout ce qui me semblera être quelque chose de votre amour, je veux m'y laisser aller sans réserve, en quelque abîme où il me conduise. O Jésus, je veux vous aimer! ô Jésus, il n'est pas possible que je ne vous aime un jour! O Église, ô ministre de la vérité qu'elle a choisi pour moi, venez, venez, venez promptement, afin d'aider à armer mon âme languissante et défaillante! »

BOSSUET; *Lettres de piété.*

CHAPITRE IX.

De l'absence de toute consolation.

On n'a pas de peine à mépriser les consolations humaines, quand les divines se présentent.

Mais il est grand et très-grand de se passer à la fois des consolations humaines et divines, d'aimer à souffrir pour la gloire de Dieu cet exil du cœur, sans aucune recherche de soi-même, sans retour sur son propre mérite.

Quelle merveille que tu sois dans la joie et la ferveur, quand la grâce vient! Tous soupirent après cette heure.

Celui-là chemine délicieusement que la grâce de Dieu porte.

Et quelle merveille s'il ne sent point son fardeau, celui qui est porté par le Tout-Puissant et conduit par le souverain guide?

Nous aimons à trouver quelque objet de consolation, et difficilement l'homme se dépouille de lui-même.

Le saint martyr Laurent, avec son évêque, est vainqueur du siècle, car il méprise tout ce que le monde offre de charmes, et malgré la vive amitié qui le lie au souverain prêtre de Dieu, Sixte, pour

l'amour de Jésus-Christ, il souffre en paix d'en être séparé.

L'amour du Créateur surmonte en lui l'amour de l'homme, et de préférence à la consolation humaine, il choisit le bon plaisir divin.

Et toi-même, si tu as un ami nécessaire à ton cœur, apprends aussi à le quitter pour l'amour de Dieu.

Et ne t'afflige pas qu'un ami te quitte, sachant qu'il faut bien à la fin tous nous séparer.

C'est un rude et long combat que l'homme doit rendre en soi-même avant d'apprendre à se vaincre pleinement, et à ramener en Dieu toutes ses affections.

Quand l'homme se tient appuyé sur lui-même, il glisse facilement aux consolations humaines.

Mais le cœur épris de Jésus, passionné prétendant de toutes les vertus, ne se précipite pas sur de telles consolations, il ne cherche pas ces douceurs sensibles; mais ce sont plutôt de fortes épreuves et de durs travaux qu'il embrasse pour Jésus-Christ.

Quand donc une consolation spirituelle est envoyée de Dieu, reçois-la avec action de grâces; c'est sa libéralité, sache-le bien, et non ton mérite.

Garde-toi de t'en élever, garde-toi d'en concevoir un excès de joie ou de présomption vaine; mais que ce don te rende plus humble, plus vigilant, plus timide en toutes tes actions; car cette heure passe, et la tentation va suivre.

Quand la consolation sera disparue, ne va pas soudain désespérer; mais avec humilité et patience attends la céleste visite, car Dieu est puissant pour te redonner sa consolation et sa grâce avec plus d'abondance.

Cela n'est ni nouveau, ni étrange à ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu : les grands saints et les antiques prophètes ont souvent passé par de telles alternatives.

Aussi l'un d'eux, sentant la grâce présente, s'écriait : « J'ai dit dans mon abondance : Non, je ne serai jamais ébranlé [1]. »

Mais quand la grâce se retire, voici ce qu'il éprouve ; il ajoute : « Vous avez détourné votre visage de moi, et je suis tombé dans le trouble. »

Cependant il ne désespère point, mais il prie le Seigneur avec plus d'instance ; il dit : « Vers vous, Seigneur, je crierai; vers mon Dieu j'élèverai ma prière [2]. »

Enfin il en recueille le fruit, et témoigne qu'il est exaucé : « Le Seigneur m'a entendu, il a eu pitié de moi ; le Seigneur s'est rendu mon appui. »

Mais en quoi? « Vous avez changé, dit-il, mes gémissements en allégresse, et vous m'avez environné de joie [3]. »

Et s'il s'en va ainsi pour les plus grands saints; nous ne devons pas nous désespérer, pauvres in-

[1] Ps., XXIX, 7, 8. — [2] Ps., XXIX, 9 — [3] Ps., XXIX, 11, 12.

firmes, d'être tour à tour dans la ferveur et le refroidissement; car l'esprit vient et se retire, suivant le bon plaisir de sa volonté.

Aussi le bienheureux Job dit-il : « Vous visitez l'homme dès le matin et aussitôt vous l'éprouvez[1]. »

Sur quoi donc puis-je espérer, en qui placer ma confiance, si ce n'est dans la seule infinie miséricorde de Dieu, et dans la seule espérance de la grâce céleste?

Bonne compagnie, religieux zélés, amis fidèles, livres saints, éloquents traités, hymnes et cantiques harmonieux, tout cela est de peu de secours, tout cela est de peu de goût, quand je suis délaissé de la grâce, et abandonné à ma propre indigence.

Il n'est point alors de meilleur remède que la patience et l'abnégation de moi-même dans la volonté de Dieu.

Je n'ai trouvé personne si religieux et si fervent qui n'ait parfois subi ces éclipses de la grâce, qui n'ait senti ces ralentissements de zèle.

Jamais saint n'a été si haut dans le ravissement et la lumière, que, avant ou après, il n'ait passé par la tentation.

Celui-là n'est pas digne de la haute contemplation de Dieu, qui pour l'amour de Dieu n'a souffert la tribulation.

[1] Job, VII, 18.

Car, d'ordinaire, la tentation présente annonce la consolation qui la suit.

C'est aux tentations éprouvées que la céleste consolation est promise. « Celui qui vaincra, dit le Seigneur, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie[1]. »

La consolation divine est encore donnée à l'homme, afin qu'il devienne plus fort contre l'adversité.

Vient la tentation, afin qu'il ne s'élève pas dans le bien.

Le diable ne dort pas, et la chair n'est pas encore morte; ne cesse donc de te préparer au combat, car, à droite et à gauche, sont des ennemis qui ne se reposent jamais.

« Je me trouve quelquefois durant trois ou quatre jours non-seulement sans ferveur et sans aucune vision, mais elles sont si effacées de ma mémoire que, quand je le voudrois, je ne pourrois me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paroît un songe; mes maux corporels m'accablent; mon entendement se trouble; je n'ai nulle pensée de Dieu, et je ne sais où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends rien à ce que je lis; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir disparoît de telle sorte qu'il me semble que je serois incapable de résister à la moindre tentation; que je ne me trouve propre à rien; que je ne

[1] Apoc., II, 7.

pourrois voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrois alors pouvoir me cacher en un lieu où personne ne me vît, et ce n'est pas par vertu, mais par lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui me voudroient contredire, et mon seul soulagement, au milieu de tant de peines, est la grâce que Dieu me fait de ne l'offenser pas plus qu'à l'ordinaire, et qu'au lieu de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête à le souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si telle est sa volonté. Je m'y soumets de tout mon cœur ; je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point, et considère comme une très-grande grâce de n'être pas toujours dans l'état que je viens de dire.—Je ne saurois voir sans étonnement qu'étant dans une si grande peine, une seule des paroles que Notre-Seigneur a accoutumé de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un Ave Maria, ou une approche de la sainte Table pour communier, rende une entière tranquillité à mon âme et à mon corps, et éclaire de telle sorte mon entendement qu'il recouvre toute sa force, et rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois et toujours quand je communie. »

Ste THÉRÈSE ; *Relation écrite pour un de ses confesseurs*, 1re.

CHAPITRE X.

De la reconnaissance pour la grâce de Dieu.

Pourquoi cherches-tu le repos, quand tu es né pour le travail?

Dispose-toi plutôt à la patience qu'aux consolations, plutôt à porter la croix qu'à te réjouir.

Eh! qui d'entre les hommes du siècle ne recevrait avec bonheur la consolation et la joie spirituelles, si elles ne devaient jamais lui manquer?

Car ces consolations passent toutes les délices du monde, toutes les voluptés de la chair.

Les délices du monde, en effet, sont toutes vaines ou honteuses. Les délices spirituelles, seules, sont douces et chastes, nées des vertus, et répandues de Dieu dans les âmes pures.

Mais ces divines consolations, nul ne peut selon son désir en jouir à jamais, car le repos de la tentation est court.

Un grand obstacle aux visites d'en haut, c'est la fausse liberté de l'esprit et l'excès de confiance en soi-même.

Dieu fait le bien en donnant la grâce de sa conso-

lation; mais l'homme fait le mal, en ne rapportant pas tout à Dieu avec actions de grâces.

Et les eaux de la grâce ne coulent pas en nous, parce que, ingrats envers leur auteur, nous ne les faisons pas remonter vers leur source.

Dieu se tient toujours pour débiteur de sa grâce envers celui qui la reçoit avec reconnaissance, et il ôte à l'orgueil ce qu'il donne ordinairement à l'humilité.

Je ne veux pas de la consolation qui m'ôte la componction ; et je n'aspire pas à la contemplation qui conduit à l'orgueil.

Car n'est pas saint tout ce qui est élevé ; légitime, tout ce qui est doux ; pur, tout désir ; ni tout amour, agréable à Dieu.

J'accepte de cœur une grâce qui me donne d'être trouvé plus humble, plus vigilant et plus prêt à me quitter moi-même.

Éclairé par le don de la grâce, instruit par les coups du délaissement spirituel, l'homme n'osera s'attribuer aucun bien ; mais plutôt il se confessera pauvre et nu.

Donne à Dieu tout ce qui est à Dieu, et attribue-toi ce qui est à toi ; c'est-à-dire rends à Dieu grâce de ses grâces ; mais revendique pour toi le péché et la peine due au péché.

Mets-toi toujours au plus bas, et le plus haut te sera donné ; car le plus haut ne demeure debout, s'il n'est fondé sur le plus bas.

Les plus grands Saints devant Dieu sont les plus petits devant eux-mêmes; et plus ils sont élevés en honneur, plus en eux-mêmes ils s'humilient.

Pleins de la vérité et de la gloire céleste, ils ne convoitent pas la vaine gloire.

Fondés et affermis en Dieu, il leur est impossible de s'élever en eux-mêmes.

Eux, qui rapportent à Dieu tout ce qu'ils ont reçu de bien, ils n'attendent pas la gloire les uns des autres, ils ne veulent que celle qui vient de Dieu seul; que Dieu soit en lui-même et dans tous ses Saints glorifié par-dessus toutes choses, c'est ce qu'ils désirent, c'est à quoi tendent tous leurs élans.

Sois donc reconnaissant du moindre don, et tu mériteras de recevoir davantage.

Que le moins soit à tes yeux comme le plus; qu'un rien te soit une faveur singulière.

Si l'on considère la grandeur de celui qui donne, nul don ne paraîtra petit ou vil. Rien n'est petit, quand c'est le Dieu infini qui donne.

Les peines mêmes et les coups qu'il inflige, tout doit être agréable; car c'est pour notre salut qu'il fait ou permet tout ce qui nous arrive.

Veux-tu conserver la grâce de Dieu, sois reconnaissant, quand il la donne, patient, quand il la retire. Prie pour qu'elle revienne. Veille et humilie-toi, pour ne la perdre plus.

« Heureux qui mène une vie solitaire, sans lien avec ceux qui rampent ici-bas, et qui divinise son esprit. Heureux qui, se mêlant aux hommes, ne roule pas avec les hommes dans le tourbillon, mais livre à Dieu tout son cœur. Heureux qui, au prix de tous ses biens, achète le Christ; pour tout bien, possède la Croix, et la porte haut! Heureux qui, gardant l'empire sur ses légitimes richesses, tend aux pauvres la main de Dieu même. Heureuse la vie des saints célibataires qui approchent de la divinité pure, dépouillant leur corps. Heureux qui, après avoir accordé quelques instants aux lois du mariage, donne au Christ la plus grande part de son amour. Heureux qui, ayant la puissance sur un peuple, obtient par de généreux sacrifices la paix du Christ sur les hommes. Heureux l'enfant du troupeau qui conduit les autres à la demeure céleste du Christ; entre les brebis la plus parfaite! Heureux qui, par les sublimes mouvements d'une âme pure, contemple la splendeur des lumières divines. Heureux qui, par les labeurs de ses bras, honore le prince, et devient pour plusieurs un modèle de vie. Ce sont là autant de pressoirs célestes qui reçoivent le fruit de nos âmes, chaque vertu ayant une place à part, car différentes sont les demeures pour les divers genres de vie. Heureux celui que l'Esprit puissant a rendu pauvre de vices, qui traverse ici-bas des jours de deuil, toujours insatiable de la nourriture d'en haut, héritier par la douceur des biens infinis; qui, par sa miséricorde, attire l'abondante miséricorde de Dieu, ami de la paix, cœur pur; qui, pour le Christ dont elles sont la gloire, a supporté de longues souffrances, et aura la gloire pour récompense. De toutes les voies prends celle que tu voudras. Toutes? c'est le mieux. Quelques-unes? c'est un moindre bien. Une seule fidèlement suivie, cela encore sera agréé. Il y a pour tous une juste récompense, pour les plus et pour les moins parfaits. Rahab n'avait pas une vie pure, mais son hospitalité rare l'a faite illustre... En

une chose le publicain l'emportait sur le pharisien : son humilité l'élevait au-dessus de cet homme qui s'élevait si haut. Meilleure est la vie dans le célibat, meilleure sans doute ; mais se mêlant au monde et à la terre, elle est inférieure au mariage chaste. Sublime est la vie des solitaires de la montagne, pauvres volontaires ; mais souvent l'orgueil les abat. Car ne mesurant pas leur vertu à celle des plus purs, leur cœur parfois s'exalte à une hauteur téméraire. Parfois encore, dans l'ardeur de leur âme, tels que les petits des oiseaux, ils posent le pied loin du but. Élève-toi donc, assuré de tes ailes légères; ou demeurant plus bas, cours en sécurité, si tu ne veux que ton aile appesantie traîne sur la terre, ou que ton essor ne te précipite de la plus misérable chute! Un petit navire aux ais consolidés porte un fardeau plus lourd qu'un grand délabré. Étroite est la voie des divins parvis; mais au même but tendent divers sentiers. Que les uns parcourent celui-ci, selon le vœu de leur nature; les autres, celui-là; pourvu qu'ils suivent la voie étroite. Une même nourriture ne plaît pas également à tous, et à tous les chrétiens ne convient pas un même ordre de vie. A tous, les larmes sont bonnes; et les veilles, et les travaux, et la lutte qui triomphe de la furie des mauvaises passions, qui surmonte les dégoûts le front incliné sous la main puissante du Christ, l'effroi du jour à venir. Si tu marches d'un pas sûr dans cette voie sublime, tu n'es déjà plus un mortel, mais quelqu'un des célestes demeures. — Tels sont les préceptes de Grégoire. »

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE; *Poésies* [carm. XVII].

CHAPITRE XI.

Du petit nombre des vrais amis de la Croix de JÉSUS.

Jésus a dès cette heure beaucoup d'amis de son royaume céleste, mais peu qui se chargent de sa croix.

Il a beaucoup d'amants de sa consolation, peu de sa souffrance.

Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, peu de son abstinence.

Tous sont jaloux de partager sa joie; peu consentent à souffrir quelque chose pour l'amour de lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, peu jusqu'à boire le calice de sa passion.

Plusieurs le révèrent dans ses miracles, peu le suivent dans l'opprobre de sa croix.

Plusieurs aiment Jésus, tant que l'adversité ne survient pas.

Plusieurs le louent et le bénissent, tant qu'il les console.

Mais, pour peu que Jésus se cache et les abandonne, ils tombent dans l'excès de la plainte ou de l'abattement.

Ceux qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour un

peu de consolation particulière, ceux-là, dans toute épreuve, dans toute angoisse du cœur, comme dans la suprême consolation, le bénissent.

Et quand même il ne voudrait jamais les consoler, eux voudraient toujours le louer et toujours lui rendre grâces.

O puissance de l'amour de Jésus! s'il est pur et sans mélange d'amour ou d'intérêt propre. Ne faut-il pas traiter de mercenaires ceux qui cherchent toujours des consolations?

Ne témoignent-ils pas qu'ils sont plus épris d'eux-mêmes que de Jésus-Christ, ceux qui ne songent jamais qu'à leur profit et à leurs avantages?

Où rencontrer un homme qui veuille servir Dieu sans intérêt?

Il est rare d'en trouver un si intérieur, qu'il soit dans l'absolu dénûment.

Ce vrai pauvre en esprit, détaché de toute créature, qui le trouvera? « C'est au loin, c'est aux derniers confins de la terre qu'il faut demander ce trésor. »

« Et si l'homme donne tout ce qu'il a, ce n'est encore rien[1]. »

Et s'il fait une pénitence sévère, c'est bien peu encore.

Et s'il embrasse toute la science, il est encore loin.

Et s'il a une grande vertu et la piété la plus ar-

[1] Prov., xxxi, 10; Cant., viii, 7.

dente, il lui manque encore beaucoup; une chose lui manque, qui lui est souverainement nécessaire.

Qu'est-ce donc? C'est qu'ayant tout laissé, il se laisse et sorte entièrement de lui-même, et ne retienne rien de l'amour de soi-même.

C'est qu'ayant fait tout ce qu'il sait devoir faire, il reconnaisse n'avoir rien fait.

Qu'il ne mette pas à haut prix ce que l'on pourrait estimer grand; mais qu'en face de la vérité, il se déclare serviteur inutile, selon cette parole de la Vérité : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles [1]. »

Alors, vraiment pauvre et dénué spirituellement, il pourra dire avec le Prophète : « Pour pauvre et seul, je le suis [2]. »

Et cependant nul n'est plus riche, plus libre, plus puissant, que celui-là qui sait quitter tout et soi-même, et se placer au dernier rang.

« L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savoit qu'il devoit mourir; et il le déclare à ses Apôtres.

« Saint Paul disoit aux disciples : *Et maintenant étant lié par le Saint-Esprit,* doucement contraint par son impulsion particulière, *je m'en vais à Jérusalem, ne sachant ce qui m'y*

[1] Luc., XVII, 10. — [2] Ps., XXIV, 17.

doit arriver. Mais Jésus va à Jérusalem, sachant très-bien ce qu'il y doit souffrir ; et le dénonçant aux Apôtres. *Voilà*, dit-il, *que nous allons à Jérusalem ; et le Fils de l'homme sera livré entre les mains des méchants*. — *Je ne sais*, disoit saint Paul, *ce qui me doit arriver à Jérusalem, si ce n'est que dans toutes les villes où je passe, le Saint-Esprit me fait témoigner par les Prophètes qui y sont, que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées*. Mais au lieu qu'on ne montroit les choses qu'en confusion à saint Paul, Jésus explique tout distinctement à ses Apôtres. A ces mots, saint Luc observe que *les disciples ne comprirent rien de ce que Jésus leur disoit*, quoique Jésus leur parlât sans aucune ambiguïté ; que *cette parole leur étoit cachée, et qu'ils n'entendoient point ce qu'on leur disoit*. Cet évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des Apôtres, combien le mystère de la Croix a peine à entrer dans les esprits.

« Jésus s'étant expliqué ailleurs de ce mystère en termes moins clairs, le même saint Luc fait cette remarque : *Les Apôtres n'entendoient point cette parole, et elle étoit comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentoient point la force, et ils craignoient de l'interroger sur cette parole*. Ils n'entendoient pas, parce qu'ils ne vouloient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudroit suivre leur Maître, et ils ne vouloient pas savoir les souffrances où il alloit, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus leur disoit : *Mettez bien ceci dans vos cœurs : que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes*. Ce qu'il avoit soin de leur inculquer dans le temps que tout le monde étoit en admiration des prodiges qu'il faisoit : c'est que, flattés par sa gloire, ils avoient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignoit sur l'opprobre qu'il avoit à souffrir, sans vouloir en entendre parler. Mais c'étoit là néanmoins ce que Jésus vouloit qu'ils sussent. Car il avoit mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et

de porter sa croix après lui. *Mettez bien cela dans vos cœurs*, leur disoit-il.

« Songez ici comme l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on veut lui dire ce qui choque ses passions et ses sens; comme quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille ; il ne fait pas semblant d'entendre, et craint d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas, il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui lui parle. C'est pour la même raison que saint Marc raconte la même chose en ces termes : *Comme ils montoient à Jérusalem, Jésus marchoit devant eux, et ils en étoient étonnés, et ils craignoient en le suivant ; et appelant les douze, il leur dit : Nous allons à Jérusalem,* pour y souffrir tout ce qu'il leur marque.

« Le sujet de leur étonnement étoit qu'ils savoient que les pharisiens et les docteurs de la Loi le cherchoient pour le faire mourir; et ils ne pouvoient comprendre qu'il allât se mettre en leurs mains; et ils le suivoient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la Croix.

« Mais pour nous encourager, il va devant : et saint Luc remarque, *qu'il affermit son visage pour aller à Jérusalem,* voyant son heure venue. La nature craignoit, comme il parut dans son agonie au jardin ; car il a voulu porter nos foiblesses jusqu'à ce point pour nous apprendre à les vaincre. Suivons-le donc, et, à son exemple, affermissons notre visage lorsqu'il faut aller à la pénitence, à la mortification et à la Croix.

« Ce fut en cette occasion que ses disciples lui dirent : *Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs vous cherchoient pour vous lapider, et vous allez vous mettre encore entre leurs mains.* Ils vouloient le détourner de ce voyage ; et il n'y eut que Thomas qui entendit le mystère, lorsqu'il dit courageusement : *Allons, allons aussi, et mourons avec lui.* Belle parole, si elle eût été suivie de l'effet ! Mais

Thomas s'enfuit comme les autres ; et il fut le dernier à croire à sa résurrection. Voilà l'homme ; celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent est le plus foible lorsque Dieu l'abandonne à lui-même. Entends, chrétien, combien il est difficile d'aller à la Croix avec Jésus, et combien on a besoin de sa grâce. »

BOSSUET ; *Méditations sur l'Évangile ; Préparation à la dernière semaine du Sauveur ; premier jour.* (*Œuvres complètes*, t. IX.)

CHAPITRE XII.

De la voie royale de la sainte Croix.

Cette parole semble dure à plusieurs : Renonce-toi toi-même ; prends ta croix, et suis Jésus.

Mais il sera bien plus dur d'entendre cette parole dernière : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel[1].

Car ceux qui aujourd'hui entendent de cœur et suivent la parole de la Croix, ne craindront pas alors la parole de l'éternelle damnation.

« Ce signe de la Croix sera dans le ciel, quand le Seigneur viendra juger[2]. »

Alors tous les serviteurs de la Croix qui, pendant leur vie, se seront conformés au Crucifié, s'appro-

[1] Joan., XVII, 23 ; Luc., IX, 25 ; Matth., XXV, 41. — [2] Matth., XXV, 30.

cheront de Jésus-Christ Juge avec une grande confiance.

Pourquoi donc crains-tu de porter la Croix, par laquelle on arrive au royaume?

Dans la Croix est le salut; dans la Croix, la vie; dans la Croix, la protection contre les ennemis.

Dans la Croix, l'infusion des suprêmes délices; dans la Croix, la force de l'âme; dans la Croix, la joie de l'esprit.

Dans la Croix, la perfection de la vertu; dans la Croix, le chef-d'œuvre de la sainteté.

Il n'y a ni salut pour l'âme, ni espérance de vie éternelle que dans la Croix.

Prends donc ta croix, et suis Jésus, et tu arriveras à la vie éternelle.

Il a marché devant, chargé de sa croix, et il est mort pour toi sur la Croix, afin que toi aussi tu portes la Croix, et que tu aspires à mourir sur la Croix.

« Si tu meurs avec lui, avec lui pareillement tu vivras [1]. » Et si tu es le compagnon de son supplice, tu le seras de sa gloire.

Voilà donc en quoi tout consiste; où tout gît : dans la Croix, dans l'habitude de mourir. Et il n'est point d'autre voie à la vie et à la véritable paix intérieure que la voie de la sainte Croix et de la mortification journalière.

[1] Rom., VI, 8.

Va où tu voudras, cherche tout ce que tu voudras, et tu ne trouveras pas une voie plus sublime en haut, une voie plus sûre en bas, que la voie de la sainte Croix.

Dispose et règle toutes choses selon tes volontés et tes vues, et ce que tu trouveras, c'est que toujours, bon gré, mal gré, tu dois souffrir quelque chose, et ainsi, toujours tu trouveras la Croix.

Car, ou dans ton corps, tu ressentiras la douleur; ou dans ton âme, tu souffriras les angoisses de l'esprit.

Tantôt tu seras délaissé de Dieu, tantôt exercé par le prochain; et, le pire, c'est que souvent tu seras à charge à toi-même.

Et tu ne dois attendre d'aucun remède, d'aucune consolation, ta délivrance ou ton soulagement; mais, tant que Dieu veut, il faut que tu souffres.

Dieu veut que tu apprennes à souffrir sans consolation, afin que tu te soumettes tout entier à lui, et que par la tribulation tu deviennes plus humble.

Nul ne sent si avant dans le cœur la Passion de Jésus-Christ, que celui à qui il arrive de souffrir comme lui.

La Croix est donc toujours prête, et partout elle t'attend.

Tu ne peux la fuir, où que tu coures; car partout où tu iras, c'est toi-même que tu portes avec toi, et c'est toujours toi-même que tu trouveras.

Tourne-toi en haut, ou en bas, dehors ou dedans, et partout tu trouveras la Croix.

Et partout il faut que tu conserves la patience, si tu veux avoir la paix intérieure et mériter l'immortelle couronne.

Si de bon cœur tu portes la Croix, elle te portera et te conduira au terme désiré, où cesse la souffrance; mais ce n'est jamais ici-bas.

Si tu la portes à regret, elle te devient pesante, et tu t'accables toi-même : et cependant, il faut que tu la portes.

Si tu rejettes une croix, assure-toi d'en trouver une autre, et peut-être plus lourde.

Crois-tu éviter ce que nul entre les hommes n'a pu fuir? Quel Saint a été dans ce monde sans épreuve et sans croix?

Jésus-Christ lui-même, notre Seigneur, n'a pas été une seule heure sans souffrance, tant qu'il a vécu. « Or, il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'ainsi il entrât dans sa gloire [1]. »

Et toi, comment cherches-tu une autre voie que cette voie royale qui est la voie de la sainte Croix?

Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une croix et un martyre; et toi, tu cherches pour toi le repos et la joie?

Erreur, erreur, si tu cherches autre chose qu'à souffrir; car toute cette vie mortelle est remplie de misères, et partout plantée de croix.

[1] Luc., XXIV, 26, 46.

Et souvent, plus un homme s'élève dans la vie de l'esprit, plus pesantes sont les croix qu'il trouve; car la peine de son exil s'accroît de tout son amour.

Mais pourtant, l'homme visité par tant d'afflictions n'est point sans consolation qui le relève; car il sait qu'il va recueillir les plus beaux fruits de sa patience sous la Croix.

Alors qu'il s'y soumet de cœur, tout ce fardeau des tribulations se change en une sereine attente des consolations divines.

Et plus la chair est brisée par l'affliction, plus l'esprit s'affermit intérieurement par la grâce.

Et quelquefois le goût des tribulations et des souffrances, dans une amoureuse conformité à la Croix de Jésus-Christ, donne une telle force à l'âme, que, lui fût-il possible d'être sans douleur et sans épreuve, elle ne le voudrait pas; car elle se croit d'autant plus agréable à Dieu qu'elle a pour lui plus à souffrir.

Ce n'est point ici la vertu de l'homme, mais la grâce de Jésus-Christ, qui agit avec tant de puissance en cette chair fragile, que ce que la nature, en tout temps, abhorre et fuit, dans l'élan de l'esprit, elle l'embrasse et l'aime.

Voilà qui n'est point selon l'homme : porter la Croix, aimer la Croix, châtier le corps et l'asservir, fuir les honneurs, souffrir volontiers l'outrage, se mépriser soi-même, et souhaiter d'être méprisé, su-

bir toute sorte d'adversités et de dommages, et ne désirer en ce monde aucune prospérité.

Si tu ne jettes les yeux que sur toi, de toi-même tu ne peux rien de semblable.

Mais si ta confiance est au Seigneur, la force te viendra du Ciel, qui réduira sous ton obéissance le monde et la chair.

Et l'ennemi lui-même, le Démon, tu ne le craindras pas, si tu es armé de la foi, et marqué de la croix de Jésus-Christ.

Prépare-toi donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus, à porter vaillamment la Croix de ton Maître, qui, par amour, se laisse crucifier pour toi.

Prépare-toi à souffrir beaucoup d'adversités et d'accidents divers en cette misérable vie; car il n'en sera pas autrement pour toi, quelque part que tu sois, et tu ne trouveras rien autre chose, en quelque lieu que tu te retires.

Il faut qu'il en soit ainsi, et il n'est d'autre remède contre cette inévitable épreuve des maux et de la douleur, que de te supporter toi-même.

Bois avec ivresse le calice du Sauveur, si tu désires être son ami et avoir part à sa gloire.

Remets à Dieu le soin des consolations; qu'il en dispose comme il lui plaira.

Pour toi, sois prêt à souffrir, regarde les épreuves comme tes consolations les plus grandes, « car les souffrances du temps n'ont aucune proportion

avec la gloire à venir, et sont incapables de la mériter[1], » lors même que tu pourrais, seul, les souffrir toutes.

Quand tu en seras venu à trouver l'affliction douce, et à la goûter pour l'amour de Jésus-Christ, alors sois sûr que tout va bien pour toi; car tu as trouvé le paradis sur la terre.

Tant que la souffrance te sera pénible et que tu chercheras à la fuir, tu seras malheureux. La tribulation que tu fuis te poursuivra partout.

Si tu te disposes à ce que tu dois être, c'est-à-dire à souffrir et à mourir, tu seras bientôt soulagé et tu trouveras la paix.

Quand tu aurais été ravi au troisième ciel avec saint Paul, tu n'en serais pas plus assuré de n'avoir désormais rien à souffrir. « Je lui montrerai, dit Jésus, combien il faut qu'il souffre pour mon nom[2]. »

Souffrir est donc ton partage, si tu es résolu d'aimer Jésus et de le servir sans relâche.

Plût à Dieu que tu fusses digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus! Quelle gloire en demeurerait à toi! quelle joie pour tous les Saints de Dieu! et quelle édification pour tes frères!

Car tous recommandent la patience, bien que peu se résignent à souffrir.

Ne devrais-tu pas de bon cœur souffrir un peu

[1] Rom., VIII, 18. — [2] Act., IX, 16.

pour Jésus-Christ, quand la plupart souffrent infiniment davantage pour le monde ?

Tiens pour certain que c'est une mourante vie que tu dois vivre. Plus on meurt à soi-même, plus on commence de vivre à Dieu.

Nul n'est propre à comprendre les choses du Ciel, s'il ne se soumet à porter pour Jésus-Christ les adversités.

Rien de plus agréable à Dieu, rien de plus salutaire pour toi en ce monde que de souffrir avec amour pour Jésus-Christ.

Et si tu avais à choisir, tu devrais désirer plutôt de souffrir pour Jésus-Christ que d'être rempli de consolations ; car tu serais plus semblable à Jésus-Christ et plus conforme à tous les Saints.

Notre mérite et notre avancement ne consistent pas dans les douceurs et les consolations, mais plutôt à supporter les afflictions grandes et pesantes.

S'il y avait eu quelque chose de meilleur et de plus utile au salut de l'homme que de souffrir, Jésus-Christ, sans doute, de parole et d'exemple, nous l'eût enseigné.

Car, et les disciples qui le suivent, et tous ceux qui désirent le suivre, tous, manifestement, il les exhorte à porter la Croix : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive[1]. »

[1] Matth., XVI, 24.

Donc, tout lu et considéré, voici notre conclusion dernière : « Il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu[1]. »

« O Seigneur ! ô Jésus mon Rédempteur ! je vous adore comme vrai Dieu ! en vous je crois, en vous j'espère, après vous je soupire de toute la puissance de mon amour. Aidez mon imperfection ; en présence des glorieux insignes de votre passion, instruments de mon salut, je m'incline profondément. Ce royal étendard de votre Croix victorieuse, en votre nom, ô Christ ! je l'adore ; ce diadème d'épines, ces clous rougis de votre sang, cette lance plongée dans votre saint côté, vos blessures, votre sang, votre mort, votre sépulture, votre résurrection triomphante, votre entrée dans la gloire, voilà, ô Christ ! tout ce que votre suppliant adore et glorifie. Car de tout cela s'exhale pour moi une odeur de vie. Par cette vivifiante odeur ressuscitez mon esprit, ô Seigneur ! de la mort du péché. Par la vertu de ces objets, gardez-moi contre les ruses de Satan ; fortifiez-moi, afin que le joug de vos commandements me devienne doux, et que le fardeau de la Croix que vous m'ordonnez de porter après vous soit aux épaules de mon âme léger et facile à soulever. Car quelle est ma force pour soutenir d'un courage invincible, selon le vœu de votre loi, les nombreux assauts du monde ? Mes pieds ont-ils la vitesse des cerfs pour vous suivre dans votre course rapide à travers les rocs et les épines de la souffrance ? Mais, je vous en conjure, écoutez ma voix, inclinez sur votre serviteur cette Croix délicieuse, qui est l'arbre de vie, pour

[1] Act., XIV, 21.

ceux qui la saisissent, et, je l'espère, je courrai avec ardeur; et cette Croix, qui vient de nos ennemis, je la porterai infatigablement après vous. Oui, chargez mes épaules de cette divine Croix, dont la largeur est la charité étendant ses bras sur toute créature; dont la longueur est l'éternité ; dont la hauteur est la toute-puissance ; dont la profondeur est la sagesse impénétrable. A cette Croix attachez mes mains et mes pieds, et vêtissez votre serviteur de la forme entière de vos souffrances. Faites-moi la grâce, je vous en conjure, de m'abstenir des œuvres de chair que vous haïssez, de pratiquer la justice que vous aimez, cherchant en tout votre gloire, et je me figurerai que sur cette Croix sublime ma main gauche est attachée par le clou de la tempérance, et ma droite par le clou de la justice. Faites à mon esprit la grâce de méditer incessamment sur votre loi, et de jeter incessamment toutes ses pensées dans votre sein; et à ce même arbre de vie attachez mon pied droit par le clou de la prudence ; faites que l'instrument de mon esprit, la sensibilité ne soit point énervée par la malheureuse félicité de cette vie fugitive, et que l'heureuse adversité ne fasse pas évanouir pour moi l'éternelle récompense, — et mon pied gauche sera fixé sur la Croix par le clou de la force. Mais pour qu'il paraisse en moi quelque image de la couronne d'épines qui ceint votre tête, donnez à mon âme, je vous en conjure, et la componction d'une salutaire pénitence, et la compassion pour la misère du prochain, et l'aiguillon du zèle, jaloux de tout ce qui est juste à vos yeux; et je me tournerai vers vous dans mon angoisse, le front labouré d'une triple épine. Je veux qu'au bout du roseau vous présentiez l'éponge à mes lèvres, et à mon palais l'amertume du vinaigre. Je veux qu'à la lumière de vos Écritures vous permettiez à ma raison de goûter et de voir comment ce monde florissant ressemble à une éponge vide, et combien sa concupiscence est plus amère que le vinaigre. Oui, Père, qu'en moi il soit ainsi ;

que ce calice de Babylone, ce calice d'or qui enivre toute la terre ne me séduise point de son vain éclat et ne m'enivre point de sa fausse douceur, comme il enivre ceux qui appellent les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres, l'amertume douceur, et la douceur amertume. Le vin mêlé avec la myrrhe m'est suspect, car vous n'en avez pas voulu boire, peut-être parce qu'il accusait l'amère cruauté de vos bourreaux. Conformez encore votre serviteur à votre vivifiante mort ; que je meure au péché selon la chair, et que je vive à la justice selon l'esprit ; et afin que je me glorifie de porter l'image tout entière d'un Dieu crucifié, l'attentat qu'après votre mort a exercé sur vous la rage des impies, exprimez-en l'image en moi. Que votre parole vive et puissante blesse mon cœur ; plus pénétrante qu'un dard acéré, qu'elle entre jusqu'au fond de mon âme et qu'elle en fasse jaillir, comme de mon côté, au lieu d'eau et de sang, l'amour de Dieu et de mes frères. Enveloppez enfin mon esprit du blanc suaire de la robe d'innocence ; que j'y repose en entrant vers vous dans votre admirable tabernacle, et que j'y demeure caché jusqu'à ce que votre colère soit passée. »

S. ANSELME ; *Méditation* IX. (Opp., edit. Gerberon, in-fol., Paris, 1721.)

LIVRE III.

DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle.

LE FIDÈLE.

« J'écouterai ce que dit en moi le Seigneur mon Dieu[1]. »

Heureuse l'âme attentive à la voix secrète du Seigneur, et qui, de sa bouche, reçoit la parole de consolation.

Heureuses les oreilles qui s'ouvrent aux brises de l'inspiration divine, et qui n'entendent rien des bruits de ce monde.

Oui, heureuses les oreilles qui écoutent, non la voix qui résonne au dehors, mais la vérité qui parle et qui enseigne au dedans.

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, n'ont de regard que pour les intérieures.

[1] Ps., LXXXIV, 8.

Heureux ceux qui pénètrent les voies de l'esprit, et qui, par des exercices assidus, travaillent à se préparer de plus en plus à l'intelligence des secrets du Ciel.

Heureux ceux dont la joie est de se livrer à Dieu, et qui se dégagent de tous les embarras du siècle.

Attention, ô mon âme! ferme les portes de tes sens, afin que tu puisses entendre ce que dit en toi le Seigneur ton Dieu.

Voici ce que dit ton bien-aimé.

JÉSUS-CHRIST.

Je suis ton salut, ta paix et ta vie. Demeure en moi, et tu trouveras la paix.

Laisse tout ce qui passe, cherche ce qui est éternel.

Que sont toutes les choses du temps, sinon de perfides illusions? Et que te serviront toutes les créatures, si le Créateur t'abandonne?

Renonce donc à tout, pour rendre à ton Créateur ton obéissance et ta foi, afin que tu puisses obtenir la vraie béatitude.

« L'époux céleste est à la porte; entrez avec la lampe, avec le saint et pur amour, et vivez à lui seul.... Anéantissez-vous, et demeurez enseveli et caché avec Jésus-Christ, si vous voulez lui plaire: trop heureux de participer à la sainte obscurité de sa vie et au silence de sa sépulture. Comptez-vous pour rien que la sainte obéissance vous ramène dans votre sépulture et vous en fasse sortir.... ?

Exposez souvent à Dieu vos besoins, vos foiblesses et vos impuissances. Dites-lui qu'il soutienne lui-même votre espérance et qu'il vous défende de tout ce qui pourroit ou la détruire ou l'affoiblir.... La nature se trouve partout, et peut se trouver dans les actes les plus purs, qui peuvent servir à la repaître. Le moyen le plus efficace pour l'empêcher de s'y trouver, c'est de la laisser comme oubliée, et de songer plutôt à l'outre-passer qu'à la combattre. Tout n'est rien en effet; tout ce qu'on pense de Dieu est un songe, en comparaison de ce qu'on voudroit et faire et penser pour célébrer sa grandeur. Offrez-lui le néant de vos pensées, qui se perdent et s'évanouissent devant la plénitude de sa perfection et de son être infiniment infini. Apprenez à ne point aimer, afin de savoir aimer; videz votre cœur de l'amour du monde, afin de le remplir de l'amour de Dieu.... *L'amour est fort comme la mort : sa jalousie est dure et violente comme l'enfer; elle a des touches brûlantes; les torrents d'eau ne l'éteindront pas.* Ce que Dieu a déjà fait pour nous est assez grand pour nous faire attendre le reste avec foi et confiance. *Amen, amen.* »

BOSSUET; *Lettres de piété et de direction.* (*Œuvres complètes*, t. XXXVIII.)

CHAPITRE II.

Langage intérieur de la vérité.

LE FIDÈLE.

« Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Je suis votre serviteur; donnez-moi l'intelligence, afin de connaître vos témoignages.

« Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche; qu'elles se répandent sur lui comme une rosée. »

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse :

« Parle nous, toi, et nous t'écouterons, mais que le Seigneur ne nous parle point de peur que nous ne mourions. »

Non, non, Seigneur; telle n'est point ma prière; mais plutôt avec le prophète Samuel je vous adresse cet humble vœu du cœur :

« Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute[1]. » Non, que Moïse ni aucun autre prophète ne me parle. Parlez-moi plutôt, vous, ô Seigneur mon Dieu, vous l'esprit et la lumière de tous les prophètes! car, sans eux, vous pouvez seul pénétrer mon âme; eux, sans vous, ne peuvent rien.

Leurs paroles peuvent frapper l'oreille, mais elles n'apportent point l'esprit.

Leur langage est magnifique, mais si vous vous taisez, il n'échauffe point le cœur.

Ils exposent la lettre, mais vous ouvrez le sens; ils proposent les mystères, mais vous tirez le voile qui les couvre.

Ils publient les commandements, mais vous aidez à les accomplir.

Ils montrent la voie, mais vous donnez la force d'y marcher.

[1] I Reg., III, 9; Ps., CXVIII, 125; *ibid*, 36; Deut., XXXII, 2; Exod., XX, 19; I Reg., III, 9.

Eux n'agissent qu'au dehors ; mais vous, c'est au cœur que vous portez l'enseignement et la lumière.

Eux arrosent à l'extérieur, mais c'est vous qui donnez la fécondité.

Eux font retentir leur voix; mais c'est vous qui rendez l'ouïe intelligente.

Silence donc à Moïse ; mais parlez-moi, vous, Seigneur mon Dieu, éternelle Vérité, de peur que je ne meure et ne devienne stérile, si, averti seulement au dehors, je ne brûle pas au dedans.

Qu'elle ne se lève point pour ma condamnation, votre parole, entendue sans accomplissement, connue sans amour, crue sans obéissance.

Parlez-donc, Seigneur, votre serviteur écoute, car « vous avez les paroles de la vie éternelle [1]. »

Parlez-moi pour donner à mon âme telle consolation qu'il vous plaira, et pour l'entier amendement de ma vie ; parlez encore pour vous, pour la gloire et l'éternel honneur de votre nom.

« Vérité, oracle universel, vous siégez partout pour répondre à ceux qui vous consultent ; vos réponses fournissent en tous lieux à tant de consulteurs divers. Vous parlez clairement, mais tous n'entendent pas de même. Tous conforment leurs demandes à leur volonté, mais vous n'y conformez pas toujours vos réponses. Celui-là

[1] Joan., VI, 69.

seul est votre zélé serviteur, qui a moins en vue d'entendre de vous ce qu'il veut, que de vouloir ce qu'il a entendu de vous. »

S. AUGUSTIN ; *Confess.*, liv. x, ch. xxvi.

CHAPITRE III.

La parole de Dieu veut être entendue avec humilité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, écoute mes paroles, paroles d'une douceur infinie, et qui passent toute la science des philosophes et des sages du monde.

« Mes paroles sont esprit et vie[1], » et ne veulent pas être pesées dans la balance du sens humain. Elles ne veulent pas qu'on les étale à vaine complaisance ; c'est en silence qu'il les faut écouter ; c'est dans une profonde humilité et avec un ardent amour qu'il les faut recevoir.

LE FIDÈLE.

Et j'ai dit : « Heureux celui que vous instruisez, Seigneur, et à qui vous donnez des leçons de votre loi, afin d'adoucir pour lui les jours mauvais[2], » et qu'il ne demeure pas désolé sur la terre.

[1] Joan., vi, 64. — [2] Ps., xciii, 12, 13.

JÉSUS-CHRIST.

C'est moi qui ai enseigné les Prophètes, dès le principe, et jusqu'à ce jour, je ne cesse de parler à tous; mais plusieurs sont sourds à ma voix et endurcis.

La plupart écoutent le monde de préférence à Dieu, plus dociles à l'attrait de la chair qu'au bon plaisir divin.

Le monde ne promet que des choses temporelles et petites, et l'ardeur à le servir est grande; moi, je promets des biens souverains, éternels, et le cœur des hommes est tout de glace.

Qui me sert et m'obéit en toutes choses avec autant de soin que l'on sert le monde et les maîtres du monde? « Rougis, Sidon, dit la mer [1]; » et si tu demandes la cause, écoute, voici pourquoi.

Pour un faible bénéfice, l'on entreprend un long voyage; pour l'éternelle vie, c'est à peine si le pied se lève de terre.

On recherche un vil gain; pour une pièce de monnaie, on engage souvent de honteux litiges; pour un rien, pour une vaine promesse, on ne craint point de se fatiguer nuit et jour.

Mais, ô douleur! pour un bien sans changement, pour une récompense sans prix, pour un honneur sans égal et une gloire sans terme, la moindre fatigue alarme ta paresse!

[1] Isai., XXIII, 4.

Rougis donc, serviteur lâche et récalcitrant, que les hommes du monde soient trouvés plus ardents à périr que tu ne l'es à vivre.

Ils ont plus d'entraînement vers la vanité que toi vers la vérité.

Souvent, il est vrai, leur espérance les abuse; mais ma promesse ne trompe personne, et ne renvoie jamais en vain celui qui se confie en moi.

Ce que j'ai promis, je le donnerai; ce que j'ai dit, je l'accomplirai, si toutefois, jusqu'à la fin, l'on demeure fidèle dans mon amour.

C'est moi qui décerne leur récompense aux justes, et de fortes épreuves aux âmes pieuses.

Grave mes paroles dans ton cœur, et médite-les attentivement; car, à l'heure de la tentation, elles seront très-nécessaires.

Ce que tu n'entends pas maintenant à la lecture, tu le comprendras au jour de ma visite.

J'ai coutume de visiter mes élus de deux manières : par la tentation et par la consolation.

Et chaque jour je leur donne deux leçons : l'une est la réprimande de leurs vices; l'autre, l'exhortation au progrès dans la vertu.

« Qui reçoit ma parole et la méprise l'aura pour juge au dernier jour [1]. ».

[1] Joan., XII, 48.

PRIÈRE POUR IMPLORER LA GRACE DE LA DÉVOTION.

Seigneur, mon Dieu! tout mon bien, c'est vous! Et qui suis-je pour parler à vous?

Je suis votre pauvre petit serviteur, un abject vermisseau, beaucoup plus pauvre et plus méprisable que je ne sais et n'ose dire.

Souvenez-vous toutefois, Seigneur, que je ne suis rien, n'ai rien, et ne puis rien.

Vous êtes seul bon, seul juste et saint; vous pouvez tout, donnez tout, remplissez tout, hors le pécheur que vous laissez vide.

« Souvenez-vous de vos miséricordes, Seigneur[1], » et remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez pas que vos œuvres demeurent vides.

Comment puis-je me prendre moi-même en patience dans cette misérable vie, si votre miséricorde et votre grâce ne me prêtent la force?

Oh! ne détournez point votre face de moi; oh! ne différez point votre visite! Oh! ne me dérobez point votre consolation, de peur que devant vous, « mon âme ne devienne comme une terre sans eau[2]. »

« Seigneur, apprenez-moi à faire votre volonté[3]; » apprenez-moi à vivre en votre présence dignement et humblement : car vous êtes ma sagesse! vous qui me connaissez dans la vérité, qui m'avez connu avant

[1] Ps. XXIV, 6. — [2] Ps. CXLII, 6. — [3] *Ibid.*, 10.

que le monde fût, et avant ma naissance en ce monde.

« Il faut céder à Dieu, quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et par les passions? Avons-nous autant hésité? Avons-nous demandé autant de démonstrations? Avons-nous autant résisté au mal que nous résistons au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison, pour chercher la vanité ou le plaisir des sens? On ne craint pas d'aller trop loin; on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute-puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes? s'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, et qui nous a faits pour lui seul? On commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on le veut servir : en un mot on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le déréglement.... Suivez simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi les passions mondaines pour le mal.... Ne raisonnez point, ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités; ou du moins

consultez vos amis, gens de bien, que vous connoissez pour sincères : demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu ; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés... s'ils regrettent d'avoir quitté le monde, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudroit aucune des joies dont on est privé. Le monde en donne-t-il autant ?... Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent ? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur ? Que craignez-vous donc ? de quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste, et même un reproche secret du fond de la conscience ; enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit.... Vous savez, par une expérience sensible, ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme, dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi, au dedans, qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens à la lettre. Ne rien aimer, ce n'est pas vivre ; n'aimer que faiblement, c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur ; toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer. Mais qu'aimerez-vous ? ce qui ne vous aime point sin-

cèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudroit saisir?... Qu'aimerez-vous dans le monde? des hommes qui seroient jaloux et rongés d'une infâme envie, si vous étiez content?... Qu'aimerez-vous? l'estime des hommes aveugles, que vous méprisez presque tous en détail? Qu'aimerez-vous? ce corps de boue qui salit notre raison et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine? Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien? Vivrez-vous sans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui, que pour se donner tout entier à vous? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble: ce n'est qu'un néant qui ne sauroit suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu; mais ne vous méfiez jamais de celui qui est lui seul tout bien et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste, pour vous forcer à revenir à lui. »

FÉNELON, *Lettres spirituelles*, t. v.

CHAPITRE IV.

Marcher en présence de Dieu dans la vérité et l'humilité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon Fils, marche devant moi dans la vérité, et cherche-moi toujours dans la simplicité de ton cœur.

Celui qui marche devant moi dans la vérité sera protégé contre les invasions du mal ; la vérité le délivrera des séducteurs et de la calomnie des méchants.

Si la vérité te délivre, tu seras vraiment libre et indifférent aux vaines paroles des hommes.

LE FIDÈLE.

Seigneur, il est vrai ; selon que vous dites, ainsi soit de moi, je vous en conjure.

Que votre vérité m'instruise, qu'elle me garde, et me conserve jusqu'au port du salut.

Qu'elle me délivre de toute affection mauvaise, de tout amour désordonné, et je marcherai avec vous dans une grande liberté de cœur.

JÉSUS-CHRIST.

La vérité parle : — Je t'enseignerai ce qui est juste, ce qui me plaît.

Repasse tes péchés dans toute l'amertume d'une âme qui se déplaît à soi-même infiniment, et que jamais tes bonnes œuvres ne te laissent croire que tu es quelque chose.

En réalité, tu n'es qu'un pécheur que les nombreuses passions entraînent et enveloppent.

De toi-même, toujours tu tends au néant ; un seul instant te voit abattu, vaincu, troublé, brisé.

Tu n'as rien d'où tu puisses te glorifier, mais tu as infiniment par où tu dois te ravilir ; car tu es infi-

niment plus faible que tu n'es capable de le comprendre.

Que rien donc ne te semble grand de tout ce que tu fais.

Que rien ne t'apparaisse grand, précieux, élevé, vraiment digne d'admiration et d'estime, de louange et désir, que ce qui est éternel.

Que, par-dessus tout, l'éternelle vérité te plaise; et que toujours ta profonde bassesse te déplaise.

Ne crains, ne blâme et ne fuis rien tant que tes vices et tes péchés; tu dois en avoir plus d'horreur que de telle perte que ce soit.

Il y en a qui ne marchent point devant moi dans la sincérité de leur cœur; mais un esprit de curiosité et de superbe les pousse; jaloux de connaître mes secrets et de pénétrer les profondeurs de Dieu, ils se négligent eux-mêmes et leur propre salut.

Contre ceux-là je me déclare; aussi leur présomption ouvre devant eux des abîmes de tentations et de péchés où ils tombent.

Redoute les jugements de Dieu, tremble devant la colère du Tout-Puissant. Garde-toi de scruter les œuvres du Très-Haut; mais recherche tes iniquités, et quelle est l'énormité de tes fautes, la fréquence de tes omissions.

Quelques-uns mettent toute leur dévotion dans les livres; d'autres, dans les images; d'autres, dans les signes et les marques extérieures.

Quelques-uns m'ont souvent dans leur bouche, mais bien peu dans leur cœur.

Il y en a d'autres qui, éclairés dans leur intelligence, purifiés dans leur amour, soupirent sans cesse après l'éternité, n'entendent qu'avec peine parler de la terre, souffrent d'être assujettis aux nécessités de la nature : et ceux-là goûtent ce que l'Esprit de vérité dit en eux.

Car il leur enseigne à mépriser le temps, à aimer l'éternité, à négliger le monde, à passer tout le jour, toute la nuit, dans le désir du ciel.

« L'humilité est la connaissance certaine que l'homme a de lui-même. Or cette connaissance est le fondement le plus solide et le plus durable sur lequel s'élève, se développe et s'achève l'édifice de l'humanité. Cette vertu est absolument nécessaire pour le salut de l'homme. Sans elle la contrition des péchés ne peut être : elle est la mère du pardon, la consommation des fautes, l'espoir des coupables, la porte de la résurrection spirituelle, la guérison céleste, le bien des âmes, la mort du désespoir, le port des désespérés, la source de la vie, la médiatrice de Dieu et des hommes. Celui qui s'ignore lui-même ne connaît pas la componction ; il dédaigne de s'humilier, et, quoique couvert des ulcères de ses crimes, il se croit en possession de la santé ; il ne cherche pas le médecin ; il méprise les remèdes, il repousse les avertissements de la charité, et il languit dans cette mortelle maladie, tant qu'il demeure dans l'aveuglement sur lui-même. Et dans cette triste persévérance, il accumule péchés sur péchés ; il

marche de ténèbres en ténèbres : il s'endurcit de jour en jour, et se rejouit quand il fait le mal. Il raille les simples, foule aux pieds les faibles, poursuit les innocents, méprise les humbles, attaque les justes et condamne ceux qui s'abaissent pour l'amour de Jésus-Christ. Il appelle le bien, mal, et le mal, bien ; les ténèbres, lumière, et la lumière, ténèbres : et ainsi il devient à lui-même un ennemi, et un cruel ennemi, un piége continuel. Il est impossible de dire combien de maux découlent de l'ignorance de soi-même, que de malheurs imprévus elle enfante, que de tentations elle fait surgir, que de crimes elle fait commettre. Oui, celui qui s'ignore ne connaît pas Dieu, et n'en sera pas connu. Cela est évident par l'exemple des vierges folles, qui, dans l'ignorance d'elles-mêmes, ayant éteint les lampes de leurs cœurs, frappent vainement à la porte de la miséricorde divine et du banquet nuptial, et méritent d'entendre cette parole : en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. Chose étrange ! celui qui sait tout prétend ne point connaître ceux qui s'ignorent eux-mêmes. Il les connaît bien pour la faute, mais il ne les connaît pas pour le pardon.... Ceux qui se connaissent dans la vérité ne peuvent suivre assurément une pratique plus salutaire que de se condamner, de se reconnaître pécheurs, aveugles, infirmes, inclinés à tout mal. Aussi, ils craignent les chutes, évitent, autant que possible, les fautes les plus légères, fuient le commerce des hommes sans règle, ferment l'oreille aux entretiens des superbes, et ne doutent point que les désirs des amis du siècle ne soient que vanité ; et en toutes choses, ils se gardent avec autant de vigilance que si, chaque jour, ils s'attendaient à mourir. »

S. LAURENT JUSTINIEN ; *de Humilit.*, cap. II. (Opp., t. II, in-fol. Brixiæ, 1506.)

CHAPITRE V.

Admirables élans de l'Amour divin.

LE FIDÈLE.

Je vous bénis, Père céleste! Père de Jésus-Christ mon Seigneur, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi dans ma détresse.

« O Père des miséricordes et Dieu de toute consolation[1] ! » grâces vous soient rendues, à vous, qui venez parfois, tout indigne que j'en suis, me visiter de votre consolation.

Je vous bénis et glorifie à jamais avec votre Fils unique et l'Esprit-Saint consolateur aux siècles des siècles.

O Seigneur, mon Dieu! divin amant de mon âme, quand vous descendrez en moi, toutes les puissances de mon être tressailliront de joie.

Vous êtes ma gloire et l'allégresse de mon cœur. Vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de mes tribulations.

Mais, comme je suis encore faible dans l'amour et imparfait dans la vertu, j'ai besoin d'être fortifié,

[1] II Cor., I, 3.

d'être consolé par vous. Visitez-moi donc souvent et enseignez-moi vos saintes disciplines.

Délivrez-moi des passions mauvaises et guérissez mon cœur de toute affection déréglée, afin que, guéri et purifié dans le fond de l'âme, je devienne propre à aimer, fort pour souffrir, ferme pour persévérer.

C'est une grande chose que l'amour, c'est le bien immense : lui seul rend léger ce qui est pesant, et porte également toutes les inégalités de la vie.

Son fardeau ne lui pèse point; tout ce qui est amer, il le rend agréable et doux.

L'amour de Jésus est généreux; il porte à accomplir de grandes choses, il excite à désirer toujours le plus parfait.

L'amour veut toujours monter, il ne se laisse retenir par aucun lien terrestre.

L'amour veut être libre et dégagé de toute affection mondaine, de peur qu'elle n'arrête son regard intérieur, qu'il ne s'embarrasse dans les biens ou ne succombe dans les maux du temps.

Rien n'est plus doux que l'amour; rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu; rien n'est plus charmant, ni plus accompli, ni meilleur au ciel et sur la terre : car l'amour est né de Dieu, et ce n'est qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures, qu'il peut se reposer.

Celui qui aime court, vole; il est dans la joie; il est libre, et rien ne l'arrête.

Il donne tout pour tout, et il possède tout en tout,

parce que, au-dessus de tout, il se repose dans cette unité suprême d'où tout bien découle et procède.

Il ne regarde pas aux dons, mais, par delà tous les biens, il s'élève à celui qui donne.

L'amour souvent ne connaît point de mesure, mais il s'allume et s'emporte démesurément.

Rien ne pèse à l'amour, aucune fatigue ne lui coûte; il entreprend au delà de ses forces; jamais il ne prétexte l'impossibilité; car il se croit tout possible, tout permis.

Et sa force suffit à tout; il met en œuvre et accomplit beaucoup, quand celui qui n'aime point languit et succombe.

L'amour veille, et encore qu'il sommeille, il ne s'endort.

Il ignore la fatigue qui accable, l'angoisse qui opprime, l'effroi qui trouble; mais tel qu'une vive flamme ou une ardente vapeur, il s'élance et s'ouvre une voie sûre.

Celui qui aime entend ce que crie cette voix : c'est un grand cri à l'oreille même de Dieu que cet amoureux soupir de l'âme : Mon Dieu! mon amour! vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous.

Dilatez-moi dans l'amour, afin que mon âme apprenne par le goût intérieur combien il est doux d'aimer, et de se fondre et de plonger dans l'amour.

Possédé de votre amour, que je m'élève au-dessus de moi-même dans le transport de mon ardeur et de mes extases.

Que je chante le cantique de l'amour; que je vous suive, mon bien-aimé, sur les hauteurs; que mon âme, ivre d'amour, s'évanouisse dans vos louanges.

Que je vous aime plus que moi, que je ne m'aime que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui véritablement vous aiment, ainsi que l'ordonne cette loi de l'amour, rayon de votre lumière.

L'amour est prompt, sincère, pieux, charmant et doux, fort, patient, fidèle, prudent, d'une constance virile, et ne se recherchant jamais.

Car aussitôt que l'on se recherche soi-même, l'on est déchu de l'amour.

L'amour est circonspect, humble et droit; ni faible, ni léger, ni occupé de choses vaines, il est sobre, chaste, persévérant, tranquille et en sentinelle sur tous ses sens.

L'amour est soumis et obéissant aux supérieurs; vil et méprisable à ses propres yeux, dévoué et reconnaissant à Dieu, il met toujours en lui sa foi et son espérance, alors même que le goût de Dieu lui manque; car jamais la vie de l'amour ne se passe de la souffrance.

Qui n'est pas disposé à tout souffrir, et prêt à la volonté du bien-aimé, ne mérite pas le nom d'amant.

Il faut que l'amant embrasse de cœur ce qu'il y a de plus dur et de plus amer, pour l'amour du bien-aimé, et, quelles que soient les épreuves, qu'il ne se détache jamais de lui.

« Que l'homme rougisse donc de ne pas vous aimer, vous qui le prévenez de tant d'amour, vous, son Créateur et l'intarissable source de sa vie ! O éternelle bonté ! c'est en vous que je vois, après notre chute dans l'abîme du péché, par la désobéissance de notre premier père, l'amour ouvrir les yeux de votre miséricorde et nous envoyer votre Fils, le Verbe incarné, sous les haillons de notre misérable chair, revêtu de notre mortalité, notre vrai Dieu et Seigneur Jésus-Christ, pour être notre réconciliateur, notre réformateur et notre rédempteur. C'est là que je vous vois, ô Verbe aimable ! ô Jésus, amour du Père, devenir le médiateur de notre misère auprès de notre Créateur, conclure la paix, frapper notre désobéissance et nos iniquités sur votre très-saint corps. Vous rendant obéissant jusqu'à l'ignominieuse mort de la Croix, vous satisfaites à la fois à l'injure de votre Père et à notre crime, que vous vengez sur vous-même. J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi ; partout où je porte mes pensées, je trouve cet incompréhensible amour qui déborde de vous, ô bon Jésus, ô mon Dieu ! sur votre créature, inexcusable sans doute si elle ne vous aime pas. Vous, Dieu et homme, alors que je n'étais pas, vous m'avez aimé et vous m'avez fait capable de connaître votre puissance et votre bonté infinies. Tout ce que je veux aimer qui ait de l'être en soi, je le trouve en vous ; mais le péché qui n'a pas d'être, qui est la privation de l'être, ne vous atteint pas : aussi est-il digne de haine et non d'amour. Si nous voulons aimer Dieu comme nous le devons, ne voyons-nous pas en vous votre infinie divinité ? Si nous voulons aimer l'homme, n'êtes-vous pas l'homme d'ineffable pureté ? Si nous voulons adresser à Dieu l'élan de notre amour, n'avez-vous pas de votre propre sang payé notre rançon et notre affranchissement du péché ? Vous êtes donc notre Seigneur, et vous avez été notre Père, notre frère, notre maître, notre ami et notre compagnon, en vivant avec nous par une merveille de

votre tendresse et de votre invincible amour. O éternelle Divinité ! que vous rendrai-je pour tant de biens, misérable créature que je suis ? Que vous rendrai-je à vous, souveraine sagesse, puissance et bonté infinie ? Vous êtes la pure beauté, et je ne suis qu'une vile créature ! Je ne suis que mort, et vous êtes la vie éternelle ! Vous êtes la lumière, et je ne suis que ténèbres ! Vous êtes la sagesse, et je ne suis que folie ! Vous êtes infini, et mon être périssable s'approche chaque jour de sa fin ! Vous êtes le médecin, et je ne suis que faiblesse et fragilité ! En me perdant, et passant en vain hors de vous le temps qui m'est donné, il me semble que je ne vous ai jamais aimé, vous qui nous avez attirés à vous, qui ne cessez de nous attirer encore par votre grâce, si toutefois nous le permettons, si notre volonté ne se révolte pas contre votre Majesté très-sainte. »

Ste CATHERINE DE SIENNE ; *Orat.* 1. *Facta Avenione. Dialogi D. Catharinæ Senensis,* etc., in-12. Ingolstadii, 1583.

CHAPITRE VI.

De l'épreuve du véritable amour.

JÉSUS-CHRIST.

Mon Fils, ton amour n'est encore ni assez fort, ni assez éclairé.

LE FIDÈLE.

Pourquoi, Seigneur ?

JÉSUS-CHRIST.

Parce que, à la moindre contrariété, tu délaisses

ton œuvre, et cherches trop avidement la consolation. L'amant généreux demeure ferme dans les tentations, et ne se laisse point surprendre aux perfides insinuations de l'ennemi.

S'il m'aime dans la prospérité, l'adversité le trouve également fidèle à mon amour.

L'amour éclairé regarde moins le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne.

L'affection lui est plus précieuse que le don; et au-dessus de tous les dons, il élève le bien-aimé.

L'amant généreux ne se repose point dans mes dons, mais en moi au-dessus de tous mes dons.

Ne crois pas tout perdu, si parfois il t'arrive de ressentir pour moi ou mes Saints moins d'affection que tu ne voudrais.

Cet amour plein de charme et de douceur qui te visite par intervalles, est l'effet de la présence de la grâce et comme un avant-goût de la patrie céleste; et néanmoins il ne faut pas trop compter sur cet appui, car il vient et se retire.

Mais combattre les mauvais mouvements qui s'élèvent dans l'âme et mépriser les inspirations du démon, c'est un grand mérite, c'est le sceau de la vertu.

Ne te laisse donc point troubler à ces images étrangères, quel que soit le sujet qui te les présente.

Conserve une résolution ferme, et une intention qui ne s'adresse qu'à Dieu.

Ce n'est pas une illusion, si parfois ton âme, ravie

en de soudaines extases, retombe aussitôt dans ses misères accoutumées.

Misères, où il y a pour toi souffrance plutôt qu'action; tant qu'elles te déplaisent, tant que tu y résistes, c'est un mérite et non une chute.

Sache que l'antique ennemi fait les derniers efforts pour étouffer tes bons désirs, pour anéantir en toi tout religieux exercice : le culte des Saints, la pieuse mémoire de mes souffrances, l'utile souvenir de tes péchés, la garde de ton propre cœur et le ferme propos d'avancer dans la vertu.

Il sème en toi beaucoup de pensées mauvaises pour t'inspirer l'ennui et l'effroi, te retirer de la prière et des livres sacrés.

Il déteste l'humble confession, et, s'il pouvait, il te détournerait de la table sainte.

Garde-toi de le croire ou de le craindre, bien qu'il ait souvent tendu sous tes pas de perfides trames.

Impute-lui tout ce qu'il te souffle de criminel et d'impur.

Dis-lui : Loin de moi, esprit immonde! rougis, misérable! Tu es bien infâme de venir murmurer de telles paroles à mon oreille!

Retire-toi de moi, séducteur détestable. Tu n'auras en moi aucune part : Jésus est avec moi, comme un guerrier fort, et tu demeureras confondu.

J'aime mieux mourir et souffrir tous les supplices que de consentir à tes ruses.

« Tais-toi, reste muet[1]. » Je ne t'écoute plus, quels que soient les ennuis que tu me prépares.

« Le Seigneur est ma lumière et mon salut. Qui craindrai-je[2] ? »

« Que des armées contre moi se rassemblent, mon cœur sera sans effroi[3]. Le Seigneur est mon aide et mon rédempteur[4]. »

Combats en soldat courageux, et si quelquefois par fragilité tu succombes, retrempe tes forces dans la confiance d'une grâce plus abondante, et surtout défends-toi de la vaine complaisance et de l'orgueil.

C'est par là que plusieurs s'égarent et tombent souvent dans une cécité presque incurable.

Qu'elle te soit une leçon de vigilance et de perpétuelle humilité, cette chute des superbes qui présument follement d'eux-mêmes.

« Songez bien à ce que vous promettez à Jésus-Christ, de ne vous plaindre jamais quand vous serez délaissé des créatures, quand, en apparence, il vous délaissera lui-même et vous soustraira ses dons. Il faut donc être prêt à tout, et sans se plaindre quand il en viendroit au point de faire comme s'il ne vous connoissoit pas.... Tout passe, les dons de Dieu passent comme le reste, lui seul ne passe pas; et il ôte et donne ses dons selon des règles certaines, mais connues de lui seul. Allons donc avec confiance, mais que ce soit en lui seul. C'est la mort de l'amour-propre,

[1] Matth., IV, 39. — [2] Ps. XXVI, 1. — [3] Ps. XXVI, 3. — [4] Ps. XVIII, 15.

dont nous sommes sans cesse obsédés comme d'un démon intérieur, qui ne nous quitte jamais, mais que Dieu tient en bride en nous. Comme votre Époux commande aux démons, et à leur amour-propre, qui les a faits des démons, il commande aussi au nôtre qui nous feroit des démons, s'il ne le tenoit sous le joug par son amour ; mais souvent il nous cache cet amour pour le fortifier. Cela est ainsi : Dieu est sa vérité et immuable. Soyez victime de Jésus-Christ, j'y consens... Voilà le couteau que je vous envoie pour vous égorger. « La parole de Dieu est vive, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants ; elle sépare l'âme d'avec l'esprit ; elle va jusqu'à diviser les ligaments les plus delicats et les plus intimes, et la moelle des os, les pensées, les intentions les plus secrètes. Tout est à nu devant lui. » Continuez votre retraite, continuez vos communions, quoi qu'il vous arrive. Je vous pardonne vos plaintes. Vous croyez peut-être que cet état de victime n'est pas pour rien détruire en vous, parce qu'il n'y a rien pour vous là-dedans : et c'est là justement ce qui détruit, quand il n'y a rien pour nous dans les états où nous sommes mis.... Gardez-vous bien de désirer des larmes : tenez-vous quelque temps sans aucun désir : Dieu désirera en vous par son Saint-Esprit. Ne cherchez point à vous soulager : celui qui a fait tout le poids vous soutiendra sous le fardeau. »

BOSSUET ; *Lettres de piété et de direction.* (*Œuvres complètes*, t. XXXVIII.)

CHAPITRE VII.

Il faut en tout mettre la grâce sous la garde de l'humilité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, il est pour toi plus utile et plus sûr de cacher la grâce de la dévotion, de ne jamais t'en élever, d'en parler peu, de n'en pas faire trop d'état; mais plutôt de te mépriser toi-même, et de craindre cette grâce comme une faveur dont tu n'es pas digne.

Il ne faut pas trop s'attacher à un sentiment qui peut soudain se changer en un sentiment contraire.

Pense, au temps de la grâce, combien d'ordinaire tu es misérable et indigent sans elle.

Le progrès de la vie spirituelle n'est pas seulement dans la jouissance de la grâce qui console; mais il est dans l'humilité, dans l'abnégation et la patience qui en supportent l'éloignement; en sorte que le zèle de la prière ne se ralentisse pas, et que l'on ne délaisse aucun des exercices accoutumés.

Mais, selon tes forces et tes lumières, fais de bon cœur ce qui dépend de toi, et que les sécheresses ou le trouble que tu sens dans ton âme ne te conduisent pas à l'entier oubli de toi-même.

Car le nombre est grand de ceux qui, aussitôt que

tout ne va pas à leur gré, cèdent à l'impatience et au découragement.

« La voie de l'homme, en effet, n'est pas toujours en sa puissance[1]; » mais c'est à Dieu de consoler, et de donner quand il veut, autant qu'il veut, à qui il veut, comme il lui plaît, et non davantage.

Plusieurs, faute de prudence, ont, par la grâce même de la dévotion, fait leur propre ruine; ils ont entrepris au-dessus de leurs forces, sans mesurer l'étendue de leur petitesse, suivant plutôt la fougue du cœur que le jugement de la raison.

Et comme leur présomption les a emportés plus haut qu'il ne plaisait à Dieu, soudain ils ont perdu la grâce.

Les voilà pauvres et délaissés dans leur bassesse, eux qui voulaient bâtir leur nid dans le ciel, afin que par l'humiliation et le dénûment ils apprennent à ne pas se confier à leur propre essor, mais à chercher leur abri sous mes ailes.

Ceux qui sont encore novices et sans expérience dans la voie du Seigneur, s'ils ne se dirigent selon le conseil des sages, s'égarent facilement et se brisent.

Que s'ils veulent suivre leur sentiment plutôt que de croire à l'expérience des autres, la fin qui les attend est pleine de dangers, s'ils refusent toutefois de renoncer à leur propre sens.

[1] Jer., x, 23.

Il est rare que l'homme sage à ses yeux se rende humblement à la conduite des autres.

Mieux vaut l'humilité avec des connaissances médiocres et une intelligence bornée, que de vastes trésors de science avec la vaine estime de soi-même.

Il te vaut mieux avoir peu que beaucoup dont tu te pourrais enorgueillir.

C'est une âme indiscrète, qui s'abandonne tout entière à la joie, oubliant sa détresse passée et cette chaste crainte du Seigneur, qui appréhende de perdre la grâce reçue.

Elle manque aussi de force et de sagesse celle qui, au jour de l'adversité ou de l'épreuve, cède à un découragement extrême, et, dans ses sentiments et ses pensées, s'éloigne de la confiance qui m'est due.

Celui qui, au temps de la paix, aura affecté une trop grande assurance, souvent au temps de la guerre sera trouvé abattu et timide.

Si tu savais toujours demeurer humble et petit à tes yeux, contenir et régler ton esprit, tu ne tomberais pas si tôt dans la tentation et le péché.

C'est sagesse, quand l'esprit de ferveur possède ton âme, de méditer ce qui adviendra, lorsque la lumière se sera retirée.

Et, en son absence, songe également qu'elle peut encore revenir : c'est pour un temps, dans l'intérêt de ton salut et de ma gloire, que je l'ai dérobée.

Souvent une telle épreuve est plus utile que si

toutes choses réussissaient incessamment au gré de tes désirs.

Car ce n'est point par le nombre des visions ou des consolations, par la science de l'Écriture ou l'élévation du rang que le mérite veut être jugé; mais il faut regarder s'il est fondé sur la véritable humilité et rempli de la charité divine; s'il cherche toujours purement et sans réserve la gloire de Dieu; s'il se considère comme un néant; s'il a pour soi-même un sincère mépris; s'il trouve plutôt sa joie dans les mépris et l'humiliation que dans les honneurs.

« J'espère que Dieu aura dissipé ces nuages qui vous mettoient en peine. Il semble que vous soyez entré en quelque doute si vous êtes du nombre des prédestinés : à quoi je réponds que, bien qu'il soit vrai que personne n'ait des marques infaillibles de sa prédestination sans une révélation spéciale de Dieu, néanmoins, selon le témoignage de saint Paul, il y en a de si probables pour connoître les vrais enfants de Dieu, qu'il n'y a presque lieu d'en douter. Et pour ces marques-là, je les vois toutes en vous par la grâce de Dieu. La même lettre par laquelle vous me dites que vous ne les voyez pas, m'en découvre une partie, et la longue connoissance que j'ai de vous me manifeste les autres. Croyez-moi, je ne connois pas une âme au monde qui soit plus à Dieu que la vôtre, ni un cœur plus éloigné du mal, ni plus aspirant au bien que vous l'avez. Mais il ne me le semble pas, me direz-vous; et je vous réponds que Dieu ne permet pas toujours aux siens de discerner la pureté de leur intérieur parmi les mouvements de la nature corrompue.

afin qu'ils s'humilient sans cesse, et que leur trésor étant par ce moyen caché, il soit en plus grande assurance. Le saint Apôtre avoit vu des merveilles au ciel, mais pour cela il ne se tenoit pas justifié, parce qu'il voyoit en lui-même trop de ténèbres et de combats; il avoit toutefois une telle confiance en Dieu, qu'il estimoit n'y avoir rien au monde capable de le séparer de la charité de Jésus-Christ. Cet exemple vous doit suffire pour demeurer en paix parmi vos obscurités, et pour avoir une entière et parfaite confiance en l'infinie bonté de Notre-Seigneur, lequel, voulant achever l'ouvrage de votre sanctification, vous invite de vous abandonner entre les bras de sa providence. Laissez-vous donc conduire à son amour paternel; car il vous aime, et tant s'en faut qu'il rejette un homme de bien tel que vous êtes, que même il ne délaisse jamais un méchant qui espère en sa miséricorde. »

S. VINCENT DE PAUL; *Lettre à un Ecclésiastique.*

CHAPITRE VIII.

S'anéantir devant Dieu.

LE FIDÈLE.

« Parlerai-je à mon Seigneur, poussière et cendre que je suis[1]? » Si je me crois quelque chose de plus, voilà que vous vous levez contre moi, et mes iniquités m'accusent, véridiques témoins que je ne puis contredire.

[1] Gen., XVIII, 27.

Mais, si je m'abaisse et m'anéantis, si je me dépouille de toute estime propre, et si je me réduis en poussière, poussière que je suis, votre grâce me sera propice, votre lumière s'approchera de mon cœur, et toute complaisance en moi-même, si petite qu'elle soit, sera engloutie et disparaîtra à jamais dans l'abîme de mon néant.

Là, vous me découvrez moi-même à moi, et ce que je suis, ce que j'ai été, où j'en suis venu : — « Car je ne suis rien, et je l'ignorais [1]. »

Si vous me laissez à moi-même, que suis-je ? Néant, rien qu'infirmité. Mais jetez un seul regard sur moi, à l'instant me voilà fort et rempli d'une nouvelle joie.

Étonnante merveille, que je sois ainsi tout à coup relevé et soutenu si tendrement dans les bras de votre miséricorde, moi qui, par mon propre poids, gravite toujours vers la terre !

C'est l'effet de votre amour, qui me prévient gratuitement, qui m'assiste dans l'infinité de mes besoins, qui me garde des derniers périls ; et, à dire vrai, me délivre de maux sans nombre.

Car, en m'aimant d'un amour déréglé, je me suis perdu ; mais en ne cherchant, en n'aimant que vous seul, je vous trouve, je me trouve moi-même, et, par cet amour, je m'abîme davantage dans la profondeur de mon néant.

Doux Seigneur, vous faites pour moi infiniment

[1] Ps. LXXII, 22.

plus que je ne mérite, plus que je n'ose espérer ou demander.

Soyez béni, mon Dieu; car, tout indigne de grâce que je suis, votre généreuse et infinie bonté ne cesse de faire du bien, même aux ingrats, et à ceux qui s'éloignent tant de vous.

Ramenez-nous à vous, afin que nous soyons reconnaissants, humbles et pieux, parce que vous êtes notre salut, notre vertu et notre force.

« O vérité, lumière de mon cœur, ne laissez pas la parole à mes ténèbres. Entraîné au courant de l'instabilité, la nuit m'a pénétré; mais c'est du fond de ma chute que je me suis senti renaître à votre amour. Égaré, j'ai retrouvé votre souvenir; j'ai entendu votre voix me rappeler, et la révolte tumultueuse de mes péchés me permettait à peine de l'entendre. Et me voici maintenant tout en nage, hors d'haleine, revenu à votre fontaine sainte. Oh! ne souffrez pas qu'on m'en repousse. Que je m'y désaltère, que j'y puise la vie! Car je ne suis pas ma vie à moi-même: quand je vivais mal, j'ai bien pu être ma mort; mais ce n'est qu'en vous que je puis revivre. Parlez-moi; instruisez-moi vous-même. »

S. AUGUSTIN; *Confess.*, liv. XII, ch. X.

CHAPITRE IX.

Rapporter tout à Dieu, comme à notre fin dernière.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, je dois être ta fin suprême et dernière, si véritablement tu désires être heureux.

Cette pensée purifiera ton amour, que son inclination vicieuse abaisse trop souvent vers lui-même et vers les créatures.

Car, si tu te recherches en quelque chose, soudain en toi-même tu n'es plus que langueur et aridité.

Rapporte donc principalement tout à moi, parce que je suis celui qui t'a tout donné.

Considère les choses comme découlant, chacune, du souverain bien, et dès lors devant toutes se ramener à moi, comme à leur origine.

En moi, comme en une vive source, petit et grand, pauvre et riche puisent l'eau vive ; et ceux qui attachent leur liberté et leur cœur à mon service recevront grâce sur grâce.

Mais celui qui, hors de moi, cherchera sa gloire, ou, dans tout autre bien, sa jouissance, ne s'établira jamais dans la véritable joie ; son cœur ne sera jamais

au large; il ne trouvera qu'obstacles et angoisses.

Garde-toi donc de t'approprier aucun bien, d'attribuer à aucun homme sa vertu; mais donne tout à Dieu, sans qui l'homme n'a rien.

C'est moi qui ai tout donné, c'est moi qui veux tout avoir, et je réclame, avec la dernière rigueur, les actions de grâces qui me sont dues.

Voici la vérité qui dissipe la vanité de la gloire.

Et là où pénètre la grâce céleste avec le véritable amour, il n'y a plus ni envie, ni resserrement de cœur; l'amour-propre est dépossédé.

Car la charité divine triomphe de tout, elle étend toutes les puissances de l'âme.

Si tu as la vraie sagesse, en moi seul tu trouveras la joie, en moi seul ton espérance; car nul n'est bon que Dieu seul, qu'il faut en tout et par-dessus tout bénir et glorifier.

« N'est-ce pas assez pour toi de ces immenses bienfaits de ton Créateur pour lui rendre de perpétuelles actions de grâces, et acquitter la dette d'un éternel amour, quand tu te considères amené du néant, ou plutôt de la boue à ce faîte sublime, où sa bonté, dès le principe même de la création, t'élève? Fais passer dans ta vie les sentiments des Saints. Or, que dit-on d'un Saint? quelle est sa gloire? Écoute : *De tout son cœur il loua le Seigneur.* Voilà pourquoi tu es créée, ô mon âme; voilà le service que tu dois faire. Car à quelle fin Dieu eût-il si magnifiquement privilégié ta nature, s'il n'eût voulu que sa gloire fût l'objet conti-

nuel de tes méditations ? C'est donc pour louer ton Créateur que tu as été créée, afin qu'en te livrant à ses louanges, tu montes incessamment vers lui, ici-bas, par les œuvres de justice, et que, dans l'avenir, tu obtiennes une vie bienheureuse. Car ce saint emploi nous assure, dès aujourd'hui, la justice, et demain, la béatitude. Mais si tu le loues, c'est de tout ton cœur, c'est avec amour qu'il faut le louer. Voilà le précepte donné aux Saints : *De tout son cœur il loue le Seigneur; il aime le Dieu qui l'a fait.* Loue donc, et loue de tout ton cœur, et celui que tu loues, aime-le ; car c'est pourquoi tu es faite, pour louer et pour aimer. Il loue aussi, mais il ne loue pas de tout son cœur, celui que la prospérité engage à bénir Dieu, et que l'adversité détourne de ce devoir. Il loue encore, mais il n'aime pas, celui qui, en louant Dieu, recherche autre chose que Dieu même. Loue donc, et loue dignement; qu'il n'y ait en toi ni soin, ni intention, ni pensée, ni préoccupation d'esprit qui soit vide de louange à Dieu; que rien ne t'éloigne ou te retire de ces louanges, ni succès, ni disgrâce. C'est ainsi que tu loueras Dieu de tout ton cœur; mais quand tu l'auras loué ainsi, loué avec amour, tu ne lui demanderas rien que lui-même, afin que lui-même soit le terme de ton désir, la récompense de ton travail, ta consolation dans cette vie, qui passe comme l'ombre, ta possession dans la vie éternelle. Oui, c'est pour cela que tu as été faite, pour le louer sans fin ; et c'est ce que tu comprendras plus pleinement, quand, ravie dans les béatitudes de la claire vue, tu te verras, de rien que tu étois, si parfaitement heureuse, et, pour cet ineffable bonheur, créée, appelée, justifiée, glorifiée. Une telle pensée t'inspirera un infatigable désir de louer éternellement celui de qui, par qui et en qui tu jouiras avec transports de tant de biens immuables et infinis. »

S. ANSELME : *Méditation*, I, § 2.

CHAPITRE X.

Qu'il est doux de servir Dieu en méprisant le monde!

LE FIDÈLE.

Je vais parler encore Seigneur; et je ne me tairai pas. Je dirai à l'oreille de mon Dieu, mon Seigneur et mon Roi, qui êtes au plus haut des cieux :

« Oh! quelle abondance infinie de douceurs vous avez réservée pour ceux qui vous craignent[1] ! » Et qu'êtes-vous donc pour ceux qui vous aiment? Qu'êtes-vous pour ceux qui de tout leur cœur vous servent?

C'est vraiment une ineffable douceur, que cette contemplation de vous-même, que vous accordez à ceux qui vous aiment.

Et voici où vous m'avez particulièrement témoigné la tendresse de votre amour : je n'étais pas, et vous m'avez fait; j'errais loin de vous, et vous m'avez ramené pour vous servir, et vous m'avez commandé de vous aimer.

[1] Ps. xxx, 20.

O source de l'amour éternel, que dirai-je de vous?

Comment pourrai-je vous oublier, vous qui avez daigné vous souvenir de moi, lorsque j'étais déjà dans la corruption et la mort ; votre miséricorde envers votre serviteur s'est élevée au delà de toute espérance; votre grâce et votre amour se sont épanchés sur lui au delà de tous ses mérites.

Que vous rendrai-je pour une telle faveur? car cela n'est pas donné à tous, de tout quitter, de renoncer au siècle, et d'embrasser la vie monastique.

Eh! que fais-je donc de si grand en vous servant, vous que toute créature est tenue de servir?

Non, ce me doit sembler peu de chose que je vous serve; mais cela me paraît grand et merveilleux, que cet être, si pauvre et si indigne, vous daigniez le recevoir à votre service, et l'associer à vos bien-aimés serviteurs.

Oh! tout ce que j'ai et par où je vous sers, tout cela est vôtre; et cependant c'est vous, au contraire, qui me servez plus que je ne vous sers.

Ce ciel, cette terre, vous les avez créés pour le service de l'homme, et, dociles, ils exécutent chaque jour ce que vous leur avez commandé.

Cela même est peu : n'avez-vous pas créé et disposé au besoin de l'homme le ministère des anges?

Mais voilà qui surpasse tout : vous daignez servir

l'homme, et vous promettez de vous donner vous-même à lui.

Que vous rendrai-je pour ces mille biens? Que ne puis-je vous servir tous les jours de ma vie?

Ah! si, du moins un seul jour, je pouvais vous servir dignement!

En vérité, vous êtes digne de tout service, de tout honneur, et d'une louange éternelle.

En vérité, vous êtes mon Seigneur, et je suis votre pauvre serviteur, obligé à vous servir de toutes mes forces, à vous louer sans me lasser jamais.

Ainsi je veux, ainsi je désire; à tout ce qui me manque, daignez vous-même suppléer.

Quel honneur, quelle gloire de vous servir et de tout mépriser pour vous!

Ceux-là recevront une grâce abondante, qui se seront soumis de gré à votre joug très-saint.

Ceux-là trouveront les suaves consolations de l'Esprit-Saint, qui, pour votre amour, ont rejeté tout plaisir charnel.

Ceux-là vont obtenir une grande liberté d'esprit, qui, pour la gloire de votre nom, entrent dans la voie étroite, laissant derrière eux tous les soins du monde.

O douce et charmante servitude de Dieu, par elle l'homme devient véritablement libre et saint.

O état sacré de l'esclavage religieux, qui rend l'homme égal aux anges, agréable à Dieu, terrible aux démons, respectable à tous les fidèles!

O joug digne d'être embrassé et incessamment désiré ! joug qui nous mérite le souverain bien, et nous assure les joies dont la durée est infinie !

« La première dette que l'homme contracte en venant au monde est vers Dieu, auquel il doit la reconnoissance de créature à Créateur, et en cette qualité un culte et une offrande de ce qu'il a reçu de lui, c'est-à-dire de sa vie, ne l'employant que pour le service de celui duquel il la tient: afin que l'ayant reçue sans la mériter, il la mérite en la retenant et n'en usant qu'à son service. Car c'est une créance que nous avons très-bien fondée, que nous ne sommes pas seulement sortis et comme éclos par la chaleur de son amour, mais encore pour lui servir. Et c'est rencontrer le dessein du Créateur et penser hautement de notre fin que de se persuader que, quand il voulut former l'homme, il le tira du sein de sa bonté pour se faire aimer. Tellement que notre premier et principal soin doit être de servir à Dieu, et le second à notre âme, afin que celle dont nous tirons le plus grand aide après Dieu, n'ait pas la dernière de nos pensées, et que son salut, qui n'a rien de comparable, tienne le premier rang chez elle-même. C'est à quoi notre industrie doit travailler, de ne penser pas seulement à assurer ce qui est le meilleur en toutes sortes de respects, mais ce qui l'est uniquement. Ce n'est pas trop que de donner le tout pour le tout. — Pourtant donnons à Dieu les premiers honneurs, et les seconds à notre âme. Ces devoirs se suivent de si près qu'ils se touchent, si bien que l'un et l'autre nous étant très-importants, ils sont néanmoins si heureusement unis, que qui s'acquitte de l'un se désoblige de l'autre. Car quiconque rend à Dieu ce qui lui appartient met son salut en assurance, et qui pense à

sauver son âme a déjà satisfait à Dieu. Ainsi les deux choses qui nous doivent être les plus recommandées et sembloient néanmoins devoir partager nos soins les abrégent, se trouvant enclavées l'une dans l'autre : la bonté de notre Créateur ayant voulu que ce qui sert à nos intérêts lui serve aussi pour une offrande et pour un sacrifice très-agréable. »

S. EUCHER ; *Lettre à Valérien : Du mépris du monde.*
(Ancienne traduction, Paris, 1627.)

CHAPITRE XI.

Il faut examiner et modérer les désirs du cœur.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, il te reste à apprendre bien des choses que tu ne sais pas encore assez.

LE FIDÈLE.

Quoi, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

Apprends à conformer entièrement le désir de ton cœur à mon bon plaisir. Cesse d'être l'amant de toi-même, pour devenir l'amant, le zélateur jaloux de ma volonté,

Souvent tes désirs t'enflamment et t'emportent

violemment; mais vois si c'est ma gloire ou ton propre intérêt qui te touche davantage.

Si tu t'émeus pour ma cause, tu seras content, quoi que j'en ordonne; mais s'il se cache en toi quelque secrète recherche de toi-même, là est l'obstacle, là est le fardeau.

Prends donc garde de trop t'arrêter sur un désir que tu auras formé en toi-même, sans me consulter, de peur que plus tard ne survienne le repentir et le dégoût de ce que tu avais d'abord aimé et recherché comme le meilleur.

Car toute affection qui semble bonne n'est pas aussitôt à suivre.

Parfois, il convient de mettre quelque frein même au saint élan de ton zèle et de tes désirs, de peur que l'empressement ne dissipe ton esprit, qu'une ardeur déréglée ne scandalise les autres, ou que leur résistance même ne te jette soudain dans le trouble et l'abattement.

Parfois aussi, il faut user de violence, lutter virilement contre les désirs sensibles, sans prendre garde à ce que la chair veut ou ne veut pas, et travailler surtout à la réduire, malgré sa répugnance, sous la loi de l'esprit.

Elle doit être châtiée sans relâche et courbée sous le joug, jusqu'à ce qu'elle se prête à tout, qu'elle apprenne à se contenter de peu, à se plaire aux choses les plus simples, à accueillir tout accident sans murmure.

« Ne vous laissez pas aller, dit l'Écriture, à vos désirs déréglés. » Ce doit être là notre unique soin. Tant que nous serons dans ce corps mortel, nous serons exposés aux désirs déréglés ; et toute notre fidélité consiste à ne pas nous y abandonner. Travaillons à demeurer fermes dans l'heureux esclavage de notre Dieu, où nous a fait entrer la liberté que Jésus-Christ nous a acquise. Et pour cela obéissons à la loi de Dieu, selon l'esprit. Ne nous livrons point à nos passions, car rien ne les fortifie tant. Et après les avoir ainsi fortifiées, quel moyen de vaincre ces ennemis nourris dans notre sein et forts de nos propres forces contre nous-mêmes? Quelle est donc cette liberté entière et parfaite dans le Seigneur que promettoit Jésus-Christ quand il disoit : *Lorsque le Fils vous aura délivrés, c'est alors que vous serez véritablement libres ?* Et quand jouirons-nous de cette liberté pleine et parfaite? Ce sera quand il n'y aura plus de combats en nous, et que la mort, cet ennemi de l'homme, qui doit être le dernier détruit, sera anéantie. Mais il faut auparavant que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Et alors s'accomplira cette parole de l'Écriture : La mort a été absorbée par la victoire, et nous pourrons lui dire : O mort ! qu'est devenu ce combat que tu entretenois entre notre âme et notre corps? Qu'est-ce à dire: qu'est devenu ce combat ? C'est que la chair a en nous des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit des désirs contraires à ceux de la chair, pendant que nous vivons encore dans la chair du péché. Mais lorsque nous vivrons pour ne plus mourir, nous dirons à la mort en lui insultant : Qu'est devenu ce combat que tu entretenois entre notre âme et notre corps ? parce que nous vivrons en celui qui est mort et qui est ressuscité pour nous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux. Nous sommes tous blessés. Ayons recours à ce charitable médecin de l'Évan-

gile, et prions-le qu'il nous porte dans l'hôtellerie pour nous panser et nous guérir. Car celui qui nous promet de nous guérir est le même qui eut compassion de l'homme qu'il trouva sur le chemin, que les voleurs avoient blessé et laissé à demi mort. Il mit de l'huile et du vin dans ses plaies, et, après les avoir pansées, il le plaça sur son cheval, le conduisit à l'hôtellerie, et recommanda à l'hôte d'en avoir grand soin. Quel pensez-vous que soit cet hôte ? C'est peut-être celui qui disoit de lui-même : Nous sommes comme les envoyés de Jésus-Christ. Et les deux pièces d'argent que donne ce médecin à l'hôte du blessé sont apparemment les deux grands préceptes de la charité qui renferment toute la loi et les prophètes. L'Église est donc ici-bas l'hôtellerie, où nous devons trouver la guérison de nos plaies pendant le temps que nous sommes voyageurs ; et elle sera dans le ciel l'héritage bienheureux que nous posséderons, lorsque le voyage sera fini. »

S. AUGUSTIN ; *sur l'Évangile de saint Jean, Traité* XLI, § XII, XIII (anc. traduct.) Paris, 1700.

CHAPITRE XII.

Il faut se former à la patience et lutter contre les passions.

LE FIDÈLE.

J'entends, Seigneur mon Dieu, la patience m'est très-nécessaire, car il survient en cette vie beaucoup d'adversités.

Et quoi que j'imagine pour m'établir dans la paix, ma vie ne peut être sans combat et sans douleur.

JÉSUS-CHRIST.

Il est ainsi, mon fils ; mais c'est ma volonté que tu ne cherches point une telle paix, vide de tentations, exempte de contrariétés.

Crois au contraire avoir trouvé la paix, quand différentes peines t'exerceront, quand mille contradictions te mettront à l'épreuve.

Si tu dis que tu ne peux tant souffrir, comment plus tard supporteras-tu le feu du purgatoire?

Entre deux maux, il faut toujours élire le moindre.

Donc, afin d'échapper aux supplices à venir, apprends, pour l'amour de Dieu, à porter en patience les maux présents.

Penses-tu que les hommes du siècle n'aient point ou n'aient que peu à souffrir? C'est ce que tu ne trouveras pas, quand même tu t'adresserais aux plus efféminés.

Mais ils ont, dis-tu, mille plaisirs, ils suivent leurs propres volontés : aussi, ils ne sentent guère le poids de leurs souffrances.

Soit, je l'accorde; qu'ils aient tout à leur gré; mais, à ton avis, combien cela durera-t-il?

Voilà qu'ils vont s'évanouir comme un peu de fumée, ces opulents du siècle; et il ne restera pas un souvenir de leurs joies passées.

Et durant leur vie même, ils ne s'y reposent point sans amertume, sans ennui, sans terreur.

Car, de l'objet de leur joie, ils recueillent souvent le châtiment et la douleur.

Et c'est justice qu'entraînés, contre l'ordre, à la recherche et à la poursuite des plaisirs, ils n'en épuisent point la coupe sans confusion et sans amertume.

Oh ! tous ces plaisirs, qu'ils sont courts, qu'ils sont faux, qu'ils sont déréglés et honteux !

Mais, ivres et aveugles, les hommes perdent l'intelligence, et, comme les animaux stupides, pour le triste amusement de cette misérable vie, ils affrontent la mort de l'âme.

Pour toi, mon fils, « ne marche pas à la suite de tes convoitises, et détourne-toi de ta volonté. »

« Que le Seigneur soit tes délices, et il t'accordera les demandes de ton cœur [1]. »

Veux-tu posséder la joie véritable et l'abondance de mes consolations? Eh bien! dans le mépris de toutes les choses de la terre, dans le retranchement de tous les grossiers plaisirs, tu trouveras ma bénédiction et le trésor de mes grâces.

Et plus tu te sépareras des consolations que donne la créature, plus les miennes auront pour toi de douceur et de puissance.

Mais tu n'y arriveras pas d'abord sans quelque tristesse, sans labeur de combat.

L'accoutumance enracinée résistera, mais elle sera vaincue par une meilleure.

[1] Eccli., XVIII, 30. — Ps. XXXVI, 4.

La chair murmurera, mais elle sera domptée par la ferveur de l'esprit.

Tu sentiras le souffle et l'aiguillon de l'antique serpent; mais tu le chasseras par la prière, et te livrant d'ailleurs à quelque œuvre utile, tu lui fermeras la principale entrée de l'âme.

« L'homme qui passe ses jours dans la langueur et la négligence se trompe lui-même; il oublie les biens que Dieu prépare aux justes et les supplices qui attendent les pécheurs; il se repaît, loin de toute crainte salutaire. Dans un tel homme, l'Ennemi pervers développe toutes les convoitises charnelles; et cet homme désormais n'a pas plus d'intelligence que la porte d'une ville pour remarquer qui entre et qui sort. La concupiscence, entrée dans son esprit, couvre ses yeux d'un voile. Mais l'Ennemi assiége diversement les hommes engagés dans la lice. Avant la consommation du péché, il en diminue infiniment la gravité à leurs yeux; et surtout il atténue le crime de la volupté, comme s'il ne s'agissait que de répandre un vase d'eau froide.... Mais le crime est-il consommé, il l'exagère avec malice; il l'élève entre les mains du coupable. Que dis-je ? soulevant contre lui les flots du désespoir, il lui oppose des images, des paroles menaçantes : Qu'as-tu fait, lui dit-il, vain et inutile ouvrier ? Je vais te découvrir à quoi ton œuvre ressemble. C'est comme si un homme eût planté une vigne, et qu'après l'avoir gardée et cultivée avec soin, la vendange faite et les vases remplis de vin, se levant tout-à-coup, il saisissait une hache, brisait ses tonneaux et répandait le vin pour le perdre. C'est l'image de ton œuvre. Voilà ce que le détestable

esprit du mal souffle à la pensée de l'homme pour le précipiter dans l'abîme du désespoir. Aussi, prévoyant les piéges de l'ennemi, ô frère bien-aimé! fuis le péché. Et s'il vient à te surprendre, ne demeure pas dans ta faute; mais relève-toi et retourne vers le Seigneur ton Dieu, reviens à lui de tout ton cœur, afin que ton âme soit sauvée. Dis à la pensée mauvaise : Oui, j'ai brisé les vases, j'ai perdu le vin, mais la vigne est encore debout, et le Seigneur est patient dans sa miséricorde et sa justice. J'espère, avec l'aide de sa grâce, garder encore et cultiver ma vigne, et remplir comme par le passé mes vases de son vin. Le Seigneur ne dit-il pas par le prophète Isaïe : « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate teinte deux fois, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme la pourpre, je les blanchirai comme la laine. Si vous voulez, si vous m'écoutez, vous jouirez des biens de la terre. Si vous ne voulez pas, si vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera. C'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche. » Gloire à lui dans les siècles des siècles. »

S. EPHREM; *De passionibus ac perturbationibus animi*. Paræ-nesis XXXII. (Opp., t. II, p. 123.)

CHAPITRE XIII.

De l'obéissance de l'humble sujet, à l'exemple de Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, celui qui cherche à se soustraire à l'obéissance, soi-même se soustrait à la grâce, et qui

cherche les biens particuliers, perd les biens communs à tous.

Ne pas se soumettre volontiers et de cœur à son supérieur, c'est un signe que la chair n'est pas encore parfaitement obéissante, mais que souvent elle murmure et se révolte.

Apprends donc à obéir promptement à ton supérieur, si tu veux réduire ta chair.

Car l'ennemi du dehors est plus vite vaincu, si l'homme n'est pas ravagé au dedans de lui-même.

Il n'est pas pour ton âme d'ennemi plus terrible et plus dangereux que toi, quand tu ne t'accordes pas avec l'esprit.

Il faut absolument que tu prennes un véritable mépris pour toi-même, si tu veux obtenir la victoire sur la chair et le sang.

C'est parce que tu t'aimes encore d'un amour déréglé, que tu trembles de t'abandonner sans réserve à la volonté des autres.

Et cependant est-ce un si grand effort que toi, poudre et néant, tu te soumettes à l'homme pour Dieu, quand, moi, le Tout-Puissant, le Très-Haut, moi qui ai tout créé de rien, je me suis, pour toi, humblement soumis à l'homme?

Je me suis fait le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité te donnât la victoire sur ton orgueil.

Apprends à obéir, poussière! Apprends à t'humi-

lier, terre et fange! à t'abaisser sous les pieds de tous.

Apprends à briser tes volontés, à tendre les mains à toute chaîne.

Emporte-toi contre toi-même, ne souffre pas que l'enflure de l'orgueil vive en toi; mais rends-toi si humble, si petit, que tous puissent marcher sur toi et te fouler aux pieds, comme la boue des places publiques.

Homme néant, qu'as-tu à te plaindre? Qu'as-tu à répondre, vil pécheur, à ceux qui t'accusent, toi qui as tant de fois offensé Dieu, et tant de fois mérité l'enfer?

Ma clémence t'a épargné, car ton âme a été précieuse à mes yeux; je veux que tu connaisses mon amour, et que toujours reconnaissant de mes bienfaits, toujours soumis et vraiment humble, tu opposes la patience aux mépris.

« Le huitième jour, l'enfant est circoncis et appelé Jésus, tant il est empressé de répandre pour toi le prix de son sang, et de se montrer ton véritable Sauveur, ce Sauveur promis à tes pères, en tout semblable à eux, hors l'ignorance et le péché. C'est pourquoi il accepte le sceau de la circoncision, comme à son avénement il apparaît dans la ressemblance de la chair du péché, afin que du sein du péché même il condamne le péché, qu'il devienne notre salut et notre éternelle justice, plaçant son berceau dans l'humilité, qui est la racine et la sauvegarde des vertus. Et

toi tu t'élèves dans l'orgueil, toi, terre et cendre? L'Agneau innocent, qui efface les péchés du monde, ne repousse point le fer brûlant de la circoncision; et toi, pécheur que tu es, présumant de ta justice, tu fuis le remède du salut éternel, où tu ne pourras jamais arriver, si tu ne consens à suivre dans la bassesse ton humble Sauveur. »

S. BONAVENTURE; *Lignum vitæ.* (Opp., in-fol., t. VII, p. 404.)

CHAPITRE XIV.

Considérer les saints jugements de Dieu, de peur de tirer vanité des bonnes œuvres.

LE FIDÈLE.

Vous faites tonner sur moi vos jugements, Seigneur; mes os pénétrés d'épouvante tremblent; mon âme est dans une terreur profonde.

Frappé de stupeur, je considère que « les cieux mêmes ne sont pas purs à vos yeux. »

Si « vous avez trouvé le mal en vos anges[1], » et si vous ne les avez pas épargnés, que sera-ce de moi?

« Les étoiles sont tombées du ciel[2], » et moi, poussière, de quoi puis-je présumer?

Ceux dont les œuvres paraissaient dignes de louange sont tombés au plus bas : ceux qui parta-

[1] Job., XV, 15; IV, 18. — [2] Apoc., VI, 13.

geaient le pain des anges, je les ai vus se repaître du gland des pourceaux.

Il n'est donc point de sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main.

Il n'est point de sagesse utile, si vous cessez de la gouverner;

Point de force secourable, si vous cessez de la soutenir;

Point de chasteté assurée, si vous ne la protégez;

Point de vigilance humaine qui ne soit vaine, si votre sainte vigilance ne l'assiste.

Délaissés, nous sommes engloutis, nous périssons; visités, nous nous relevons et nous vivons.

Nous ne sommes qu'instabilité, mais c'est vous qui nous raffermissez; nous ne sommes que tiédeur, mais c'est vous qui nous embrasez.

Oh! que je dois avoir de moi-même d'humbles et basses pensées! Que je dois compter pour rien ce peu de bien qui paraît être en moi!

Oh! que je dois m'incliner profondément devant l'insondable abîme de vos jugements, Seigneur, abîme où je me trouve n'être que néant et encore néant!

O poids immense! ô mer innavigable, où de moi je ne retrouve rien que néant! dans l'abîme de tout, néant!

Où donc est l'asile de la vaine gloire? Où, cette confiance que la vaine gloire inspire?

Toute vaine gloire est engloutie dans la profondeur de vos jugements sur moi!

Qu'est-ce que toute chair en votre présence? « L'argile va-t-elle s'élever contre le potier qui la forme[1]? »

Comment une vaine louange peut-elle élever celui dont le cœur est en vérité soumis à Dieu?

Le monde entier ne saurait exalter celui que la Vérité a mis à ses pieds; et les applaudissements des hommes ne toucheront pas celui qui affermit en Dieu toute son espérance.

Car ceux même qui parlent, que sont-ils? un néant! Ils vont s'évanouir avec le son de leurs paroles! mais « la vérité du Seigneur demeure éternellement[2]. »

« Rien ne nous peut persuader davantage combien nous avons sujet de pleurer nos fautes par des larmes vraiment efficaces et par la vive douleur d'une salutaire pénitence, que l'histoire que je m'en vais rapporter.... Un religieux nommé Estienne, qui avoit passé plusieurs années dans le monastère, s'y étoit rendu éminent par ses jeûnes et par ses larmes, et y avoit enrichi son âme de plusieurs autres insignes vertus. Mais ayant un grand amour pour la vie solitaire et érémitique, il se retira dans une cellule, vers la descente de la montagne sainte de Coreb, où le prophète Élie fut autrefois honoré de la vue de Dieu. Et de-

[1] Isai., XXIX, 16. — [2] Ps. CXVI, 2.

puis, cet homme vraiment illustre, voulant embrasser une pénitence encore plus austère et plus laborieuse, se retira au quartier des Anachorètes, nommé Siden, et y vécut durant plusieurs années dans la plus étroite et la plus sévère discipline. Car ce lieu étoit dépourvu de toute consolation humaine et presque inaccessible à tous les hommes, étant éloigné d'environ soixante-dix milles de toute bourgade. Mais ce bon vieillard revint vers la fin de sa vie à sa première cellule, qui étoit en la sainte montagne de Coreb, où il avoit avec lui deux disciples de Palestine qui étoient fort pieux.... Quelques jours après, il tomba malade de la maladie dont il mourut. La veille du dernier jour de sa vie, il eut un ravissement d'esprit, et ayant les yeux ouverts, il regardoit à droite et à gauche des deux côtés de son lit, et comme s'il eût vu des personnes qui lui fissent rendre compte de ses actions; il répondoit si haut, que tous ceux qui étoient présents l'entendoient. Et lui disoit tantôt : Oui, je le confesse, cela est vrai; mais j'ai jeûné tant d'années pour expier cette faute. Tantôt il disoit : Cela n'est pas vrai; il est certain que vous mentez : je ne l'ai point fait. Et tantôt : pour cela, je le confesse, vous dites vrai; mais j'en ai pleuré, mais j'en ai fait pénitence par plusieurs services que j'ai rendus aux religieux. Puis, il disoit de nouveau: Cela n'est point vrai, vous êtes des imposteurs. Mais sur d'autres accusations: Cela est vrai, et je n'ai rien à dire touchant ce point. Mais Dieu est miséricordieux. Certes, ce jugement invisible et sévère étoit un spectacle qui causoit de l'horreur et de l'effroi. Et ce qu'il y avoit de plus terrible, c'est qu'ils l'accusoient même des choses qu'il n'avoit point faites. O mon Dieu ! si un solitaire et un anachorète déclare qu'il n'avoit rien à répondre touchant quelques-uns de ses péchés dont on l'accusoit, quoiqu'il eût passé environ quarante ans dans la vie religieuse et solitaire et qu'il eût le don des larmes, malheur sur moi ! malheur sur moi, misérable ! Mais d'où

vient qu'alors il n'objectoit point aux démons cette parole d'Ézéchiel : « Je vous jugerai selon l'état où je vous trouverai, dit le Seigneur ? » Certes, il ne put alléguer rien de semblable pour sa défense. Gloire soit rendue à Dieu qui seul en sait la raison. »

S. JEAN CLIMAQUE ; *Échelle sainte,* VIIe degré.

CHAPITRE XV.

Comment il faut régler ses actions et ses paroles, quand l'âme ressent un désir.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, dis en toute chose : Seigneur, si tel est votre bon plaisir, qu'il soit ainsi.

Seigneur, si votre gloire y est intéressée, que cela se fasse en votre nom.

Seigneur, si vous reconnaissez que cela me soit bon, si vous jugez que cela me soit utile, donnez-moi d'en user pour votre gloire.

Mais si vous prévoyez qu'il me nuise et ne serve point au salut de mon âme, ôtez de moi un tel désir.

Car tout désir n'est pas de l'Esprit-Saint, lors même qu'aux yeux de l'homme il paraît juste et bon.

Il est difficile de discerner avec vérité si c'est le bon Esprit ou le mauvais qui te suggère tel ou tel désir, ou bien si ton propre esprit te l'inspire.

Plusieurs à la fin se sont vus trompés, qui d'abord paraissaient être conduits par le bon Esprit.

C'est donc toujours avec la crainte de Dieu et l'humilité du cœur qu'il faut désirer et demander tout ce qui se présente à l'esprit comme désirable; c'est surtout dans le détachement de soi-même qu'il faut tout remettre à ma disposition, et dire :

Seigneur, vous savez lequel est le meilleur : que ceci ou cela soit, selon votre volonté.

Donnez ce que vous voulez, autant que vous le voulez, et quand vous le voulez.

Faites à mon égard selon vos vues, comme il vous plaît, et à votre plus grande gloire.

Placez-moi où vous voulez, et agissez librement avec moi en toutes choses.

Je suis en votre main, tournez et retournez-moi sur moi-même.

Me voici, je suis votre esclave, prêt à tout; car je ne désire pas vivre à moi, mais à vous; plaise à votre bonté que ce soit dignement et parfaitement !

PRIÈRE.

Accordez-moi votre grâce, ô doux Jésus, « afin qu'elle soit avec moi et qu'avec moi elle travaille[1], » qu'avec moi elle persévère jusqu'à la fin.

Donnez-moi de désirer et de vouloir ce qui vous est le plus à gré, le plus à cœur.

[1] Sap., IX, 10.

Que votre volonté soit la mienne, et que ma volonté suive toujours la vôtre, qu'elle s'y conforme fidèlement.

Que vouloir ou ne vouloir pas, soit toujours en moi de même qu'en vous, et que je ne puisse rien vouloir ou non vouloir, hors ce que vous voudrez ou ne voudrez.

Donnez-moi de mourir à tout ce qui est au monde; que pour vous j'aime à être méprisé et ignoré du siècle.

Donnez-moi, au-dessus de tout ce que l'on désire, de trouver en vous mon repos, en vous l'apaisement de mon cœur.

Vous êtes la véritable paix du cœur, vous êtes son seul asile; hors de vous, il n'y a que peines et inquiétude.

« Dans cette paix, » dans cette unité, c'est-à-dire en vous seul, éternel et souverain bien, « oh! que je m'endorme et me repose! » Ainsi soit-il[1]!

« Tous ceux qui désirent de connoître quelle est la volonté de Jésus-Christ doivent avoir soin auparavant de mortifier la leur propre, et après avoir offert à Dieu leurs prières avec une foi vive et une innocente simplicité, consulter leurs pères et leurs frères avec un cœur humble, une pleine confiance en leur sagesse, et recevoir leurs avis

[1] Ps. IV, 10.

comme s'ils sortoient de la bouche de Dieu même, quand ils les trouveroient contraires à leur propre sentiment et à leur propre inclination, et quand ceux qu'ils auroient consultés ne seroient pas fort spirituels. Car Dieu est trop juste pour permettre que des âmes qui, avec une ferme foi et une sainte innocence, se sont humblement soumises au conseil et au jugement d'autrui, se trouvent trompées, parce qu'encore que ceux qu'elles consultent soient dépourvus de lumière et de prudence, néanmoins c'est Dieu qui d'une manière intellectuelle et invisible parle par leur bouche. Ceux qui marchent par cette voie et qui suivent cette règle sans hésiter sont remplis d'une parfaite humilité. Car, si la harpe de David lui servoit, comme il dit lui-même, à déclarer ses pensées et ses prophéties, combien croyez-vous qu'un esprit raisonnable et une âme agissante par sa lumière peuvent nous parler plus utilement que des cordes muettes et inanimées? — Il s'en est trouvé plusieurs qui, par une trop grande complaisance qu'ils avoient en leur propre jugement, n'ayant pas encore été assez heureux pour entrer dans cette conduite humble et spirituelle, qui est tout ensemble et très-facile et très-sainte, et s'étant efforcés de connoître par eux-mêmes et dans eux-mêmes ce qui est agréable à Dieu, nous ont rapporté sur ce sujet beaucoup de manières différentes d'acquérir ce discernement par notre propre lumière. Il s'en est trouvé d'autres qui, désirant de connoître en quelques rencontres particulières quelle étoit la volonté de Dieu, ont renoncé à toute passion, et après lui avoir présenté toutes les pensées de leur esprit, combattu de raisons contraires, lui avoient offert durant quelques jours, dans une ardente prière, leur âme toute nue et toute dépouillée de leur propre volonté et avoient reçu une claire connoissance de la sienne.... — D'autres ont jugé, par les troubles et les obstacles dont ils se sont vus combattus après leur résolution prise, que ce qu'ils avoient fait étoit conforme à la

volonté divine, suivant cette parole de l'Apôtre : *Nous avons voulu diverses fois vous aller visiter ; mais le démon nous en a toujours empêché.* D'autres, au contraire, ont jugé par l'assistance inespérée qu'ils recevoient de Dieu dans l'exécution de leur dessein qu'il étoit conforme à sa volonté, selon cette parole que Dieu coopère avec tous ceux qui se proposent de faire une bonne œuvre.... C'est une marque qu'un esprit n'est pas éclairé de la lumière divine et qu'il est rempli de vanité, lorsque, demeurant longtemps irrésolu dans ses jugements, il est longtemps sans se déterminer à prendre quelque parti. Comme Dieu est tout juste, il ne ferme point la porte de sa miséricorde à ceux qui y frappent avec humilité. — Nous devons, en toute rencontre, examiner devant Dieu quelle est notre intention et notre but. Car toutes les choses où nous agissons avec la pureté d'un cœur entièrement dégagé de toute passion et de tout intérêt et que nous faisons véritablement et uniquement pour Dieu, et non pour quelque autre fin que ce puisse être, quoiqu'en elles-mêmes elles ne soient pas tout à fait saintes, Dieu ne laissera pas de nous en récompenser commes les ayant faites saintement. — Voilà ce que nous devons rechercher et examiner devant Dieu. Car, si nous voulons trop entrer dans le secret de sa volonté, cette recherche étant trop au-dessus de nous n'aura qu'une dangereuse fin. Les jugements de Dieu sur nous sont aussi impénétrables qu'ineffables. Il veut souvent, par une sage dispensation de sa providence, que sa volonté nous soit cachée, sachant que, quand elle nous seroit connue, nous ne la suivrions pas, et qu'ainsi cette connoissance ne nous serviroit que pour attirer sur nous de plus sévères châtiments de sa justice. »

S. JEAN CLIMAQUE ; *Échelle sainte,* XXVIe degré.

CHAPITRE XVI.

Ne se consoler qu'en Dieu.

LE FIDÈLE.

Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, ce n'est pas ici que je l'attends, mais dans l'avenir.

Quand je posséderais seul toutes les consolations du monde, quand je jouirais de toutes ses délices, il est certain que cela ne saurait durer longtemps.

Tu ne pourras donc trouver, ô mon âme, ni une pure consolation, ni un parfait repos qu'en Dieu, le consolateur des pauvres et le protecteur des humbles.

Attends un peu, ô mon âme, attends la divine promesse, et tu auras dans le ciel tous les biens en abondance.

Si tu recherches d'un amour déréglé ces biens présents, tu perdras les biens éternels et célestes.

Use des choses du temps, aspire à celles de l'éternité.

Aucun bien temporel ne saurait te remplir, car ce n'est pas pour en jouir que tu as été créée.

Quand même tu posséderais tous les biens créés,

tu ne pourrais trouver le contentement et la félicité : c'est en Dieu seul, créateur de toutes choses, que ta joie et ton bonheur résident.

Non pas le bonheur tel que l'imaginent et le vantent les insensés amateurs du monde, mais tel que l'attendent les fidèles disciples de Jésus-Christ, tel que le goûtent quelquefois par avance les âmes spirituelles et les cœurs purs, « dont l'entretien est au ciel [1]. »

Toute consolation humaine est vaine et sans durée.

La seule heureuse, la seule vraie est celle que la vérité fait sentir intérieurement.

Le fidèle porte partout avec soi son consolateur, Jésus, et lui dit : Soyez avec moi, Seigneur Jésus, en tout lieu et en tout temps.

Que ce soit ma consolation de me passer volontiers de toute consolation humaine.

Et si la vôtre me manque, que votre volonté et cette juste épreuve me soient une suprême consolation.

Car, « votre courroux ne durera pas toujours, et vos menaces ne seront pas éternelles [2]. »

« C'est le propre de l'amour de faire prendre à la volonté la forme ou conformité des objets de son affection. Cela

[1] Philipp., III, 20. — [2] Ps. CII, 9.

fait que la plupart, se laissant transporter en diverses manières par l'amour désordonné pour la terre, deviennent tout terrestres, et se transforment en autant de figures qu'il y a d'objets qui arrêtent leur volonté par attachement. Les uns aiment éperdument les richesses, les autres aspirent aux honneurs, au commandement. Il y en a qui font leur dieu de leurs enfants; plusieurs me tournent le dos pour devenir esclaves des créatures, et il se trouve des hommes qui font de leur corps une brute immonde. Ainsi peut-on dire de ceux qui diversement, selon les différentes pentes de leurs passions, se laissent gagner à l'amour des choses de ce monde, pour penser s'en remplir et s'en rassasier. Ils voudroient bien qu'elles eussent plus de réalité, de corps et de durée; mais quoi! elles ne sont pas permanentes, elles passent avec le temps et elles s'évanouissent comme le vent. Quand donc ils viennent à les perdre ou par la mort ou par quelque autre disposition de ma providence, ils endurent des peines que l'on ne sauroit exprimer; leur douleur est d'autant plus excessive, que l'amour qui les lioit à elles et qui les avoit transformés en elles avoit plus d'attachement, de ressemblance et de conformité, ne pouvant souffrir la séparation des objets dont chacun étoit un autre eux-mêmes.... La peine passe de la chair dans l'esprit, sans aucun mérite, puisque tout ce qui leur arrive de fâcheux leur sert de matière de murmure et d'impatience. Ils deviennent comme des arbres infructueux, morts à ma grâce, et déracinés de mon amour. Aussi ne produisent-ils que des œuvres de même nature. Qu'attendroit-on autre chose de l'amour qui est hors de mon ordre, lequel pour cela seulement s'appelle amour désordonné? C'est par lui qu'ils ont acquis et possédé les richesses et les délices du siècle, au milieu desquelles ils ont mérité d'être appelés du nom de martyrs exécrables de Satan. Ils devoient faire comme mes bien-aimés et mes fidèles serviteurs, qui ont pu être blessés au corps

et jamais à l'esprit dans les persécutions et les tribulations que je leur ai ménagées au dehors. Ils devoient, à leur exemple, acquérir une parfaite conformité à ma divine volonté, afin que mon amour, dans la tolérance des maux, fût plus puissant pour les satisfaire, que la peine et la douleur pour les abattre. Ceci leur eût parfaitement réussi dans la considération que les événements fâcheux à la sensualité sont tous disposés par mon affectueuse providence pour leur salut et pour leur gloire. Hélas! ils ont fait le contraire: c'est pourquoi ils sont cruellement tourmentés au dehors et au dedans, au corps et en l'âme. La crainte de perdre ce qu'ils ont les dessèche, et l'amour hors de l'ordre étant à son propre sujet sa croix, son tourment et son enfer, il ne faut pas s'étonner si, en désirant le repos qu'il ne sauroit trouver dans la créature, il se tue de déplaisir, puisqu'il n'est pas en moi, qui suis son centre et comme son lieu naturel. »

Ste CATHERINE DE SIENNE; *Dialogue* ou *la Doctrine de Dieu enseignée à sainte Catherine de Sienne,* trad. par le R. P. Louis Chardon, de l'ordre de Saint-Dominique, liv. I, ch. XXVII, in-8. Paris, 1648.

CHAPITRE XVII.

Remettre à Dieu tout soin de nous-mêmes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, laisse-moi disposer de toi comme il me plaît; je sais ce qui te convient.

Tes pensées sont de l'homme: tu juges en bien des choses selon le conseil des affections humaines.

LE FIDÈLE.

Seigneur, vous dites vrai. Votre sollicitude pour moi est plus grande que tout le soin que je puis avoir de moi-même.

Car il penche vers une chute imminente, celui qui ne rejette pas sur vous tout le soin de lui-même.

Seigneur, pourvu que ma volonté tende constamment vers vous droite et ferme, faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Car tout ce que vous ferez de moi ne peut être que bon.

Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni ; et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni.

Si vous daignez consoler mon âme, soyez béni ; et si vous voulez l'affliger, soyez encore à jamais béni.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, il faut que tu sois ainsi, si tu désires marcher avec moi.

Tu dois être également prêt à la souffrance et à la joie ;

Aussi volontiers dans le dénûment et la pauvreté, que dans l'abondance et les richesses.

LE FIDÈLE.

Seigneur, je souffrirai de bon cœur pour vous tout ce que vous voudrez qu'il m'arrive.

Indifféremment je veux de votre main recevoir le bien et le mal, les douceurs et les amertumes, la joie

et la tristesse, et, quoi qu'il advienne, vous rendre grâces.

Gardez-moi de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que je ne sois point à jamais rejeté loin de vous, que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, aucune tribulation ne saurait me nuire.

« L'indifférence est un état de vertu, qui fait que l'on est tellement détaché des créatures et si parfaitement uni à la volonté du Créateur, que l'on est presque sans aucun désir d'une chose plutôt que d'une autre. J'ai dit que c'est un état de vertu et non pas simplement une vertu, laquelle doit agir dans cet état ; car il faut qu'elle soit active, et que par elle le cœur se dégage des choses qui le tiennent captif, autrement ce ne seroit pas une vertu, et cette vertu est non-seulement d'une grande excellence, mais aussi d'une singulière utilité pour l'avancement en la vie spirituelle ; et même on peut dire qu'elle est nécessaire à tous ceux qui veulent parfaitement servir Dieu : car comment pouvons-nous chercher le royaume de Dieu, et nous employer à procurer la conversion des pécheurs et le salut des âmes, si nous sommes attachés aux aises et aux commodités de la vie présente ? Comment accomplir la volonté de Dieu, si nous suivons les mouvements de la nôtre ? Comment renoncer à nous-mêmes, selon le conseil de Notre-Seigneur, si nous recherchons d'être estimés et applaudis? Comment nous détacher de tout, si nous n'avons pas le courage de quitter une chose de néant qui nous arrête ? Voyez donc combien cette sainte indifférence

nous est nécessaire, et quelle est l'obligation que nous avons de nous donner à Dieu pour l'acquérir, si nous voulons nous exempter d'être esclaves de nous-mêmes, ou pour mieux dire, d'être esclaves d'une bête, puisque celui qui se laisse mener et dominer par la partie animale ne mérite pas d'être appelé homme, mais plutôt d'être tenu pour une bête. L'indifférence tient de la nature du parfait amour, ou pour mieux dire, c'est une activité de ce parfait amour qui porte la volonté à tout ce qui est de meilleur et qui détruit tout ce qui l'empêche, comme le feu qui non-seulement tend à sa sphère, mais qui consume tout ce qui le retient, et c'est en ce sens que l'indifférence, selon la pensée d'un Saint, est l'origine de toutes les vertus et la mort de tous les vices. L'âme qui est dans cette parfaite indifférence est comparée par le Prophète à une bête de charge qui n'affecte point de porter une charge plutôt qu'une autre, d'être plutôt à un maître riche qu'à un pauvre, ou plutôt dans une belle écurie que dans une chétive étable; tout lui est bon, et elle est disposée à tout ce qu'on veut d'elle : elle marche, elle arrête, elle tourne d'un côté, elle retourne de l'autre, elle souffre, elle travaille de nuit et de jour.... Voilà quels nous devons être : détachés de notre jugement, de notre volonté, de nos inclinations et de tout ce qui n'est point Dieu, et disposés à tous les ordres de sa sainte volonté; et voilà quels ont été les Saints. »

S. VINCENT DE PAUL; *sa Vie*, par Abelly, liv. III, ch. V.

CHAPITRE XVIII.

Souffrir à l'exemple de Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, je suis descendu du ciel pour ton salut; j'ai pris sur moi toutes tes misères, cédant non à la nécessité, mais à la force de mon amour, afin de t'enseigner la patience et l'acceptation des maux de cette vie.

Car, depuis l'heure de ma naissance jusqu'à mon dernier soupir sur la Croix, la souffrance ne m'a pas manqué.

J'ai vécu dans un grand dénûment des choses temporelles; bien des murmures ont retenti souvent à mon oreille; j'ai supporté avec douceur la confusion et l'opprobre; pour mes bienfaits, j'ai recueilli l'ingratitude; pour mes miracles, des blasphèmes; pour ma doctrine, des censures.

LE FIDÈLE.

Seigneur, puisque vous avez été patient durant votre vie, en quoi vous avez parfaitement accompli l'ordre de votre Père, il est juste que moi, pauvre pécheur, obéissant à votre volonté, j'endure avec

patience, et qu'autant qu'il vous plaira je porte pour mon salut le fardeau de cette corruptible vie.

Car, bien que la vie présente nous pèse, elle est cependant devenue par votre grâce une source abondante de mérites; votre exemple et les traces de vos Saints l'ont rendue pour les faibles plus supportable et plus lumineuse.

Elle est encore infiniment plus remplie de consolation qu'autrefois sous la loi ancienne, alors que la porte du ciel demeurait fermée; et la voie même semblait plus obscure quand si peu se souciaient de chercher le royaume céleste.

Que dis-je? avant votre passion et le tribut de votre mort sacrée, les justes prédestinés au salut ne pouvaient entrer dans la gloire.

Oh! quelles grâces ne dois-je pas vous rendre pour avoir daigné montrer à moi et à tous les fidèles la voie droite et sainte qui conduit à l'éternel royaume!

Car votre vie est notre voie, et par la sainte patience nous allons à vous qui êtes notre couronne.

Si vous n'aviez marché devant, en nous montrant le chemin, qui se mettrait en peine de le suivre?

Hélas! combien demeureraient loin et en arrière, si leurs yeux n'étaient frappés par l'éclat de vos exemples!

Quoi! nous sommes encore tièdes, après tant de miracles et d'enseignements! Que serait-ce donc si nous n'avions pour vous suivre cette vive lumière?

«L'autorité qui nous porte à exercer la patience, ce n'est point cette orgueilleuse torpeur contractée à l'école de l'indifférence cynique, mais la divine et vivante loi d'une doctrine céleste, qui nous représente Dieu lui-même comme le modèle de la patience. Et voyez d'abord comme il répand d'une main égale sur les bons et sur les méchants le bienfait de la lumière; comme il permet qu'au besoin de tous, dignes ou indignes, les saisons s'acquittent de leur emploi, les éléments de leur service, la nature entière de ses tributs ! Il tolère l'ingratitude des nations, qui divinisent les caprices des arts et adorent les ouvrages de leurs propres mains, qui persécutent son nom et ses serviteurs; il supporte le libertinage, l'avarice, l'iniquité, la malice humaine, chaque jour plus effrontée ; sa patience lui fait tort, et plusieurs ne croient pas en Dieu, parce qu'ils ignorent que sa colère contre le siècle souffre tant de délais. — Voilà le tableau de la patience divine, exposé comme dans le lointain, peut-être afin qu'on l'apprécie de haut. Mais que dire de celle qui est apparue sur la terre parmi les hommes et qu'ils ont, pour ainsi dire, touchée au doigt? Dieu ne refuse pas de naître, et il attend dans le sein d'une mère; né, il daigne subir le développement de l'adolescence ; adulte, il ne s'empresse pas de se faire reconnoître. Que dis-je? il se fait injure à lui-même : son serviteur le baptise, et les assauts du tentateur, il ne les repousse que par sa parole. Quand de Seigneur de l'univers il devient le maître de l'homme pour lui apprendre à fuir la mort, déjà si parfaitement accoutumé à l'offense et au pardon, *il ne conteste point, il ne se plaint point, il n'élève point la voix dans les places publiques, il ne brise point le roseau agité, il n'éteint point la mèche qui fume encore.* La parole du Prophète ne pouvait mentir, ou plutôt le témoinage de Dieu même qui place son esprit dans son Fils, avec toute patience. Il ne rejette aucun de ceux qui veulent se joindre à lui ; il ne méprise

la maison ni la table de personne ; il sert ses disciples en leur lavant les pieds ; il ne rebute ni les pécheurs, ni les publicains ; il n'entre pas en courroux même contre cette ville qui a refusé de le recevoir, tandis que ses disciples appelaient sur l'insolente cité les soudaines vengeances du feu céleste. Il guérit des ingrats, il se retire devant les piéges de ses ennemis ; c'est peu : il lui faut dans sa compagnie celui qui doit le trahir ; il ne l'a jamais démasqué. Lorsqu'il est livré, lorsqu'il est amené comme une victime, *car il n'ouvre pas plus la bouche qu'un agneau sous la main de celui qui le tond*, alors lui, qui d'un seul mot pouvait appeler du ciel des légions d'anges, ne consent pas qu'un seul de ses disciples tire l'épée pour le venger. La patience du Seigneur est frappée dans Malchus. C'est pourquoi il dévoue désormais à la malédiction les œuvres du glaive ; et en guérissant celui qu'il n'avait point offensé, il satisfait par la patience, mère de la miséricorde. Je tais son supplice ; c'est pour cela qu'il était venu. Et pourtant fallait-il à cette mort ce cortége d'outrages? C'est qu'au moment du sacrifice il voulait s'engraisser des voluptés de la patience. On lui crache au visage, on le frappe, on le bafoue, on le couvre d'un honteux vêtement, on le couronne plus honteusement encore. Admirable égalité d'âme! lui qui avait voulu se cacher sous la figure de l'homme, n'imite rien de l'impatience de l'homme. Pharisiens, à cette seule marque vous deviez reconnaître le Seigneur : jamais homme n'eût pratiqué une telle patience. Tant de sublimes exemples dont la grandeur même est un prétexte à l'infidélité des nations, mais pour nous un témoignage et un encouragement, nous montrent jusqu'à l'évidence, et par la sagesse du Seigneur dans ses paroles, et par sa force dans les souffrances, que la patience de Dieu s'était assimilée à sa nature ; elle était en lui la splendeur d'un attribut inné. — Si les bons serviteurs se conforment aux inclinations de leurs maîtres, combien plus doit-on

trouver en nous cette volontaire conformité au Seigneur! Nous sommes les serviteurs du Dieu vivant, dont les jugements ne se bornent pas à des chaînes ou à un affranchissement d'un jour, mais emportent une éternité de peines ou de bonheur. Pour conjurer une telle rigueur, ou pour participer à de telles libéralités, il faut à lui obéir une promptitude égale à la sévérité de ses menaces, à la magnificence de ses promesses. Nous aussi, ne tirons-nous pas obéissance, non-seulement de nos esclaves et de quiconque nous doit hommage à quelque titre que ce soit, mais encore des animaux mêmes, sachant bien que le Seigneur les a destinés et dévoués à nos besoins? Quoi! les créatures que Dieu nous a soumises nous donneront-elles des leçons d'obéissance? Elles reconnaissent l'autorité, puisqu'elles obéissent, et le seul Maître auquel nous soyons soumis, à peine voulons-nous l'écouter? Quelle ingratitude, quelle injustice de ne pas rendre à Dieu les mêmes devoirs que sa bonté te permet d'exiger des autres! C'en est assez sur la soumission dont nous sommes redevables envers le Seigneur; car la connaissance de Dieu porte avec soi celle du devoir. Au reste, la soumission dérive de la patience. Jamais un impatient n'accepte, jamais un patient ne repousse la soumission. Mais une vertu que le Seigneur, principe et rémunérateur de tout bien, fait éclater en lui-même, qui refuserait de la publier? Et qui d'ailleurs douterait que tout bien, en tant qu'il appartient à Dieu, ne doive être recherché du plus profond de l'âme par tous ceux qui appartiennent à Dieu?

TERTULLIEN; *de Patientia*.

CHAPITRE XIX.

De la patience des injures.

JÉSUS-CHRIST.

Que dis-tu, mon fils? cesse de te plaindre à la vue de mes souffrances et de celles des Saints.

« Tu n'as pas encore résisté jusqu'au sang [1] » Ce que tu endures est peu, en comparaison de ceux qui ont passé par tant de souffrances, par de si fortes tentations, par de si rudes traverses, par des épreuves si fréquentes et si pénibles.

Rappelle donc à ton esprit les peines qui ont surchargé les autres, pour mieux porter les tiennes qui sont si légères.

Et si elles ne te paraissent point telles, prends garde que ton impatience n'en soit la cause.

Cependant, grandes ou petites, fais-toi un devoir de les supporter toutes avec patience.

Plus tu te disposes à souffrir, plus tu montres de sagesse et acquiers de mérite. La souffrance même te sera plus légère, quand la résolution et l'habitude auront fortement préparé ton âme.

Et ne dis pas : Je ne puis souffrir cela d'un tel

[1] Heb., XII, 4

homme ; ce ne sont point des actes que je doive supporter. Il m'a fait le plus grand tort, il me reproche ce à quoi je n'ai jamais pensé ; mais, d'un autre, je le souffrirai volontiers, et autant que je croirai le devoir souffrir.

C'est une folie qu'une telle pensée qui, loin de considérer la vertu de patience et par qui elle doit être couronnée, s'arrête à la personne de l'offenseur et à l'offense.

Il n'est pas en vérité patient, celui qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui convient et de qui il lui plaît.

Le vrai patient ne regarde point quel est l'homme qui l'exerce : supérieur, égal ou inférieur, juste et saint, ou méchant et infâme.

Tout le mal qui lui arrive, de quelque manière et autant de fois qu'il lui arrive, il le reçoit indifféremment de toute créature ; mais il l'embrasse avec amour comme venant de la main de Dieu, et le compte pour un immense gain.

Car la moindre chose soufferte pour Dieu ne saurait passer devant Dieu sans mérite.

Sois donc prêt au combat, si tu veux remporter la victoire.

Sans combat, tu ne peux atteindre à la couronne de la patience.

Si tu ne veux pas souffrir, tu refuses d'être couronné.

Si tu prétends à la couronne, combats avec courage, souffre avec patience.

Sans travail, on ne parvient point au repos, ni sans combat à la victoire.

LE FIDÈLE.

Seigneur, que votre grâce me rende possible ce qui paraît impossible à la nature.

Vous savez combien je suis faible pour souffrir, et que la moindre adversité qui s'élève m'abat tout à coup.

Oh ! que, pour la gloire de votre nom, tout exercice de tribulation devienne à mes yeux digne d'amour et d'envie ! Car souffrir, être persécuté pour vous, est infiniment salutaire à mon âme.

« Frère, s'il arrive en ton absence que quelqu'un tienne sur toi des paroles médisantes et injurieuses, et qu'un autre vienne t'annoncer qu'un de tes frères a lancé contre toi la médisance et l'outrage, sois assez sage pour reconnaître de qui part cette suggestion et ne va pas t'aigrir contre ton frère. Que dis-je ? à celui qui t'a rapporté ces paroles, réponds ainsi : Quoiqu'il m'ait poursuivi d'outrages, il est cependant mon frère, et moi je les mérite. Toutefois cela ne vient pas de lui ; c'est une trame de l'Ennemi pour semer entre nous l'inimitié. Mais le Seigneur confondra l'esprit de malice ; il aura pitié de mon frère ; il ne nous abandonnera pas. Que si les paroles outrageantes te sont répétées en face, ne t'emporte pas, ne t'indigne pas, ne te trouble pas en toi-même. Que s'il arrive que des injures se répandent contre nous pour quelque mal où nous serions tombés, ne soyons pas durs de cœur, répa-

rons plutôt notre erreur et notre chute. S'il en arrive encore ainsi par la suggestion de l'Ennemi, que la conscience de ta faute prévienne toute indignation contre ton frère. Car, si tu rends outrage pour outrage, tu te fais à toi-même une double insulte : tu as reçu une injure, et tu ne l'as pas soufferte avec patience ; tu as fait le mal, et tu as répondu en outre par des paroles injurieuses et amères. Quand donc il t'arrive d'être outragé par quelqu'un, ne pâlis point de colère ; mais qu'un tranquille et grave sourire paraisse sur tes lèvres, et qu'en toi-même la colère se change en paix. Il est toutefois un rire qui provoque la colère du prochain : *L'insensé fait le mal en riant.* Garde-toi de ce rire, frère ; mais tel qu'un bon et sage médecin, mêle le breuvage de la charité dans le bien de la paix ; car le feu ne s'éteint pas avec le feu.... Si le doux sourire n'apaise point ton frère, faisons tous nos efforts pour le guérir, pour qu'il ne succombe pas à la colère.... Fermons encore l'oreille à cette excuse que nous souffle l'Ennemi : ce n'est pas l'injure qui me blesse, c'est d'avoir été insulté en présence de mes frères. Voilà ce qui te trouble, ô serviteur de Dieu ; mais où as-tu donc laissé tes armes, soldat de Jésus-Christ ? C'est la croix que je veux dire ; et la Croix c'est l'humilité : n'est-il pas écrit : *Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de Croix !* »

S. EPHREM ; *Paræneses*, XXXI. (Opp. græc.-lat., t. II, p. 120.

CHAPITRE XX.

Confesser sa propre faiblesse. Misère de cette vie.

LE FIDÈLE.

« Je confesserai contre moi mon injustice[1]. » Je vous confesserai, Seigneur, mon infirmité.

Souvent c'est un rien qui m'abat et me contriste.

Je me propose d'agir avec courage; mais survienne la plus légère tentation, mon angoisse est grande.

Souvent, c'est un objet de néant qui donne naissance à une vive tentation.

Et pour peu que je me croie en sûreté, je me trouve parfois sans y penser presque vaincu par un léger souffle.

Voyez donc, Seigneur, ma bassesse et cette fragilité qui de toutes parts se montre à vous.

« Ayez pitié, et retirez-moi de cette boue, de crainte que je n'y demeure abîmé à jamais[2]. »

Ce qui souvent m'accable de remords et de confusion en votre présence, c'est d'être si fragile et si faible pour résister à mes passions.

[1] Ps. XXXI, 5. — [2] Ps. XLVIII, 15.

Et, bien qu'elles ne m'entraînent pas jusques à consentir, leur persécution toutefois m'est à charge et odieuse, et c'est pour moi un profond ennui de vivre ainsi dans un combat journalier.

Voilà surtout ce qui me dévoile toute ma faiblesse; c'est que les détestables imaginations envahissent mon âme bien plus facilement qu'elles n'en sortent.

O puissant Dieu d'Israël, amant jaloux des âmes fidèles, jetez un regard sur les labeurs et les douleurs de votre esclave, soyez près de lui en tout ce qu'il entreprendra.

Revêtez-moi d'une force céleste, de peur que le vieil homme, cette misérable chair que l'esprit n'a pas encore pleinement assujettie, ne l'emporte et ne domine : cette chair, contre laquelle il faut combattre, tant qu'un souffle de vie nous enchaîne à nos misères.

Hélas! qu'est-ce que cette vie, chargée de tribulations et de peines, tout investie de piéges et d'ennemis?

Car à peine une affliction, une tentation se retire qu'une autre lui succède : et le premier combat dure encore, que d'autres combats surviennent, nombreux et imprévus.

Ah! comment peut-on aimer une vie abreuvée de telles amertumes, sujette à tant d'afflictions et de malheurs?

Comment peut-on même appeler vie cette mère féconde de tant de souffrances, de tant de morts?

Et cependant on l'aime, et plusieurs cherchent en elle leur félicité.

On accuse souvent le monde de n'être qu'illusion et vanité, et cependant on ne le quitte point sans peine; car les convoitises de la chair dominent tyranniquement.

Toutefois nous sommes entraînés d'une part à aimer le monde, et d'autre part à mépriser le monde.

Ce qui nous entraîne à l'amour du monde, c'est « le désir de la chair, le désir des yeux, l'orgueil de la vie [1] ; » mais les peines et les misères qu'ils amènent justement à leur suite engendrent la haine et le dégoût du monde.

Cependant, ô douleur ! le plaisir coupable subjugue l'âme dévouée au monde. Être sous l'empire des sens, lui paraît délicieux, car jamais elle n'a connu ni goûté la douceur de Dieu et le charme intérieur de la vertu.

Mais ceux qui méprisent parfaitement le monde et s'appliquent à vivre pour Dieu sous une sainte discipline, ceux-là n'ignorent pas les célestes délices promises au vrai renoncement, et ils voient tout le danger des égarements du monde et la diversité de ses illusions.

[1] Joan., II, 16.

« Quand je vous serai uni de tout moi-même, plus de douleur alors, plus de travail ; ma vie sera toute vivante, étant toute pleine de vous. L'âme que vous remplissez devient légère ; trop vide encore de vous, je pèse sur moi. Mes joies déplorables combattent mes tristesses salutaires ; et de quel côté demeure la victoire ? je l'ignore. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi ! Mes tristesses coupables sont aux prises avec mes saintes joies ; et de quel côté demeure la victoire ? Je l'ignore encore. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi ! pitié, Seigneur ! vous voyez ; je ne vous dérobe point mes plaies. O médecin, je suis malade ! ô miséricorde, vous voyez ma misère ! Ah ! *n'est-ce pas une continuelle tentation que la vie de l'homme sur la terre ?*

« Qui veut les afflictions et les épreuves ? Vous ordonnez de les souffrir, et non de les aimer. On n'aime point ce que l'on souffre, quoiqu'on en aime la souffrance. On se réjouit de souffrir, mais on choisirait de n'avoir pas tel sujet de joie. Dans le malheur, je désire la prospérité ; heureux, je crains le malheur. Entre ces deux écueils, est-il pour la vie humaine un abri contre la tentation ? Malheur, oui malheur aux prospérités du siècle livrées à la crainte de l'adversité et aux séductions de la joie ! Malheur, trois fois malheur aux adversités du siècle ! tempêtes où la patience fait naufrage ! N'est-ce pas une tentation continuelle que la vie de l'homme sur la terre ? »

S. AUGUSTIN ; *Confess.*, liv. x, ch. XXVIII.

CHAPITRE XXI.

Se reposer en Dieu.

LE FIDÈLE.

Au-dessus de tout, et en tout, repose-toi, ô mon âme! à jamais dans le Seigneur; car lui-même est l'éternel repos des Saints.

Donnez-moi, doux et aimable Jésus, de me reposer en vous au-dessus de toute créature; par delà la santé et la beauté; par delà les honneurs et la gloire; par delà les dignités et la puissance; par delà l'esprit et la science, les richesses et les arts, les plaisirs et la joie, la renommée et la louange, les douceurs et les consolations; par delà les espérances et les promesses, les mérites et les désirs; par delà tous les dons et toutes les récompenses que vous pouvez répandre, tous les ravissements et tous les transports que l'âme peut concevoir et sentir; enfin, par delà les anges et les archanges, et toute l'armée des cieux; par delà toutes les choses visibles et invisibles; par delà tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu!

Car vous êtes, Seigneur mon Dieu, infiniment bon; vous êtes seul Très-Haut, seul Très-Puissant; seul vous suffisez dans votre plénitude; seul vous êtes toutes joies et toutes consolations.

Vous êtes toute beauté et tout amour, toute grandeur et toute gloire : la perfection de tous les biens ensemble est en vous; elle a toujours été, elle sera toujours en vous.

Aussi tout ce que vous me donnez hors vous-même, tout ce que vous me dévoilez ou me promettez de vous, tout cela est peu, tout cela est insuffisant, sans la vue, sans la possession de vous-même.

Car mon cœur ne peut avoir un vrai repos, un plein contentement, s'il ne se repose en vous, au-dessus de tous vos dons et de toutes les créatures.

O cher fiancé de mon âme, ô Jésus, pur amour, souverain Seigneur de toutes les créatures, « qui me donnera les ailes[1] » de la vraie liberté, pour voler vers vous et me reposer en vous?

Oh! quand me sera-t-il donné pleinement d'être libre et « de goûter combien vous êtes doux, Seigneur mon Dieu[2]? »

Quand pourrai-je pleinement me recueillir en vous, perdant au sein de votre amour jusqu'au sentiment de moi-même, pour ne respirer que vous seul, dans cette union, où nos pensées et nos sens ne sauraient atteindre, union qui n'est pas connue de tous?

Mais aujourd'hui je ne cesse de gémir, et je porte mon infortune avec douleur.

Il se rencontre tant de maux, dans cette vallée de misères, qui me troublent, et m'affligent, et obscur-

[1] Ps. LIV, 7. — [2] Ps. XXXIII, 9.

cissent mon âme : obstacle et distraction, attrait et piége, ils m'ôtent un libre accès près de vous, et me privent de ces doux embrassements prodigués sans cesse aux esprits bienheureux.

Soyez touché de mes soupirs et de mes désolations sur la terre.

O Jésus, « splendeur de l'éternelle gloire [1], » consolateur de l'âme exilée, devant vous ma bouche est sans voix, et mon silence vous parle.

Jusques à quand mon Seigneur tardera-t-il de venir ?

Qu'il vienne à moi, son pauvre esclave, et qu'il lui rende la joie ! Qu'il étende sa main et retire un malheureux du fond de ses angoisses !

Venez, venez, sans vous pas un jour, pas une heure de sérénité, car vous êtes ma joie ; sans vous ma table est vide.

Je suis misérable et comme un prisonnier chargé de fers, jusqu'à ce que vous me consoliez par la lumière de votre présence et me donniez la liberté, en me montrant un visage ami.

Que d'autres cherchent, au lieu de vous, ce qui les attire ; pour moi, rien ne me plaît, rien ne me plaira jamais que vous, ô mon Dieu, mon espérance, mon salut.

Je ne me tairai point, je ne cesserai point de prier, que votre grâce ne revienne, et que vous ne me parliez intérieurement.

[1] Heb., I, 3.

JÉSUS-CHRIST.

Me voici, je viens à toi, parce que tu m'as invoqué. Tes larmes et le désir de ton âme, ton humiliation et le cri de ton cœur brisé m'ont fléchi et ramené vers toi.

LE FIDÈLE.

Et j'ai dit : Seigneur, je vous appelle, et je désire jouir de vous, prêt à tout rejeter pour vous.

Car c'est vous qui le premier m'avez excité à vous chercher.

Soyez donc béni, Seigneur, d'avoir eu cette bonté pour votre serviteur, selon l'étendue de votre miséricorde.

Que peut vous dire encore votre serviteur? que lui reste-t-il, sinon à s'humilier profondément en votre présence, dans la pensée continuelle de ses injustices et de son néant?

Car rien n'est semblable à vous, entre toutes les merveilles du ciel et de la terre.

Vos œuvres sont parfaites, Seigneur, « vos jugements véritables; et votre Providence gouverne l'univers [1]. »

Louange donc, gloire à vous, sagesse du Père! Que ma bouche, que mon âme, que toutes les créatures vous louent et vous bénissent!

[1] Ps. XVIII, 10; Sap., XIV, 3.

« Qui me donnera de reposer en vous? Qui vous fera descendre en mon cœur? Quand trouverai-je l'oubli de mes maux dans l'ivresse de votre présence, dans le charme de vos embrassements, ô mon seul bien? Que m'êtes-vous? Par pitié, déliez ma langue! Que vous suis-je moi-même, pour que vous m'ordonniez de vous aimer? et, si je désobéis, que votre colère s'allume contre moi et me menace de grandes misères! N'est-ce donc rien que de ne vous aimer pas? Ah! dites-moi, au nom de vos miséricordes, Seigneur mon Dieu, dites-moi ce que vous m'êtes! Dites à mon âme: Je suis ton salut. Parlez haut, que j'entende. L'oreille de mon cœur est devant vous, Seigneur; ouvrez-la, et dites à mon âme: Je suis ton salut. Et je cours après cette voix, et je m'attache à vous! Ne voilez pas votre face. Que je meure pour la voir! Que je meure pour vivre de sa vue!

« La maison de mon âme est étroite pour vous recevoir, élargissez-la. Elle tombe en ruine, réparez-la. Çà et là, elle blesse vos yeux, je le sais: mais qui la balayera? A quel autre que vous crierai-je: « Purifiez-moi de mes secrètes souillures, Seigneur, et n'imputez pas celles d'autrui à votre serviteur! » Je crois, c'est pourquoi je parle, Seigneur, vous le savez. Ne vous ai-je pas, contre moi-même, accusé mes crimes, ô mon Dieu, et ne m'avez-vous pas remis la malice de mon cœur? »

S. AUGUSTIN; *Confess.*, liv. I, ch. V.

CHAPITRE XXII.

De la mémoire des bienfaits de Dieu.

LE FIDÈLE.

« Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et apprenez-moi à marcher dans la voie de vos préceptes [1]. »

Donnez-moi de connaître votre volonté, et de repasser en ma mémoire avec un humble respect et une sérieuse attention les faveurs générales et particulières dont vous m'avez comblé, afin que je puisse vous en rendre de dignes actions de grâces.

Je sais cependant, et je confesse que pour le moindre de vos dons ma reconnaissance est insolvable.

Je suis au-dessous de tous les biens que vous avez répandus sur moi, et quand je considère votre gloire, mon esprit se perd dans cet abîme.

Tout ce que nous avons en nous, dans notre âme, dans notre corps; tous les avantages que nous possédons, extérieurs ou intérieurs, naturels ou surnaturels, sont vos bienfaits, et signalent à nos hommages

[1] II Mach., I, 4.

cette libéralité, cet amour, cette bonté qui nous a tout donné.

L'un a plus, l'autre a moins, et cependant tout vient de vous, et sans vous, l'on ne saurait avoir même le moins.

Celui qui a reçu davantage ne peut se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à celui qui a moins reçu : car celui-là est le plus grand et le meilleur, qui s'attribue le moins, et de qui la reconnaissance est plus humble et plus tendre.

Et celui qui entre tous s'estime le plus vil et se juge le plus indigne, est le plus propre à recevoir les plus grands dons.

Celui qui a moins reçu, ne doit ni s'affliger, ni se plaindre, ni porter envie au plus favorisé; mais plutôt ne regarder que vous, et louer avec transport cette bonté qui, si libéralement, si volontiers, si gratuitement, prodigue ses dons sans acception de personnes.

Tout vient de vous, et de tout la louange doit revenir à vous.

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun, et pourquoi celui-ci possède moins, celui-là davantage; ce discernement ne nous appartient pas, mais à vous, qui avez marqué la mesure des mérites de chacun.

Aussi, Seigneur mon Dieu, je regarde même comme une singulière faveur d'avoir peu de ces dons qui,

par leur éclat extérieur, attirent les louanges et la gloire selon l'homme : car alors, considérant la pauvreté et la bassesse de son être, loin d'en concevoir du dépit, de la tristesse ou de l'abattement, on recueillera plutôt infiniment de consolation et de joie.

Ce sont, ô mon Dieu, les pauvres, les humbles, le rebut du monde, que vous avez choisis pour vos serviteurs et vos amis.

Témoin les Apôtres eux-mêmes, « établis par vous princes sur toute la terre [1]. »

Ils ont cependant passé dans le monde sans élever une plainte, si humbles et si simples, si éloignés de toute malice et de tout déguisement, « qu'ils mettaient leur joie à souffrir les outrages pour la gloire de votre nom [2], » et embrassaient avec amour ce que le monde abhorre.

Celui qui vous aime et sait le prix de vos bienfaits, ne doit goûter aucune joie comparable à l'accomplissement en lui de votre volonté et du dessein de votre éternelle Providence.

Il y doit trouver une plénitude de bonheur et de consolation, telle qu'il consente aussi volontiers à être le plus petit qu'un autre aspire à être le plus grand; aussi paisible, aussi content au dernier rang qu'il le serait au premier; aussi jaloux d'être méprisé, avili, sans nom et sans éclat, qu'un autre serait heureux d'être grand et honoré dans le monde.

[1] Ps. XLIV, 17. — [2] Act., V, 41.

Car votre volonté et le zèle de votre gloire doivent s'élever au-dessus de tout, et donner plus de consolation, plus de joie que toutes les grâces que l'on a reçues, ou que l'on peut recevoir.

« Malheureux que je suis! combien ne devrais-je pas aimer mon Seigneur, lui qui m'a fait lorsque je n'étais pas, qui m'a racheté lorsque j'étais perdu. Il ne m'a pas fait du nombre des créatures privées de raison; il ne m'a pas fait arbre ou oiseau; il a voulu que je fusse homme. Il m'a donné de vivre, de sentir et de discourir. J'étais perdu, il est descendu jusqu'à cet être mortel; immortel, il a revêtu la mortalité, il a supporté la souffrance, il a vaincu la mort, et c'est ainsi qu'il est mon réparateur! Ainsi sa grâce et sa miséricorde m'ont toujours prévenu: et de combien d'autres périls m'a délivré mon libérateur? J'errais, il m'a ramené; j'étais dans l'ignorance, il m'a instruit; je péchais, il m'a repris; j'étais affligé, il m'a consolé; je désespérais, il m'a fortifié; tombé, il m'a relevé; debout, il m'a soutenu; j'ai marché, il m'a conduit; je suis venu à lui, il m'a reçu dans ses bras. Voilà ce qu'a fait pour moi Jésus-Christ mon Seigneur; et que n'a-t-il pas fait encore? Voilà ce dont il me sera doux de parler toujours, et de lui rendre toujours grâce, afin qu'en retour de tant de bienfaits, je puisse l'aimer et le louer sans cesse. Et que puis-je lui rendre? Que puis-je? sinon l'aimer de tout mon cœur; car rien ne peut, mieux et plus dignement que l'amour, reconnaître ce qui a été donné par l'amour. »

S. ANSELME; *Méditat.*, VII.

CHAPITRE XXIII.

Quatre préceptes importants pour avoir et garder la paix.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, je vais maintenant t'enseigner la voie de la paix et de la vraie liberté.

LE FIDÈLE.

Faites, Seigneur, comme vous dites; car cela m'est doux à entendre.

JÉSUS-CHRIST.

Travaille, mon fils, à faire plutôt la volonté d'un autre que la tienne.

Choisis toujours d'avoir plutôt moins que plus.

Cherche toujours la dernière place, et à être au-dessous de tous.

Désire et prie toujours que la volonté de Dieu s'accomplisse pleinement en toi.

Oui, qui marche ainsi est entré dans les voies de la paix et du repos.

LE FIDÈLE.

Seigneur, ce peu que vous dites renferme une grande perfection.

Sobre de paroles, il est gros de sens et de fruits.

Si je pouvais être fidèle à l'observer, le trouble ne s'élèverait pas si facilement en moi.

Car toutes les fois qu'il m'arrive de perdre la paix, de me sentir surchargé, je reconnais que je me suis éloigné de ces maximes.

Mais vous qui pouvez tout, dont l'amour est toujours jaloux de l'avancement de l'âme, augmentez en moi votre grâce, afin que je puisse accomplir vos préceptes et achever l'œuvre de mon salut.

PRIÈRE CONTRE LES MAUVAISES PENSÉES.

« Seigneur mon Dieu, ne vous éloignez point de moi; mon Dieu, soyez attentif à me secourir [1]; » car il s'élève en moi des pensées vaines, et de profondes terreurs s'emparent de mon âme.

Comment passerai-je sans blessure? Comment pourrai-je rompre tant d'ennemis?

« J'irai devant toi, dites-vous, et j'humilierai les superbes de la terre [2]. »

J'ouvrirai les portes de la prison, et je te dévoilerai les mystères les plus cachés.

Faites, Seigneur, selon votre parole; loin, loin de votre face toutes les mauvaises pensées!

Mon espoir, mon unique consolation dans mes angoisses, c'est de me réfugier vers vous, de me

[1] Ps. LXX, 12. — [2] Isai., LXV, 2.

confier en vous, de vous invoquer du fond de l'âme et d'attendre avec patience votre secours.

PRIÈRE POUR OBTENIR LA LUMIÈRE DE L'ESPRIT.

Éclairez-moi, ô bon Jésus, des rayons de la lumière intérieure, et chassez de mon cœur les ténèbres qui l'habitent.

Arrêtez ses nombreux égarements, brisez les tentations qui lui font violence.

Que votre bras combatte pour moi, qu'il disperse ces bêtes dévorantes, les passions, terribles enchanteresses, afin que « ma paix s'établisse dans votre force [1], » et que vos louanges s'élèvent dans votre sanctuaire, l'âme pure.

« Commandez aux vents et aux tempêtes ; dites à la mer : Calme-toi ; et à l'aquilon : Silence ; et il va se faire un grand apaisement [2]. »

« Envoyez votre lumière et votre vérité [3], » afin qu'elles brillent sur la terre, car je suis une terre vide et aride en l'absence de vos rayons.

Répandez votre grâce d'en haut; pénétrez mon cœur de la rosée céleste; arrosez des eaux de la piété cette terre stérile pour la rendre féconde en fruits salutaires.

Relevez mon âme ensevelie sous l'amas de ses péchés; attachez au ciel tous mes désirs, afin qu'ayant

[1] Ps. cxxi, 7. — [2] Marc., iv, 39. — [3] Ps. xlii, 3.

goûté les délices de la félicité suprême, je rougisse de donner une pensée aux choses de la terre.

Ravissez-moi, arrachez-moi au charme éphémère des créatures; car rien de créé ne peut apaiser ni remplir le besoin de mon âme.

Unissez-moi à vous par l'indissoluble lien de l'amour; vous seul pouvez suffire au cœur qui vous aime, et sans vous tout n'est que néant.

« Ame malheureuse, que le démon entraîne captive, est-ce ainsi que tu te promènes errante par les lieux abrupts et sauvages? Et tu n'as pas honte de ta folie? Pourquoi, opprimée par les ruses du vieil Ennemi, refoules-tu tes gémissements dans ton cœur? Que ne réclames-tu du secours à grands cris? Malheureux, la mort s'approche! Elle me presse; me voici, au cœur de l'hiver, affamé et dans la détresse. Mais vous, Seigneur, aidez-moi de vos secours, retenez mon âme fugitive, afin qu'ayant recouvré mes forces, je publie que votre grâce m'a dérobé à la mort. Mes forces sont abattues; tout ce qu'il y a eu en moi de vie et de substance s'est écoulé; et cependant mes péchés m'ont déjà précédé au tribunal du Juge. Dieu compatissant, voyez et prenez en pitié ma faiblesse. Quoi! n'est-ce pas pour moi qui méritais l'éternel supplice, que vous avez bien voulu demeurer renfermé dans le sein d'une Vierge? Qui vous a élevé en croix, ne sont-ce pas mes péchés? Ces témoignages de votre amour pour moi doivent exciter votre compassion envers moi, que tant de périls enveloppent. C'est pour moi que vous avez été frappé de verges, et c'est parce que vous m'avez aimé, que vous n'avez pas reculé devant l'horreur du tombeau. Tout cela est arrivé pour

moi; persévérez dans ces actes de clémence, je vous en supplie; ne me condamnez pas, que je ne subisse point, quoique coupable, la peine qui m'est due. Je n'ai eu aucun souci des biens que vous m'aviez donnés; j'ai moi-même, volontairement, cherché ma ruine. Unique espérance des pécheurs repentants, ne me repoussez pas, si misérable que je sois. Votre droite a été percée de clous pour la mienne, pour cette main que j'ai étendue vers le fruit défendu. Au nom de votre corps, pardonnez-moi mes nombreux désordres, afin que, devant revivre un jour, joyeux, je vous revoie. Je n'ai aucun soin de ma santé, aucun amour de la vie; j'ai brisé mes membres, et couvert ma tête d'un voile noir. Aucune pénitence ne peut suffire pour combattre mes fautes; je me confie à votre miséricorde; je vous en supplie, ne m'éloignez pas de votre présence, ô vous l'espérance et le salut des hommes égarés qui reviennent à leur propre cœur! »

S. EPHREM; *Paræneses.*, VIII. (Opp. syriac.-lat., t. III, p. 420, 421.)

CHAPITRE XXIV.

Fuir la curiosité, ne point rechercher la conduite des autres.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, garde-toi de la curiosité, et ne t'embarrasse pas d'inutiles soins.

« Que t'importe ceci ou cela? — Suis-moi [1]. » Que

[1] Joan., XXI, 22.

t'importe en effet que celui-là soit ainsi, que celui-ci parle ou agisse ainsi?

Tu n'as point à répondre pour les autres, mais tu rendras compte de toi-même. De quoi donc t'inquiètes-tu?

C'est moi qui connais tous les hommes; tout ce qui se passe sous le soleil, je le vois; je sais ce qu'il en est de chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut, et où tendent ses vues.

C'est donc à moi qu'il faut tout remettre; pour toi, demeure en paix, et laisse à son gré s'agiter qui s'agite.

Sur lui retombera tout ce qu'il aura dit ou fait, car il ne peut me tromper.

Ne poursuis pas l'ombre vaine d'un grand nom, ni la familiarité de plusieurs, ni l'amitié particulière d'aucun homme.

Il y a là une source de distractions et de grands obscurcissements de cœur.

Je prendrais plaisir à te faire entendre ma parole et à te dévoiler mes secrets, si tu étais toujours attentif à l'heure de ma visite, et prêt à m'ouvrir la porte de ton âme.

Pense à l'avenir, veille, prie et humilie-toi en toutes choses.

« Les qualités, les exercices et les marques auxquels on reconnoît ceux qui vivent dans la solitude par l'esprit de Dieu, sont la vigilance de l'esprit, la pureté des pensées, le ravissement du cœur en Dieu, le souvenir continuel des supplices de l'enfer, le violent désir de la mort, l'oraison sans relâche, la fidèle et sûre garde des sens, le don d'une chasteté parfaite, l'affranchissement de toutes les affections de la terre, la mort à tous les attraits du monde, la méditation des choses divines, la lumière d'un profond discernement, les larmes saintes de la pénitence, le retranchement de toutes les paroles inutiles, et enfin la possession de toutes les autres vertus qui sont si éloignées de la vie commune des gens du monde. — Vivez donc, sans avoir la moindre curiosité pour toutes les choses qui ne vous regardent point; car cette passion est une de celles qui peuvent davantage troubler le repos et souiller la conscience.—Lorsque vous sortez de votre solitude, veillez avec soin afin de conserver le trésor des vertus que vous y avez acquises. La porte d'une volière n'est pas plutôt ouverte que les oiseaux prisonniers s'envolent à l'instant; ainsi les vertus que l'on gardoit sûrement dans le secret de la solitude se dissipent souvent et s'évanouissent, lorsqu'on en sort pour avoir commerce avec les hommes. Et alors nous reconnoissons que nous n'avons retiré aucun fruit de notre retraite. — Le moindre poil qui entre dans l'œil trouble la vue, et le moindre soin mêlé d'inquiétude trouble tout le repos de la solitude. Car ce repos est un oubli de toute autre pensée que celle de notre salut, et un renoncement à tous les soins de la terre, quoique justes. — Celui qui désire offrir à Dieu une âme pure et ne laisse pas de s'inquiéter de mille soins ressemble à un homme qui, après s'être lié lui-même les pieds avec de fortes chaînes, voudroit néanmoins courir. — Celui qui ne connoît pas encore Dieu par une familiarité sainte n'est nullement propre à la retraite, et il ne peut l'embrasser sans qu'il

s'engage en même temps en une infinité de périls. Elle perd ceux qui n'ont point d'expérience des choses de Dieu, parce que n'ayant jamais goûté les consolations divines, ils passent leur temps dans des obscurcissements d'esprit, des distractions, des langueurs et des inquiétudes continuelles. »

S. JEAN CLIMAQUE; *L'Échelle sainte*, XXVIIe degré, § 38, 83, 51, 52, 54, 55.

CHAPITRE XXV.

En quoi consiste la paix et l'avancement spirituel.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, voici mes paroles : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, et ne vous la donne pas comme le monde la donne [1]. »

Tous désirent la paix; mais ce qui apporte une véritable paix, tous ne le recherchent pas.

Ma paix est avec les hommes doux et humbles de cœur. La tienne sera dans une grande patience.

Si tu m'écoutes, si tu obéis à ma voix, tu pourras jouir d'une profonde paix.

LE FIDÈLE.

Que ferai-je donc ?

[1] Joan., XIV, 27.

JÉSUS-CHRIST.

En toutes choses, aie l'œil sur toi-même, veille à ce que tu fais, à ce que tu dis. N'aie d'autre intention que celle de plaire à moi seul; hors de moi ne désire ou ne cherche rien.

Quant aux paroles ou aux actions des autres, garde-toi d'en juger témérairement; ne te mêle point de ce qui n'est pas commis à tes soins; et il arrivera peut-être que tu ne sois que peu ou rarement troublé.

Or, ne sentir jamais aucun trouble, ne rien souffrir dans son âme ou dans son corps, cela n'appartient pas à la vie présente; c'est l'état de l'éternel repos.

Ne te flatte donc point d'avoir trouvé la véritable paix, parce que tu ne ressens aucune peine; ni que tout soit bien, lorsqu'il ne s'élève point de contradicteur; ni que ce soit la perfection que tout réussisse selon ton désir.

Et ne va pas te croire quelque chose de grand, l'objet d'une prédilection divine, pour être animé d'une piété vive ou sensible; car ce n'est pas à de tels signes que l'on reconnaît le véritable amant de la vertu, et ce n'est pas en cela que consistent le progrès et la perfection de l'homme.

LE FIDÈLE.

En quoi donc, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

A t'offrir de tout ton cœur à la volonté divine, à ne rechercher jamais ton propre gain ni dans les petites choses, ni dans les grandes, ni dans le temps, ni dans l'éternité; en sorte que d'un visage égal tu traverses toutes les vicissitudes de la vie, assidu à me rendre grâce, et pesant tout d'une égale balance.

Si ton espérance est affermie dans une telle constance, qu'au moment où la consolation intérieure te délaisse, ton cœur soit préparé à de plus rudes assauts; si tu n'exaltes point ta justice, mais ma sainteté, alors tu marches dans le vrai et droit chemin de la paix, alors ton espoir est certain « de revoir un jour mon visage dans l'allégresse[1]. »

Que si tu arrives au parfait mépris de toi-même, apprends que tu jouiras alors d'une aussi profonde paix qu'il est possible en ton exil.

« Parmi une multitude de pensées et de sentiments qui nous viennent incessamment, il s'en trouve de bons en apparence, qui pourtant ne viennent pas de Dieu et ne sont pas selon son goût. Quel moyen de les discerner? C'est qu'il les faut examiner; recourir à Dieu par la prière et lui demander lumière; en considérer les motifs, la fin et les moyens, pour voir si tout est assaisonné de son bon plaisir; les proposer aux sages et en prendre avis de ceux qui

[1] Job., XXXIII, 26.

ont soin de nous et qui sont les dépositaires des trésors de la science et de la sagesse de Dieu, et faisant ce qu'ils conseillent, on fait la volonté de Dieu... *Je ne veux point de vos jeûnes*, dit le Prophète, *par lesquels en pensant m'honorer, vous faites le contraire : parce que quand vous jeûnez, vous faites votre propre volonté, et par cette propre volonté, vous gâtez et corrompez votre jeûne.* Or, l'on peut dire de même de toutes les autres œuvres de piété, dans lesquelles le mélange de notre propre volonté gâte et corrompt nos dévotions, nos travaux, nos pénitences... C'est qu'il ne faut jamais agir par le mouvement de notre propre intérêt, inclination, humeur ou fantaisie ; mais nous accoutumer à faire la volonté de Dieu en tout : je dis en tout, et non pas en partie ; car c'est là le propre effet de la grâce, qui rend la personne et l'action agréables à Dieu ? Quel est le bonheur d'un chrétien parfaitement établi dans cette conformité à la volonté de Dieu ? Voyez les dispositions toutes saintes dans lesquelles il passe sa vie, et les bénédictions qui accompagnent tout ce qu'il fait : il ne tient qu'à Dieu, et c'est Dieu qui le conduit en tout et partout ; de sorte qu'il peut lui dire avec le Prophète : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me.* Dieu le tient comme par la main droite, et se tenant réciproquement avec une entière soumission à cette divine conduite, vous le verrez demain, après-demain, toute la semaine, toute l'année, et enfin toute sa vie, en paix et tranquillité, en ardeur et tendance continuelle vers Dieu ; et répandant toujours dans les âmes de son prochain les douces et salutaires opérations de l'esprit qui l'anime. Si vous le comparez avec ceux qui suivent leurs propres inclinations, vous verrez ses conduites toutes brillantes de lumière et toujours fécondes en fruits ; on remarque un progrès notable en sa personne, une force et une énergie en toutes ses paroles : Dieu donne une bénédiction particulière à toutes ses entreprises, et accompagne de sa grâce les desseins qu'il prend pour lui et les

conseils qu'il donne aux autres, et toutes ses actions sont de grande édification ; mais, d'un autre côté, l'on voit que les personnes attachées à leurs inclinations et plaisirs n'ont que des pensées de terre, des discours d'esclaves et des œuvres mortes : et cette différence vient de ce que ceux-ci s'attachent aux créatures, et que celui-là s'en sépare ; la nature agit dans ces âmes basses, et la grâce dans celles qui s'élèvent à Dieu et qui ne respirent que sa volonté. »

S. VINCENT DE PAUL ; *sa Vie*, par Abelly, liv. III, ch. V.

CHAPITRE XXVI.

Excellence de la liberté intérieure.

LE FIDÈLE.

Seigneur, c'est l'œuvre d'un homme parfait de ne jamais détacher son esprit de la pensée des choses du ciel, de passer au milieu de tant de soins, comme libre de tout soin, non par indolence, mais par un certain privilége de l'âme libre qu'aucune affection déréglée n'attache à la créature.

Je vous en conjure, Dieu de bonté, ô mon Dieu ! défendez-moi contre les soins de cette vie, de peur que je ne m'y embarrasse ; contre les nécessités du corps, de peur que la volupté ne me surprenne ; contre tous les empêchements de l'âme, de peur que les ennuis ne me brisent et abattent.

Je ne dis point : Gardez-moi de ces choses que la vanité du monde poursuit d'une si vive ardeur ; mais de ces misères, qui, par la malédiction étendue sur l'humanité, sont pour l'âme de votre serviteur une peine, un fardeau, un obstacle, afin qu'il ne puisse, à son gré, s'élever à la liberté de l'esprit.

O mon Dieu, douceur ineffable ! changez pour moi en amertume toute consolation de la chair qui me détourne de l'amour des biens éternels, et offre à mes regards le pernicieux attrait d'une jouissance présente.

Que je ne me laisse pas vaincre, ô mon Dieu, que je ne me laisse pas vaincre par la chair et le sang ! Que je ne me laisse point séduire par le monde et sa gloire d'un jour ! Que je ne succombe pas au démon et à ses ruses.

Donnez-moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer.

Donnez-moi, au lieu de toutes les consolations du monde, la délicieuse onction de votre esprit ; au lieu de l'amour charnel, répandez en moi l'amour de votre nom.

Ah ! que le manger, le boire, le vêtement, et tous les autres soulagements du corps sont à charge à l'âme fervente !

Accordez-moi d'en user avec modération, et qu'un désir déréglé n'en fasse pas pour moi autant de piéges.

Les rejeter tous n'est pas permis, parce qu'il faut

soutenir la nature; mais y rechercher la superfluité et le plaisir, c'est ce que votre loi sainte défend; autrement, la chair se révolterait contre l'esprit.

Entre ces extrémités, ô mon Dieu, que votre main me guide et m'instruise; qu'elle me préserve de tout excès.

« Nous réparons par le boire et le manger les ruines journalières du corps, jusqu'au moment où, détruisant l'aliment et l'estomac, vous éteindrez mon indigence par une admirable plénitude, et revêtirez cette chair corruptible d'une éternelle incorruptibilité. Aujourd'hui, toutefois, cette nécessité m'est douce, et je combats cette douceur pour ne pas m'y laisser prendre; guerre de tous les instants que je me fais par le jeûne et les rigueurs qui réduisent le corps en servitude, et pourtant je ne puis éviter le plaisir qui chasse les douleurs du besoin : car la faim et la soif sont aussi des douleurs brûlantes et meurtrières comme la fièvre, si les aliments ne les soulagent, et votre bonté consolante mettant à la disposition de notre misère les tributs du ciel, de la terre et des eaux, nos angoisses deviennent des délices. — Vous m'avez enseigné à ne prendre les aliments que comme des remèdes. Mais quand je passe de l'inquiétude du besoin au repos qui en suit la satisfaction, le piége de la concupiscence m'attend au passage : car ce passage lui-même est un plaisir, et il n'est pas d'autre voie, et c'est la nécessité qui m'y pousse. L'entretien de la vie est la seule raison du boire et du manger, et néanmoins un dangereux plaisir marche de compagnie; esclave qui trop souvent cherche à devancer son maître, revendiquant pour lui-même ce que je ne veux accorder

qu'à l'intérêt légitime. Et puis les limites de l'un ne sont pas celles de l'autre; ce qui suffit à la nécessité ne suffit pas au plaisir : et parfois il devient difficile de reconnaître si nous accordons un secours à la requête du besoin, ou un excès aux perfides sollicitations de la convoitise. Notre pauvre âme sourit à cette incertitude, charmée d'y trouver une excuse pour couvrir du prétexte de la santé une indulgence coupable.... Vous me dites encore : « Ne marche pas à la suite de tes convoitises et détourne-toi de ta volonté. » Votre grâce m'a fait entendre cette autre parole que j'aime : « Que nous mangions ou que nous ne mangions pas, rien de plus pour nous, rien de moins; » c'est-à-dire que je ne trouverai là ni mon opulence, ni ma détresse. Et cette parole encore : « J'ai appris à me contenter de l'état où je suis : je sais vivre dans l'abondance, et je sais souffrir le besoin. Je peux tout en celui qui me fortifie. » Voilà comme parle un soldat du ciel; est-ce notre langage, poussière que nous sommes? Mais souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes poussière; que c'est de poussière que vous avez fait cet homme, perdu et retrouvé. Et ce n'est pas en lui qu'il a trouvé sa force, celui-là, poussière comme nous, qui darde, au souffle de votre inspiration, ces paroles brûlantes dans mon cœur : Je peux tout en celui qui me fortifie. Oh! fortifiez-moi pour que je puisse! Donnez-moi ce que vous m'ordonnez; et ordonnez-moi ce qu'il vous plaît. Et il confesse, lui, « qu'il a tout reçu et que toute sa gloire est dans le Seigneur. » Il veut recevoir aussi, cet autre, que j'entends vous adresser cette prière : « Délivrez-moi des désirs de la sensualité. » N'est-il pas évident, ô Dieu saint, que vous donnez tout, jusqu'à l'obéissance à vos commandements? »

S. AUGUSTIN; *Confess.*, liv. x, ch. xxxi.

CHAPITRE XXVII.

L'amour de soi est l'obstacle qui nous détourne le plus du souverain bien.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, il faut que tu te donnes tout entier pour posséder tout, ne te réservant rien de toi-même.

Apprends que l'amour de toi-même te nuit plus qu'aucune chose du monde.

Selon l'amour et l'affection qu'elle te donne, chaque chose te tient plus ou moins attaché.

Si ton amour est pur, simple et dans l'ordre, les choses ne te réduiront pas en esclavage.

Garde-toi de convoiter ce qu'il ne t'est pas permis d'avoir.

Garde-toi d'avoir rien qui puisse t'embarrasser et te priver de la liberté intérieure.

Chose étrange, que tu ne t'abandonnes pas à moi du fond du cœur avec tout ce que tu peux désirer ou avoir !

Pourquoi te consumer d'une vaine tristesse ? pourquoi te fatiguer de soins superflus ?

Tiens-toi sous ma main, et rien ne te pourra nuire.

Si tu cherches ceci ou cela, si tu veux être ici ou là, sans autre but que ton bien-être ou la plus grande

satisfaction de ta volonté, jamais tu ne seras en repos, jamais libre d'inquiétude ; car en toute chose tu trouveras quelque défaut, en tout lieu quelque contradicteur.

Acquérir, multiplier les acquisitions au dehors, ne sert point ; ce qui sert, c'est chaque objet que l'on méprise, chaque objet que l'on déracine de son cœur. Et ne va pas l'entendre seulement de l'opulence et des richesses, mais encore de la poursuite des homeurs, du désir des vaines louanges, toutes choses qui passent avec le monde.

Le lieu n'est qu'un faible rempart, si l'esprit de ferveur manque ; et cette paix cherchée au dehors ne sera pas longtemps solide, si le cœur ne repose sur son vrai fondement, c'est-à-dire si tu ne t'appuies sur moi ; tu peux te déplacer, mais être mieux, jamais.

Car, cédant à l'occasion qui survient, tu trouveras ce que tu as fui, pis encore.

PRIÈRE POUR OBTENIR LA PURETÉ DU CŒUR ET LA SAGESSE DIVINE.

Affermissez-moi, mon Dieu, par la grâce de l'Esprit-Saint.

Donnez-moi la vertu de me fortifier dans l'homme intérieur, de dégager mon cœur de tout soin, de toute vaine sollicitude, sans me laisser entraîner çà

et là au désir de chaque chose, précieuse ou vile; mais les regardant toutes comme choses qui passent, et moi-même comme passant avec elles.

« Car rien n'est durable sous le soleil; tout y est vanité et affliction d'esprit[1]. » Oh! combien est sage celui qui juge ainsi.

Donnez-moi, Seigneur, la science divine, afin que j'apprenne à vous chercher, à vous trouver par-dessus tout, à vous goûter, à vous aimer par-dessus tout, et à concevoir tout le reste, comme il est dans l'ordre de votre sagesse.

Donnez-moi la prudence qui évite le flatteur, et la patience qui souffre l'ennemi.

Car c'est une grande sagesse de ne pas flotter à tout vent de parole, et de ne pas prêter l'oreille aux perfides accents de la sirène. Ainsi la voie commencée se poursuit avec assurance.

« Dieu immortel, sublime auteur du salut de l'homme, que votre amour veille à ma défense; gardez-moi comme la pupille de l'œil; que l'ombre de vos ailes m'abrite des tentations!

« Réprimez la licence de mes yeux, de peur qu'ils ne roulent çà et là au hasard; soyez la sentinelle de mon oreille, qu'elle demeure fermée aux criminelles séductions de la volupté.

[1] Eccli., I, 17.

« Placez une garde à ma bouche, dressez un rempart autour de mes lèvres; que mon cœur ne se laisse pas aller aux paroles de malignité et ne se tourne pas vers le crime.

« Accordez-nous, je vous en conjure, une connaissance et une intelligence parfaites pour régler nos mœurs selon la vertu et la pureté; ainsi nous vous serons plus agréables que les plus doux parfums.

« Faites, Seigneur, que notre âme brûle de désir pour vous, et que, loin du faste et des amusements du monde, foulant aux pieds les biens de ce siècle qui passe, nous n'embrassions que vous seul.

« Accordez-nous de vous offrir, comme un encens précieux et comme autant de lampes pures, ce triple don : notre esprit, notre âme, notre corps, pour les consacrer à l'auguste Trinité. Offrons notre esprit au Père, notre âme au Fils, notre corps à l'Esprit-Saint, qui doit le relever de la poussière et le renouveler.

« Père tendre, remplissez mon esprit de vos rayons et de votre lumière; ô Fils, donnez la sainteté à mon âme; Esprit-Saint, fortifiez ce corps brisé d'angoisses et de douleurs; permettez enfin que nous nous réjouissions, nous, de votre clémence, et vous, de notre repentir; que notre esprit, notre âme, notre corps vous rendent gloire, et que nous possédions en tout temps les trésors de votre miséricorde. »

S. EPHREM; *Paræneses.*, LVIII. (Opp. syriac.-lat., t. III, p. 525. In-fol.)

CHAPITRE XXVIII.

Contre la médisance.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne t'afflige pas, si quelques-uns pensent mal de toi, et disent de toi des choses que tu souffres d'entendre.

Tu dois encore penser plus mal de toi-même, et croire que personne n'est plus faible que toi.

Si tu marches dans les voies intérieures, tu attacheras peu de prix à des paroles qui s'évaporent.

Ce n'est pas une médiocre prudence que de se taire au temps mauvais, et de se tourner intérieurement vers moi, sans être troublé du jugement des hommes.

Que ta paix ne dépende point des discours du monde. Que l'on juge de toi bien ou mal, tu n'es pas pour cela un autre homme.

Où est la véritable paix, la véritable gloire? N'est-ce pas en moi?

Et celui qui n'aspire point à plaire aux hommes et qui ne redoute pas de leur déplaire, jouira d'une grande paix.

De l'amour déréglé et de la vaine crainte naissent l'inquiétude du cœur et la dissipation des sens.

« L'homme ne redoute les adversités qu'autant qu'il aime, soit en lui, soit hors de lui, quelque objet temporel, dont il appréhende ou déplore la perte, comme son corps, ses biens, ses honneurs, ses amis, sa volonté propre. Mais celui qui n'aime rien de tout cela d'un amour déréglé, n'y trouvant point sujet de grande joie, n'y trouve point sujet de profonde tristesse. Comment donc un ennemi peut-il te faire tant de mal, que tu en sois troublé? S'il te hait dans son cœur, le mal est renfermé en lui-même, et sa peine ne te touche en rien. Toi, seulement, demeure en paix chez toi. Le feu caché dans le sein d'un autre le brûle et non pas toi. S'il dit une parole contre toi, c'est un souffle qui traverse l'air avec bruit; ce n'est point un trait qui te perce. Tu rirais, si un dard lancé contre toi frappait l'air d'une vaine blessure sans t'atteindre. Ris de même des paroles médisantes. Un chien aboie contre toi, et tu passes en riant. Si ton ennemi médit de toi en ton absence, ne te trouble pas, il se blesse lui-même, et ne te fait aucun mal. Il se découvre tel qu'il est, envieux et détracteur. Il se rend auprès des hommes éclairés odieux et méprisable : il te venge ainsi de lui-même. Garde donc le silence, et les autres combattront pour toi, et le Seigneur écrasera ton ennemi... Si tu crains que l'on ajoute foi à ton détracteur contre toi, souffre-le humblement, et ta patience détruira le soupçon ou apaisera les préventions dans le cœur des autres. Que si ton cœur brûle d'un profond ressentiment, réprime-le par la pensée de l'avantage qui doit s'ensuivre. Ainsi, pour guérir un mal corporel, l'on souffre l'opération du fer ou du feu, l'on supporte

une courte douleur par l'espoir de recouvrer la santé..... A peine se trouve-t-il en cette vie un fardeau si accablant que l'usage et l'exercice de la patience ne rendent plus léger à porter. Celui qui se juge vil et digne de réprimande, pourquoi ne souffre-t-il pas avec patience qu'un autre lui témoigne les mêmes sentiments qu'il a de lui-même? Car après le jugement de Dieu, il n'en est pas de plus à craindre que celui de la conscience. La conscience de chacun sera, après Dieu, son juge le plus sévère. »

S. BONAVENTURE; *De profect. Religios.* (Opp., in-fol., t. VII, lib. II, cap. XXXVII. Moguntiæ, 1609.)

CHAPITRE XXIX.

Comment il faut invoquer et bénir Dieu dans l'affliction.

LE FIDÈLE.

Que votre nom, Seigneur, soit béni dans les siècles, vous qui avez voulu que cette tentation et cette épreuve soient venues sur moi.

Je ne puis l'éviter, mais il est nécessaire que je me réfugie vers vous, afin que votre secours me la rende salutaire.

Seigneur, me voici dans l'affliction, mon cœur souffre; cette passion l'opprime.

« Et maintenant, ô aimable Père, que dirai-je [1]? »

[1] Joan., XII, 27.

Les angoisses m'ont surpris. « Sauvez-moi de cette heure! »

Mais cette heure n'est venue que pour votre gloire, quand, relevé de mon humiliation profonde, je vous devrai ma délivrance.

Qu'il vous plaise, Seigneur, de me tirer de peine; car, dans mon dénûment, que puis-je faire? et où irai-je sans vous?

Donnez-moi la patience, Seigneur, encore cette fois.

Aidez-moi, mon Dieu, et je ne craindrai point, quel que soit mon accablement.

Et cependant que dirai-je? Seigneur, « que votre volonté soit faite [1] ! » j'ai bien mérité de souffrir et de porter ce fardeau.

Il faut donc que je le porte, et plaise à votre grâce que ce soit avec patience, en attendant que la tempête passe et que le calme revienne.

Votre main, qui peut tout, est assez puissante pour éloigner aussi de moi cette tentation et en modérer la violence, afin que je ne succombe pas entièrement, comme vous l'avez déjà si souvent fait pour moi, ô mon Dieu, ma miséricorde.

Et autant ce changement m'est difficile, autant ce n'est qu'un jeu pour « la droite du Très-Haut [2]. »

[1] Matth., v, 10. — [2] Ps. LXXVI, 10.

« O mon Seigneur Jésus ! quelle grande merveille y auroit-il eue si vous fussiez demeuré intrépide, quand l'heure arriva pour laquelle vous étiez venu, puisque vous aviez la puissance de donner votre vie, sans que personne vous la pût ôter ? Mais il étoit bien plus glorieux, puisque tout se faisoit pour nous, que non-seulement la souffrance du corps, mais aussi l'affection du cœur agît en notre faveur ; et que ceux qui étoient vivifiés par votre mort devinssent plus forts par votre frayeur, plus joyeux par votre tristesse, plus allègres par votre ennui, plus tranquilles par votre trouble et plus consolés par votre abattement. Je lis dans la résurrection de Lazare, que *son esprit frémit, et qu'il se troubla en lui-même*. Mais je le veux bien, puisque c'est lui-même qui s'est troublé, non par la nécessité de la nature, mais par le bon plaisir de sa volonté. J'apprends néanmoins à présent quelque chose de plus grand : car l'amour, qui est fort comme la mort, fit tant d'efforts sur la personne de Jésus-Christ, qu'il eut besoin d'un ange de Dieu pour le conforter. Qui est celui qui conforte, et celui qui est conforté ? Écoutez l'Évangéliste : *L'ange de Dieu apparut et le conforta*. Qui est celui-là ? C'est le même qui sortit miraculeusement du sein de la Vierge ; par la volonté de qui l'eau fut changée en vin aux noces de Cana ; de qui le toucher guérit le lépreux ; sous les pieds duquel la mer se tint ferme ; à la voix de qui les morts ressuscitèrent ; en un mot, celui qui soutient tout l'univers par la parole de sa vertu qui a créé toutes choses, et par qui toutes choses subsistent et l'ange même qui le conforte. Mais que dirai-je encore ? Qui est celui-là ? Je ne m'arrêterois pas si longtemps, si son nom n'étoit pas ineffable. Qui encore celui-là ? Celui même dont la majesté ne pouvoit être comprise par celui qui le fortifioit. Je vous demande grâce, ange de Dieu ! Qui est celui que vous consolez ? Quoi ! ne connoissiez-vous pas celui pour la consolation duquel vous étiez envoyé ? Il est lui-même le Consolateur

et le Paraclet. Autrement il ne diroit pas aux Apôtres qu'il y avoit un autre consolateur que son Père leur devoit envoyer, si lui-même ne l'étoit pas. Mais c'est en cela particulièrement que je reconnois qu'il est le grand Consolateur, plein de bonté, toujours près de ceux dont le cœur est affligé. Je ne perdrai donc plus l'espérance, ô mon Seigneur! pour fâcheuse que me paroisse la tribulation que j'endure, pour foible que je sois; et pour quelque désir que je ressente afin que ce calice soit éloigné de moi; je ne perdrai plus, dis-je, l'espérance, pourvu que j'entende cette parole: *Toutefois qu'il arrive non pas comme je le veux, mais comme vous le voulez.* C'est encore en cela que j'ai appris que je ne dois point recourir à la consolation charnelle et passagère, mais seulement à celle de l'ange, à la spirituelle, à la céleste consolation. Oui, j'y consens très-volontiers, pourvu que je ne me laisse point aller au murmure, parce que cela me sépareroit entièrement de vous. Je n'y veux donc point résister, quoique j'aie besoin d'être consolé. Quoi! je reconnois ma voix dans le Sauveur, et je désespérerois de mon salut? Non, je posséderai mon âme dans ma patience. »

S. BERNARD; *Pour la fête de saint André,* sermon I. (*Sermons,* trad. R. P. D. Ant. de Saint-Gabriel. Paris, 1678.)

CHAPITRE XXX.

Implorer le secours divin, espérer avec confiance le retour de la grâce.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, « je suis le Seigneur, c'est moi qui fortifie au jour de l'affliction [1]. »

Viens à moi lorsque tu seras en peine.

Voici le plus grand obstacle aux consolations divines; tu recours trop tard à la prière.

Car, avant de me prier avec instance, tu cherches ailleurs des consolations, tu demandes ton soulagement aux choses du dehors.

Et tout cela sert peu, jusqu'à ce que tu reconnaisses que « moi seul je suis celui qui délivre ceux qui espèrent en moi [2]; » et il n'est hors de moi ni puissant secours, ni utile conseil, ni durable remède.

Maintenant que tu respires après la tempête, renais à la lumière de mes miséricordes; car je suis près de toi, dit le Seigneur, pour restituer toutes choses non-seulement dans leur intégrité, mais dans une mesure nouvelle et surabondante.

[1] Nah., I, 7. — [2] Ps. XVI, 17.

« Y a-t-il rien qui me soit difficile [1] ? » ou suis-je semblable à celui qui parle et ne fait pas ?

Où est ta foi? demeure ferme et persévère.

Prends patience et courage : la consolation viendra pour toi en son temps.

Attends-moi, attends : « Je viendrai et te guérirai [2]. »

C'est une tentation qui t'exerce, et une crainte vaine qui t'épouvante.

Que t'apporte cette inquiétude sur l'avenir, sinon tristesse sur tristesse ? « A chaque jour suffit son mal [3]. »

Il est inutile et vain de se réjouir, ou de se troubler d'un avenir qui ne sera peut-être jamais.

Mais c'est la misère de l'homme de servir de jouet à ces imaginations ; et la marque d'un cœur encore faible, de se rendre si légèrement aux suggestions de l'Ennemi.

Peu lui importe à lui qu'il séduise et trompe par le faux ou le vrai ; qu'il abatte par l'amour du présent ou par la crainte de l'avenir.

« Que ton cœur donc ne se trouble point et ne craigne point. »

« Crois en moi, et mets ta confiance en ma miséricorde [4]. »

Quand tu penses être loin de moi, c'est souvent alors que je suis plus près de toi.

[1] Jer., xxxvii, 27. — [2] Matth., viii, 7. — [3] Matt., vi, 34. — [4] Joan., xiv, 1, 27.

Quand tu crois presque tout perdu, c'est souvent alors le moment de mériter davantage.

Non, tout n'est pas perdu, quand le succès ne répond pas à ton attente.

Tu ne dois pas juger selon le sentiment présent, ni t'abandonner à aucune affliction, de quelque part qu'elle vienne, t'y attachant comme si tout espoir d'en sortir était évanoui.

Garde-toi de te croire entièrement délaissé, si je t'envoie pour un temps quelque épreuve, ou si je retire de toi la douceur de mes consolations, car c'est ainsi que l'on parvient au royaume des cieux.

Et il est indubitablement plus utile pour toi et pour mes autres serviteurs d'être exercés par l'affliction que d'avoir tout au gré de vos désirs.

Je connais le secret des cœurs; je sais qu'il importe beaucoup à ton salut d'être parfois dans la sécheresse et le délaissement, de peur qu'élevé en toi-même par le bon succès, tu ne te complaises dans l'illusion d'être ce que tu n'es pas.

Ce que j'ai donné, je puis le retirer et le rendre quand il me plaît.

Ce que je donne est à moi; et quand je retire, je ne reprends rien qui soit à toi; car tout bien et tout don parfait sont à moi.

Si je t'envoie une affliction, une contrariété quelconque, ne murmure pas, et que ton cœur ne se laisse pas abattre.

Je puis sur l'heure te relever, et changer toute ta peine en joie.

Et certes, je suis juste et infiniment digne de louanges, lorsque j'en agis ainsi.

Si tu juges, selon la justice et dans la lumière de la vérité, jamais dans l'adversité tu ne dois t'abandonner à de tels accablements, mais plutôt t'en réjouir et m'en rendre grâce.

Que dis-je? ce doit être ton unique joie que « je t'afflige, sans t'épargner [1]. »

« Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous aime [2], » ai-je dit à mes bien-aimés disciples, et je les ai envoyés non pas assurément pour vivre dans les joies du temps, mais en de rudes combats; non dans les honneurs, mais dans les mépris; non dans l'oisiveté, mais dans le travail; non dans le repos, mais « dans la patience qui porte tant de fruits [3]. » Souviens-toi, mon fils, de ces paroles.

« Dieu nous veut indifférents à tout ce qui nous arrive, agréable ou fâcheux; il veut que nous apprenions à souffrir avec une humilité d'esprit constante et dégagée ceux qui nous insultent et nous poursuivent des traits envenimés de la haine et de la calomnie. Je dis plus: si on nous ravit les nécessités de la vie; si l'on nous refuse même les

[1] Job., VI, 10. — [2] Joan., XV, 9. — [3] Luc, XVIII, 15.

secours les plus indispensables; si l'on outrage nos corps et si les blessures qu'on leur fait entraînent de continuelles infirmités; s'il nous arrive des peines et des afflictions qui nous jettent dans l'accablement; enfin, si nos meilleures actions sont malicieusement interprétées par les autres, Dieu veut que non-seulement nous supportions avec égalité d'âme ces épreuves qui nous viennent de la part des hommes, mais encore que nous les recevions patiemment comme des fléaux et des châtiments qu'il nous envoie. Et quand même il nous retireroit toutes les consolations de sa présence, et que sa sévérité iroit jusqu'à fermer les yeux, ne voulant ni nous voir, ni nous entendre, alors que nous venons suppliants implorer du soulagement dans nos travaux et nos souffrances; quand il nous abandonneroit dans notre agonie, comme il a été lui-même abandonné de son Père, loin de demander notre consolation à aucune créature mortelle, il ne faudroit la chercher qu'en cette simple parole de Jésus-Christ: *Votre volonté soit faite.* Certes notre Dieu auroit bien sujet de dire à l'âme embrasé de son amour: J'ai bien voulu me faire homme à cause de vous; si vous ne devenez des dieux à cause de moi, vous me traitez avec une extrême injustice. J'avois tellement caché ma divinité en prenant votre nature, qu'il y avoit bien peu d'hommes qui connussent ma puissance et ma force; car ils ne voyoient en moi que misères, que peines et afflictions depuis le commencement de mon enfance jusqu'à la fin des tourments de la croix, et je marchois parmi eux comme si j'eusse été un d'eux. Vous devez donc tellement cacher votre nature humaine tout entière dans ma divinité, que nul ne puisse remarquer votre foiblesse; mais que votre vie soit si approchante de la vie divine qu'on ne puisse rien voir dans toutes vos actions qui ne soit de Dieu. »

Frère JEAN TAULER; *Institutions*, ch. xv.

CHAPITRE XXXI.

Négliger toutes les créatures pour trouver le Créateur.

LE FIDÈLE.

Seigneur, j'ai besoin d'une grâce encore plus grande, s'il faut que j'arrive à ce degré où nul homme, nulle créature ne me puisse faire obstacle.

Car tant que quelque chose me retient, je ne puis librement voler vers vous.

Il aspirait à voler en liberté, celui qui s'écriait : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je volerai, et je me reposerai [1] ! »

Quoi de plus tranquille que « l'œil simple ? » Quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre ?

Il faut donc s'élancer au delà de toutes les choses créées, et sortir entièrement de soi-même ; il faut que l'âme, planant de si haut, reconnaisse que vous êtes le Créateur, et que nulle créature n'est semblable à vous.

Et s'il n'est dégagé de tout objet créé, l'esprit ne peut librement s'occuper du ciel.

[1] Ps. LIV, 7.

Aussi l'on trouve peu de contemplatifs, car bien peu savent se séparer entièrement des créatures et des choses périssables.

Il faut pour cela une grâce puissante qui soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même.

Et tant que l'homme n'est point élevé en esprit, libre de toute créature, entièrement uni à Dieu, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il possède a peu de prix.

Il sera longtemps petit et rampant, celui qui estime autre chose que le seul, l'unique, l'immense, l'éternel bien.

Et tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, et ne doit être compté pour rien.

La différence est grande entre la sagesse que la piété éclaire, et la science obtenue par l'étude.

La science que la grâce divine répand d'en haut, est infiniment supérieure à celle que l'homme doit au labeur de son esprit.

Plusieurs aspirent à la contemplation; mais l'effort qu'elle demande, ils le négligent.

Et un grand obstacle, c'est que l'on s'arrête aux apparences, aux objets sensibles, et que l'on s'inquiète peu de mourir à soi-même.

Qu'est-ce donc? quel esprit nous conduit? que prétendons-nous enfin, nous qui voulons passer pour intérieurs, de dépenser tant d'efforts et encore plus de soins à la poursuite d'objets éphémères et vils, quand il nous arrive si rarement de recueillir, dans l'intérêt de notre âme, nos sens et nos pensées?

O douleur! à peine rentrés en nous-mêmes, nous nous précipitons au dehors, et nous ne pesons pas nos œuvres dans la balance d'un examen sévère.

L'abaissement de nos affections ne frappe point nos regards; et l'excès de nos impuretés ne nous tire point de larmes.

« Toute chair avait corrompu sa voie [1]; » et c'est pourquoi survint le déluge immense.

Si donc nos affections intérieures sont corrompues, il faut nécessairement que les actes qui en dérivent, infectés de cette corruption, publient l'infirmité de notre âme.

C'est de la pureté du cœur que naissent les fruits d'une bonne vie.

Cet homme, qu'a-t-il fait? voilà ce que l'on demande. Mais quel fonds de vertu l'a fait agir; c'est ce que l'on cherche avec moins d'intérêt.

A-t-il du courage, des richesses, de la beauté, du talent? est-il grand écrivain, chanteur habile, travailleur industrieux? Voilà ce que l'on veut savoir. Mais s'il est humble, patient et doux, pieux et intérieur, c'est ce que l'on passe sous silence.

La nature considère l'extérieur de l'homme; la grâce pénètre l'intérieur.

Celle-là se trompe souvent; celle-ci espère en Dieu pour n'être point trompée.

[1] Gen., VI, 12.

« C'est en Dieu seul que se trouve le repos d'une âme qui aime le Seigneur, qui est éclairée des rayons de la véritable lumière, et qui reconnaît le néant des biens terrestres. C'est en se désaltérant à cette source de la vie où les bienheureux sont enivrés d'une ineffable douceur, qu'elle parvient à éteindre le feu de ses convoitises. Mais elle ne peut arriver à ce but qu'en détachant ses affections des choses créées; car tout ce qui tombe sous les sens est un piége pour l'imprudent qui s'y livre. Aussi, mon Dieu, je suis saisi de frayeur toutes les fois que je reporte mes regards sur le passé de ma vie. Hélas! que d'heures stériles dans le cours de mon pèlerinage! Comment oserai-je me présenter devant vous? Lorsque vous me demanderez compte des jours de ma vie et des fruits que je pouvais en retirer, comment aurai-je la force de régler ce grand et redoutable compte? O mon bien-aimé Seigneur! pourquoi donc ne vous ai-je pas toujours donné la première place dans mon cœur? Pourquoi n'avez-vous pas été l'objet continuel de mes pensées et l'unique source de ma joie? Où était donc mon cœur lorsqu'il se trouvait loin de vous? Hélas! mon Dieu, le faux éclat des créatures a fasciné mes yeux, et j'ai oublié que vos attraits étaient mille fois plus dignes de fixer mes regards, et que tous les objets qui m'enchantaient n'étaient cependant qu'un pâle reflet de votre ineffable beauté.... O bon Jésus.... ayez pitié d'un malheureux qui vous a connu et aimé si tard et qui s'est précipité par là dans un abîme d'égarements.... La voix des créatures m'a séduit, et je n'ai point compris les charmes que les élus trouvent dans les paroles qui sortent de votre bouche, la douceur de vos conseils à l'égard de ceux qui vous aiment, et la facilité des préceptes que vous imposez à vos saints. O bon Jésus! source de la sagesse, auteur de la science, gardien de la confiance, distributeur de la grâce, guide des élus, force des combattants, consolation des affligés, pardon des pécheurs.

récompense des bienheureux, porte du ciel, dispensateur de tous les trésors de la Sainte Trinité, je vous en conjure, faites entendre votre voix à mon oreille.... Vous m'avez cherché avec sollicitude, et, après m'avoir trouvé, vous m'avez rapporté avec joie sur vos épaules. O Dieu de ma vie! pourriez-vous donc jamais perdre mon âme, cette pauvre servante pour laquelle vous avez fait tant de sacrifices ?.... Vous êtes le Dieu après lequel mon cœur soupire et que désire mon âme; que je puisse aussi vous offrir un sacrifice de louanges qui honore votre majesté, suivant ce chant du Prophète que vous inspiriez lorsqu'il disait : « Un sacrifice de louanges sera célébré en mon honneur. » Et encore : « Heureux, Seigneur, heureux ceux qui habitent dans votre maison, car ils vous loueront dans les siècles des siècles. »

S. LAURENT JUSTINIEN; *De l'incendie du divin Amour*, ch. XII.

CHAPITRE XXXII.

Du renoncement à soi-même et à toute cupidité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, tu ne peux posséder une parfaite liberté, si tu ne te renonces entièrement.

Ils portent des chaînes, tous ceux qui s'aiment et qui veulent s'appartenir, ces hommes avides, curieux, inquiets, amis de la volupté, et non de Jésus-Christ, sans cesse bâtissant un édifice qui retombe.

Car tout ce qui ne vient pas de Dieu périra. Retiens cette courte et importante parole : « Quitte tout, et tu trouveras tout[1]. » Renonce à ta passion, et tu trouveras le repos.

Médite sur cette parole, accomplis-la, et tu auras l'intelligence de toutes choses.

LE FIDÈLE.

Seigneur, ce n'est pas l'œuvre d'un seul jour ni un jeu d'enfants. Que dis-je ? ce court précepte renferme toute la perfection religieuse.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, tu ne dois ni reculer, ni perdre courage, quand je te propose la voie des parfaits, mais au contraire t'élancer d'un saint zèle, ou du moins aspirer d'un fervent désir vers cet état sublime.

Ah ! que n'en est-il ainsi de toi ? Que n'en es-tu venu à te dégager de l'amour de toi-même, humblement soumis à ma volonté et aux ordres de celui que je t'ai donné pour père : alors tu me serais infiniment agréable, et tes jours s'écouleraient dans la joie et la paix.

Il te reste encore beaucoup de choses à quitter, et si tu ne m'en fais un entier abandon, tu n'obtiendras pas ce que tu me demandes.

« Je te conseille, pour t'enrichir, d'acheter de moi l'or éprouvé par le feu[2], » c'est-à-dire la sagesse cé-

[1] Luc, IX, 60. — [2] Apoc., III, 18.

leste, qui foule aux pieds toutes les choses d'ici-bas.

Donne-lui la préférence sur la sagesse du siècle et sur toute complaisance dans les hommes et en toi-même.

Oui, paye une chose vile de tout ce qu'il y a de grand et de précieux entre les choses humaines.

Car elle passe pour infiniment vile et petite; elle est presque dévouée à l'oubli, cette sagesse céleste, la seule vraie, qui ne s'élève point en soi-même, qui ne cherche point à être glorifiée sur la terre. Plusieurs l'exaltent par leurs paroles, mais ils la contredisent par leur vie. Elle est cependant « cette perle précieuse [1], » qui est cachée à plusieurs.

« Quiconque commet le péché devient esclave du péché, et nous sommes tous plus ou moins dans cet esclavage. Et quelle espérance pouvons-nous avoir d'être délivrés? Écoutons Jésus-Christ : *L'esclave*, dit-il, *ne demeure pas toujours dans la maison*. L'Église est cette maison. Le pécheur est l'esclave. Plusieurs entrent dans l'Église. Aussi Jésus-Christ ne dit pas: *L'esclave* n'est point dans la maison, mais *ne demeure pas toujours dans la maison*. S'il est ainsi, qui pourra prétendre d'y demeurer; puisque l'esclave signifie le pécheur, et qu'il est dit dans l'Écriture : « Quand le Roi juste sera assis sur son trône pour juger les hommes, qui pourra se vanter d'avoir le cœur chaste, et se glorifier d'être exempt de péché?» — Qui

[1] Matth., XIII, 46.

ne seroit donc effrayé de ces paroles: *L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison*, si le Seigneur n'ajoutoit aussitôt : *mais le Fils y demeure toujours ?* Car, Jésus-Christ qui est le Fils, ne demeurera pas seul dans la maison. Il faut nécessairement que le peuple qui lui appartient y demeure avec lui. Sans cela, de qui seroit-il le chef, et où seroit son corps? Il est même très-vraisemblable que sous le nom de Fils, le corps est compris avec son chef. Ainsi Jésus-Christ, d'une part, nous effraye, pour nous porter à fuir le péché; et de l'autre, il nous rassure pour nous empêcher de tomber dans la défiance d'en pouvoir être délivrés. *Quiconque*, dit-il, *commet le péché est esclave du péché: or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison.* A n'entendre que ces mots, qui ne désespéreroit d'y demeurer toujours, puisque nul de nous n'est sans péché? Mais l'espérance nous revient un peu, lorsque le Seigneur ajoute : *Le Fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez alors vraiment libres.* Voilà où nous devons mettre toute notre espérance, à être délivrés par celui qui est libre et à passer de l'esclavage de la cupidité où nous sommes à l'heureuse servitude de la charité. C'est ce que signifient ces paroles de l'Apôtre : Car vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté : ayez seulement soin que cette liberté ne vous serve pas d'occasion pour vivre selon la chair : mais assujettissez-vous les uns aux autres par la charité. Que le chrétien ne dise donc pas : Je suis libre, je suis maintenant appelé à l'état de liberté. Autrefois, il est vrai, j'étois esclave ; mais Jésus-Christ m'a racheté, il m'a rendu libre ; je n'ai qu'à faire ce qu'il me plaira ; personne n'est en droit de contraindre ma volonté puisque je suis libre. — Mais si ta volonté te porte à pécher, tu cesses d'être libre ; car tu retombes dans l'esclavage du péché. N'abuse donc point de ta liberté, pour en tirer une occasion de pécher; mais sers-t'en au contraire pour te garantir du péché. Car ta volonté

ne sera libre que tant que tu seras assujetti à la justice. Voici comment en parle l'Apôtre : Lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres de la servitude, de la justice. Mais à présent étant affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, le fruit que vous en retirez est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle. »

S. AUGUSTIN, *Sur l'Évangile de saint Jean*, Traite XLI, § VIII.

CHAPITRE XXXIII.

De l'instabilité du cœur, qui ne peut se fixer qu'en Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, garde-toi de te fier à la disposition présente de ton cœur ; elle passe, une autre lui succède.

Tant que tu vivras, tu seras sujet au changement, même malgré toi ; joyeux et triste tour à tour, paisible et troublé, fervent et aride ; aujourd'hui zélé, demain tiède ; tantôt grave, tantôt léger.

Mais au-dessus de toutes ces vicissitudes, l'homme sage et avancé dans la science spirituelle se tient debout ; et sans consulter ses propres sentiments, ni de quel côté souffle le vent de l'inconstance, il tend de toutes les forces de son esprit vers sa véritable et bienheureuse fin.

C'est ainsi qu'il pourra demeurer toujours un et le

même, toujours inébranlable, l'œil simple de son esprit, au milieu de tant d'accidents divers, invariablement fixé sur moi.

Or, plus l'œil de l'esprit est pur, plus la force est grande pour rompre l'effort des tempêtes.

Mais cet œil s'obscurcit en plusieurs; car il se détourne bientôt de moi pour s'arrêter sur chaque objet agréable qu'il rencontre.

Il est si rare de trouver une âme parfaitement pure de cette tache naturelle : la recherche de soi-même.

Ainsi les Juifs autrefois vinrent en Béthanie vers Marthe et Marie : « Non pour Jésus seul, mais aussi pour voir Lazare [1]. »

Il faut donc purifier l'œil de l'esprit, afin que, simple et droit, il traverse tant de milieux divers pour s'arrêter à moi.

« Dieu n'est pas loin de ses créatures. Il ne s'est pas retiré après les avoir faites, mais c'est en lui, comme de lui qu'elles ont leur être. Voici où il est, où réside le goût de la vérité, dans l'intimité du cœur, mais le cœur s'est détourné de lui. « Revenez à votre cœur, hommes de péché, et rattachez-vous à celui qui vous a faits. » Demeurez avec lui, et vous serez debout. Reposez-vous en lui, et vous serez tranquilles. — Où allez-vous? au milieu des précipices? où allez-vous? Le bien que vous aimez vient de lui. Bien véritable et doux tant que vous l'aimerez pour Dieu; il

[1] Joan., XII, 9.

deviendra justement amer, si vous avez l'injustice de l'aimer sans son auteur. Pourquoi vous engager ainsi dans ces sentiers rudes et laborieux? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Cherchez votre recherche, il n'est pas où vous cherchez. Vous cherchez la vie bienheureuse dans la région de la mort. Elle n'est pas là. Comment la vie bienheureuse serait-elle où la vie même n'est pas?.... »

S. AUGUSTIN; *Confess.*, liv. IV, ch. XII.

CHAPITRE XXXIV.

Douceur infinie de l'amour de Dieu.

LE FIDÈLE.

Voici mon Dieu et mon tout! Que voudrais-je encore? et quelle plus grande félicité puis-je désirer?

Douce parole et pleine de délices! pour qui aime la parole éternelle, et non le monde ni rien de ce qui est du monde.

Mon Dieu et mon tout! parole claire pour qui a l'intelligence, et douce à redire pour qui a l'amour.

Oui, en votre présence, tout est doux; mais tout est insipide en votre absence.

Vous donnez au cœur le repos, la paix profonde, la vive allégresse.

Vous nous faites juger sainement de tout et vous louer en tout. Sans vous, rien ne peut plaire long-

temps; et pour qu'un objet nous rende une agréable saveur, il faut que votre grâce l'assaisonne et que le sel de votre sagesse le relève.

Que ne goûtera pas avec vérité celui qui vous goûte? Et que pourra goûter celui qui ne vous goûte pas?

Ils s'évanouissent dans leur sagesse, les sages du monde et les hommes charnels; là c'est le vide, ici c'est la mort.

Mais ceux qui passent par la mortification et le mépris des choses du monde pour vous suivre se montrent vraiment sages; car ils vont de la vanité à la vérité, et de la chair à l'esprit.

Ceux-là savent goûter Dieu; et tout ce qu'ils trouvent de bien dans les créatures, ils le rapportent à la gloire de leur Créateur.

Toutefois il y a une différence, et une différence infinie entre le goût du Créateur ou de la créature, de l'éternité ou du temps, de la lumière incréée ou de la lumière illuminée.

O lumière éternelle! infiniment élevée au-dessus de toute lumière créée, lancez d'en haut ces éclairs qui pénètrent au fond du cœur.

Purifiez, réjouissez, éclairez, vivifiez mon âme et toutes ses puissances, afin qu'elle s'unisse à vous dans les transports d'une sainte allégresse.

Oh! quand viendra l'heure bienheureuse, l'heure désirable où vous me rassasierez de votre présence, où vous me serez tout en tout!

Jusque-là, ma joie ne sera point parfaite.

Hélas ! le vieil homme vit encore en moi ; il n'est pas tout entier crucifié ; il n'est pas mort tout entier.

Il élève encore de violents désirs contre l'esprit, il excite des guerres intestines, et il ne permet point à l'âme de régner en paix.

Mais vous « qui dominez sur la puissance de la mer, et apaisez le mouvement de ses flots, levez-vous, secourez-moi [1]. »

Dissipez les nations qui veulent la guerre : brisez-les dans votre puissance [2]. »

Oh ! « dévoilez vos merveilles, que la gloire de votre bras éclate [3] ; » car il n'est pour moi d'espérance et de refuge qu'en vous seul, ô Seigneur mon Dieu !

« Et moi-même je m'écrie souvent : « Où êtes-vous, mon Dieu, où êtes-vous ? » Et je respire quelques instants en vous, quand mon âme répand hors d'elle-même l'effusion de son allégresse et de vos louanges. Mais elle demeure triste, parce qu'elle retombe.... Et ce flambeau dont vous éclairez mes pas dans la nuit, la Foi me dit : Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère dans le Seigneur. Son Verbe est la lampe qui luit sur ton chemin. Espère et persévère, jusqu'à ce que la nuit, « mère des impies, » soit passée, et avec elle, la colère du Seigneur, colère dont nous fûmes enfants nous-mêmes,

[1] Ps. LXXXVIII, 10. — [2] Ps. XLIII, 26. — [3] Judith., IX, 11 ; Eccli., XXXVI, 7.

alors que nous étions ténèbres. Et nous traînons la fin de notre nuit en ce corps que le péché a fait mourir, dans l'attente de l'aube qui dissipera toutes les ombres. — Espère dans le Seigneur. Au lever de ce jour je serai debout pour le contempler, et j'en publierai à jamais la splendeur. Au matin de l'éternité, je serai debout, et je verrai le Dieu de mon salut : celui qui vivifiera nos corps mortels par l'Esprit, cet hôte inférieur, porté dans sa miséricorde sur les flots de nos ténèbres, celui de qui nous avons reçu dans l'exil de cette vie le gage d'être à l'avenir lumière ; « qui nous sauve dès ici-bas par l'espérance, et de ténèbres que nous étions, nous transforme en fils de jour et de lumière. » Seul en ce sombre crépuscule de la connaissance humaine, vous pouvez distinguer les cœurs et les éprouver.... Eh ! quel autre que vous peut faire ce discernement des âmes ? Qu'avons-nous, que nous n'ayons reçu de vous ? Ne sommes-nous pas une même argile dont vous formez ici des vases d'honneur, là des vases d'ignominie. »

S. AUGUSTIN ; *Confess.*, liv. XIII, ch. XIV.

CHAPITRE XXXV.

Nulle assurance en cette vie contre les tentations.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, jamais tu n'auras de sécurité en cette vie ; mais tant que tu vivras, les armes spirituelles te seront nécessaires.

Les ennemis t'environnent; à droite et à gauche, tu es assailli.

Si donc tu ne te couvres de toutes parts du bouclier de la patience, tu ne seras pas longtemps sans blessure.

Que dis-je? si ton cœur ne se fixe pas inébranlablement en moi, avec la pure volonté de tout souffrir pour mon amour, tu ne pourras soutenir la violence de cette lutte, ni atteindre à la palme des bienheureux.

Il faut donc forcer le passage avec vaillance, et d'un bras fort te roidir contre tous les obstacles.

Car « au vainqueur la manne est donnée [1], » et il n'est laissé au faible qu'une profonde misère.

Si tu cherches en cette vie le repos, comment alors parviendras-tu à l'éternel repos?

Ne te prépare pas à un grand repos, mais à une grande patience.

Cherche la véritable paix, non sur la terre, mais au ciel, non dans les hommes, ni dans le reste des créatures, mais en Dieu seul.

Pour l'amour de Dieu, tu dois tout souffrir de bon cœur, les travaux, les douleurs, les persécutions, les angoisses, les infirmités, les médisances, les reproches, les humiliations, les outrages, les corrections et les mépris.

Voilà ce qui aguerrit à la vertu, ce qui exerce le

[1] Apoc., II, 17.

nouveau soldat de Jésus-Chrit, ce qui prépare la céleste couronne.

Je décernerai une récompense éternelle pour un court travail, et une gloire infinie pour une passagère humiliation.

Penses-tu que tu auras toujours à ton gré les consolations spirituelles?

Mes Saints ne les ont pas toujours eues ainsi : ils ont souffert bien des peines, des tentations diverses, de grandes désolations.

Mais la patience les a soutenus dans toutes ces épreuves, et se confiant plus en Dieu qu'en eux-mêmes, ils savaient que « les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future qu'elles nous méritent [1]. »

Veux-tu avoir, sur l'heure, ce que tant d'autres n'ont eu qu'après tant de larmes et de travaux ?

« Attends le Seigneur, combats en homme de cœur, et raffermis toi [2]; » point de défiance, ne recule pas; mais expose hardiment ton corps et ton âme pour la gloire de Dieu.

« Je te récompenserai pleinement, et je serai avec toi dans toutes tes tribulations [3]. »

« Comme, en élevant un édifice, on prend plus de peine et on apporte plus de soin à tailler une pierre

[1] Rom., VIII, 18. — [2] Ps. XXVI, 14. — [3] Ps. XC, 15.

qu'une autre, selon l'élévation et la beauté de la place où l'architecte la destine, ainsi chaque chrétien est éprouvé par de plus rudes afflictions et par de plus pesantes croix, selon le prix de la couronne et le degré de la gloire que Dieu lui prépare. Le marbre, s'il étoit doué de raison, souffriroit patiemment les coups de ciseau et remercieroit le sculpteur qui le taille; ainsi nous devons nous réjouir de ce que Dieu nous polit et nous embellit par le ciseau des afflictions pour nous mettre dans une place plus éminente de son palais. Il châtie ceux qu'il aime, de peur qu'étant corrompus par les prospérités du siècle, ils ne s'éloignent du chemin du salut. Les méchants sont comme des ministres de Dieu qui sont nécessaires aux bons, pour les exercer et pour les accoutumer par des épreuves continuelles à la pratique des vertus. — Cette vérité ne peut être révoquée en doute, il faut se mettre à l'égard de ses ennemis dans la disposition où le saint roi David étoit envers Sémeï, lorsqu'il dit : *Le Seigneur lui a ordonné de maudire David, et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait?* Nul ne pourroit nous faire du mal, si Dieu ne le vouloit et ne le permettoit. Et il ne le veut, et ne le permet que pour sa gloire et pour notre salut. Au reste, il ne faut point attendre de consolation des créatures, mais de Dieu qui est la première cause de nos maux. La vraie consolation ne se trouve qu'en Dieu qui est la vérité, et qui nous enseigne que l'affliction nous est nécessaire, et qu'il la faut recevoir avec joie comme un gage de son affection : *Mes frères,* dit saint Jacques, *considérez comme le sujet d'une extrême joie, les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or, la patience doit être parfaite dans ses œuvres et dans ses effets.* Les piéges, les calomnies, les persécutions et les autres maux de cette vie sont des biens que nous devons chérir, parce qu'ils sont conformes à la volonté de Dieu, à laquelle nous devons rapporter, comme

au premier principe, tout ce qui paroît le plus contraire à la chair et au sang. Le Sauveur dit à Pilate, l'injuste juge : *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avoit été donné d'en haut.* Lorsque dans tout ce qui nous arrive, nous reconnoissons ce pouvoir que Dieu donne aux hommes sur nous, nous conservons la paix de notre âme. Si nous regardons hors de Dieu tout ce qui nous tourmente, notre esprit se remplira d'une infinité d'idées fâcheuses, et comme tout pèse extrêmement hors de son centre, nous serons accablés d'un poids insupportable ; de vains fantômes troubleront notre imagination. Et de là, les tristesses mortelles qui serrent le cœur, les insomnies qui dérobent le repos de la nuit, et les inquiétudes incurables. Que si, au contraire, nous nous accoutumons à regarder tout en Dieu, et à rapporter tout à lui, nous demeurerons fermes et inébranlables, et nous dirons avec le saint homme Job : *Il n'est rien arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur, que son nom soit béni....* Dieu m'a attaché à la croix, j'y demeurerai jusqu'à ce qu'il m'en détache. »

CARD. BONA ; *Principe de la vie chrétienne*, partie II, ch. XXI.

CHAPITRE XXXVI.

Contre les vains jugements des hommes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, appuie fortement ton cœur au Seigneur ; et ne crains pas le jugement des hommes, quand ta conscience rend témoignage à ton innocence et à ta piété.

Il est bon, il est heureux de souffrir ainsi, et ce ne sera pas une peine pour l'humble cœur qui se confie plus en Dieu qu'en lui-même.

On parle beaucoup ; aussi doit-on ajouter peu de foi à ce que l'on entend.

Et d'ailleurs, satisfaire tout le monde est impossible.

Bien que Paul s'efforçât de plaire à tous dans le Seigneur, et « qu'il se fît tout à tous, il lui fut néanmoins fort indifférent d'être jugé au tribunal de l'homme [1]. »

Il fit pour l'éducation et le salut des autres tout ce qui était en lui, tout ce qui lui fut possible; mais d'en être parfois jugé ou méprisé, c'est ce dont il ne put se défendre.

Remettant donc tout à Dieu qui connaît tout, il n'opposait que la patience et l'humilité aux bouches iniques, aux soupçons, aux mensonges, à tous les vains discours que souffle la passion.

Cependant il a quelquefois répondu, de peur que son silence ne fût aux faibles un sujet de scandale.

« Qui êtes-vous donc, pour craindre un homme mortel [2] ? » Aujourd'hui il est, et demain il ne reparaît plus.

Crains Dieu, et les menaces des hommes ne t'épouvanteront pas.

Que peut un homme contre toi par des paroles ou

[1] I Cor., IX, 22 ; IV, 3. — [2] Isai., LI, 12.

des outrages? Il se nuit plus qu'à toi; et quel qu'il soit, il ne pourra fuir le jugement de Dieu.

Aie Dieu devant les yeux, et garde-toi de contester et de te plaindre.

Que si maintenant tu parais succomber et souffrir une confusion que tu n'as pas méritée, ne va pas t'en irriter et par ton impatience diminuer ta couronne.

Mais plutôt lève les yeux au ciel, vers moi, qui suis assez puissant pour te tirer de toute confusion, de tout opprobre et « pour rendre à chacun selon ses œuvres[1]. »

« Nous sommes, dans le temps, le corps et l'âme en butte à l'injure: et nous devons nous plier au joug de la patience. Faut-il donc que la moindre atteinte nous blesse?

« Loin, loin d'un serviteur de Jésus-Christ cette honte, que sa patience, aguerrie aux grandes épreuves, succombe sous une légère.

« Si tu es outragé, rappelle-toi l'avis du Seigneur: lorsqu'on vous frappera au visage, présentez encore l'autre joue. Lasse l'insolence par ta patience. Quelque outrageante ou douloureuse que soit l'insulte, l'offenseur est plus violemment atteint par le Seigneur; en souffrant, tu le frappes toi-même, et celui-là le frappe surtout, pour l'amour de qui tu souffres. Si l'amertume d'une langue

[1] Rom., II, 6.

ennemie distille la médisance ou l'injure, songe à cette parole: Réjouissez-vous lorsqu'on parlera mal de vous. Le Seigneur n'a-t-il pas été maudit, lui le seul digne d'être béni? Esclaves, suivons notre maître. Que le monde nous maudisse, afin que lui nous bénisse. Si je souffre sans égalité d'âme un trait injurieux ou méchant, il faut que je rende affront pour affront, ou mon impatience muette sera mon supplice. Et si je frappe à mon tour, comment serai-je trouvé fidèle aux leçons du Seigneur, qui nous enseigne que ce n'est pas l'impureté des vases qui souille l'homme, mais celle des paroles qui sortent de sa bouche. Et encore: que la responsabilité demeure sur nous de toute vaine et inutile parole. Donc ce que le Seigneur nous défend de faire, il nous ordonne de le souffrir patiemment de la part d'autrui. Un mot maintenant du plaisir que donne la patience.

« Toute insulte que la main ou la langue lancera contre la patience, sera aussi vaine que le trait qui tombe et s'émousse sur la pierre la plus dure. Vain et stérile effort: il tombe et rejaillit avec une force égale sur celui qui l'a lancé. Quelqu'un te blesse: pourquoi? Pour que tu souffres. Car le fruit le plus doux que se promet l'offenseur, c'est la douleur de l'offensé. Ce fruit tombe, si tu ne ressens pas de douleur, et la douleur est à lui; il perd le fruit qu'il attendait.

« Ainsi non-seulement tu te retires sain et sauf (ce qui doit te suffire), mais en outre charmé du mécompte de ses espérances et protégé contre lui par sa douleur même. »

TERTULLIEN; *De Patientia*, VIII.

CHAPITRE XXXVII.

Se renoncer entièrement pour obtenir la liberté du cœur.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, quitte-toi et tu me trouveras.

Demeure sans volonté, sans propriété, et tu y gagneras toujours.

Car tu recevras un surcroît de grâce, dès lors que tu te seras donné sans jamais te reprendre.

LE FIDÈLE.

Seigneur, combien de fois renoncerai-je à moi? En quoi me quitterai-je?

JÉSUS-CHRIST.

Toujours et à toute heure; dans les grandes choses comme dans les petites. Je n'excepte rien, mais je veux qu'en tout tu sois trouvé dénué.

Sinon, comment pourras-tu être à moi, et moi à toi, si tu n'es au dedans et au dehors dépouillé de toute volonté propre?

Plus ce dénûment sera prompt, mieux tu t'en trouveras; plus il sera parfait et sincère, plus tu y gagneras.

Plusieurs renonçent à eux-mêmes, mais avec quelque réserve; et comme ils ne s'abandonnent pas pleinement à Dieu, ils songent encore à leurs intérêts.

D'autres commencent par tout offrir; mais bientôt la tentation l'emporte, et ils retournent à eux-mêmes : aussi ne font-ils aucun progrès dans la vertu.

Ces hommes n'atteindront jamais à la vraie liberté d'un cœur pur, jamais à la grâce de ma douce familiarité, qu'auparavant l'entier abandon et le journalier sacrifice d'eux-mêmes ne soient consommés, sans quoi il n'est pas, et ne peut être d'intime union avec moi.

Je te l'ai dit bien souvent, et je te le redis encore : Quitte-toi, renonce à toi, et tu jouiras d'une grande paix intérieure.

Donne tout pour tout; ne cherche rien, ne réclame rien; demeure uniquement et inviolablement en moi, et tu me posséderas.

Ton cœur sera libre, et les ténèbres ne t'opprimeront pas.

Que tes efforts, ta prière, ton désir n'aient que ce seul but : d'être dépouillé de tout intérêt propre, de suivre nu Jésus-Christ nu, de mourir à toi-même et de vivre éternellement à moi.

Alors s'évanouiront toutes les vaines imaginations, les troubles illégitimes et les soins superflus.

Alors s'éloigneront les folles épouvantes, et l'amour déréglé mourra.

« Dieu tout-puissant, Père miséricordieux et Seigneur infiniment bon, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. Pardonnez-moi mes offenses, accordez-moi la grâce de me prémunir contre les piéges, les tentations, les plaisirs coupables, et de triompher de leurs assauts; d'éviter scrupuleusement soit en pensée, soit en action, ce que vous défendez; d'accomplir et de garder vos préceptes, de croire, d'espérer, d'aimer, de vouloir ce que vous voulez et ce que vous savez, dans la mesure où vous le savez et le voulez. Donnez-moi la componction de l'humilité et de la piété, un discernement éclairé et la mortification de la chair. Donnez-moi de vous aimer, de vous prier, de vous louer, de vous méditer, d'agir, et de penser conformément à vos vues, donnez-moi une âme pure, tempérante, dévouée. Donnez-moi une connaissance véritable et active de vos commandements, l'amour du bien, la facilité pour l'opérer, et l'exécution de mes bons désirs. Joignez-y, Seigneur, la grâce de marcher constamment dans l'humilité vers des voies meilleures, sans jamais défaillir. Ne me livrez pas, Seigneur, à ma volonté, ni à l'ignorance ou à l'infirmité humaine, ni à mes propres mérites, ni à tout autre conseil qu'aux pieuses dispositions de votre sagesse. Mais réglez dans votre clémence ma personne, mes pensées, mes actes, suivant votre bon plaisir, afin que votre volonté seule s'accomplisse par moi, en moi et sur moi. Délivez-moi de tout mal et conduisez-moi à la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

S. ANSELME; *Méditation* IX. (traduct. nouv. 1848.)

CHAPITRE XXXVIII.

De la bonne conduite dans les choses extérieures; recourir à Dieu dans les périls.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, voilà où doivent tendre tous tes efforts : il faut qu'en tout lieu, en toute action ou occupation extérieure, tu sois intérieurement libre, maître de toi-même, au-dessus et non au-dessous de toutes choses, le modérateur, le roi de tes actions, et non leur serviteur, leur esclave.

Véritable Israélite, tiré de la servitude, entre dans le partage et la liberté des enfants de Dieu, qui dominent le présent pour contempler l'éternité; qui donnent à peine un coup d'œil à ce qui passe, et arrêtent leur regard au ciel; qui ne se laissent point entraîner aux objets temporels en s'y attachant, mais les ramènent au bien, selon l'ordre et l'institution de Dieu, souverain artisan qui n'a rien laissé de désordonné dans son œuvre.

Si, en tout événement, tu ne t'arrêtes pas à l'apparence, si tu n'attaches pas un œil charnel sur ce que tu vois ou entends, mais que d'abord, avec Moïse, tu entres dans le tabernacle pour consulter le Sei-

gneur; tu entendras parfois sa divine réponse, et tu reviendras instruit sur le présent et sur l'avenir.

Toujours Moïse demandait la lumière au tabernacle dans ses difficultés et ses doutes; et la prière était son refuge et sa force contre les périls et la malice des hommes.

Ainsi tu dois te retirer dans le secret de ton cœur pour implorer instamment le secours de Dieu.

Ne voyons-nous pas Josué et les enfants d'Israël trompés par les Gabaonites, « parce qu'ils n'ont pas d'abord consulté le Seigneur[1], » et que, trop crédules à de flatteuses paroles, ils cèdent à l'attrait d'une fausse pitié?

« O Seigneur, je suis votre serviteur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes liens, je vous sacrifierai un sacrifice de louanges! » Que mon cœur, que ma langue vous louent, et que tous mes os s'écrient : « Seigneur, qui est semblable à vous? » Qu'ils parlent, et répondez moi; et dites à mon âme : « Je suis ton salut. » Qui étais-je? et quel étais-je? Combien de mal en mes actions, et sinon dans mes actions, dans mes paroles; et sinon dans mes paroles, dans ma volonté? Mais vous, Seigneur de bonté et de miséricorde, vous avez mesuré d'un regard la profondeur de ma mort, et vous avez retiré du fond de mon cœur un abîme de corruption. Et il ne s'agissait pourtant que de ne pas vouloir ma volonté, et de vouloir la vôtre! — Mais où était donc,

[1] Jos., IX, 14.

durant le cours de tant d'années, et de quels secrets et profonds replis s'est exhumé soudain mon libre arbitre, « pour incliner ma tête sous votre aimable joug, et mes épaules sous votre léger fardeau, » ô Christ, ô Jésus, mon soutien et mon rédempteur ? Quelles soudaines délices ne trouvé-je pas dans le renoncement aux délices des vanités ? En être quitté avait été ma crainte, et les quitter était ma joie. Car vous les chassiez de chez moi, ô véritable, ô souveraine douceur ! vous les chassiez, et à leur place, vous entriez, plus aimable que toute volupté, mais non au sang et à la chair ; plus éclatant que toute lumière, mais plus impénétrable que tout secret ; plus élevé que tout grandeur, mais non pour ceux qui s'élèvent en eux-mêmes. Déjà mon esprit était libre du cuisant souci de parvenir aux honneurs, aux richesses, de rouler dans l'impureté et d'irriter la lèpre de mes intempérances, et je gazouillais déjà sous vos yeux, ô ma lumière, ô mon opulence, ô mon salut, Seigneur, mon Dieu ! »

S. AUGUSTIN ; *Confess.*, liv. IX, ch. I.

CHAPITRE XXXIX.

Éviter l'empressement dans les affaires.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, remets toujours entre mes mains tes intérêts : je disposerai de tout en son temps.

Attends l'ordre de ma providence, et tu y trouveras ton avantage.

LE FIDÈLE.

Seigneur, je vous abandonne tout, bien volontiers; car mes propres lumières me servent peu.

Que ne puis-je, indifférent aux événements à venir, me livrer sans réserve à votre volonté!

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, souvent l'homme poursuit ardemment une chose qu'il désire; l'a-t-il obtenue, il commence à en juger différemment, parce que ses affections ne s'arrêtent pas au même objet, et l'entraînent de l'un à l'autre.

Ce n'est donc pas peu que de s'abandonner même dans les plus petites choses.

Le vrai progrès de l'homme est le renoncement à soi-même, et l'homme qui se renonce possède la liberté et la sécurité.

Mais l'ancien Ennemi, l'éternel adversaire des justes, ne cesse de le tenter; nuit et jour, il lui dresse des embûches, attentif à le surprendre, à le faire tomber dans ses perfides lacets.

« Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation[1]. »

[1] Matth., XXVI, 41.

« Si, selon l'Ecclésiastique, tout ce qui se fait sous le Ciel se doit faire au temps propre, et si ce qui regarde notre salut, chose sacrée, est compris dans cette parole : Tout ce qui se fait sous le Ciel; considérons quelle différente conduite nous devons garder selon la diversité des temps, et quelle est la conduite propre à chaque temps. Car il est certain que, pour les combattants engagés dans la carrière de la vie religieuse, il y a un temps où ils jouissent d'une paix profonde et un temps où ils sentent encore le trouble de leurs passions, Dieu, pour épargner la foiblesse de leur enfance, les faisant passer alternativement par l'un et par l'autre état. Il y a un temps de larmes et un temps de sécheresse de cœur; un temps d'obéissance et un temps de commandement; un temps de jeûne et un temps de prendre les aliments ordinaires; un temps où ce corps, notre ennemi, nous fait la guerre, et un temps où l'ardeur de la sensualité est morte; un temps d'orage pour l'âme et un temps de calme pour l'esprit; un temps de tristesse de cœur, et un temps de joie spirituelle; un temps d'enseigner les autres et un temps d'apprendre des autres; un temps d'être encore sujet aux infirmités du corps, peut-être en punition de notre orgueil, et un temps de la pureté corporelle en récompense de la pureté d'esprit qui est l'humilité; un temps de combat, et un temps de paix ou de trêve assurée; un temps de jouir de la retraite et du repos de la solitude, et un temps de se rabaisser dans les occupations extérieures de la vie active, sans que l'âme soit jamais distraite de son occupation intérieure avec Dieu; un temps de prier avec assiduité et sans relâche et un temps d'activité charitable et sincère. Gardons-nous donc bien de rechercher et de vouloir acquérir avant le temps ce qui est réservé pour un autre temps, nous laissant tromper par un zèle présomptueux et téméraire. Ne cherchons pas dans l'hiver les fruits qui ne se recueillent qu'en été, ni

dans le temps des semences la moisson et la récolte, puisqu'il y a un temps pour semer spirituellement les grains célestes des travaux et des austérités de la pénitence, et un temps pour recueillir l'ineffable consolation des grâces divines. Que si nous voulons prévenir le temps où Dieu accorde ses faveurs, nous ne remporterons pas les avantages que chaque temps doit produire. »

S. JEAN CLIMAQUE; *L'Échelle sainte*, degré XXVI, § 86.

CHAPITRE XL.

L'homme de soi n'a rien de bon et ne peut se glorifier de rien.

LE FIDÈLE.

« Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui? ou qu'est-ce que le Fils de l'Homme pour daigner le visiter[1]? »

Par quoi l'homme a-t-il mérité votre grâce? Seigneur, de quoi puis-je me plaindre si vous me délaissez? ou que puis-je justement alléguer, si vous ne faites pas ce que je demande?

Voilà certes ce que je puis en vérité penser et dire : Seigneur, je ne sais rien, je ne puis rien; de moi-même je n'ai rien de bon, mais en toutes choses

[1] Ps. VIII, 5.

je ne suis que défaillance, et toujours je tends au néant.

Et si vous ne me soutenez, si vous ne m'éclairez intérieurement, je deviens aussitôt tiède et lâche.

« Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même[1], » et vous demeurez dans l'éternité, toujours bon, juste et saint, conduisant tout avec bonté, justice et sainteté, disposant tout avec sagesse.

Mais moi, plus enclin à défaillir qu'à avancer, je ne demeure pas longtemps dans un même état; car les sept périodes du temps se déroulent sur ma tête.

Cependant je suis mieux dès qu'il vous plaît, et que vous me tendez une main secourable; car seul, et sans l'aide des hommes, vous pouvez me porter secours, vous pouvez m'affermir tellement que mon front s'élève au-dessus du changement, et que mon cœur, tourné vers vous, en vous seul se repose.

Que si je savais heureusement rejeter toute consolation humaine, soit par le désir d'atteindre à la piété, soit par la nécessité même qui me force de vous chercher, car il n'est aucun homme qui me console; alors je pourrais, à juste titre, tout espérer de votre grâce, et me réjouir de la faveur toujours nouvelle de vos consolations.

Grâces vous soient rendues, à vous, source unique de tout ce qui m'arrive d'heureux.

[1] Ps. CI, 27.

Pour moi, je ne suis devant vous que vanité et néant, homme inconstant et faible.

De quoi puis-je donc me glorifier? et comment osé-je aspirer à l'estime.

Serait-ce à cause de mon néant? quoi de plus vain!

Assurément la vaine gloire est un fléau pernicieux et la dernière des vanités; elle nous détourne de la vraie gloire et nous dépouille de la grâce céleste.

Car tant que l'homme se complaît en lui-même, il vous déplaît; et tant qu'il aspire aux louanges humaines, il est privé des véritables vertus.

La vraie gloire et la joie sainte, c'est de se glorifier en vous et non en soi, de se réjouir dans votre grandeur et non dans sa propre vertu, de ne se complaire en aucune créature que pour l'amour de vous.

Que votre nom soit loué, et non le mien; qu'on glorifie vos œuvres et non les miennes; que votre saint nom soit béni, et qu'il ne me revienne rien des louanges des hommes.

Vous êtes ma gloire, vous êtes l'allégresse de mon cœur. En vous je me glorifierai et me réjouirai tout le jour; mais en moi-même jamais, « si ce n'est dans mes infirmités[1]. »

Que les Juifs « cherchent la gloire que l'on reçoit l'un de l'autre; » pour moi, « je ne rechercherai que celle qui vient de Dieu seul[2]. »

Car toute gloire humaine, tout honneur temporel,

[1] II Cor., XII, 5. — [2] Joan., V, 44.

toute grandeur de ce monde, comparée à votre éternelle gloire, n'est que folie et néant.

O ma vérité et ma miséricorde, ô mon Dieu, Trinité bienheureuse, à vous seule louange, honneur, puissance et gloire, dans les infinis siècles des siècles.

« Dites-moi, Seigneur, seul dominateur exempt d'orgueil, parce que vous êtes le seul maître véritable, et qui n'en connaît point d'autres, dites-moi, suis-je délivré, ou pourrai-je l'être jamais dans cette vie, de cette dernière tentation de vouloir être craint et aimé des hommes, sans autre raison que le désir d'une joie qui n'est pas vraie ! Cette vie n'est que misère, et c'est une honte que cette vanité: elle ôte à notre amour pour vous sa rectitude, à notre crainte sa pureté. Aussi vous répandez sur les humbles la grâce que vous refusez aux superbes; vous tonnez sur les ambitions du siècle, et les fondements des montagnes tremblent. Or, comme l'intérêt de la société humaine y fait un devoir de l'amour et de la crainte, l'ennemi de notre véritable félicité nous presse, et par tous les piéges qu'il sème sous nos pas, il nous crie : Courage, courage ! Il veut que notre avidité à recueillir nous laisse surprendre; il veut que nos joies se déplacent et quittent votre vérité pour se fixer au mensonge des hommes ; il veut que nous prenions plaisir à nous faire aimer et craindre, non pour vous, mais au lieu de vous. Et nous rendant semblables à lui-même, il veut nous gagner, non pas à l'union de la charité, mais au partage de son supplice, lui qui a mis son trône sur l'aquilon, afin que vos coupables et difformes imitateurs tombent dans ses fers ténébreux et glacés. Mais nous, Seigneur, nous sommes

votre petit troupeau ; nous voilà ; prenez votre houlette. Étendez vos ailes sur nous ; que leur ombre soit notre asile. Soyez notre gloire ; que l'on ne vous aime que pour vous ; que votre Verbe seul se fasse craindre en nous. Celui qui veut être loué des hommes, malgré votre blâme, ne trouvera pas d'hommes pour le défendre à votre tribunal, ni pour le soustraire à votre arrêt. Et il ne s'agit point d'un pécheur flatté dans les mauvais instincts de son âme, ni d'un impie dont on bénit l'iniquité, mais d'un homme loué pour quelque grâce reçue de vous ; s'il jouit plutôt de la louange que de cette faveur divine qui en est l'objet, votre blâme accompagne ces louanges, et celui qui les donne vaut encore mieux que celui qui les reçoit ; l'un aime dans l'homme le don de Dieu, l'autre préfère au don de Dieu celui de l'homme..... Oh ! révélez-moi à moi, mon Dieu ; que je signale aux prières de mes frères les secrètes blessures de mon âme !

S. AUGUSTIN ; *Confess.*, liv. x, ch. xxxvi.

CHAPITRE XLI.

Du mépris de tout honneur temporel.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne va pas t'attrister de voir les autres honorés et élevés, tandis qu'on te méprise et t'humilie.

Élève ton cœur au ciel vers moi, et tu ne souffriras pas du mépris des hommes sur la terre.

LE FIDÈLE.

Seigneur, nous sommes dans l'aveuglement, et bientôt la vanité nous séduit.

A me considérer sérieusement, aucune créature ne m'a jamais fait injustice; aussi n'ai-je aucun sujet de me plaindre de vous.

Mais comme je vous ai souvent et grièvement offensé, il est juste que toute créature s'arme contre moi.

Voilà donc ce qui m'est dû, honte et mépris; à vous, louange, honneur et gloire.

Et si je ne me dispose à vouloir du fond du cœur être méprisé, abandonné de toutes les créatures, compté pour rien, je ne puis ni posséder la paix et la stabilité intérieure, ni recevoir la lumière spirituelle, ni vous être parfaitement uni.

« Si quelqu'un a conçu une parfaite haine du monde, il s'est délivré par cette haine de toute tristesse : mais s'il est encore attaché d'affection à quelqu'une des choses visibles, il n'est pas encore délivré de tout ce qui peut l'attrister. Comment en effet ne pas s'attrister en se voyant privé de ce qu'on aime? Nous avons besoin en tout de beaucoup de circonspection et de vigilance; mais nous devons être encore plus circonspect et plus vigilant en ce point qu'en tous les autres. J'en ai vu plusieurs dans le monde, qui, par les soins empressés dont leur esprit étoit agité, par la multitude de leurs affaires, et par des

veilles toutes profanes et séculières, s'étoient trouvés libres de la manie et de la fureur des voluptés corporelles, et qui, s'étant retirés depuis dans le calme d'une vie solitaire, sont misérablement tombés dans l'impureté. — Prenons bien garde qu'en prétendant marcher dans la voie étroite et difficile, nous ne nous soyons trompés, en suivant en effet le chemin facile et large. Or, les marques qui font reconnoître qu'on marche par ce chemin étroit sont de vivre dans la tempérance, de veiller debout durant des nuits entières, d'épuiser volontiers la coupe purifiante et salutaire des humiliations, de supporter les moqueries et les insultes, de retrancher toute propre volonté, d'endurer patiemment les affronts, de ne point murmurer dans le mépris, de se faire violence pour essuyer les traitements les plus rudes, de souffrir les injustices avec force et courage, de ne point s'émouvoir des médisances, de ne point s'irriter des paroles outrageantes, de s'humilier dans les condamnations. Bienheureux ceux qui marchent dans cette voie, car le royaume des cieux est à eux. »

S. JEAN CLIMAQUE ; *L'Échelle sainte*, degré II, § 7 et 8.

CHAPITRE XLII.

Il ne faut pas placer la paix dans les hommes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, si tu établis ta paix dans une personne, à cause de la communauté de vie et de sentiments, tu seras dans l'instabilité et le trouble.

Mais si tu as recours à la vérité toujours vivante et immuable, tu ne seras pas plongé dans la tristesse par l'éloignement ou la mort d'un ami.

C'est en moi que l'amitié doit être fondée, et c'est pour moi que tu dois aimer tous ceux qui te paraissent vertueux, et qui te sont les plus chers en cette vie.

Sans moi, l'amitié n'a ni valeur ni durée; et ce n'est point une véritable et pure affection celle dont je ne suis pas le lien.

Tu dois être mort à ces vives affections pour ceux que tu aimes jusqu'à désirer d'être, s'il se pouvait, sans commerce avec les hommes.

L'homme s'approche d'autant plus de Dieu qu'il s'éloigne des consolations de la terre.

Et il s'élève d'autant plus vers Dieu qu'il descend plus profondément en lui-même et qu'il est plus vil à ses propres yeux.

Mais celui qui s'attribue quelque bien empêche la grâce de venir en lui; car la grâce de l'Esprit-Saint cherche toujours l'humble cœur.

Si tu savais t'anéantir parfaitement et te dépouiller de tout amour des créatures, alors je me ferais un devoir de me répandre en toi avec les torrents de ma grâce.

Quand tu arrêtes tes yeux sur la créature, alors pour toi la vue du Créateur se voile.

Apprends à te vaincre en tout pour l'amour du Créateur, alors tu pourras parvenir à le connaître.

Le moindre objet recherché d'un amour, d'un désir déréglé, souille l'âme et l'éloigne du souverain bien.

« Heureux qui vous aime, et son ami en vous, et son ennemi pour vous! Celui-là seul ne perd aucun être cher, à qui tous sont chers en Celui qui ne se perd jamais. Et quel est-il, sinon notre Dieu, Dieu qui a fait le ciel et la terre, qui les remplit, et en les remplissant les a faits? Et personne ne vous perd que celui qui vous quitte. Et celui qui vous quitte, où va-t-il, où se réfugie-t-il, sinon de vous en vous, de votre amour dans votre colère? Où pourra-t-il ne pas trouver votre loi dans sa peine? Car votre loi est la vérité, et la vérité c'est vous. »

S. AUGUSTIN; *Confess.*, liv. IV, ch. IX.

CHAPITRE XLIII.

Contre la vaine science du siècle.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne te laisse pas émouvoir par les grâces et le charme de la parole des hommes; car « le royaume de Dieu n'est pas dans le discours, mais dans l'action. »

Prête l'oreille à mes paroles qui embrasent le cœur, éclairent l'esprit, excitent la componction dans l'âme et y répandent mille consolations.

Ne lis jamais pour paraître plus savant ou plus sage, mais travaille à faire mourir tes vices; cela te sera plus utile que la connaissance des plus difficiles questions.

Après avoir beaucoup lu, beaucoup appris, il faut toujours revenir au principe unique.

C'est moi qui enseigne à l'homme la science et qui donne aux petits enfants plus d'intelligence que l'homme ne pourrait leur en communiquer.

Celui à qui je parle est bientôt sage; il avance rapidement dans la vie spirituelle.

Malheur à ceux qui, cherchant auprès des hommes la satisfaction de leur curiosité, se mettent peu en peine de la voie qui conduit à me servir.

Viendra le jour où le Maître des maîtres, le Seigneur des anges, Jésus-Christ, paraîtra pour demander à tous compte de leurs études, c'est-à-dire pour examiner la conscience de chacun.

Alors « il portera la lumière de sa lampe dans les replis de Jérusalem, et les secrets des ténèbres seront dévoilés [1], » et tous les vains arguments se tairont.

C'est moi qui en un moment élève l'esprit humble et le fais entrer plus avant dans les profondeurs de

[1] Soph., I, 12 ; I Cor., IV, 5.

l'éternelle vérité, que ne pourrait tout autre après dix années d'études dans les écoles.

J'enseigne sans bruit de paroles, sans mélange d'opinions, sans faste, sans luttes de raisonnements.

C'est moi qui apprends à mépriser la terre, à dédaigner le présent, à n'avoir d'attrait et de goût que pour l'éternité, à fuir les honneurs, à souffrir les scandales, à placer en moi toute espérance, à ne rien désirer hors de moi, et à m'aimer par-dessus tout d'un ardent amour.

Quelques-uns, en m'aimant du fond de leur cœur, ont appris des choses divines dont ils ont merveilleusement parlé.

Ils ont fait plus de progrès par l'abandon de tout que par de laborieuses études.

Mais je dis aux uns des choses générales, aux autres de plus particulières : aux uns j'apparais dans le doux crépuscule des signes et des figures; aux autres je découvre mes mystères dans une vive clarté.

Le langage des livres est le même pour tous, mais il n'a pas pour tous le même enseignement : car c'est moi seul qui enseigne au dedans; docteur de vérité, scrutateur de l'âme, œil ouvert sur les pensées, promoteur des actions, distribuant mes dons à chacun, selon qu'il me paraît convenable.

« Les livres des Platoniciens m'ayant convié à la recherche de la vérité incorporelle, j'aperçus, par l'intelligence de vos ouvrages, vos perfections invisibles. Et là, contraint de m'arrêter, je sentis que les ténèbres de mon âme offusquaient ma contemplation; j'étais certain que vous êtes, et que vous êtes infini... J'étais certain que tout être procède de vous, par cette seule raison fondamentale qu'il est : certain de tout cela, j'étais néanmoins trop faible pour vous posséder. — Et je parlais comme ayant la science, et si je n'eusse cherché la voie dans le Christ sauveur, cette science n'allait qu'à ma perte. Je voulais déjà passer pour sage, tout plein encore de mon supplice, et je ne pleurais pas, et je m'enflais de ma science. — Car où était cette charité qui bâtit sur les fondations de l'humilité, sur Jésus-Christ lui-même? Et ces livres pouvaient-ils me l'enseigner? Et sans doute vous me les avez fait tomber entre les mains avant que je n'eusse médité vos Écritures, pour qu'il me souvînt en quels sentiments ils m'avaient laissé; et que dans la suite pénétré de la douceur de vos saints livres, pansé de mes blessures par votre main, je susse quel discernement il faut faire de la présomption et de l'aveu, de qui voit où il faut aller sans voir par où, et de qui sait le chemin conduisant non-seulement à la vue, mais à la possession de la patrie bienheureuse. Peut-être, formé d'abord par vos saintes lettres, dont l'habitude familière m'eût fait goûter votre douce saveur pour tomber ensuite dans la lecture de ces livres, j'eusse été détaché du solide fondement de la piété, ou bien même, demeurant le cœur imbibé de sentiments salutaires, j'aurais pu croire que la lecture de ces philosophes en peut produire de semblables. »

S. AUGUSTIN; *Confess.*, liv. VII, ch. XX.

CHAPITRE XLIV.

Ne point s'embarrasser dans les choses extérieures.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, il faut que tu demeures dans l'ignorance de bien des choses, que tu te considères comme un homme mort sur la terre et « pour qui le monde entier est crucifié[1]. »

Il faut aussi que tu passes sur bien des discours sans y prêter l'oreille, attentif seulement à ce qui intéresse la paix de ton âme.

Il vaut mieux détourner les yeux de ce qui déplaît, et laisser à chacun son sentiment que de s'engager dans des contestations.

Si tu es d'accord avec Dieu et que son jugement te soit toujours présent, tu souffriras patiemment d'être vaincu.

LE FIDÈLE.

O Seigneur! où en sommes-nous venus? Quoi! on pleure une perte temporelle ! Pour le moindre gain, on travaille, on court : et les pertes de l'âme

[1] Coloss., III, 3.

sont mises en oubli, et n'obtiennent qu'à peine un tardif souvenir.

Ce qui sert peu ou ne sert de rien attire toute l'attention; et sur ce qui est souverainement nécessaire l'on passe avec négligence; car tout l'homme se répand aux objets extérieurs, et s'il ne rentre promptement en lui-même, il s'y repose avec joie.

« Un de ces hommes dignes d'une éternelle mémoire, qui avoit grand amour pour moi selon Dieu et me parloit avec grande liberté, me dit un jour : Si vous, qui êtes si sage, ressentez en vous la force que ressentoit celui qui disoit dans le sentiment de son cœur : *Je puis tout par Jésus-Christ qui me fortifie;* si l'Esprit-Saint est descendu en vous comme une rosée de grâce et de pureté, ainsi qu'il descendit autrefois dans la sainte Vierge; si la force du Très-Haut vous environne comme elle par la patience, ceignez vos reins ainsi que fit Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, au jour de la Cène, en vous serrant d'un linge à son exemple, et levez-vous de table comme lui, pour laver les pieds de vos frères avec un esprit de contrition et de pénitence, ou plutôt prosternez-vous devant eux avec une profonde humilité. Mettez à la porte de votre cœur des gardes sévères, qui ne s'endorment jamais; arrêtez les emportements de l'esprit humain, qui est sans arrêt parmi les distractions que lui causent les sens corporels; conservez un repos spirituel dans les mouvements et les agitations du corps, et, chose plus admirable que tout le reste, que votre cœur demeure intrépide au milieu des troubles et des tempêtes; liez votre langue avec la chaîne du silence, de peur qu'elle ne se porte audacieu-

sement à disputer et à contredire; luttez septante-sept fois le jour contre cette impérieuse maîtresse; ayez la croix dans le cœur, et enchâssez-y tellement votre esprit, comme on enchâsse l'enclume dans le bois, qu'il résiste à tous les coups de marteau, à toutes les tentations, et à tout le bruit des affronts, des calomnies, des railleries et des injustices; qu'il n'en soit en rien blessé, ni n'en souffre aucune rupture, mais qu'il demeure aussi calme et aussi égal qu'auparavant. Dépouillez-vous de votre propre volonté comme d'un vêtement honteux, et entrez ainsi tout nu dans la carrière céleste;... armez-vous d'une ferme confiance en celui qui vous doit couronner après la victoire, et qu'elle vous serve comme d'une cuirasse forte et impénétrable à tous les doutes et à toutes les défiances. Réprimez par le frein de la continence la sensualité qui se porte sans honte à violer la pudeur. Arrêtez par la méditation la curiosité des yeux qui veulent à toute heure se repaître de la grandeur et de la beauté des objets sensibles. Retenez par le soin de votre propre salut la curiosité de votre esprit, toujours prêt à condamner son frère, étant lui-même dans la négligence.... On reconnoîtra que nous sommes véritablement disciples de Jésus-Christ, si nous avons une affection mutuelle les uns envers les autres dans la société qui nous lie... Venez, venez avec nous. Venez boire à toute heure les mépris et les humiliations comme de l'eau vive.... Que si Dieu ne nous a pas fait jouir du bien de tant de patience et d'humilité, il est bon que reconnoissant au moins notre foiblesse, nous demeurions dans la solitude, éloignés de cette lice des saints combats de la vie religieuse, et qu'admirant le bonheur de ces généreux athlètes nous demandions pour eux à Dieu le don de souffrir. »

S. JEAN CLIMAQUE; *L'Échelle sainte*, degré IV, § 36.

CHAPITRE XLV.

Ne pas croire tout le monde; difficulté de modérer ses paroles.

LE FIDÈLE.

« Prêtez-moi secours, Seigneur, dans la tribulation; car le salut qu'on attend de l'homme est vain[1]. »

Combien de fois ai-je été déçu, ne trouvant pas la fidélité où je l'espérais! Combien de fois l'ai-je trouvée où je l'espérais le moins!

Donc, vanité que l'espérance dans les hommes; mais le salut des justes est en vous, ô Dieu!

Soyez béni, Seigneur mon Dieu! en tout ce qui nous arrive.

Nous ne sommes que faiblesse et inconstance, en un instant séduits et changés.

Quel est l'homme qui en toutes rencontres se puisse garder avec tant de vigilance et de circonspection qu'il ne tombe jamais dans aucune surprise, dans aucune perplexité?

Mais celui qui se confie en vous, Seigneur, et vous cherche d'un cœur simple, n'est pas si prompt à tomber.

[1] Ps. LIX, 11.

Et s'il lui survient quelque tribulation, en quelque embarras qu'il s'engage, bientôt vous l'en tirez et le consolez; car vous n'abandonnez pas celui qui espère en vous jusqu'à la fin.

Bien rare est un ami fidèle et qui suit un ami dans toutes ses disgrâces.

Vous, Seigneur, vous êtes seul cet ami souverainement fidèle, et il n'en est point de semblable à vous.

O sagesse de cette âme sainte! lorsqu'elle s'écrie : « Mon cœur est affermi et fondé en Jésus-Christ[1]. »

S'il en était ainsi de moi, je serais moins ému de la crainte des hommes et moins sensible à l'aiguillon de leurs paroles.

Qui peut tout prévoir, qui peut conjurer les maux à venir?

Prévus, s'ils nous blessent encore, imprévus, avec quelle violence ils nous frappent!

Pourquoi, malheureux que je suis, ai-je eu pour moi-même si peu de prévoyance? Et pourquoi ai-je été si prompt à croire les autres?

Mais nous sommes des hommes, et rien que des hommes fragiles, quoique plusieurs nous croient et nous appellent des anges.

A qui croirai-je, Seigneur? à qui, sinon à vous? Vous êtes la vérité qui ne trompe point et qui ne peut être trompée.

Et au contraire tout homme est menteur, faible,

[1] Sainte Agathe.

inconstant, fragile, surtout dans ses paroles; en sorte qu'à peine le doit-on croire d'abord, quelque accent de droiture que ses discours respirent.

Que vous nous avez sagement avertis de nous défier des hommes, et que « les ennemis de l'homme sont ceux de sa propre maison [1], » et « qu'il ne faut pas ajouter foi à qui dira : Le Christ est ici, ou il est là [2] ! »

J'ai payé cette vérité de ma propre expérience; Dieu veuille qu'elle ajoute à ma vigilance et non pas à ma folie!

Sois discret, me dit quelqu'un, sois discret; garde pour toi ce que je te dis. Et quand je me tais, quand je crois la chose secrète, lui-même ne peut garder le silence qu'il m'a demandé; mais soudain il me trahit, se trahit lui-même, et se retire.

De ces tristes confidences et de ces hommes légers défendez-moi, Seigneur; que je ne tombe point dans leurs mains, et que jamais je ne leur ressemble!

Donnez à ma bouche une parole sûre et vraie; éloignez de ma langue tout artifice.

Ce que je ne puis souffrir ailleurs, je dois m'en abstenir scrupuleusement.

Oh! quel bien et quelle paix à se taire des autres, à ne pas tout croire indifféremment, tout redire sans réserve, à ne se découvrir qu'à un petit nombre, à vous chercher toujours comme témoin du cœur, sans

[1] Mich., VII, 2. — [2] Matth., XXIV, 23.

se laisser emporter à tout vent de paroles, mais avec le désir que tout en nous ou hors de nous s'accomplisse au gré de votre volonté.

Quelle voie sûre, pour conserver la grâce céleste, de fuir l'éclat, de ne point convoiter ce qui, au dehors, attire l'admiration des hommes, mais de rechercher assidûment ce qui procure l'amendement de la vie et la ferveur de la piété !

A combien d'hommes a été funeste une vertu prématurément connue et louée ! Mais à combien d'autres a été précieuse une grâce conservée en silence, durant cette vie fragile, qui tout entière n'est que tentation et combat !

« Le temps et moi, tels que l'oiseau, ou le navire sur la mer, nous luttons ensemble de vitesse. Nous ne faisons que passer ; mais ce que j'ai fait de mal ne passera pas ! il demeure.... et c'est là le plus lamentable de la vie. Que souhaiter donc ? vivre encore, ou être dissous ? L'un ou l'autre est terrible.... Délibère avec toi-même. La vie m'est accablante sous le poids de mes péchés. Mais, si je meurs, hélas ! hélas ! le mal accompli est désormais sans remède. Si c'est là ce que te présage la vie dont le fardeau est si lourd, la rupture de notre corps ne rompt pas la chaîne de nos misères. De part et d'autre, abîme !.... Que faire ? Le mieux, sans doute, c'est de lever les yeux vers vous seul, ô Dieu très-bon, et votre miséricorde ! »

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE ; *Poésies*, carm. XIII. (Opp. in-fol., t. II.)

CHAPITRE XLVI.

Placer sa confiance en Dieu, quand on est poursuivi de paroles outrageantes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, demeure ferme et espère en moi. Que sont en effet les paroles, que des paroles? Elles volent dans l'air, mais elles n'offensent pas la pierre.

Si tu es coupable, songe que tu dois être heureux de te corriger.

Si ta conscience ne t'accuse pas, réjouis-toi de souffrir cette injure pour Dieu.

C'est bien le moins que parfois tu supportes quelques paroles, si tu n'as pas encore la force de supporter de rudes coups.

Et pourquoi des traits si légers vont-ils jusqu'à ton cœur, si ce n'est que tu es encore charnel, et plus occupé des hommes qu'il ne faut?

Car tu crains d'être méprisé, tu ne veux pas être repris de tes fautes, et tu cherches l'excuse pour les couvrir.

Mais interroge mieux ton cœur, et tu reconnaîtras que le monde vit encore en toi, et le vain désir de plaire aux hommes.

Quand tu fuis d'être abaissé et confondu pour tes défauts, il est visible que tu n'es pas humble en vérité, ni en vérité mort au monde, et que le monde n'est pas crucifié pour toi.

Mais écoute ma parole, et toutes les paroles des hommes te toucheront peu.

Et lors même que l'on publierait contre toi tout ce que la malice la plus perfide pourrait inventer, quel tort en souffrirais-tu, si tu le laissais passer comme une paille légère? en tomberait-il un seul cheveu de ta tête?

Celui dont le cœur n'est pas au dedans de lui-même, et qui n'a pas Dieu devant les yeux, s'émeut facilement d'une parole de blâme.

Mais celui qui se confie en moi, et ne cherche point à s'appuyer sur son propre jugement, est libre de toute crainte humaine.

Car c'est moi qui suis le témoin de tout secret, c'est moi qui suis le juge. Je sais le vrai de chaque chose. Je sais qui fait l'injure et qui la souffre.

C'est de moi que cette parole est sortie; c'est par ma permission que ceci est arrivé, « afin que bien des cœurs révélassent leurs pensées cachées [1]. »

Je jugerai le coupable et l'innocent; mais d'abord, par un secret jugement, je veux éprouver l'un et l'autre.

Le témoignage des hommes trompe souvent; mon

[1] Luc., II, 35.

jugement est vrai, il demeurera, et ne sera jamais ébranlé.

D'ordinaire caché, peu en sondent les replis particuliers ; toutefois il n'erre et ne peut errer jamais, bien qu'aux yeux des insensés il ne paraisse pas toujours droit.

C'est donc à moi qu'il faut recourir en tout jugement, et ne s'appuyer pas sur son propre sens.

Car « le juste ne se troublera point, quoi qu'il lui arrive de la part de Dieu [1]. »

Qu'une injuste accusation s'élève contre lui, il s'en inquiétera peu. Mais il ne ressentira pas non plus une vaine joie si d'autres le justifient par des raisons légitimes.

Il considère que « c'est moi qui sonde les cœurs et les reins [2], » et que je ne juge point sur l'extérieur et les apparences humaines.

Car souvent est trouvé criminel à mes yeux ce qui passe pour louable au jugement des hommes.

LE FIDÈLE.

Seigneur mon Dieu, juge souverainement juste, fort et patient, qui connaissez la fragilité et la malice de l'homme, soyez ma force et toute ma confiance : car ma conscience ne me suffit pas.

Vous connaissez ce que je ne connais pas; c'est

[1] Prov., x, 21. — [2] Ps., vii, 10.

pourquoi j'ai dû m'humilier sous tous les reproches et les supporter avec douceur.

Pardonnez-moi donc dans votre clémence chaque fois que je n'ai pas agi ainsi, et donnez-moi plus abondamment la grâce de la patience.

Votre infinie miséricorde me vaut mieux, pour obtenir le pardon, que ma prétendue justice pour défendre ma conscience, à moi-même inconnue.

« Et quoique je ne me sente coupable de rien, je ne puis toutefois me justifier pour cela[1] ; » car si vous abjurez la miséricorde, « aucun homme vivant ne sera trouvé juste devant vous[2]. »

« Lorsque les réprimandes nous piquent et nous attristent, opposons à cette douleur injuste la douleur si juste que nous devons avoir de nos péchés, et attendons que Dieu, témoin de la violence que nous nous faisons pour la lui faire à lui-même, daigne les effacer et convertisse en joie les regrets qui affligent notre cœur, suivant ces paroles du Prophète-Roi : *Autant mon âme avoit été remplie de douleur et d'amertume, autant vous l'avez comblée de consolation et d'allégresse.* N'oublions pas dans le temps de nos besoins ce qu'il dit encore au Seigneur : *Seigneur, que vous m'avez fait endurer d'afflictions et de maux ! Mais enfin vous vous êtes tourné vers moi, vous m'avez rendu la vie, et vous m'avez retiré de nouveau du fond de l'abîme où j'étois tombé.* — Lorsque nous sommes éprouvés

[1] I Cor., IV, 4. — [2] Ps., CXLII, 2.

par des humiliations, tout ensemble déshonorantes selon les hommes et honorables selon Dieu, par des corrections sévères et par de rudes pénitences, remettons-nous dans l'esprit cette sentence terrible que le Souverain Juge prononcera un jour pour toute l'éternité. Et cette réflexion salutaire produira sans doute dans notre âme ces deux insignes vertus par lesquelles, comme avec une épée à double tranchant, nous ferons mourir tous les mouvements de la tristesse et de l'amertume du cœur qui s'élèvent si injustement en nous contre les répréhensions les plus justes. — Heureux celui qui, dans la vue de Dieu, se fait tous les jours violence pour supporter patiemment les injures et les mépris! Il sera dans l'avenir comblé de joie avec les martyrs et de gloire avec les anges. Heureux le solitaire qui s'estime digne à toute heure de toute humiliation et de tout rabaissement! Heureux le solitaire qui a entièrement mortifié sa volonté, et qui s'est entièrement abandonné à la conduite de celui que Dieu lui a donné pour père et pour maître! il aura place à la droite de Jésus-Christ crucifié! Celui qui rejette loin de soi toute répréhension ou juste ou injuste renonce lui-même à son salut; mais celui qui la reçoit humblement, avec ou sans peine, obtiendra bientôt le pardon de ses péchés. »

S. JEAN CLIMAQUE; *L'Échelle sainte,* degré IV. § 43, 44; degré VII, § 20.

CHAPITRE XLVII.

Supporter toutes les épreuves pour obtenir la vie éternelle.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, que ton âme ne plie pas sous les travaux que tu as entrepris pour moi, et ne te laisse pas entièrement abattre par l'affliction, mais qu'en tout accident ma promesse te fortifie et te console.

Je suis assez puissant pour rendre au delà de toute borne et de toute mesure.

Le travail ici-bas ne sera pas long, et tu ne porteras pas toujours le poids des douleurs.

Attends un peu et tu verras la prompte fin de tes maux.

Une heure viendra où cesseront le travail et le trouble.

C'est peu de chose et bien court tout ce qui passe avec le temps.

Fais bien ce que tu fais; travaille fidèlement à ma vigne; et moi-même je serai ta récompense.

Écris, lis, chante mes louanges, gémis, demeure en silence, prie, souffre généreusement les adversités. La vie éternelle est digne de tous ces combats et de plus grands encore.

La paix viendra en ce jour unique qui est connu du Seigneur; et « ce ne sera plus le jour et la nuit [1] » de ce monde, mais une lumière perpétuelle, une clarté infinie, une paix solide, un repos inaltérable.

Tu ne diras plus alors : « Qui me délivrera de ce corps de mort [2] ? » Tu ne t'écrieras plus : « Ah! que mon pèlerinage est long [3] ! » parce que « la mort sera précipitée dans l'abîme [4], » et le salut sera éternel; plus d'angoisse, une joie délicieuse, le bonheur et la gloire dans la société céleste.

Oh! si tu voyais au ciel les couronnes immortelles des Saints, et quelle gloire enivre aujourd'hui ceux que le monde trouvait méprisables et même indignes de vivre, certes dès à présent tu t'abaisserais jusques à terre, et tu aimerais mieux être au-dessous de tous qu'au-dessus d'un seul, et tu ne soupirerais pas après les jours heureux de cette vie, mais tu te ferais une joie de souffrir pour Dieu : n'être compté pour rien parmi les hommes serait à tes yeux le plus grand gain.

Oh! si tu savais goûter ces vérités, si elles pénétraient jusqu'au fond de ton cœur, comment oserais-tu élever une seule plainte?

Quoi! pour la vie éternelle est-il rien de pénible qu'on ne doive supporter?

Est-ce peu de chose que de perdre ou de gagner le royaume de Dieu?

[1] Zach., XIV, 7. — [2] Rom., VII, 24. — [3] Ps., CXIX, 6. — [4] Isai., XXV, 8.

Lève donc ton front vers le ciel. Me voilà, et avec moi tous mes Saints. Ils ont, dans le siècle, soutenu un grand combat; et maintenant, ils sont dans la joie, dans la consolation, dans la sécurité; ils sont dans le repos; et ils demeureront à jamais avec moi au royaume de mon Père.

« Réveillons-nous donc enfin, puisque l'Écriture nous appelle en nous disant: *L'heure est venue, il est temps de sortir de notre sommeil.* Ouvrons les yeux à cette lumière qui transforme en Dieu même ceux qui la reçoivent. Écoutons avec étonnement ces paroles que l'oracle du ciel fait retentir tous les jours à nos oreilles: *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs.* Et ailleurs: *Que celui qui a des oreilles pour entendre écoute cette parole de l'Esprit-Saint: Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous apprendrai à craindre le Seigneur. Courez pendant que la lumière de la vie vous éclaire, de crainte que vous ne vous trouviez surpris par les ténèbres de la mort.*

« Ailleurs le Seigneur, cherchant au milieu de son peuple un ouvrier fidèle, s'écrie: *Qui est celui qui désire la vie et qui souhaite de voir ces jours bienheureux?* Que si, touché de cette voix, tu réponds: *C'est moi,* il te répliquera aussitôt: *Si tu veux jouir de cette vie, empêche que ta bouche ne s'ouvre pour dire le mal, et que tes lèvres ne prononcent des paroles doubles et trompeuses; détourne-toi du mal et fais le bien: cherche la paix avec ardeur et persévérance;* et quand vous aurez fait cela, *je ne détournerai point mes yeux de vous; je serai toujours prêt à écouter vos prières et je vous dirai,* ME VOICI, *avant que vous ne me les ayez adressées.* Qu'y-a-t-il de plus doux que cette voix du

Seigneur si attirante? Vous voyez que sa bonté est si grande qu'il nous montre lui-même le chemin de la vie.

« Ceignons donc nos reins de la foi et de la pratique des bonnes œuvres, et tenons-nous prêts à marcher sous la conduite de l'Évangile, afin qu'avançant dans ses voies, nous puissions mériter de voir un jour dans son royaume celui qui nous a appelés à son service; car, si nous voulons nous établir une demeure dans ces sacrés tabernacles, sachons que cela n'est possible qu'à la condition d'y courir par la sainteté des œuvres. Mais interrogeons le Seigneur en lui disant avec le Prophète : *Seigneur, qui est celui qui habitera dans vos tabernacles et qui reposera sur votre montagne sainte?* Écoutons ensuite le Seigneur qui nous répond, et nous montre le chemin de ce tabernacle: *C'est celui dont la vie est sans tache, qui fait le bien, qui dit la vérité du sentiment de son cœur, de qui les lèvres sont pures et sincères, qui ne fait de mal à personne, et qui n'écoute point ce que l'on dit au désavantage de son prochain;* qui, fermant toutes les avenues de son cœur, rejette tout ensemble et l'esprit de malice et les pensées qu'il lui suggère, et, réduisant à rien tous ses efforts, arrête et brise les tentations encore naissantes contre la véritable pierre, qui est Jésus-Christ.

« Le Seigneur dit lui-même dans son Évangile: *Celui qui écoute mes paroles et qui les accomplit sera semblable à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; les fleuves ont débordé, les vents se sont élevés et l'ont battue avec violence; mais elle n'est point tombée parce qu'elle étoit fondée sur la pierre.* Pendant que le Seigneur travaille à nous faire entrer dans ces vérités, il attend de jour en jour que nous répondions par la sainteté de nos œuvres à la sainteté de ses instructions, et s'il nous accorde ici-bas quelques jours de trêve et de repos, ce n'est qu'afin que nous ayons plus de temps et de moyens pour réparer les fautes passées. *Ignorez-vous,* dit l'Apôtre, *que la patience de Dieu*

vous invite à la pénitence? Et le Seigneur dit aussi dans sa bonté: *Ma volonté n'est pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.*

S. BENOIT; *Règle; Prologue.*

CHAPITRE XLVIII.

Du jour de l'Éternité et des misères de cette vie.

LE FIDÈLE.

O bienheureuse demeure de la céleste patrie! ô jour resplendissant de l'éternité, que la nuit jamais n'obscurcit, que la vérité toujours éclaire de ses rayons! Jour d'éternelle joie, d'éternelle sécurité! éternellement protégé contre toute vicissitude!

Plût à Dieu que ce jour eût lui, et que la fin du temps et de son empire fût arrivée!

Il brille déjà pour les Saints dans tout l'éclat de son éternelle lumière; mais il n'apparaît que de loin et comme à travers un miroir aux voyageurs sur cette terre.

Les citoyens du ciel en savent bien toutes les joies; mais les fils d'Ève gémissent sur les amertumes et les ennuis de leur exil.

« Les jours d'ici-bas sont courts et mauvais [1], »

[1] Gen., XLVII, 9.

pleins de douleurs et d'angoisses. L'homme y est souillé d'une infinité de péchés, enveloppé de mille passions, harcelé de mille terreurs, distrait par mille soins, dissipé par la curiosité, engagé en des vanités sans nombre, environné d'erreurs, brisé de travaux, chargé de tentations, enivré de délices, torturé par la misère.

Oh ! quand viendra la fin de ces maux ? quand serai-je délivré de la malheureuse servitude des vices ? quand ne me souviendrai-je, ô Seigneur, que de vous seul ? quand goûterai-je en vous la plénitude de la joie ?

Quand, affranchi de tout bien, serai-je dans la vraie liberté, exempt de toute peine d'esprit et de corps ?

Quand viendra la paix solide, la paix inaltérable et sûre, paix au dedans et au dehors, paix de toutes parts affermie ?

Bon Jésus ! quand paraîtrai-je devant vous pour vous voir ? quand contemplerai-je la gloire de votre règne ?

Quand me serez-vous tout en toutes choses ?

Quand serai-je avec vous dans ce royaume « que vous avez de toute éternité préparé à vos bien-aimés [1] ? »

Je suis délaissé, pauvre, exilé sur une terre ennemie, où il n'y a que guerre continuelle et immenses infortunes.

[1] Matth., xxv, 34.

Consolez mon exil, apaisez ma douleur; car mon cœur n'a de soupirs que pour vous.

Tout ce que le monde m'offre pour me consoler m'est odieux.

Je veux vous posséder, mais je ne puis vous saisir.

Je veux m'attacher aux choses du ciel, mais je retombe entraîné par le poids du temps et de mes passions toujours vivantes.

L'esprit en moi veut s'élever au-dessus de tout, mais la chair me précipite au-dessous de tout.

« Ainsi, malheureux homme, c'est avec moi que j'ai la guerre, et je me suis devenu à charge à moi-même, l'esprit aspirant toujours à monter, et la chair toujours à descendre[1]. »

Oh! combien je souffre dans mon âme, lorsque, méditant les choses du ciel, je vois les pensées charnelles s'élever en foule pour troubler ma prière. Mon Dieu, « ne vous éloignez pas de moi, et dans votre colère ne vous détournez pas de votre serviteur[2]. »

« Lancez vos foudres et dissipez » ces vaines visions; « faites pleuvoir vos flèches et chassez tous les fantômes de l'ennemi[3]. »

Recueillez en vous tous mes sens, faites que j'oublie toutes les choses du monde, que je rejette soudain et avec mépris ces images du vice.

Secourez-moi, éternelle vérité; que je demeure insensible à toute vanité.

[1] Job., VII, 20. — [2] Ps., LXX, 13; XXVI, 13. — [3] Ps., CXLIII, 6.

Venez, céleste douceur; loin, loin de votre face toute impureté!

Pardonnez-moi aussi, pardonnez-moi selon votre miséricorde toutes les fois que dans ma prière un autre objet que vous occupe mon esprit.

Je le confesse sincèrement, bien des distractions m'entraînent.

Car fort souvent je ne suis pas où est mon corps assis ou debout; mais je suis plutôt là où mes pensées m'emportent.

Je suis là où est ma pensée, et ma pensée est d'ordinaire où est ce que j'aime.

Et ce qui s'offre d'abord à moi, c'est ce qui, naturellement ou par habitude, me plaît.

Aussi vous l'avez dit clairement, ô vérité : « Où est ton trésor, là est ton cœur [1]. »

Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses du ciel.

Si j'aime le monde, je me réjouis de ses prospérités et m'attriste de ses disgrâces.

Si j'aime la chair, mon imagination me représente souvent ce qui est de la chair.

Si j'aime l'esprit, je me plais à méditer les choses spirituelles.

Quel que soit l'objet de mon amour, ma joie est d'en parler, d'en entendre parler, d'en emporter l'image avec moi.

[1] Matth., VI, 21.

Mais heureux l'homme, qui, pour l'amour de vous, Seigneur, bannit de son cœur toutes les créatures, qui fait violence à la nature, et, par la ferveur de l'esprit, crucifie les désirs de la chair, afin que, du fond d'une conscience sereine, il vous offre une prière pure, vide au dedans et au dehors de tout ce qui est de la terre, et digne désormais de se mêler aux chœurs des anges.

« O terre amie, déserts du Pont, ô patrie et lointaines contrées, ô jeunesse, ô cheveux blancs déclin de la vie, éloquents discours, inutiles travaux, paroles dictées par l'Esprit de lumière, ô villes, ô rochers mon abri, ô épreuves traversées dans le désir de m'associer à la divinité de Jésus-Christ, comment, seul, ai-je promené çà et là dans les voies dures ma vie et mes angoisses, sans pouvoir imprimer un instant sur le sol la plus légère trace, mais incessament ballotté de labeurs en labeurs?

« O sagesse, dites-moi d'où me vient cet accablant fardeau? Pourquoi la souffrance aux justes? et pourquoi est-elle épargnée à ceux qui ne songent qu'à périr? Est-ce la peine du péché, ou l'épreuve de la vie, semblable à l'or qui s'épure au creuset? Job nouveau, l'ennemi furieux et jaloux m'appelle-t-il au combat? Mais vous êtes là pour répandre l'huile sur votre athlète; vous le préparez à cette terrible lutte, vous le mettez nu, afin de lui décerner la palme et la gloire.

« Vous le savez, ô Verbe-Roi; car vous gouvernez le monde, et le remuez par de grandes et secrètes lois, dont il ne vient qu'une bien faible lumière jusqu'à nos yeux

appesantis, dans cette demeure de boue que nous traînons encore avec nous. Oui, la vie m'accable, je n'ai plus qu'un faible souffle sur la terre, — jouet d'une infinité de maux qui me viennent de mes ennemis, et même, ô surcroît d'amertume! de mes amis.

« C'est pourquoi je gémis et tombe à vos genoux. Délivrez des chaînes de la vie ce mort qui est à vous. Donnez-lui de respirer de ses fatigues, et conduisez-le dans cette vie tranquille pour laquelle je soupire et pour laquelle j'ai tant souffert. Réunissez-moi après le voyage aux chœurs des anges, guidez-moi vers le céleste paradis, où dans l'éclat d'une triple lumière resplendit la gloire du seul grand Dieu. »

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE; *Poésies*, carmen XLII. (Opp., t. II, in-fol.)

CHAPITRE XLIX.

Du désir de la vie éternelle; grandeur des biens promis à ceux qui combattent.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, quand tu sens le désir de l'éternelle béatitude d'en haut se répandre en toi, et que tu aspires à sortir de la tente de ton corps pour contempler ma lumière sans vicissitude et sans ombre, ouvre ton cœur, et reçois de toute l'étendue de ton désir cette sainte inspiration.

Rends de profondes actions de grâces à la souve-

raine bonté qui t'accorde de telles faveurs, qui te visite dans sa clémence, te réveille par l'aiguillon de l'amour, et te soulève d'une main puissante, de peur que, de ton propre poids, tu ne retombes vers la terre.

Car tu ne dois rien de cela à tes pensées ou à tes efforts; c'est la grâce divine qui jette sur toi un regard, afin qu'en t'avançant dans la vertu et l'humilité, tu te prépares aux combats à venir, que tu m'embrasses de toute l'affection de ton cœur avec la volonté fervente de te dévouer à mon service.

Mon fils, souvent le feu est ardent, mais ce n'est pas sans fumée que la flamme s'élance.

Ainsi, plusieurs élèvent vers le ciel de brûlants désirs, qui toutefois ne sont pas encore libres de la tentation des charnelles amours.

Et ce n'est pas la pure gloire de Dieu qui les inspire dans ce qu'ils lui demandent avec tant d'instance.

Tel est souvent ton désir, que tu me représentes mêlé de tant d'inquiétudes.

Car rien n'est pur ni parfait de ce qui est entaché d'intérêt propre.

Demande-moi, non ce qui est selon ton inclination et ton avantage, mais ce qui est selon ma volonté et pour ma gloire; car, si ton jugement est droit, tu dois préférer l'ordre de ma providence à ton désir, à tout ce que tu peux désirer.

Ton désir, il m'est connu ; tes fréquents soupirs, je les ai entendus.

Déjà tu voudrais être dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Déjà tu t'enivres des délices de l'éternelle demeure, de la céleste patrie, où la joie surabonde.

Mais l'heure n'est pas encore venue. Un autre temps dure encore, temps de guerre, temps de labeur et d'épreuve.

Tu aspires à être rempli du souverain bien ; mais tu ne peux soudain l'obtenir.

C'est moi qui suis ce bien. « Attends-moi, dit le Seigneur, jusqu'à l'avénement du règne de Dieu [1]. »

Tu dois encore être exercé sur la terre, tu dois passer par mille épreuves.

Parfois une consolation te sera donnée ; mais tu n'obtiendras jamais l'abondance qui rassasie.

« Arme-toi donc de force et de courage [2], » pour accomplir et souffrir ce qui contrarie la nature.

« Il faut revêtir l'homme nouveau, il faut devenir un autre homme [3]. »

Il faut souvent faire ce que tu ne veux pas ; et ce que tu veux, il faut l'abandonner.

Ce que les autres désirent réussira ; ce que tu souhaites n'aura par de succès.

Ce que disent les autres sera écouté ; ce que tu dis sera compté pour rien.

[1] Luc., XXII, 18. — [2] Jos., I, 6. — [3] Ephes., IV, 21 ; I Reg., X, 6, 9.

Ils demanderont, et ils obtiendront; tu demanderas, et tu seras refusé.

Ils seront grands dans la bouche des hommes, et nul ne parlera de toi.

Tel ou tel emploi leur sera confié, et l'on ne te jugera propre à rien.

Parfois la nature s'en affligera, et ce sera beaucoup si tu souffres en silence.

C'est par ces épreuves et par mille autres semblables que Dieu interroge la fidélité de son serviteur, comment il sait se renoncer et se briser en toutes choses.

Il n'est presque rien qui te représente autant le besoin de mourir à toi-même que de voir et de souffrir ce qui répugne à ta volonté, quand surtout l'on t'ordonne des choses qui te semblent déraisonnables et peu utiles.

Et parce que, soumis à un supérieur, tu n'oses résister à son autorité, il te paraît dur de marcher au doigt d'un autre et d'abjurer tout sentiment propre.

Mais pense, mon fils, au fruit de ces travaux, à leur prompte fin, à la récompense infinie, et loin d'en être surchargée, ta patience y trouvera une puissante consolation.

Car pour ce léger désir, qu'aujourd'hui tu abandonnes de gré, tu retrouveras à jamais ta volonté dans le ciel.

Là, rien ne manquera à tes vœux, tous tes désirs seront comblés.

Là, tu entreras en pleine jouissance de tous les biens sans crainte de les perdre.

Là, nul ne te résistera, nul ne se plaindra de toi; il ne s'élèvera plus ni contradiction, ni obstacle; mais les objets de tes désirs seront tous ensemble présents, pour occuper, pour remplir toute la capacité de ton cœur.

Là, pour les opprobres soufferts, je donnerai la gloire; pour les ennuis, un manteau de joie; pour la dernière place, un trône dans l'éternité.

Là, se montreront les fruits de l'obéissance; la dure pénitence se réjouira, et l'humble soumission sera couronnée de gloire.

Maintenant donc incline-toi humblement sous la main de tous, et ne te mets point en peine qui a dit ou ordonné cela.

Mais soit qu'un supérieur, un inférieur ou un égal te demande ou désire de toi quelque chose, fais-toi un devoir de tout prendre en bien et de l'accomplir avec une sincère volonté.

Que l'un recherche ceci, un autre cela, que celui-ci se glorifie d'une chose, celui-là d'une autre, et que tous reçoivent mille et mille louanges; pour toi, ne mets ta joie en rien que dans le mépris de toi-même, dans ma volonté et ma gloire.

Ce doit être l'unique but de tes désirs que, « soit par ta vie, soit par ta mort, Dieu soit toujours glorifié en toi [1]. »

[1] Philipp., I, 20.

« Qui que vous soyez, qui êtes plongés dans le deuil et la douleur, supportez quelque temps encore votre absence de ce paradis où tendent vos pas. Quand vous aurez franchi la distance marquée, et que vous aborderez sur la plage, une rosée inconnue vous purifiera de vos souillures.....

« Hommes et femmes paraîtront revêtus d'une pure lumière; la gloire présente effacera l'ignominie de l'antique nudité;..... les sources impures de la concupiscence seront fermées ; on rejettera au loin la colère, et l'âme purifiée de l'ivraie s'élèvera comme un pur froment semé dans le jardin des délices.

« En ce séjour de toute béatitude, les femmes, délivrées des ennuis et des périls de la vie conjugale, respireront; et quelle sera l'ivresse de leur triomphe, quand, après les douleurs de l'enfantement et les peines supportées pour l'éducation de leur famille, elles retrouveront leurs jeunes fils perdus dès longtemps, qu'elles avaient ensevelis avec tant de larmes, désormais pleins de vie et bondissant comme de jeunes agneaux dans les célestes prairies, élevés dans la gloire, couverts d'une pourpre éclatante, et devenus frères des anges!

« Gloire à la bonté du Seigneur, et à sa grâce qui a cueilli ces enfants à peine éclos, dernier fruit du déclin de l'automne, pour les transplanter dans son jardin comme les fleurs de l'éternel printemps !.....

« Élevez votre cœur vers le paradis, ô vieillards, ayez confiance ; au souffle des brises du paradis, votre âge languissant refleurira, votre corps, brisé par les ans, sortira de ses ruines; ainsi une vigueur toute divine fit reparaître sur le front de Moïse les traits d'une beauté flétrie par les années.....

« Celui qui a lavé les pieds des Saints sera pénétré de cette rosée, et il recueillera les fruits du ciel de cette main accoutumée à relever les pauvres. Les fleurs du paradis

viendront à l'envi couronner les pieds et baiser les pas de celui qui visite les malades....

« Là, les martyrs porteront devant eux les couronnes obtenues dans les combats passés, quand, pour l'amour du Seigneur, méprisant les menaces des tyrans, ils couraient sans crainte au-devant des épées nues et des bûchers ardents. Comme des étoiles dans un ciel serein brilleront les sept frères, enfants de lumière; une grande part de leur triomphe rejaillira à la gloire de leur mère.

« Là, plus de fatigues; les tourments de la faim ont cessé; il n'y a plus lieu ni à la honte, ni à l'erreur, ni au repentir, car le péché n'est plus. Là, plus de vieillesse, plus de mort, plus de funérailles, car le cours des générations humaines est arrêté.....

« Cette image du Paradis se déroulait à mes regards. Tout à coup, une profonde tristesse s'empara de moi : repassant en moi-même ma chute et ma misère, je déplorais mon sort et celui de mes semblables : « Ainsi, disais-je, mes jours se sont écoulés, ils ont passé, ils se sont évanouis comme un seul jour; emporté à mon insu, frappé de tant de maux à la fois, j'ai succombé à ma douleur. Ainsi tout est perdu pour moi, couronne, nom, gloire, dignité, brillante demeure, table royale. Ah! celui-là seul est heureux à qui il a été permis de s'approprier de tels biens ! »

« Enfants de lumière, je vous en conjure, voyez ma chute ; rachetez cette âme, rachetez mon âme par vos larmes! Que ce me soit un nouveau motif de louer cette Majesté dont la droite demeure toujours étendue pour punir avec justice, pour pardonner avec miséricorde.....

« Et vous, Dieu souverain, je vous en supplie, exaucez mes vœux, ordonnez-moi de venir dans votre céleste enclos: que je devienne le voisin de ses heureux habitants, et un objet d'envie pour ceux du dehors.....

« Ah ! que mes actes ne soient pas exposés à cette lu-

mière terrible, qui nous trouve si méprisables, quand ces crimes, manifestes à vos yeux, cherchent à se dérober aux autres! Malheureux que je suis! C'est de ce vain égard aux personnes et aux choses que j'ai fait mon dieu!....

« Celui dont tu as fait ton dieu, tu en rougis; s'il surprend ton égarement, tu le crains dans ta conscience coupable. L'homme qu'une telle faiblesse flétrit corrompt le bien qu'il fait par le désir de la louange; l'homme malade d'un tel vice se fait l'esclave des esclaves.....

« La liberté qui nous est donnée, nous l'enchaînons au caprice du prochain. Quelle est cette sagesse? Est-ce ainsi qu'à votre Majesté, ô Dieu, nous préférons un dieu que nous avons fait? »

S. EPHREM: *De Paradiso Eden*, serm. VII. (Opp. syriac.-latin., t. II.)

CHAPITRE L.

Comment un homme dans la désolation doit se remettre entre les mains de Dieu.

LE FIDÈLE.

Seigneur mon Dieu, Père saint, soyez maintenant et dans l'éternité béni; car ainsi que vous l'avez voulu il est arrivé, et ce que vous faites est bien.

Que votre serviteur se réjouisse non en soi-même ni en nul autre, mais en vous seul; car seul vous êtes la véritable joie, vous êtes mon espérance et ma couronne, vous êtes ma joie et ma gloire, ô Seigneur!

« Que possède votre serviteur qu'il n'ait reçu de vous [1], » et sans l'avoir mérité?

Tout est à vous, et ce que vous avez donné et ce que vous avez fait.

« Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse, et quelquefois mon âme est triste [2] » jusqu'aux larmes; quelquefois elle se trouble à la vue des souffrances prêtes à fondre sur elle.

J'aspire à la joie de la paix, je demande cette paix de vos enfants, qui, dans la lumière de vos consolations, sont nourris par vous-même.

Si vous me donnez la paix, si vous répandez en moi votre sainte joie, l'âme de votre serviteur se remplira de mélodie et d'ardeur à chanter vos louanges.

Mais si vous vous dérobez, comme vous faites très-souvent, il ne pourra plus courir dans la voie de vos commandements; déjà, se frappant la poitrine, il tombe à genoux, parce qu'il n'en est plus pour lui comme hier, comme auparavant, « quand votre lampe brillait sur sa tête, et qu'à l'ombre de vos ailes [3] » il trouvait un abri contre l'assaut des tentations.

Père juste et toujours digne de louanges, elle est venue pour votre esclave l'heure de l'épreuve.

Père aimable, il est juste qu'à cette heure votre esclave souffre quelque chose pour vous.

[1] I Cor., IV, 7. — [2] Ps., LXXXVII, 26. — [3] Job., XXIX, 3.

Père à jamais adorable, voici l'heure que de toute éternité vous avez prévue, où il faut que votre serviteur succombe pour un temps au dehors, afin de vivre intérieurement en vous.

Qu'il soit donc pour un temps méprisé, humilié, abattu devant les hommes, brisé de souffrances et de langueurs, afin de se relever avec vous à l'aurore du jour nouveau, et d'être revêtu de la gloire céleste.

Père saint, c'est ainsi que vous l'avez ordonné, c'est ainsi que vous l'avez voulu; et ce que vous avez ordonné s'est accompli.

Car c'est la grâce que vous faites à vos amis de souffrir et d'être affligés en ce monde pour votre amour, autant de fois et par qui que ce soit que vous le permettiez.

Rien ne se fait sur la terre sans votre conseil, sans votre providence, sans une raison.

« Ce m'est un bien, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne les voies de votre justice [1], » et bannisse de mon cœur tout orgueil et toute présomption.

Il m'est utile « que mon visage ait été couvert de honte [2], » afin que je vous cherche plutôt que les hommes pour me consoler.

Par là j'ai encore appris à redouter votre impénétrable jugement, ô juge qui affligez le juste et l'impie ! mais toujours avec équité et justice.

1 Ps., cxviii, 71. — 2 Ps., lxviii, 11.

Je vous rends grâce; car vous ne m'avez pas épargné les maux, car vous m'avez brisé de rudes coups, m'infligeant la douleur et m'envoyant les angoisses au dedans et au dehors.

Il n'est sous le ciel rien qui me console que vous, Seigneur mon Dieu, céleste médecin des âmes, « qui frappez et guérissez, qui conduisez jusqu'aux enfers et en ramenez [1]. »

« Je suis sous votre discipline, et votre verge même m'instruira [2]. »

Me voici, Père bien-aimé, me voici entre vos mains; sous la verge qui me frappe, je m'incline, frappez sur les épaules, frappez à la tête; que je redresse à votre gré ma difformité.

Faites de moi, comme vous savez si bien faire, un pieux et humble disciple, que je marche au moindre signe de votre volonté.

Je m'abandonne moi-même, et tout ce qui est à moi, à votre correction. Mieux vaut être châtié ici que dans le siècle futur.

Vous savez tout, en général et en particulier, et rien ne vous est caché dans la conscience de l'homme.

L'avenir, avant qu'il soit, vous est déjà connu, et vous n'avez besoin de personne pour vous informer ou vous avertir de ce qui se passe sur la terre.

Vous savez ce qui est utile à mon avancement, et combien sert l'affliction à dévorer la rouille des vices.

[1] 1 Reg., II, 6; Tob., XIII, 2. — [2] Ps., XVII, 36.

Disposez de moi selon votre bon plaisir, et ne rejetez pas cette vie toute pécheresse, que nul ne connaît ni mieux ni plus clairement que vous seul.

Donnez-moi, Seigneur, de savoir ce qu'il faut savoir; d'aimer ce qu'il faut aimer; de louer ce qui vous est particulièrement agréable; d'estimer ce qui est précieux à vos regards; de mépriser ce qui est vil devant vous.

Ne permettez pas que je juge « sur le rapport des yeux, ou que je prononce sur le vain ouï-dire d'hommes ignorants[1]; » mais qu'un jugement vrai me donne le discernement des choses visibles et des spirituelles; que surtout je cherche à m'assurer sans cesse de votre volonté.

Souvent les hommes se trompent en jugeant sur le témoignage de leurs sens; les amants du siècle se trompent aussi en n'aimant que les choses visibles.

Un homme est-il meilleur pour être plus grand dans l'esprit d'un homme?

L'homme trompe l'homme qu'il exalte; menteur, il abuse un menteur; superbe, un superbe; aveugle, un aveugle; malade, un malade; et cette vaine louange n'est plutôt qu'une vraie dérision.

Car « tout ce qu'un homme est à vos yeux, voilà ce qu'il est et rien de plus, » dit l'humble saint François.

[1] Isai., XI, 3.

« Hélas ! hélas ! Seigneur, que cet exil est long, et que j'y souffre dans le désir de mon Dieu ! Seigneur, que peut faire une âme enfermée dans cette prison ? O Jésus ! que la vie de l'homme est longue, quoiqu'on la dise courte ! Elle est courte, mon Dieu, pour gagner par elle une vie qui ne peut finir ; mais elle est bien longue pour l'âme impatiente d'être en présence de son Dieu. Quel remède donc donnerez-vous à ce que je souffre ? L'unique remède est que je souffre pour vous. O douce consolation de ceux qui aiment mon Dieu, ne fuis pas l'âme qui te cherche et ne peut espérer que par toi de voir croître et adoucir tout ensemble le tourment que cause le bien-aimé à l'âme qui l'aime. Tout mon désir, Seigneur, est de vous plaire... Mais que suis-je ?.... je n'ai que des paroles. C'est là tout ce que je puis. Au défaut de mon pouvoir, regardez, Seigneur, mes désirs, et ne les rejetez pas de votre divine présence. Ne considérez pas mon peu de mérite ; ah ! plutôt méritons tous de vous aimer, Seigneur ! Puisqu'il faut vivre encore, que l'on ne vive que pour vous ! Loin de vous tout autre intérêt, tout autre désir ! O ma joie, ô mon Dieu, que ferai-je pour vous plaire ? Misérables sont les services que je vous puis rendre, quand même j'en rendrois plusieurs à mon Dieu. Ah ! pourquoi demeurer encore dans cette profonde misère ?... Mais telle est la volonté du Seigneur, et quel plus grand gain ? Espère, espère, ô mon âme ! tu ne sais ni le jour, ni l'heure, veille avec soin. Tout passe rapidement, quoique ton désir te représente comme douteux ce qui est certain, et comme long ce temps si court. Songe que plus tu combattras pour ton Dieu, et plus tu témoigneras ton amour pour lui, plus tu jouiras de ton bien-aimé dans une ivresse et des délices qui n'auront point de fin. »

Ste THÉRÈSE, *Méditations après la communion*, médit. XV.

CHAPITRE LI.

Se livrer à d'humbles occupations dans les heures d'aridité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, tu n'as pas la force de persévérer toujours dans un si fervent désir des vertus, ni de te maintenir dans un si haut degré de contemplation; mais la corruption originelle te fait une nécessité de descendre à des choses inférieures, et de porter, même malgré toi, et avec ennui, le poids de cette corruptible vie.

Tant que tu seras chargé de ce corps mortel, tu éprouveras un dégoût profond, l'appesantissement du cœur.

Il faut donc, pendant que tu vis dans la chair, que tu gémisses souvent du fardeau de la chair et de ton impuissance à t'appliquer incessamment aux exercices spirituels et à la contemplation divine.

Alors il est bon de chercher au dehors un refuge en d'humbles travaux, et dans les bonnes œuvres un délassement; d'attendre avec une ferme confiance mon retour et la visite d'en haut; de supporter patiemment ton exil et les aridités spirituelles, jusqu'à

ce que je te visite de nouveau et te délivre de toute angoisse.

Car alors je te ferai oublier tes travaux et jouir du repos intérieur.

J'exposerai à tes regards les vastes prairies de l'Écriture, et ton cœur s'épanouira, « et tu commenceras à courir dans la voie de mes commandements [1]. »

Et tu diras : « Les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera dévoilée en nous [2]. »

« Il n'y a pas encore longtemps qu'il m'est arrivé de demeurer durant huit jours avec si peu de lumière de ce que je dois à Dieu, et un tel oubli des grâces que j'en ai reçues, que j'étois comme stupide et tout hébêtée. Je n'avois néanmoins aucune mauvaise pensée ; mais je me trouvois si incapable d'en avoir de bonnes, que je me moquois de moi-même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misère de la créature, si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'âme connoît cependant qu'il ne l'abandonne pas ; car ce n'est pas comme dans ces laborieuses épreuves que je souffre quelquefois, mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, et qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne sauroit en venir à bout, et il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort

[1] Ps., CXVIII, 32. — [2] Rom., VIII, 18.

qu'il n'est pas entièrement éteint, et qu'elle peut espérer que Dieu le rallumera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état est de s'abandonner à sa conduite, de reconnoître qu'elle ne peut rien par elle-même, et de s'appliquer à de bonnes œuvres, puisque Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer et lui apprendre par sa propre expérience quelle est sa foiblesse. Ce n'a été qu'aujourd'hui que Notre-Seigneur m'a consolée et que j'ai pris la hardiesse de lui faire cette plainte : « Ne suffit-il pas, mon Dieu, que vous me laissiez dans cette misérable vie ? Ne suffit-il pas que je souffre pour votre amour d'y demeurer au milieu de tant d'embarras, tels que ceux de manger, de dormir et de m'employer à des occupations temporelles, qui m'empêchent de jouir pleinement de vous ?.... Faut-il encore que vous vous cachiez aux yeux de mon âme dans ces moments qui me restent pour jouir de vous ? Comment cela se peut-il concilier avec votre bonté et votre amour pour moi ? Et si je pouvois me cacher de vous, comme vous vous cachez de moi, le souffririez-vous, mon Sauveur ? Vous êtes toujours avec moi, et vous me voyez toujours. Je vous conjure, Seigneur, de ne pas traiter avec une si grande rigueur une âme qui vous aime tant ! »

S^e THÉRÈSE ; *sa Vie écrite par elle-même*, ch. XXXVII.

CHAPITRE LII.

L'homme ne doit pas s'estimer digne de consolation mais plutôt de châtiment.

LE FIDÈLE.

Seigneur, je ne mérite pas vos consolations, je ne suis digne d'aucune visite spirituelle; aussi vous me traitez avec justice quand vous me laissez à mon indigence et à ma désolation.

Quand je verserais un océan de larmes, je serais encore indigne de vos consolations.

Non, je ne mérite que la verge et le châtiment; car je vous ai grièvement et fréquemment offensé; mes péchés sont nombreux et graves.

Donc, en pesant bien ce qui m'est dû, je me reconnais indigne de la moindre consolation.

Mais vous, ô Dieu de clémence et de miséricorde, qui ne voulez pas que vos œuvres périssent, « jaloux de faire éclater les richesses de votre bonté sur les vases de miséricorde[1], » vous daignez, malgré son indignité, consoler votre serviteur d'une manière surhumaine.

[1] Rom., IX. 23.

Car vos consolations ne sont pas comme les stériles paroles des hommes.

Qu'ai-je fait, Seigneur, pour avoir quelque part à vos célestes consolations?

Je ne me souviens d'avoir fait aucun bien : je sais au contraire que je fus toujours prompt au vice et lent à l'amendement.

C'est la vérité, et je ne puis la nier. Si je parlais autrement, je vous verrais vous lever contre moi, et je n'aurais personne pour me défendre.

Que m'est-il dû pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je l'avoue avec sincérité : ce que je mérite, c'est la confusion et le mépris, et il ne convient pas que l'on me range au nombre de vos fidèles.

Et quoiqu'il m'en coûte de l'entendre, cependant, au nom de la vérité prise à témoin contre moi-même, j'accuserai mes péchés, afin de gagner plus aisément votre miséricorde.

Que dirai-je, sous le poids du crime et de la honte? Je n'ai d'autres paroles à dire que celle-ci : « J'ai péché, Seigneur, j'ai péché; ayez pitié de moi, pardonnez-moi! »

« Laissez-moi un peu de temps pour répandre ma douleur dans mes larmes, avant que je descende en la terre des ténèbres, couverte des ombres de la mort [1]. »

[1] Job., x, 20, 22.

Que demandez-vous d'un coupable, d'un misérable pécheur, sinon que son cœur se brise et s'humilie pour ses péchés?

C'est par la contrition sincère et l'humiliation du cœur que naît l'espérance du pardon; par elle, l'âme troublée se réconcilie, la grâce perdue se répare, l'homme est protégé contre la colère à venir, et dans un saint baiser se rencontrent Dieu et l'âme pénitente.

« Cette humble contrition du péché » vous est un sacrifice agréable, ô Seigneur! et qui exhale en votre présence une odeur infiniment plus douce que celle de l'encens.

C'est ce parfum précieux que vous avez laissé répandre sur vos pieds sacrés; car « jamais vous n'avez méprisé un cœur contrit et humilié [1]. »

Là est le refuge contre la rage de l'ennemi. Là se purifient et s'effacent toutes les souillures contractées ailleurs.

« Aimer la volonté de Dieu ès consolations, c'est un bon amour, quand en vérité on aime la volonté de Dieu et non pas la consolation en laquelle elle est; néanmoins c'est un amour sans contradiction, sans répugnance et sans effort; car qui n'aimeroit une si digne volonté en un subject si agréable? Aimer la volonté divine en ses com-

[1] Ps., L, 18.

mandemens, conseils et inspirations, c'est un second degré d'amour beaucoup plus parfaict : car il nous porte à renoncer, à quitter nostre propre volonté, et nous fait abstenir et déporter de plusieurs voluptez, mais non pas de toutes. Aimer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut poinct de la très-sainctẽ charité, car en cela il n'y a rien d'aimable que la seule volonté divine ; il y a une grande contradiction de la part de nostre nature, et non-seulement on quitte toutes les voluptez, mais on embrasse les tourmens et les travaux.... — Or, voilà le grand Job, comme Roy des misérables de la terre, assis sur un fumier comme sur le throsne de la misère, paré de playes, d'ulcères, comme de vestements royaux assortissans à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et anéantissement, que s'il n'eust parlé, on ne pouvoit discèrner si Job estoit un homme réduit en fumier, ou si le fumier estoit une pourriture en forme d'homme. Or le voilà, dis-je, le grand Job qui s'escrie : Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux ? O Dieu ! que cette parole est de grand amour ! Il pèse que c'est de la main de Dieu qu'il a reçu les biens, tesmoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens parce qu'ils estoient biens comme parce qu'ils provenoient de la main du Sauveur. Ce qu'estant ainsi, il conclud que doncques il faut supporter amoureusement les adversitez, puisqu'elles procèdent de la mesme main du Seigneur esgalement aimable lorsqu'elle distribue les afflictions comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontiers reçus de tous ; mais de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfaict, qui les aime d'autant plus qu'ils ne sont pas aimables que pour le respect de la main qui les donne. Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant çà et là le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout à considérer s'il se four-

voye point. Mais celuy qui est assuré de sa route va gayement, hardiment et vistement : ainsi certes l'amour voulant aller à la volonté de Dieu parmi les consolations, il va toujours en crainte de peur de prendre le change, et qu'au lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu, il n'aime le plaisir propre qui est en la consolation. Mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en assurance ; car l'affliction n'estant nullement aimable en elle-mesme, il est bien aisé de ne l'aimer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont à tout coup en défaut au printemps et n'ont quasi nul sentiment, parce que les herbes et les fleurs poussent alors si fortement leur senteur qu'elle outrepasse celle du cerf ou du lièvre ; parmy le printemps des consolations l'amour n'a presque nulle recognoissance du bon plaisir de Dieu, parce que le plaisir sensible de la consolation jette tant d'attraits dedans le cœur qu'il en est diverty de l'attention qu'il devroit avoir à la volonté de Dieu. Nostre-Seigneur ayant donné le choix à saincte Catherine de Sienne d'une couronne d'or et d'une couronne d'espines, elle choisit celle-cy, comme plus conforme à l'amour. C'est une marque assurée de l'amour, dit la bienheureuse Angèle de Foligno, que de vouloir souffrir ; et le grand Apôtre s'escrie qu'il ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité, en la persécution. »

S. FRANÇOIS DE SALES ; *Traicté de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. II.

CHAPITRE LIII.

La grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses de la terre.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ma grâce est d'un grand prix; elle ne souffre pas le mélange des choses étrangères, ni des consolations terrestres.

Il faut donc rejeter tout ce qui lui fait obstacle, si tu désires qu'elle se répande en toi.

Retire-toi à l'écart, aime à demeurer seul avec toi-même, ne recherche l'entretien de personne; mais répands devant Dieu ton ardente prière, afin de conserver l'esprit de componction et une conscience toujours pure.

Compte pour rien le monde entier, et préfère à toutes les œuvres extérieures la continuelle pensée de Dieu.

Car tu ne peux t'occuper de moi, et en même temps trouver ta joie dans les choses qui passent.

Il faut t'éloigner de tous ceux que tu connais et que tu aimes, et tenir ton âme sevrée de toute consolation spirituelle.

C'est ainsi que le bienheureux apôtre Pierre conjure les fidèles serviteurs de Jésus-Christ de vivre

ici-bas dans la continence, « comme des voyageurs et des étrangers [1]. »

Oh! quelle sera la confiance d'un mourant que nulle attache ne retient au monde!

Mais garder son cœur séparé de toutes choses, c'est ce que l'esprit encore malade ne comprend pas; l'homme animal ne connaît point la liberté de l'homme intérieur.

Cependant, s'il veut entrer dans la vie de l'esprit, il faut qu'il renonce aux étrangers comme à ses proches, et qu'il ne se défie de personne autant que de lui-même.

Si tu sais te vaincre parfaitement, tu vaincras sans peine tout le reste.

La parfaite victoire, c'est de triompher de soi.

Celui qui se surmonte tellement que les sens obéissent à la raison, et que la raison en tout m'obéisse, celui-là est vraiment vainqueur de lui-même et maître du monde.

Si tu désires monter à ce sublime faîte, il faut te mettre courageusement à l'œuvre; il faut porter la hache à la racine, pour arracher en toi cet instinct secret et déréglé qui t'incline vers toi-même, et vers tout bien sensible et particulier.

Cet amour de l'homme pour soi, désordonné et coupable, est la tige de tous ces rejetons malheureux qu'il doit déraciner.

[1] I Petr., II, 11.

Ce vice, une fois abattu et surmonté, il se fera une grande paix et une tranquillité soudaine.

Mais peu travaillent à mourir parfaitement de la mort spirituelle; peu aspirent à sortir entièrement d'eux-mêmes; aussi ils y demeurent comme enlacés, et dans l'impuissance de s'élever jamais en esprit au-dessus de soi.

Or, celui qui veut librement me suivre, il faut qu'il donne la mort à ses affections mauvaises et déréglées, et qu'il ne s'attache à aucune créature d'amour particulier et passionné.

« Quel aveuglement de vouloir trouver dans le monde quelque chose qui mérite qu'on s'y attache! Y a-t-il un mécompte pareil à celui de considérer comme une habitation aimable un lieu de bannissement et de supplice? Nos jours passent comme des éclairs, ils sont pleins de douleur et d'amertume. Nos âmes sont défigurées par le nombre infini de nos péchés, nos passions nous dominent, nos affaires nous inquiètent, nos craintes nous troublent, nos vanités nous dissipent, les travaux nous accablent, les tentations nous pressent, nos maladies nous chagrinent, nous sommes à charge à nous-mêmes. Nos ennemis nous persécutent, nos amis nous manquent de foi, et souvent les choses dont nous avons fait dépendre notre repos sont celles qui nous en privent et qui causent nos ennuis. Enfin, on ne découvre en ce monde qu'un amas de misères. Cependant si Dieu ne règle les sentiments de notre cœur, s'il ne prend sur lui un empire absolu, tous ces sentiments nous seront inutiles; nous demeurerons les mains vides

dans notre servitude; nous serrerons nos chaînes; nous consentirons à tous nos maux, et par une illusion qui ne se peut comprendre, ce qui devroit être l'objet de notre haine deviendra l'objet de nos occupations, de nos soins et peut-être de notre amour. Si ce malheur arrivoit, si l'on étoit assez aveugle pour mettre ce monde, tout haïssable qu'il est, dans un autre jour, et pour lui donner une face contraire, en fermant les yeux sur ses laideurs et sur ses difformités, on n'en seroit que plus malheureux. Car si on étoit une fois touché de ses plaisirs, si on s'engageoit dans ses voluptés, si ses amusements venoient à plaire, si ses occupations, toutes vaines qu'elles sont, paroissoient des choses solides, et qu'on se laissât aller, comme ceux qui ne vivent que pour lui, à cette passion de lui plaire si honteuse et si fausse, l'égarement seroit sans retour, la perte assurée, et l'on n'auroit rien à attendre de Dieu que la peine dont il punira si justement ceux qui, après avoir connu la voie de la vérité, l'auront quittée pour suivre celle de l'erreur et du mensonge. »

D. ARM. DE RANCÉ, abbé de la Trappe.

CHAPITRE LIV.

Divers mouvements de la nature et de la grâce.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, observe avec soin les mouvements de la nature et de la grâce, mouvements si divers et néanmoins si subtils, qu'un homme vraiment spirituel et

intérieurement éclairé en fait à peine de discernement.

Tous aspirent au bien, tous se proposent quelque bien dans leurs paroles ou leurs actions; aussi cette apparence de bien en trompe plusieurs.

La nature est artificieuse; elle attire, elle enveloppe, elle séduit; elle n'a jamais d'autre fin qu'elle-même.

La grâce au contraire marche dans la simplicité; elle fuit jusqu'à la moindre apparence de mal; elle ne tend point de piéges; elle n'agit que pour Dieu, son unique fin, en qui elle se repose.

La nature répugne à mourir; elle répugne à la contrainte, à l'assujettissement, à la dépendance, à la soumission volontaire.

La grâce travaille à la mortification de soi-même, résiste aux désirs des sens, aspire à dépendre, à être vaincue; elle ne veut point exercer sa liberté; elle aime à être tenue sous la discipline; elle ne désire dominer personne, mais vivre, demeurer, être toujours sous la main de Dieu, et, pour Dieu, elle est prête à s'abaisser humblement au-dessous de toute créature humaine.

La nature travaille pour son propre intérêt, elle calcule le gain qu'elle peut tirer d'un autre.

La grâce recherche non ce qui lui est avantageux et utile, mais ce qui peut servir à plusieurs.

La nature reçoit volontiers les honneurs et les respects.

La grâce est fidèle à renvoyer à Dieu tout honneur et toute gloire.

La nature craint la honte et le mépris.

La grâce se réjouit de souffrir l'outrage pour le nom de Jésus.

La nature aime l'oisiveté et le repos du corps.

La grâce ne peut demeurer oisive, et de grand cœur elle embrasse le travail.

La nature recherche les objets curieux et beaux ; elle a de l'horreur pour ce qui est vil et grossier.

La grâce se plaît aux choses simples et humbles ; elle ne dédaigne point ce qu'il y a de plus âpre ; elle ne répugne point à se vêtir de haillons.

La nature considère les biens temporels, elle se réjouit d'un gain passager ; une perte l'afflige, une légère injure l'irrite.

La grâce, attentive à l'éternité, est dégagée du temps ; elle ne se trouble d'aucune perte ; les paroles les plus dures ne l'offensent point ; car c'est au ciel, où rien ne périt, qu'elle a placé son trésor et sa joie.

La nature est avare ; elle reçoit plus volontiers qu'elle ne donne ; elle aime son bien propre et privé.

La grâce est charitable et communicative, fuit ce qui est particulier, se contente de peu, et croit « qu'il est plus heureux de donner que de recevoir[1]. »

La nature a du penchant pour les créatures, pour

[1] Act., xx, 35.

les satisfactions de la chair, pour les vanités et les amusements.

La grâce attire à Dieu et à la vertu ; elle renonce aux créatures, fuit le monde, hait les charnels désirs, retranche les dissipations, rougit de paraître en public.

La nature aime à recevoir quelque consolation extérieure pour complaire à ses sens.

La grâce cherche en Dieu seul sa consolation, et dans le souverain bien, au-dessus des choses visibles, son unique joie.

La nature agit en tout pour le gain, pour un intérêt propre; elle ne peut rien faire gratuitement; mais en retour d'un service qu'elle rend, elle attend quelque chose d'égal ou de meilleur, des faveurs, des louanges; elle veut qu'on lui tienne compte de ce qu'elle fait et de ce qu'elle donne.

La grâce ne cherche rien de temporel; elle ne veut d'autre récompense que Dieu seul ; et des biens du temps les plus nécessaires, elle ne désire rien que ce qui peut lui servir à l'acquisition des biens de l'éternité.

La nature se réjouit du grand nombre des amis et des parents; elle se glorifie d'un haut rang, d'une naissance illustre; elle sourit aux puissants, flatte les riches, applaudit à ceux qui lui ressemblent.

La grâce aime jusqu'aux ennemis ; un grand nombre d'amis ne lui donne point d'orgueil; elle compte pour rien l'élévation et la noblesse du sang, à moins

qu'elles n'accompagnent une éclatante vertu; elle favorise le pauvre plutôt que le riche, compatit plus à l'innocent qu'au puissant, se plaît avec l'homme sincère, fuit le menteur, exhorte incessamment les bons « à une sainte émulation [1], » à se rendre par leurs vertus semblables au Fils de Dieu.

La nature est prompte à se plaindre du moindre besoin, de la moindre peine.

La grâce est constante à supporter le dénûment.

La nature rapporte tout à soi; c'est pour soi qu'elle combat et dispute.

La grâce ramène tout à Dieu, source de tout; elle ne s'attribue aucun bien, ne présume point arrogamment de soi, ne conteste point, ne préfère point son sentiment aux autres; mais tous ses sentiments, toutes ses pensées, elle les soumet à l'éternelle sagesse et au jugement de Dieu.

La nature est avide de secrets et de nouvelles ; elle veut paraître au dehors et juger par ses sens, jalouse d'être connue, et d'agir en vue des louanges et de l'admiration des hommes.

La grâce rejette toute nouveauté, toute curiosité; car tout cela vient de l'antique corruption, puisqu'il n'y a rien de nouveau, rien de durable sur la terre.

Elle enseigne donc à réprimer les sens, à éviter la vaine complaisance et l'ostentation; à voiler d'humilité ce qui est vraiment digne d'admiration et

[1] I Cor., XII, 31.

d'éloge; à ne chercher partout, et dans toutes les lumières de la science, que l'utilité seule, la gloire et l'honneur de Dieu.

Elle ne veut être louée ni elle-même ni ses œuvres; mais elle désire que Dieu soit béni dans tous ses dons, pures effusions d'amour.

Cette grâce est une lumière surnaturelle, un don spécial de Dieu; c'est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel; de l'abîme terrestre, elle relève l'homme jusqu'à l'amour du ciel, et d'esclave de la chair, elle le rend disciple de l'esprit.

Ainsi, plus la nature est opprimée et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance, et chaque jour ses visites renouvelées réforment l'homme intérieur à l'image de Dieu.

« L'instinct ou la lumière de la Nature ne nous incite et ne nous porte qu'aux fantômes et aux illusions, à la recherche et à la possession du plaisir, à la complaisance en nous-mêmes... La lumière et le conseil de notre bon Ange nous sollicitent à mortifier partout notre nature avec un vrai discernement. La lumière et l'inspiration de l'esprit malin nous élèvent et nous jettent à la fin dans l'orgueil et dans la pensée que nous sommes quelque chose, que nous savons quelque chose, que nous possédons quelque chose, que nous pouvons quelque chose. Il nous donne une complaisance vaine; il fait naître en nous l'estime de nous-mêmes et le désir de pénétrer et de comprendre les vérités les plus sublimes. Il nous porte à la vaine gloire, au dégoût des choses saintes,

à tous les péchés, à ceux en particulier où la nature a le plus de pente, et il augmente même la force de cette mauvaise inclination. Au contraire, la lumière divine nous conduit à l'humilité, à la résignation, à la chasteté, au dénûment, à l'unité. Que chacun examine de quel esprit il est mû, et par quel instinct il agit. Car toute la sagesse de la raison, la plus grande subtilité de l'entendement, une rare intelligence de toute l'Écriture sainte ne peuvent pas donner à l'homme la tranquillité véritable, ni mettre la paix dans le fond de son âme ; il n'y a que la seule lumière divine, cette lumière de la grâce du Sauveur qui le puisse, lorsqu'on la reçoit avec une humilité profonde et un amour tout divin. Et afin que l'on connoisse plus parfaitement la différence qu'il y a entre la Nature et la Grâce, il faut savoir que le MOI et le MIEN, les apparences et les fantômes, les plaisirs, la propre volonté, la finesse, la recherche, et la possession de soi-même, tout cela appartient à la Nature.... La Nature désire de vivre pour les créatures corruptibles ; et la Grâce veut faire mourir l'homme à ces mêmes créatures. La Nature se plaît à faire éclater toutes les actions aux yeux du monde afin d'en tirer de la gloire ; et la Grâce cherche à être cachée, inconnue, méprisée. La Nature souhaite une longue vie et appréhende la mort ; la Grâce ne demande que le dégagement et la séparation de toutes choses pour arriver à Jésus-Christ par la mort. La Nature est travaillée de soins et d'inquiétudes pour les choses de la terre ; la Grâce ne s'en soucie point, parce que son amour l'attache inséparablement au souverain bien. La Nature est volage et inconstante dans ses bonnes œuvres ; la Grâce demeure ferme et invariable dans la prospérité et dans l'infortune. La Nature se plaît en elle-même, aux nouvelles du monde, aux dissipations, dans les créatures qui passent ; la Grâce n'a de désir ni pour soi, ni pour les créatures, mais pour Dieu seul et pour la sainteté de la vie. La Grâce rend l'homme humble,

patient et juste, sans qu'il le sache ; mais la Nature veut tout savoir, et elle recherche partout les douceurs et les consolations intérieures. Tout le secret de la vie spirituelle consiste donc à faire le discernement des actions de la Nature et des œuvres de la Grâce. Car, encore une fois, le langage de la Nature, c'est le MOI et le MIEN, le BON GRÉ et le MAL GRÉ ; elle se cherche soi-même et persévère dans son immortification. Mais Dieu et sa Grâce, éloignant toujours cette propriété, portent l'homme à se résigner, à se mortifier, à persévérer dans ces humbles dispositions. »

Frère JEAN TAULER ; *Institutions*, ch. IV.

CHAPITRE LV.

Corruption de la nature, efficace de la grâce divine.

LE FIDÈLE.

Seigneur mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi cette grâce, que vous m'avez montrée si puissante et si nécessaire pour le salut, afin que je surmonte ma nature dépravée, qui m'entraîne au péché et à l'abîme.

« Car je sens en ma chair la loi du péché qui contredit la loi de mon esprit [1], » et me réduit en captivité sous le joug des sens ; et je ne puis résister

[1] Rom., VII, 23.

aux passions, si vous ne ranimez mon cœur par les ardentes effusions de votre sainte grâce.

Oui, j'ai besoin de votre grâce et d'une puissante grâce, pour vaincre la nature, « inclinée au mal dès l'enfance[1]. »

Entraînée dans la chute d'Adam, le premier père, et gâtée par le péché, avec la tache qui passe à tous les hommes, l'humanité entière porte la peine; en sorte que cette nature même, sortie de vos mains innocente et juste, se prend aujourd'hui pour le vice et l'infirmité de la nature corrompue, parce que laissé à lui-même son propre mouvement la porte au mal et à la terre.

Le peu de force qui lui reste est comme une étincelle cachée sous la cendre.

C'est cette raison naturelle, enveloppée d'épaisses ténèbres, conservant encore le discernement du bien et du mal, la distinction du vrai et du faux, mais impuissante à accomplir tout ce qu'elle approuve, et ne possédant plus ni la pure lumière de la vérité, ni la santé de l'affection.

De là vient, mon Dieu, que, « selon l'homme intérieur, je me plais dans votre loi, » sachant que « ses dispositions sont bonnes, justes, et saintes[2], » condamnant le mal, enseignant la fuite du péché.

Mais « par la chair je suis asservi à la loi du

[1] Gen., VIII, 21. — [2] Rom., VII, 12, 25, 18.

péché, » obéissant à la sensualité plutôt qu'à la raison.

Aussi « vouloir le bien est à ma portée, mais la force de l'accomplir, je ne la trouve pas. »

Souvent je forme de bonnes résolutions; mais comme la grâce manque à ma faiblesse pour la soutenir, à la plus légère résistance je cède et je succombe.

Je reconnais la voie de la perfection; ce que je dois faire, je le vois assez clairement; mais, accablé du poids de ma propre corruption, je ne m'élève point vers le plus parfait.

Oh! que votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire, pour entreprendre le bien, le continuer et l'accomplir!

Car sans elle je ne puis rien faire, mais « je puis tout en vous, quand votre grâce me prête sa force [1]. »

O grâce vraiment céleste, sans laquelle il n'est point de mérite propre, ni de don naturel digne d'estime!

Arts, richesses, beauté, force, esprit, éloquence, tout cela n'est d'aucun prix devant vous, Seigneur, sans la grâce.

Car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchants; mais la grâce ou l'amour est le propre don des élus, c'est pour eux le sceau de la vie éternelle.

[1] Philipp., IV, 13.

Telle est l'excellence de cette grâce, que ni le don de prophétie, ni la puissance d'opérer des miracles, ni la plus haute contemplation ne sont rien sans elle.

Que dis-je? ni la foi, ni l'espérance, ni les autres vertus ne vous sont agréables sans l'amour et sans la grâce.

O grâce infiniment heureuse, qui rendez le pauvre de volonté riche de vertus, et le riche possesseur des plus grands biens, humble de cœur, venez, descendez en moi, remplissez-moi, dès le matin, de vos consolations, de peur que, dans sa lassitude et ses aridités spirituelles, mon âme ne succombe.

Je vous en conjure, ô Seigneur, que je trouve grâce devant vos yeux! votre grâce me suffit, je consens à n'obtenir rien de ce que la nature désire,

Éprouvé par les tentations, exercé par les souffrances, je ne craindrai aucun mal, tant que votre grâce sera avec moi.

Elle est ma force, mon conseil et mon appui.

Elle est plus puissante que tous les ennemis, et plus sage que tous les sages.

Maîtresse de la vérité, règle de la discipline, lumière du cœur, consolatrice dans l'affliction, exterminatrice de la tristesse et de la crainte, nourrice de la dévotion, elle est la mère des saintes larmes.

Que suis-je sans elle, qu'un bois sec, un tronc inutile et bon à jeter?

« Que votre grâce, Seigneur, me prévienne donc et m'accompagne toujours; qu'elle me tienne sans

cesse attentif à la pratique des bonnes œuvres, par Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il [1]. »

« O sublime et éternelle Trinité! ô Trinité éternelle! C'est vous, Trinité éternelle, qui nous avez donné le doux, l'aimable Verbe. — O doux et aimable Verbe, autant notre nature est faible et inclinée à tout mal, autant votre nature est forte et propre à tout bien. L'homme est faible, il tire de son père la faiblesse de sa nature. Car le père ne peut communiquer à son fils que du fond même de sa nature, prompte à contracter la souillure du mal, à cause de la rébellion de cette chair fragile qu'il a pareillement reçue de son auteur. Ainsi notre nature est fragile, et souple pour le mal; car, enfants d'Adam, sortis du même père, notre origine est une et la même. Depuis qu'il se retira de votre force, ô Père éternel, il perdit toute la sienne; révolté contre vous, il trouva la révolte en lui-même. Depuis ce divorce d'avec la bonté et la force suprême, il n'est plus que faiblesse; mais il est de fer pour le mal. — O Verbe éternel, fils de Dieu! votre nature est forte, et propre à tout bien; car vous l'avez reçue de votre Père tout-puissant et éternel; lui-même vous a donné sa nature que le mal ne peut atteindre, c'est-à-dire sa divinité; aussi jamais aucun mal n'a été ni pu être en vous. C'est donc vous, ô Verbe aimable, qui avez fortifié notre faible nature, en l'unissant à vous en nous-mêmes; c'est par la vertu de votre sang que cette infirmité disparaît dans le saint baptême; et quand nous avons atteint l'âge de discernement, votre doctrine développe notre force, et l'homme qui la suit en vérité et qui sait s'en revêtir devient fort et propre au bien; car le rébellion de la chair contre

[1] Or. XVIe dim. après la Pentecôte.

l'esprit s'apaise en lui, parce que l'union est parfaite entre votre doctrine et son âme, entre son âme et son corps, et c'est pourquoi il veut suivre l'affection de son âme.

« Ainsi ce qui faisait d'ordinaire ses délices, je veux dire les crimes du monde, ne lui inspire plus désormais que de l'horreur. Et, d'autre part, ce qui lui paraissait âpre et difficile, le sentier de la vertu, n'est plus pour lui que charme et douceur. C'est donc bien la vérité que vous, Verbe Éternel, avez détruit la fragilité de notre nature par la force de la nature divine que vous avez reçue de votre Père; et cette force, vous nous l'avez donnée par l'intermédiaire de votre sang et de votre doctrine. O éternel sang! je dis éternel, parce que tu es uni à la nature divine; l'homme qui dans la lumière de l'esprit voit ta force, se retire de sa faiblesse; car il n'obtient pas cette lumière qu'il ne prenne de la haine contre la sensualité, ou plutôt qu'il ne renonce à la nature. O sang précieux! c'est toi qui fortifies l'âme, c'est toi qui l'éclaires, c'est en toi qu'elle s'élève à la condition des anges. Tu la couvres de ton amour, et elle s'oublie elle-même et elle ne peut plus voir rien que toi, et cette chair fragile respire aussi le parfum des vertus, en sorte que pour tout exercice le corps et l'âme semblent n'avoir qu'une voix: et cependant le saint désir demeure et s'accroît. Que s'il devenait languissant et tiède, la révolte de la chair se ranimerait plus vive qu'auparavant. O doctrine de vérité, tu donnes à l'âme qui se revêt de toi une telle force que nulle adversité ne l'accable; mais en tout combat elle remporte la palme, forte tant qu'elle te suit toi qui viens de la force suprême. Car si elle ne te suivait, que lui servirait sa force? Ah! malheureuse! je n'ai jamais suivi la vraie doctrine; aussi suis-je si faible qu'à la moindre affliction je succombe! J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi. »

Ste CATHERINE DE SIENNE; Élévation IX.

CHAPITRE LVI.

Nous devons renoncer à nous-mêmes, et imiter Jésus-Christ en portant la Croix.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ce n'est qu'autant que tu as la force de sortir de toi-même que tu pourras entrer en moi.

Ne rien désirer au dehors assure la paix au dedans; ainsi se renoncer intérieurement soi-même unit à Dieu.

Je veux que tu apprennes à dépouiller parfaitement ta volonté dans la mienne, sans répugnance et sans murmure.

Suis-moi : « Je suis la voie, la vérité et la vie [1]. » Sans la voie, on ne marche point; sans la vérité, on ne connaît point; sans la vie, on ne vit point.

Je suis la voie que tu dois suivre, la vérité que tu dois croire, la vie que tu dois espérer.

Je suis la voie qui ne peut égarer, la vérité qui ne peut tromper, la vie qui ne peut finir.

Je suis la voie infiniment droite, la vérité suprême, la vie véritable, la vie bienheureuse, la vie incréée.

[1] Joan., XIV, 6.

Si tu demeures dans ma voie, « tu connaîtras la vérité, et la vérité te délivrera, et tu auras la vie éternelle. »

« Si tu veux parvenir à la vie, garde les commandements. »

Si tu veux connaître la vérité, crois-moi.

« Si tu veux être parfait, vends ce que tu as. »

« Si tu veux être mon disciple, renonce-toi toi-même [1]. »

Si tu veux posséder la vie bienheureuse, méprise la vie présente.

Si tu veux être élevé dans le ciel, humilie-toi sur la terre.

Si tu veux régner avec moi, porte la croix avec moi.

Car les seuls serviteurs de la Croix trouvent la voie de la béatitude et de la vraie lumière.

LE FIDÈLE.

Seigneur Jésus, puisque votre vie a été dure et méprisée du monde, donnez-moi de marcher sur vos traces chargé des mépris du monde.

Car « l'esclave n'est pas plus grand que son Seigneur, ni le disciple au-dessus de son maître [2]. »

Que votre serviteur se forme laborieusement sur votre vie; car là est mon salut et la vraie sainteté.

[1] Joan., VIII, 32; Matth., XIX, 17, 21; Luc., IX, 23. — [2] Matth., X, 24.

Tout ce que je lis ou entends hors de cette vie ne me console ni ne me réjouit pleinement.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, puisque tu as lu et que tu sais tout cela, tu seras heureux si tu le mets en pratique.

« Celui qui a entendu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et je l'aimerai aussi, et je me dévoilerai à lui, et je le ferai asseoir avec moi dans le royaume de mon père [1]. »

LE FIDÈLE.

Seigneur Jésus, qu'il soit fait selon votre parole et votre promesse : puissé-je le mériter !

J'ai reçu, j'ai reçu de votre main la croix, je la porterai, oui je la porterai jusqu'à la mort, telle que vous me l'avez imposée.

En vérité, la vie d'un bon religieux est une croix, croix qui est son guide vers le ciel.

J'ai commencé, il n'est plus permis de reculer, ni de déserter.

Allons, mes frères, marchons ensemble, Jésus sera avec nous.

Pour Jésus nous avons embrassé la croix, pour Jésus persévérons dans la croix.

Il sera notre soutien, lui qui est notre chef et notre précurseur.

[1] Joan., XIII, 17.

Voilà notre roi qui marche devant nous et qui combattra pour nous.

Suivons-le avec un mâle courage; foulons aux pieds tout effroi; soyons prêts à « mourir généreusement dans cette guerre, et ne flétrissons pas notre gloire par une honteuse désertion [1] » de la croix.

« *Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait.* Par là Jésus-Christ nous apprend que les enfants de Dieu, qui ont reçu une naissance céleste au baptême sont parfaits lorsqu'ils ont la patience de leur père, et lorsqu'ils font reluire dans leurs actions cette ressemblance divine qu'Adam avait perdue par son péché. Quelle gloire de devenir semblable à Dieu ! Quel bonheur de posséder une vertu qu'il possède ! Et Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas seulement enseigné la patience par ses paroles, mais par ses actions. Descendu du ciel pour faire la volonté de son Père, comme il le témoigne lui-même, parmi les éclatantes vertus qui attestent sa divinité, il n'y en a point qui la fasse paraître davantage que celle-là. Aussi toutes ses actions, dès son avénement au monde, portent l'empreinte du caractère auguste de la patience. D'abord il se dépouille de la gloire qu'il possédait dans le ciel et descend en terre, et lui qui est le fils de Dieu n'hésite pas à se revêtir de la chair de l'homme, et, pur de tout péché, à porter les péchés d'autrui. Il quitte l'immortalité pour devenir mortel et meurt innocent pour sauver les coupables. Il veut bien être baptisé par son serviteur, et lui qui devait remettre les péchés par l'eau ne dédaigne

[1] I Macch., IX, 10.

pas d'y entrer comme s'il eût eu des péchés à remettre. Il jeûne quarante jours; et lui qui subvient à la faim des autres souffre la faim, afin que les âmes affamées de la parole et de la grâce de Dieu fussent rassasiées de ce pain céleste. Il entre en lice avec le diable et se contente de le vaincre par ses paroles, sans lui faire d'autre mal. Il n'a pas commandé à ses disciples comme à ses serviteurs, mais il les a aimés comme ses frères. Il a même daigné laver les pieds à ses apôtres... Avec quelle patience il souffre Judas... et supporte les Juifs!.. Avant même de venir à l'acte sanglant de sa passion, combien a-t-il enduré d'opprobres et d'ignominies! combien de crachats, lui qui un peu auparavant avait de sa salive sacrée rendu la vue à un aveugle! Lui, au nom de qui ses serviteurs fouettent maintenant le diable et ses anges, a été fouetté par ses serviteurs. Il a été couronné d'épines, lui qui couronne les martyrs de fleurs immortelles. On l'a frappé au visage de branches de palmes lui qui donne des palmes véritables aux victorieux. Il a été dépouillé de ses habits, lui qui revêt les autres d'immortalité. On lui a présenté du fiel pour nourriture, lui qui nous a donné un aliment céleste. On l'a abreuvé de vinaigre, lui qui nous a procuré un breuvage salutaire. Le juste et l'innocent ou plutôt la justice et l'innocence même est mise au nombre des criminels. La vérité est opprimée par de faux témoignages. On juge celui qui doit juger le monde, et la parole éternelle de Dieu est menée au supplice sans proférer une seule parole. Les astres s'éclipsent à sa mort, les éléments se confondent, la terre tremble, la nuit ravit le jour, le soleil se cache pour n'être pas témoin du crime des Juifs, et lui se tait : il ne s'émeut pas, il ne découvre pas sa majesté. Il souffre constamment jusqu'à la fin, afin que sa patience soit parfaite et consommée..... Il nous avertit par ces paroles : ... *Vous aurez des afflictions au monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde...* Et encore : *Si vous gardez*

mes paroles, vous serez véritablement mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. Il faut souffrir et persévérer, afin de parvenir à la vérité et à la liberté : car nous ne sommes chrétiens que par la foi et par l'espérance : or il est besoin de patience pour recueillir les fruits de notre espérance et de notre foi ; car c'est à la gloire du ciel et non à celle d'ici-bas que nous aspirons. »

S. CYPRIEN ; *de Patientia.*

CHAPITRE LVII.

L'homme ne doit point se laisser abattre quand il tombe en quelques fautes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, la patience et l'humilité de l'âme dans l'adversité me sont plus agréables que toutes ses consolations et sa ferveur dans la prospérité.

Pourquoi t'affliger d'un léger reproche qu'on te fait?

Fût-il plus grave, tu ne devrais pas en être ému.

Laisse-le passer : il n'a rien d'étrange, il n'est pas le premier, il ne sera pas le dernier, si tu vis longtemps.

Tu es assez fort, tant qu'il ne t'arrive rien de fâcheux. Tu donnes même de bons conseils, tu sais fortifier les autres par tes paroles ; mais vienne

frapper à ta porte une tribulation inattendue, tu manques soudain de conseil et de force.

Considère ton extrême fragilité, dont tu ne fais que trop souvent l'épreuve dans les moindres choses; et cependant rien n'arrive que pour ton salut.

Bannis le trouble de ton cœur, le mieux que tu pourras. S'il s'est laissé surprendre, qu'il ne se laisse point abattre ni longtemps retenir.

Supporte du moins avec patience, si tu ne peux supporter avec joie.

Tu souffres de ce que tu entends, tu ressens de l'indignation; eh bien! modère-toi, et ne permets pas qu'il sorte de ta bouche aucune parole peu mesurée qui scandalise les faibles.

Bientôt l'émotion soulevée s'apaisera, et la souffrance intérieure sera adoucie par le retour de la grâce.

Je vis encore, dit le Seigneur, prêt à te secourir, à te consoler plus que jamais, si tu mets en moi ta confiance, si tu m'invoques ardemment.

Arme-toi de fermeté et prépare-toi à mieux souffrir.

Tout n'est pas perdu, pour te voir souvent affligé, ou violemment tenté.

Tu es homme, et non pas Dieu; tu es chair et non pas ange.

Comment pourrais-tu demeurer toujours dans le même degré de vertu, quand cette constance a manqué à l'ange dans le ciel, au premier homme dans le paradis?

Je suis celui qui relève et guéris les affligés, et j'exhausse jusqu'à ma divinité ceux qui connaissent leur faiblesse.

LE FIDÈLE.

Seigneur, bénie soit votre parole, « plus douce à mon cœur que n'est le rayon de miel à ma bouche [1]. »

Que ferais-je dans ces afflictions et ces angoisses qui me pressent, si vos saintes paroles ne ranimaient ma force?

Pourvu qu'enfin j'arrive au port du salut, que m'importe que je souffre, et combien je souffre?

Accordez-moi une bonne fin; accordez-moi un heureux passage de ce monde à l'autre.

Souvenez-vous de moi, mon Dieu, et conduisez-moi par le droit chemin dans votre royaume.

Ainsi soit-il.

« Recevez de la main de tous vos frères le breuvage des humiliations et des mépris, et l'avalez comme de l'eau, et comme de l'eau qui donne la vie. On ne vous le présente que pour vous purifier de tout ce qu'il y a en vous de malignité et de corruption. C'est alors qu'une parfaite pureté fleurira dans votre cœur, et que la lumière de Dieu ne s'éclipsera point dans votre âme.....

« Après que nous sommes tombés dans quelque faute, combattons surtout le démon de la tristesse, parce qu'il se

[1] Ps. XVIII, 10.

présente devant nous durant le temps de l'oraison; et nous remettant en mémoire notre première familiarité avec Dieu, il veut détruire la force et l'attention de notre prière par le trouble qu'il tâche d'exciter dans notre esprit.

« Ne vous étonnez pas de voir que vous tombez tous les jours dans les mêmes fautes, et n'abandonnez pas pour cela la voie de Dieu; mais demeurez avec rigueur et fermeté dans son service, et l'ange qui vous garde respectera lui-même votre patience et votre constance. Lorsqu'une plaie est encore toute nouvelle et toute sanglante, la guérison en est aisée; mais celles qu'on a laissées vieillir ne peuvent être que très-difficilement guéries, parce qu'on les a négligées et qu'on a entretenu longtemps la corruption. Il faut employer beaucoup de travail, et même le fer et le feu; il y en a plusieurs qui sont devenues incurables avec le temps, mais elles peuvent être guéries par la grâce et la puissance de Dieu. »

S. JEAN CLIMAQUE; *L'Échelle sainte*, degré IV, § 85; degré V, § 32, 33.

CHAPITRE LVIII.

Ne point chercher à pénétrer les mystères et les secrets jugements de Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, garde-toi de disputer sur des matières relevées et sur les saints jugements de Dieu; pourquoi l'un est abandonné, et l'autre élevé à un si haut

état de grâce; pourquoi l'un est si affligé, et l'autre comblé de tant de gloire.

Ces choses passent infiniment l'intelligence de l'homme; et les jugements de Dieu déconcertent tout raisonnement, toute dispute.

Donc, lorsque l'ennemi te suggère de telles pensées, ou que la curiosité de quelques hommes t'interroge, réponds par cette parole du Prophète : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit [1]. »

Ou bien : « Les jugements du Seigneur sont vrais, et se justifient par eux-mêmes [2]. »

Il faut craindre mes jugements, et non les sonder, parce qu'ils sont incompréhensibles à l'esprit humain.

Garde-toi aussi de discuter les mérites des Saints; ne recherche pas lequel l'emporte en sainteté, lequel est le plus grand dans le royaume des cieux.

Ces questions engendrent souvent des disputes et des débats inutiles; elles nourrissent l'orgueil et la vaine gloire; de là naissent des jalousies et des différends, celui-ci se déclarant pour un saint, celui-là pour un autre, tous deux par orgueil.

Cette curiosité, ces recherches sont stériles et déplaisent aux Saints; car « je ne suis pas un Dieu de dissension, mais de paix [3]; » et cette paix consiste plutôt dans une véritable humilité que dans l'exaltation de soi-même.

[1] Ps. cxiii, 137. — [2] Ps. xviii, 9. — [3] I Cor., xiv, 33.

Quelques-uns se sentent plus portés de zèle et de prédilection vers un saint que vers un autre; mais ce sentiment vient plutôt de l'homme que de Dieu.

C'est moi qui ai créé tous les Saints ; c'est moi qui leur ai donné la grâce ; c'est moi qui les ai récompensés par la gloire.

Je sais les mérites de chacun; « je les ai prévenus de mes plus douces bénédictions [1]. »

J'ai, dans ma prescience, avant tous les siècles, connu mes bien-aimés ; « je les ai choisis du milieu du monde [2], » et ce ne sont pas eux qui m'ont choisi les premiers.

C'est moi qui les ai appelés par ma grâce, attirés par ma miséricorde, conduits par différentes tentations.

C'est moi qui ai répandu en eux d'ineffables consolations, c'est moi qui leur ai donné la persévérance, c'est moi qui ai couronné leur patience.

Je connais le premier et le dernier, et je les embrasse tous d'un inconcevable amour.

C'est moi qu'il faut louer dans tous mes Saints; c'est moi qu'il faut par-dessus tout bénir et honorer en chacun de ceux que j'ai élevés et prédestinés à une telle gloire, sans que nul mérite de leur part ait précédé.

Celui donc qui méprise le plus petit des miens n'ho-

[1] Ps. xx, 3. — [2] Joan., xv, 19.

nore pas même le plus grand ; car petit et grand, je les ai faits tous deux.

Et celui qui rabaisse l'un des Saints me rabaisse moi-même et tous ceux qui sont dans le ciel.

Tous ne sont qu'un par le lien de la charité ; ils n'ont qu'un même sentiment, une même volonté, ils s'aiment tous dans l'unité.

Et ce qui est encore plus sublime, ils m'aiment plus qu'eux-mêmes, plus que leurs mérites.

Ravis au-dessus de soi, tirés hors de l'amour de soi, ils passent tout entiers dans mon amour, où ils se reposent avec bonheur.

Rien ne saurait les détourner ou les faire descendre ; pleins de l'éternelle vérité, ils brûlent d'une inextinguible flamme d'amour.

Silence donc aux hommes de chair et de sang, qu'ils cessent de discourir sur l'état des Saints, eux qui ne savent aimer que des joies égoïstes ! ils retranchent, ils ajoutent, suivant leur inclination, et non selon les règles de l'éternelle vérité.

En plusieurs c'est ignorance, dans ceux-là surtout qui, peu éclairés des lumières intérieures, savent rarement aimer d'un parfait amour spirituel.

C'est encore une inclination naturelle, une affection tout humaine qui les attire vers tel ou tel Saint : au niveau de leurs sentiments terrestres, leur imagination se figure le ciel.

Mais la distance est infinie entre les pensées des

hommes imparfaits et ce que la révélation d'en haut découvre aux hommes de lumière.

Garde-toi donc, mon fils, de fixer ta curiosité sur des choses qui passent ton intelligence; mais travaille assidûment à être admis, fût-ce le dernier, dans le royaume des cieux.

Quelqu'un connût-il quel est le plus saint ou le plus grand dans ce royaume, que lui sert cette connaissance, s'il n'en prend sujet de s'humilier devant moi plus profondément, et d'élever plus haut la gloire de mon nom?

Celui qui pense à la grandeur de ses péchés, à la petitesse de ses vertus, et combien il est loin de la perfection des Saints, se rend infiniment plus agréable à Dieu que celui qui dispute sur leur excellence ou leur infériorité.

Il vaut mieux se concilier les Saints par l'ardeur de ses prières et de ses larmes; il vaut mieux implorer dans l'humilité de l'esprit leurs glorieux suffrages, que de sonder par une vaine recherche le secret de leur céleste condition.

Dans l'excès de leur bonheur et de leur contentement, les Saints ne demandent aux hommes que de savoir se contenter eux-mêmes, et de réprimer leurs vains discours.

Ils ne se glorifient point de leurs propres mérites, car ils ne s'attribuent aucun bien, et rapportent tout à moi qui leur ai tout donné de l'inépuisable fonds de mon amour.

L'amour de la Divinité et la joie qui les enivre débordent à tel point de leurs âmes, qu'il ne manque rien à leur gloire, que rien ne peut manquer à leur félicité.

Plus ils sont élevés dans la gloire, plus ils sont humbles en eux-mêmes, c'est-à-dire d'autant plus près de moi, d'autant plus chers à mon amour.

C'est pourquoi tu lis dans l'Écriture que « ils déposent leurs couronnes au pied du trône de Dieu, qu'ils se prosternent devant l'Agneau, et adorent Celui qui vit dans les siècles des siècles [1]. »

Plusieurs recherchent « quel est le plus grand dans le royaume de Dieu [2], » qui ignorent s'ils seront dignes de prendre place entre les plus petits.

C'est quelque chose de grand d'être même le plus petit dans le ciel, où tous sont grands, parce que tous sont appelés et sont en effet les enfants de Dieu.

« Le moindre sera élevé entre mille, » et « le pécheur, après cent ans de vie, mourra [3]. »

Ainsi, quand mes disciples demandent qui sera le plus grand dans le royaume des cieux, ils entendent cette réponse : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Or, quiconque s'humiliera comme ce petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux [4]. »

[1] Apoc., IV, 10; V, 14. — [2] Matth., XVIII, 1. — [3] Isai., LX, 22. — [4] Matth., XVIII, 4.

Malheur à ceux qui dédaignent de s'humilier volontairement avec les petits ; car la porte du ciel est basse, et ne leur permettra pas d'entrer.

« Malheur » encore « aux riches qui ont ici leurs consolations [1] ; » car, alors que les pauvres entreront dans le royaume de Dieu, eux demeureront dehors poussant des sanglots.

Humbles, réjouissez-vous ; pauvres, tressaillez d'allégresse, « parce que le royaume de Dieu est à vous, » si toutefois vous marchez dans la vérité.

« Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur ; ils vous loueront dans les siècles des siècles !... » C'est là que résidera la vraie gloire, qui ne sera donnée ni par l'erreur, ni par la flatterie ; là, le véritable honneur, qui ne sera refusé à qui le mérite, ni déféré à l'indigne ; et il ne saurait y avoir de candidat indigne, là où nul ne saurait être s'il n'est digne ; là enfin, la véritable paix où l'on ne souffrira rien de contraire, ni de soi-même, ni des autres. L'auteur même de la vertu en sera la récompense, et cette récompense qu'il lui a promise, la plus grande et la meilleure de toutes, c'est lui-même. Et quel autre sens, en effet, peut avoir cette parole du Prophète : « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple, » sinon je serai ce dont ils pourront se rassasier ; je serai tout ce que les hommes peuvent légitimement désirer : vie, santé, nourriture, abondance et gloire, honneur et paix, tous biens en un mot ? Et tel est le sens véritable de ce mot de

[1] Luc., VI, 24, 20.

l'Apôtre : « Afin que Dieu soit tout en tous. » Il sera la fin de nos désirs, lui que l'on verra sans fin, qu'on aimera sans dégoût, qu'on glorifiera sans lassitude. Cette grâce, cette affection, cette occupation seront, ainsi que la vie éternelle, communes à tous. Quels seront d'ailleurs, à proportion des mérites, les divers degrés d'honneur et de gloire ? qui pourrait le dire, car qui pourrait l'imaginer ? Mais nul doute que ces degrés ne doivent être. Et c'est encore un des grands biens de la Cité céleste que l'inférieur ne porte aucune envie au supérieur, comme les anges aujourd'hui n'envient point la gloire des archanges... Au don plus ou moins grand attribué à chacun, un autre se joindra, le don de ne pas désirer au delà de son partage..... Là, s'accomplira cette parole : « Reposez-vous, et voyez que je suis le Seigneur. » C'est là le grand et véritable Sabbat qui n'a pas de soir, Sabbat que le Seigneur annonce dans la création primitive : « Et Dieu se reposa de toutes ses œuvres le septième jour ; et il bénit ce jour, et il le sanctifia, parce qu'il se reposa en ce jour de toutes les œuvres qu'il avait entrepris de créer. » Car nous serons nous-mêmes le septième jour, alors que nous serons remplis et comblés de sa bénédiction, de sa sanctification..... Là, nous serons en paix, et nous verrons ; nous verrons et nous aimerons ; nous aimerons et nous louerons. Voilà ce qui sera à la fin sans fin. Et quelle autre fin pour nous que d'arriver au royaume qui n'a point de fin ? »

S. AUGUSTIN ; *La Cité de Dieu*, liv. XXII, § 30.

CHAPITRE LIX.

Il faut placer en Dieu seul tout son espoir et toute sa confiance.

LE FIDÈLE.

Quelle assurance ai-je en cette vie? Quelle est ma plus grande consolation dans tout ce qui apparaît sous le ciel?

N'est-ce pas vous, Seigneur mon Dieu, vous dont la miséricorde est infinie?

Où ai-je été bien sans vous? Quand ai-je pu être mal, vous présent?

J'aime mieux être pauvre pour l'amour de vous, que riche sans vous.

Je choisis d'être voyageur avec vous sur la terre, plutôt que de posséder le ciel sans vous. Où vous êtes, là est le ciel : et la mort et l'enfer sont là où vous n'êtes pas.

Vous êtes tout mon désir, et c'est pourquoi je ne puis que vous adresser mes gémissements, mes cris et mes prières.

Je n'ai personne en qui je me confie pleinement, personne qui puisse, dans mes besoins, me secourir plus à propos que vous.

Vous êtes mon espoir et ma confiance, mon consolateur, l'ami toujours fidèle.

« Tous cherchent leur intérêt[1]; » vous, vous ne voulez que mon salut et mon avancement, vous ramenez tout à mon bien.

Et même, en me livrant aux tentations et aux adversités, vous n'en ordonnez ainsi que pour mon avantage; c'est votre coutume d'interroger vos élus par mille épreuves.

En ces jours-là, je ne vous dois pas moins d'amour et de louanges, que si vous me remplissiez de vos célestes consolations.

Oui, Seigneur mon Dieu, en vous je place mon espérance et mon refuge; en vous, je me décharge de mes tribulations et de mon angoisse; car je ne trouve que faiblesse et instabilité dans tout ce que je vois hors de vous.

Il n'est point d'amis, si nombreux qu'ils soient, pour me servir, ni de protecteurs assez puissants pour me prêter secours, ni de conseillers assez sages pour me guider d'un mot utile, ni de livre savant qui me console, ni de retraite qui me présente un sûr et doux abri, si vous n'êtes vous-même mon appui, mon aide, ma force, ma consolation, ma lumière et mon asile.

Car tout ce qui paraît devoir donner la paix et la félicité sans vous n'est rien et n'apporte en vérité rien d'heureux.

Vous êtes donc la fin de tous biens, l'abîme de

[1] Philipp., II, 21.

vie, la source profonde de toute parole; espérer en vous par-dessus toutes choses est la plus puissante consolation de vos serviteurs.

C'est vers vous que mes yeux se lèvent, c'est en vous que je me confie, ô mon Dieu, Père des miséricordes.

Bénissez et sanctifiez mon âme par vos célestes bénédictions, afin qu'elle devienne votre demeure sainte et le siége de votre éternelle gloire, et que dans ce temple où vous daignez descendre, il ne se trouve rien qui offense les regards de votre Majesté.

« Selon la grandeur de votre bonté, selon l'abondance de vos miséricordes, regardez-moi [1]; « exaucez la prière de votre pauvre serviteur, exilé loin de vous dans la région de l'ombre de la mort.

Protégez et conservez l'âme de votre misérable esclave à travers tous les dangers de cette vie corruptible; que votre grâce l'accompagne et le conduise par la voie de la paix à la patrie de l'éternelle lumière.

Ainsi soit-il.

« L'espérance est un bien du ciel qui nous enrichit des richesses spirituelles et cachées; c'est un trésor que l'âme possède avec une foi inébranlable dès cette vie, avant

[1] Ps. LXVIII, 16, 17.

qu'elle possède avec une assurance immuable les trésors de l'autre.

« L'espérance est le soulagement des plus grands travaux, c'est la porte de la charité; c'est l'ennemie mortelle du désespoir; c'est l'image présente des biens absents.

« Le défaut d'espérance est la ruine de l'amour divin; c'est elle qui nous soutient dans nos peines, c'est elle qui nous obtient la miséricorde du Seigneur.

« L'espérance fortifie l'amour, parce qu'elle nous fait attendre la récompense de notre amour. Celui qui aime véritablement voit sans cesse le visage de la personne qu'il aime; il le regarde dans sa pensée avec tant de joie, que le sommeil même n'est pas capable de le détourner de cet objet : son affection le lui représente en songe..... Ainsi l'Épouse, dans le *Cantique des Cantiques*, blessée du trait de l'amour divin, s'écrie : *Je dors*, par la nécessité de la nature, *mais mon cœur veille*, par la grandeur de mon amour.

« Une mère ne prend pas tant de plaisir à tenir entre ses bras son enfant qu'elle nourrit de son lait, que l'enfant de l'amour divin à être toujours uni à Dieu, et comme entre les bras de ce Père.

« Dites-nous maintenant, ô la plus belle et la plus excellente des vertus, où vous menez paître vos saints troupeaux, où vous reposez durant la chaleur du midi; éclairez-nous, désaltérez-nous, conduisez-nous, menez-nous par la main, puisque nous désirons de monter jusqu'à vous. Car vous régnez sur toutes les créatures, vous m'avez blessé et percé jusqu'au fond de l'âme..... *Vous dominez sur la puissance de la mer, vous calmez entièrement, quand il vous plait, la plus violente agitation de ses flots. Vous humiliez les superbes dans leurs orgueilleuses pensées.... Vous avez foudroyé vos ennemis par la force de votre bras, et vous rendez invincibles ceux qui vous aiment.*

« O grande vertu, daignez m'apprendre de quelle ma-

nière Jacob vous vit appuyée sur l'Échelle mystérieuse. Dites, je vous en prie, ce qu'il faut être pour y monter, et par quel assemblage de vertus, comme autant d'échelons célestes, les amants de votre souveraine beauté peuvent s'élever jusqu'à vous. Quel est le nombre des degrés? Combien de temps faut-il pour atteindre le dernier? Jacob, qui autrefois lutta contre vous, et qui mérita de voir cette Échelle sainte, nous fait assez connoître que les anges nous servent de guides pour y monter; mais il n'a pas voulu, ou plutôt il n'a pas eu le pouvoir d'éclairer les autres mystères de cette vision. J'achevois ces paroles en moi-même, quand cette reine m'apparut du haut du ciel, et, parlant à l'oreille de mon âme, elle me dit: « Tu ne pourras, amant de l'amour divin, contempler tous les traits de ma beauté, que tu ne sois dépouillé de ce corps terrestre, voile épais et grossier qui me dérobe à tes yeux mortels; qu'il te suffise de savoir que cette Échelle est l'ordre et l'enchaînement spirituel des vertus, et que c'est moi qui suis appuyée sur le sommet, selon cette parole du très-saint interprète des secrets du ciel : *La Foi, l'Espérance, et la Charité sont les trois vertus de cette vie, la Charité est la plus grande d'entre elles.* »

S. JEAN CLIMAQUE ; *L'Échelle sainte,* xxxe degré.

LIVRE IV.

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

PIEUSE EXHORTATION A LA SAINTE COMMUNION.

VOIX DE JÉSUS-CHRIST.

« Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

« Le pain que je donnerai, c'est ma chair ; » et je la donnerai « pour la vie du monde. »

« Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. »

« Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie[1]. »

[1] Matth., XI, 28 ; Joan., VI, 52 ; Luc., XXII, 19 ; I Cor., XI, 24 ; Joan., VI, 57, 64.

CHAPITRE PREMIER.

Avec quel respect il faut recevoir Jésus-Christ.

VOIX DU DISCIPLE.

Ce sont là vos paroles, ô Christ! vérité éternelle, bien qu'elles n'aient été ni prononcées dans le même temps, ni écrites au même lieu.

Elles sont de vous, elles sont vraies; c'est donc avec reconnaissance, c'est avec foi que je dois toutes les recevoir.

Elles sont vôtres; c'est vous qui les avez dites; elles sont miennes aussi, car c'est pour mon salut que vous les avez dites.

Je les reçois avec bonheur de votre bouche, afin qu'elles pénètrent au plus profond de mon cœur.

Elles m'animent, ces paroles si remplies de tendresse, de douceur et d'amour; mais je tremble à la pensée de mes crimes, et mon impure conscience me défend d'approcher d'un si grand mystère.

La douceur de vos paroles m'attire, mais je succombe sous le poids et le nombre de mes péchés.

Vous m'ordonnez de venir à vous avec confiance, si je veux avoir part avec vous, et de recevoir l'aliment de l'immortalité, si je veux obtenir l'éternité dans la vie et la gloire.

« Venez, dites-vous, venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

O douce parole, parole aimable à l'oreille d'un pécheur! Quoi! Seigneur mon Dieu, vous invitez l'indigent et le pauvre à la communion de votre très-saint Corps.

Mais qui suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de vous?

« Quoi! les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, » et vous dites : « Venez tous à moi[1]. »

Que prétend donc cette condescendance si tendre? cette invitation si aimable?

Comment oserai-je venir à vous, moi qui ne sens dans ma conscience aucun bien qui puisse me donner cette confiance?

Comment vous recevrai-je dans ma maison, moi qui ai si souvent offensé votre bonté infinie?

Les anges et les archanges vous révèrent, les Saints et les justes tremblent, et vous dites : « Venez tous à moi. »

Si vous ne l'assuriez vous-même, Seigneur, qui croirait cela? Et si vous ne l'ordonniez, qui aurait la témérité de s'approcher?

Quoi! le juste Noé travaille cent ans à construire l'arche où il doit se sauver avec quelques-uns; et moi comment pourrai-je en une heure me préparer à recevoir dignement celui qui a construit le monde?

[1] III Reg., VIII, 27; Matth., XI, 28.

Moïse, votre grand serviteur, votre ami particulier, fait une arche de bois incorruptible et la revêt d'un or très-pur, pour y déposer les tables de la loi, et moi, vile argile, oserai-je si facilement vous recevoir, vous le créateur de la loi et l'auteur de la vie?

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, met sept ans à bâtir un magnifique temple à la gloire de votre nom; pendant huit jours il célèbre la fête de sa dédicace, il offre mille victimes pacifiques, et, au son des trompettes, au bruit de l'allégresse, il place solennellement l'arche d'alliance dans le lieu qui lui est préparé.

Et moi, malheureux, et le plus pauvre des hommes, comment vous introduirai-je dans ma maison, moi qui suis à peine capable d'employer pieusement une demi-heure? Plût à Dieu qu'une seule fois j'eusse dignement employé la moitié de ce temps!

O mon Dieu! que n'ont pas fait ces hommes pour vous plaire? Hélas! combien ce que je fais est peu, qu'ils sont courts les instants que je consacre à me disposer à la communion! Rarement recueilli, bien rarement libre de toute distraction. Et certes, en la salutaire présence de votre divinité, nulle pensée étrangère ne devrait s'offrir à moi, nulle créature m'occuper; car ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges qui va devenir mon hôte.

Cependant la distance est infinie entre l'arche d'alliance avec ses trésors, et votre Corps très-pur avec ses ineffables vertus; entre les sacrifices de la

loi, figure du sacrifice à venir, et la véritable Hostie de votre Corps, accomplissement de tous les antiques sacrifices.

Pourquoi donc ne suis-je pas embrasé d'une plus vive ardeur en votre adorable présence? Pourquoi ne pas me préparer avec plus de sollicitude à la réception de vos saints mystères, quand les Saints des anciens jours, ces patriarches et ces prophètes, ces rois et ces princes avec tout leur peuple, ont montré un zèle si passionné pour le culte divin?

Le saint roi David « danse de toutes ses forces » devant l'arche de Dieu, au souvenir des bienfaits jadis répandus sur ses pères; il invente divers instruments de musique, dicte ses Psaumes qu'il fait chanter avec allégresse, et, inspiré par la grâce de l'Esprit-Saint, il les chante lui-même sur la harpe; il apprend au peuple d'Israël à louer Dieu de tout son cœur et à célébrer chaque jour dans un pieux concert ses bénédictions et ses louanges.

Si la vue de l'arche d'alliance excitait de tels transports et réveillait de si vifs souvenirs de la gloire divine, quelle piété, quelle ferveur ne doit pas m'inspirer, à moi et à tout le peuple chrétien, la présence du Sacrement et la réception de l'adorable Corps de Jésus-Christ!

Plusieurs courent en divers lieux pour visiter les reliques des Saints; ravis d'admiration au récit de leurs œuvres, d'étonnement à l'aspect des vastes temples bâtis en leur honneur, ils baisent leurs sa-

crés ossements, enveloppés dans l'or et la soie. Et voilà que vous-même êtes ici présent, devant moi, sur l'autel, ô mon Dieu! vous le Saint des saints, créateur des hommes, Seigneur des anges.

Souvent la curiosité, l'intérêt des choses nouvelles entraîne à ces pèlerinages, et l'on ne rapporte que peu de fruits pour la réforme des mœurs, surtout alors que, sans véritable contrition, on cède à ce frivole attrait.

Mais ici, dans le sacrement de l'Autel, vous êtes tout entier présent, ô mon Dieu, Jésus-Christ homme! et là se recueillent en abondance les fruits du salut éternel, toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et saintement. Et ce qui nous attire à vous, ce n'est ni la légèreté, ni la curiosité, ni le charme des sens, mais une foi ferme, une vive espérance, une sincère charité.

O invisible Créateur du monde! ô Dieu, que votre conduite sur nous est admirable! Avec quelle douceur et quelle grâce vous traitez vos élus, vous donnant à eux vous-même pour nourriture dans ce sacrement!

C'est là ce qui passe toute intelligence, ce qui, en particulier, attire, embrase les âmes pieuses.

C'est dans ce sacrement ineffable que vos vrais fidèles, incessamment appliqués à réformer leur vie, viennent puiser si souvent la grâce d'une ferveur nouvelle, un nouvel amour de la vertu.

O grâce du sacrement, admirable et cachée! con-

nue des seuls amis de Jésus-Christ, et que les infidèles et les esclaves du péché ne peuvent goûter!

Dans ce sacrement, la grâce de l'Esprit-Saint est donnée, l'âme recouvre ses forces, et sa beauté, flétrie par le péché, lui revient.

Souvent telle est l'abondance de cette grâce, que la ferveur de piété qu'elle inspire communique même au corps malade une vigueur inconnue.

Ah! que nous avons lieu de gémir sur notre tiédeur et notre négligence! Que nous sommes à plaindre d'être si froids à recevoir Jésus-Christ, l'unique espérance, l'unique mérite de ses élus!

Car c'est lui qui est notre sanctificateur et notre rédempteur; il est la consolation des voyageurs sur la terre, et la félicité des Saints dans l'éternité.

Oui, l'on ne saurait trop déplorer cette indifférence de tant d'âmes, si peu touchées de ce sublime mystère qui est la joie du ciel et le salut du monde.

O aveuglement, ô dureté du cœur humain! cet ineffable don obtient à peine un regard! que dis-je? l'usage journalier le fait tomber dans l'oubli!

Ah! si ce sacrement divin n'était célébré qu'en un seul lieu, s'il n'était consacré que par un seul prêtre, quel zèle entraînerait les hommes vers cet unique lieu, vers ce prêtre auguste pour assister aux saints mystères.

Et maintenant, les prêtres sont nombreux, c'est en plusieurs lieux que Jésus-Christ est offert, afin que la grâce et l'amour de Dieu pour l'homme écla-

tent d'autant plus que la sainte communion est répandue plus au loin dans le monde.

Grâces vous soient rendues, ô bon Jésus, pasteur éternel, qui daignez nous nourrir, pauvres exilés, de votre corps et de votre sang précieux, et nous inviter à la réception de ce saint mystère, par ces paroles mêmes sorties de votre bouche : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai [1]. »

« *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.* Jésus-Christ pouvoit dire en un mot : Celui qui croit en moi m'a en lui. Mais comme il veut révéler à ses disciples ce qu'il est : *Celui qui croit en moi*, dit-il, *a la vie éternelle.* En d'autres termes : Je suis le vrai Dieu, dont la jouissance fait la vie éternelle ; celui qui croit en moi vient à moi, il m'a en lui, et me possédant, il possède la vie éternelle. Ainsi Jésus-Christ, la vie éternelle, s'est exposé à la mort, et l'a bien voulu souffrir pour nous. Mais n'ayant pas de quoi mourir par lui-même, il prend parmi nous de quoi mourir pour nous, il prend un corps, il naît, mais d'une naissance bien différente de la nôtre. Comme il a un Père dans le ciel, il se choisit seulement une mère sur la terre. Né dans le ciel sans mère, il naît sur la terre sans père. Donc, lorsque la vie s'est exposée à la mort, ç'a été pour détruire la mort. *Celui qui croit en moi*, non en ce qui paroît de moi, mais en ma divinité cachée sous le voile de ma chair, *a la vie éternelle.* Car le Verbe, qui est la vie éter-

[1] Matth., xi, 28.

nelle, « étoit au commencement avec Dieu, et le Verbe étoit Dieu ; dans lui étoit la vie, et la vie étoit la lumière des hommes. » Ce Verbe, vie éternelle, a fait part de cette vie à la nature dont il s'est revêtu. Il est, à la vérité, venu dans le monde pour y mourir, mais il ressuscite trois jours après sa mort. La mort se trouve comme prise entre la chair dont Jésus-Christ s'est couvert et le Verbe qui la ressuscite ; et la mort est entièrement détruite. *Je suis*, dit-il, *le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.* Pourquoi donc, nourris de cette manne, sont-ils morts? C'est qu'en la mangeant, ils n'ont cru qu'en ce qu'ils voyoient, sans comprendre les mystères qu'elle cachoit. J'appelle les Juifs *vos pères*, parce que vous leur ressemblez. Non que, pour la mort du corps, la chose ne soit égale entre eux et nous ; car encore que nous mangions le pain descendu du ciel dont ils n'ont pas mangé, nous ne laissons pas de mourir comme eux de la mort corporelle et visible : mais quant à l'autre mort dont parle le Seigneur, la mort spirituelle, il n'en est pas ainsi. Cette mort spirituelle n'a point frappé Moïse, Aaron, Phinées et plusieurs autres, agréables au Seigneur, qui avoient aussi mangé la manne. Pourquoi? parce qu'en la mangeant, ils ont compris spirituellement quelle étoit cette nourriture visible, qu'en ce sens ils en ont été affamés, qu'ils l'ont goûtée et s'en sont rassasiés. Nous recevons nous-mêmes encore aujourd'hui un aliment visible. Mais autre chose est ce qu'il y a de visible dans le sacrement que nous recevons, et autre chose la vertu invisible qu'il renferme. Combien reçoivent à l'autel cette nourriture céleste à qui, bien loin de les empêcher de mourir, elle donne la mort? Ce sont ceux de qui l'Apôtre dit : « Il mange et boit sa propre condamnation. » Car le pain que le Seigneur donne à Judas n'est pas de lui-même un poison ; cependant il ne l'a pas plutôt reçu, que le démon entre dans ce traître ! Non que l'aliment qu'il a

reçu fût mauvais, mais parce qu'étant lui-même mauvais, il reçut une chose bonne dans des dispositions mauvaises. — Prenez donc garde, mes frères, à ce que vous faites. Mangez spirituellement ce pain céleste, et apportez une conscience pure et innocente au saint autel. »

S. AUGUSTIN; *Sur l'Évangile de saint Jean*; Traité XXXVI, § 10, 11.

CHAPITRE II.

Dieu, dans ce sacrement, donne des preuves de son immense amour pour l'homme.

VOIX DU DISCIPLE.

Toute ma confiance est dans votre grande miséricorde, Seigneur; et je viens, malade, à mon Sauveur; affamé, altéré, à la source de la vie; indigent, au Roi du ciel; esclave, à mon maître; créature, à mon créateur; désolé, à mon tendre consolateur.

Mais d'où me vient cette grâce, que vous me visitiez? Qui suis-je pour que vous vous donniez vous-même à moi?

Comment un pécheur ose-t-il paraître devant vous? et comment daignez-vous venir à ce pécheur?

Vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'a en lui aucun bien qui mérite de vous cette grâce.

Je confesse donc ma bassesse, je reconnais votre bonté, j'élève votre miséricorde, et je rends grâce à votre immense charité.

C'est pour vous-même et non pour mes mérites que vous agissez ainsi; c'est pour me faire mieux connaître votre bonté, pour graver plus avant dans mon cœur l'étendue de votre amour et l'excès de votre humilité.

Il vous plaît ainsi, et vous l'ordonnez.

Et il me plaît à moi, ce don de votre condescendance.

Et puisse mon iniquité n'y mettre pas obstacle !

O doux et bon Jésus, que ne vous est-il point dû de respect, d'actions de grâces et d'éternelles louanges pour la réception de votre Corps; ce Corps si saint que nul homme ne se rencontre qui en puisse exprimer toute l'excellence !

Mais quelles seront mes pensées en cette communion, quand je m'approcherai de mon Seigneur, que je ne puis dignement révérer et que je désire pieusement recevoir ?

Quelle pensée meilleure et plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous, et d'exalter au-dessus de moi votre bonté infinie ?

Je vous loue, mon Dieu, je vous glorifie à jamais! Je me méprise, et, devant vous, je m'abîme dans les profondeurs de ma bassesse.

Oui, vous êtes le Saint des saints, et moi je ne suis que le cloaque du péché.

Vous vous inclinez vers moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux vers vous.

Et vous venez à moi, et vous voulez être avec moi, et vous m'invitez à votre banquet.

Vous voulez me donner l'aliment céleste, le pain des anges, qui n'est autre que vous-même, « pain vivant, qui êtes descendu du ciel, et donnez la vie au monde [1]. »

Voilà la source de l'amour et la splendeur de votre miséricorde. Pour ce bienfait, que ne vous doit-on pas de louanges et d'actions de grâces !

O utile et salutaire conseil, par lequel vous instituez ce sacrement ! ô doux et délicieux banquet, où vous vous donnez vous-même pour nourriture ! oh ! que vos œuvres sont admirables ! que votre main est puissante ! que votre vérité est ineffable ! « Vous avez dit, et tout a été fait [2], » et tout ce que vous avez ordonné s'est soudain accompli.

Merveille qui s'adresse à la foi, et qui triomphe de l'entendement humain ! Quoi ! vous-même, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, sous cette humble apparenee du pain et du vin, vous êtes contenu tout entier, et mangé, sans être consumé, par qui vous reçoit !

Quoi ! vous, Seigneur de l'univers, qui n'avez besoin de personne, vous avez voulu, par votre sacrement, habiter en nous !

[1] Joan., VI, 48, 50, 54. — [2] Ps. CXLVIII, 5.

Conservez sans tache mon âme et mon corps, afin que, dans la joie d'une conscience pure, je puisse plus souvent célébrer et recevoir pour mon salut à venir ces mystères que vous avez surtout institués et consacrés pour votre gloire et comme l'impérissable monument de votre amour.

Réjouis-toi, ô mon âme, et rends grâce à Dieu de cet ineffable don, de cette consolation singulière qu'il te laisse en cette vallée de larmes !

Car toutes les fois que tu célèbres ce mystère et reçois le corps de Jésus-Christ, tu renouvelles l'œuvre de ta rédemption et participes à tous les mérites de Jésus-Christ.

Sa charité ne diminue jamais, et les trésors de son sacrifice ne s'épuisent jamais.

C'est donc par un continuel renouvellement de cœur que tu dois te disposer à cette grâce, et méditer profondément ce grand mystère du salut.

Oui, chaque fois que tu célèbres ou entends la Messe, ce mystère doit te paraître aussi grand, aussi nouveau, aussi aimable, que si ce même jour Jésus-Christ, descendu pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme, ou qu'il pendît encore à la croix, souffrant et mourant pour le salut des hommes.

« Mon âme s'est consumée à la voix de son bien-aimé. O vertu de l'amour, inappréciable, immense ! elle incline

Dieu vers la terre, élève l'âme vers la patrie et l'associe déjà à la gloire des élus ! D'un Dieu elle fait un homme, et d'un homme elle fait un Dieu. Elle change le temps en éternité, fait mourir l'immortel et donne l'immortalité à la mort. Par elle, enfin, les cœurs les plus froids sont embrasés, les ténèbres se changent en lumière, et la dureté s'attendrit ; je le sais maintenant, car mon âme est comme fondue par l'ardeur de l'amour. O Verbe, que vos attraits sont puissants sur les cœurs ! Je suis le plus coupable et le plus vil de vos serviteurs, ô mon Dieu, et l'excès de mes crimes m'a rendu mille fois indigne d'être compté au nombre de vos créatures. Comment donc, après cela, suis-je si étroitement enchaîné par les liens de votre charité, que je me trouve comme perdu dans le sein de votre Verbe? O amour immense, qui épanches en Dieu jusqu'au plus intime de mon âme ! Elle était plus dure que le diamant, ... et voici qu'elle se consume d'amour, elle ne peut plus se contenir et elle se répand tout entière en Dieu. Il lui faut une autre demeure, elle se réfugie dans le sein de la Divinité.... O amour, qui pourra redire les merveilles de ta puissance? Tu transformes en Dieu même un vil limon. Est-il rien de plus fort, de plus doux, de plus agréable, de plus noble que ton action divine ? O amour, qui élèves jusqu'aux cieux la créature terrestre ! ton souvenir me fait tomber en défaillance. O amour, qui nous rends languissants et qui nous ranimes dans les bras de l'Époux divin ! O amour, qui combles notre indigence par la surabondance de tes délices ! O mon âme, si rien que son souffle suffit pour te consumer, comment pourras-tu entrer dans ses blessures et arriver jusqu'à son cœur sans être absorbée tout entière? Si sa parole suffit pour te fondre d'amour, comment pourras-tu supporter ses embrassements? Comment pourras-tu ne pas défaillir en te nourrissant de sa chair et en t'abreuvant de son sang? Mais, ô merveille ! ô inconcevable douceur ! ô joie ineffable !

comment pourrons-nous donc consommer comme aliment celui dont nous ne sommes pas dignes de prononcer le nom ? Mon âme craignait de se dire la servante de Dieu, et voici qu'elle est devenue sa bien-aimée et qu'elle est comblée de délices ! D'où me vient donc cet honneur ? Ce mystère passe ma raison, et je ne sais plus qu'admirer et me taire. Je suis inondé de joie et enivré de bonheur. Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'amour de votre part, ô mon Dieu ! Je vous ai persécuté, et c'est en vous que je trouve mon refuge ; j'ai outragé votre face sacrée, et vous me couvrez de baisers ; je vous ai percé d'un glaive, et vous me percez des traits de votre amour ; je vous ai abreuvé de douleur, et vous me remplissez d'allégresse ! O merveilleux échange de la bonté du Très-Haut ! »

S. LAURENT JUSTINIEN ; *De l'incendie du divin Amour*, ch. v. (Nouvelle traduction. 1849.)

CHAPITRE III.

Il est utile de communier souvent.

VOIX DU DISCIPLE.

Voici que je viens à vous, Seigneur, pour profiter de votre don et me réjouir à ce saint banquet, « que, dans votre amour, vous avez préparé, ô Dieu, pour le pauvre [1]. »

Oui, en vous est tout ce que je puis et dois désirer ;

[1] Ps. LXVII, 11.

vous êtes mon salut et ma rançon, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire.

Répandez donc aujourd'hui la joie dans l'âme de votre serviteur, « car vers vous, » Seigneur Jésus, « j'ai élevé mon âme [1]. »

Je désire vous recevoir aujourd'hui, avec une respectueuse ferveur, je brûle de vous introduire dans ma maison, pour mériter d'être béni comme Zachée, et mis au nombre des enfants d'Abraham.

Mon âme soupire après votre corps, et mon cœur languit dans le désir de vous être uni.

Donnez-vous à moi, et il me suffit; car, hors de vous, toute consolation est impuissante.

Je ne puis être sans vous, et si vous ne me visitez, il m'est impossible de vivre.

Il faut donc que je m'approche de vous souvent, et que je vous reçoive comme le soutien de ma faible santé, de peur que, privé de l'aliment céleste, je ne tombe de défaillance sur la voie.

C'est ainsi, ô très-miséricordieux Jésus, que prêchant aux peuples et guérissant leurs différentes maladies, vous dîtes un jour : « Je ne veux pas les renvoyer à jeun dans leurs maisons, de peur qu'ils ne défaillent en chemin [2]. »

Usez-en donc ainsi avec moi, vous qui pour la consolation des fidèles vous êtes laissé vous-même dans le sacrement.

[1] Ps. LXXXV, 3. — [2] Matth., XV, 32.

Car, vous êtes l'exquise nourriture de l'âme, et qui vous mange dignement aura part à l'héritage de votre éternelle gloire.

Qu'il m'est nécessaire, à moi dont les fautes et les chutes sont si fréquentes, à moi si prompt à la tiédeur et aux défaillances, de recourir souvent à la prière, à la confession, à la réception de votre saint Corps, pour me renouveler, me purifier, réveiller mon ardeur, de peur qu'une trop longue abstinence n'éteigne enfin mes saints désirs.

« Car toutes les inclinations de l'homme, dès l'enfance, vont au mal[2], » et, sans le divin remède, le mal empire.

Ainsi la sainte Communion retire du mal et fortifie dans le bien.

Si en communiant ou en célébrant le saint Sacrifice, je suis trop souvent encore négligent et tiède, que serait-ce si je ne cherchais ce remède, si je ne courais à ce puissant secours?

Et quoique je ne sois pas tous les jours assez bien disposé pour célébrer ou recevoir les saints mystères, j'aurai soin cependant d'en approcher aux temps convenables et de participer à cette grâce infinie.

Car, « tandis que l'âme fidèle erre loin de vous dans ce corps de mort[2], » c'est sa principale, son unique consolation de se souvenir souvent de son

[1] Gen., VIII, 21. — [2] II Cor., V, 4.

Dieu, de recevoir son bien-aimé dans une amoureuse ferveur.

O merveilleuse condescendance de votre amour pour nous! Vous, Seigneur mon Dieu, créateur et vie de tous les esprits, vous ne dédaignez pas de venir à une pauvre âme; et c'est votre divinité, c'est votre humanité tout entière que vous prodiguez à sa faim!

O heureux l'esprit, heureuse l'âme, à qui il est donné de vous recevoir pieusement, vous son Seigneur et son Dieu, et de s'enivrer des spirituelles joies que vous répandez avec vous!

Oh! qu'il est grand le Seigneur qu'elle reçoit! Que cet hôte qu'elle loge est aimable! Quelle douce compagnie la visite! Qu'il est fidèle l'ami qu'elle possède! Qu'il est beau, qu'il est noble l'époux qu'elle embrasse! Qu'il est digne d'être aimé par-dessus tout ce que l'on peut aimer et désirer!

Que le ciel et la terre, dans toute leur splendeur, se taisent devant vous, ô mon bien-aimé; car tout ce qu'ils ont d'éclat et de beauté est un bienfait de votre libéralité, et ils n'atteindront jamais à la gloire de votre nom, ô vous « dont la sagesse est infinie [1]. »

« Voici l'Époux; embrassez-le toujours des bras de la vraie charité; c'est le Seigneur, possédez-le sans cesse

[1] Ps. CXLVI, 5.

avec délices, et il se rendra à tous les vœux de votre cœur. Recevez fréquemment son corps et son sang dans votre bouche, afin que vous méritiez d'entendre cette parole : « Vos lèvres, ô Épouse, sont comme le rayon qui distille le miel : le miel et le lait sont sous votre langue. » L'ennemi tremble, quand il voit les lèvres du chrétien toutes rouges du sang de Jésus-Christ. Car aussitôt il reconnaît le jugement qui le condamne ; il ne peut souffrir cet instrument de la divine victoire qui l'asservit et l'écrase. Que Jésus-Christ, sous les voiles de son mystère, soit présent dans votre bouche, et Jésus-Christ, par le feu de son amour, sera toujours vivant dans votre cœur. Alors vous direz comme l'Épouse du Cantique : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe : puisse-t-il demeurer entre mes mamelles ! » Cette myrrhe, la plus amère espèce d'aromates dont on embaume les corps des trépassés, que désigne-t-elle, si ce n'est la passion de Jésus-Christ ? Et que désignent les mamelles, si ce n'est le secret du cœur, qui, pour les imiter, médite incessamment sur le mystère de ses souffrances ? Jésus-Christ est à ce cœur fidèle le bouquet de myrrhe : il est encore l'Époux qui dit à l'Épouse : « Placez-moi, comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras. » Souvent, pour dérober à l'oubli quelque souvenir qui nous est cher, nous attachons un signe à notre main, à notre bras, et cet objet, sans cesse présent à nos yeux, représente à notre mémoire le souvenir que nous disputons à l'oubli. Or, celui qui aime Jésus-Christ, mais qui est lent aux bonnes œuvres, a bien en quelque manière le sceau de l'époux sur son cœur ; il ne l'a pas encore sur le bras. Et celui qui paraît s'appliquer aux bonnes œuvres, mais sans avoir une étincelle de l'amour divin, celui-là porte, il est vrai, l'image de la sainteté sur le bras ; il ne porte pas gravé dans le cœur le sceau de Jésus-Christ. Or, pour que l'âme sainte soit, de toutes parts, marquée du signe de Jésus-Christ, il faut qu'elle scelle

Jésus-Christ lui-même sur son cœur, afin que le feu de son amour la pénètre et l'enflamme ; il faut qu'elle scelle Jésus-Christ sur son bras, afin qu'elle se livre courageusement aux œuvres de piété. Paul avait scellé Jésus-Christ sur son bras, lorsqu'il disait : « Je porte sur mon corps les stigmates de Jésus-Christ. » Il avait imprimé Jésus-Christ comme un sceau sur son cœur, lorsqu'il disait en se félicitant : « A Dieu ne plaise que je cherche ma gloire ailleurs que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié, et moi, crucifié au monde. »

S. PIERRE DAMIEN ; *Epist. ad. Blancam, olim comitissam, De Institut. monial.*, cap. III.

CHAPITRE IV.

Dieu accorde des grâces abondantes à ceux qui communient pieusement.

VOIX DU DISCIPLE.

Seigneur, mon Dieu, « prévenez mon âme de vos bénédictions les plus douces [1], » afin que je puisse approcher de votre adorable sacrement avec la ferveur qu'il demande.

Éveillez mon cœur à vous, délivrez-moi de ce profond assoupissement.

« Visitez-moi pour mon salut [2] ; » que je goûte en

[1] Ps. XV, 3. — [2] Ps. CV, 4.

esprit votre douceur, dont la plénitude est cachée dans ce sacrement comme dans sa source.

Illuminez mes yeux, afin de contempler un si grand mystère; fortifiez ma foi, afin de le croire sans hésiter.

Car c'est ici votre œuvre; il n'y a rien ici de la puissance humaine; c'est votre sainte institution, et non une invention de l'homme.

Nul n'est par lui-même capable de la comprendre; elle passe la pénétration des anges mêmes.

Que pourrai-je donc, moi pécheur indigne, moi terre et cendre, découvrir et connaître d'un si saint et si sublime secret?

Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, dans la fermeté d'une foi sincère et docile à votre commandement, respectueux et confiant, je m'approche de vous, et je crois en vérité que vous êtes, ici, présent dans le sacrement, comme Dieu et comme homme.

Vous voulez donc que je vous reçoive et que je m'unisse à vous dans la charité.

Aussi j'implore votre clémence, et je demande instamment cette grâce singulière, que tout entier je me fonde en vous-même et déborde en vous par l'excès de mon amour; que désormais mon âme demeure fermée à toute consolation étrangère.

Car ce sacrement auguste est le salut de l'âme et du corps, et le remède de toute langueur spirituelle. C'est lui qui guérit les vices, met un frein aux pas-

sions, surmonte ou affaiblit les tentations ; par lui, la grâce se répand plus abondante, la vertu s'accroît, la foi s'assure, l'espérance se fortifie, la charité s'enflamme et s'étend.

Oui, dans ce sacrement, vous avez prodigué souvent et vous prodiguez encore une infinité de faveurs à vos bien-aimés, qui s'en approchent avec ferveur, ô mon Dieu, protecteur de mon âme, réparateur de la faiblesse humaine, source de toute consolation intérieure.

Vous n'en êtes pas avare pour eux dans leurs différentes tribulations, et profondément abattus sur eux-mêmes; vous les relevez à l'espérance de votre protection ; vous les ranimez, vous les éclairez d'une nouvelle grâce ; eux qui, d'abord, avant la communion, se sentaient troublés et sans amour, dès qu'ils sont restaurés de cette nourriture et de ce breuvage célestes, ils se trouvent heureusement changés.

C'est votre Providence qui en use ainsi avec vos élus, afin qu'ils reconnaissent, par l'évidence de la vérité et de l'expérience, tout le néant qu'ils ont d'eux-mêmes, tout ce qu'ils vous doivent de grâces et de vertus.

Car, d'eux-mêmes froids, durs, sans piété, c'est par vous qu'ils deviennent pieux, zélés et fervents.

Et qui donc, s'approchant humblement de la source de toutes délices, n'en rapporte au moins quelque goutte avec soi? Qui, se tenant près d'un

ardent foyer, n'en ressent au moins quelque chaleur ?

Et vous êtes cette source toujours pleine et surabondante, ce feu qui brûle toujours sans jamais s'éteindre.

Que s'il ne m'est pas permis de puiser à cette plénitude, et de boire jusqu'à me désaltérer, j'approcherai toutefois mes lèvres de l'ouverture de la céleste fontaine, afin de recueillir du moins une petite goutte qui modère ma soif et me préserve d'une entière sécheresse.

Et si je ne suis encore tout céleste et tout de feu, comme les Chérubins et les Séraphins, cependant je m'efforcerai de m'animer à la piété, afin que l'humble participation au sacrement de vie allume en moi, ne fût-ce qu'une légère étincelle de ce feu divin.

Et pour tout ce qui me manque, ô bon Jésus, Sauveur très-saint, suppléez-y vous-même par votre miséricorde et votre grâce, vous qui avez dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Car je travaille à la sueur de mon visage, la douleur déchire mon âme, les péchés m'accablent, les tentations me harcèlent, la foule des passions mauvaises m'enveloppe et me presse ; et personne pour me secourir, personne pour me délivrer et me sauver ! si ce n'est vous, Seigneur mon Dieu, mon Sauveur ; à vous je me remets, et tout ce qui

est à moi ; gardez-moi, conduisez-moi à la vie éternelle.

Recevez-moi pour l'honneur et la gloire de votre nom, vous qui faites de votre corps et de votre sang ma nourriture et mon breuvage.

O Seigneur mon Dieu, mon Sauveur, que par la fréquente participation à votre mystère le saint amour croisse en moi !

« Jésus-Christ promet que l'on trouvera la vie éternelle dans cette nourriture et ce breuvage céleste ; mais il ne veut pas que l'on s'attende à être exempt de la mort temporelle : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle*, dit-il ; mais il ajoute : *Et je le ressusciterai au dernier jour*. Et comme l'âme, en attendant, jouira de la vie éternelle dans le lieu de repos où sont reçues les âmes des Saints, le corps au dernier jour sera aussi ressuscité pour n'être point privé de la part qu'il peut avoir, en sa manière, à la vie éternelle. Car *ma chair*, continue le Sauveur, *est véritablement nourriture, et mon sang est véritablement breuvage*. Si les hommes ne mangent et ne boivent que pour n'avoir plus ni faim ni soif, rien ne doit être tant regardé comme vraie nourriture et vrai breuvage que ce qui rend ceux qui en usent immortels et incorruptibles : et telle est l'assemblée des Saints, où règnent une pleine paix et une parfaite unité. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a voulu apprendre cette vérité, lorsqu'il nous a laissé son corps et son sang en des substances qui, composées de parties séparées, se rassemblent et se réduisent en un seul corps. Tel est le pain, qui se compose de plusieurs grains de froment ; tel est le vin, qui est le suc de plusieurs grains

de raisin. Enfin, Jésus-Christ explique comment s'opère cette merveille; et ce que c'est que manger son corps et boire son sang. *Celui*, dit-il, *qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi je demeure en lui.* Puisque nous demeurons en Jésus-Christ et que Jésus-Christ demeure en nous, lorsque nous mangeons cette chair et que nous buvons ce breuvage, il est sans doute que quiconque ne demeure point en Jésus-Christ et n'a point Jésus-Christ demeurant en soi, quoiqu'il mange et presse des dents le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, il ne mange point spirituellement son corps et ne boit point spirituellement son sang; mais au contraire il mange, pour son jugement et sa condamnation, ce sacrement si grand et si saint: impur, il a eu la présomption d'approcher du mystère de Jésus, qui n'est dignement reçu que de ceux dont il est dit: Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. *De même*, dit Jésus-Christ, *que mon Père, qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père; ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi.* Remarquez que Jésus-Christ ne dit pas : Comme je mange mon Père et je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi; car le Fils, qui est né égal au Père, ne peut pas devenir meilleur en participant au Père : au lieu que nous, lorsque nous participons au Fils par l'union étroite que nous acquérons avec le reste de son corps mystique, représentée par la réception de son corps et de son sang, nous devenons infiniment meilleurs que nous n'étions. Nous vivons donc par Jésus-Christ lorsque nous le mangeons; car, le recevant en nous, nous y recevons la vie éternelle que nous n'avions pas par nous-mêmes. Et Jésus-Christ vit par son Père lorsqu'il est envoyé dans le monde par lui. Car c'est alors qu'il s'est *rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la Croix....* C'est dans cet envoi du Père qu'il s'est *humilié en se revêtant de la forme d'esclave,* sans néanmoins qu'il

ait en rien dérogé à l'égalité de nature qui est entre lui et son Père..... *Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi.* C'est comme s'il disoit : De même que c'est l'état d'abaissement ou plutôt d'anéantissement, dans lequel mon Père m'a envoyé, qui fait que je vis par lui.... c'est aussi la participation à mon corps et à mon sang qui fait que celui qui me reçoit vit par moi. Ce qui fait que je vis par mon Père, c'est que je me suis abaissé au-dessous de la grandeur qui m'est naturelle. Mais ce qui fait que le fidèle vit par moi, c'est qu'il est élevé au-dessus de sa propre bassesse. »

S. AUGUSTIN ; *Sur l'Évangile de saint Jean ;* Traité XXVI, § XVI, XVII, XVIII, XIX.

CHAPITRE V.

De l'excellence du sacrement de l'autel et de la dignité sacerdotale.

JÉSUS-CHRIST.

Quand tu aurais la pureté des Anges et la sainteté de Jean-Baptiste, tu ne serais digne ni de recevoir ni de toucher ce sacrement.

Car cela n'est pas dû aux mérites des hommes, qu'un homme consacre et touche le mystère de Jésus-Christ ; qu'un homme se nourrisse du pain des anges.

O mystère infini ! ô sublime dignité des prêtres !

il leur est donné ce qui n'a pas été accordé aux anges.

Seuls, les prêtres légitimement ordonnés dans l'Église ont le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

Le prêtre est le ministre de Dieu, il se sert de la parole de Dieu par l'ordre et l'institution de Dieu; mais Dieu est ici le principal auteur et l'opérateur invisible, lui à qui tout est soumis comme il veut, à qui tout obéit dès qu'il commande.

Tu dois donc, dans cet adorable sacrement, ajouter foi plutôt au Dieu tout-puissant qu'à tes propres sens, ou à tous signes visibles. C'est donc avec une respectueuse crainte que tu dois t'approcher de l'autel.

Veille sur toi, considère de qui tu as été fait le ministre par l'imposition des mains de l'évêque.

Oui, tu as été fait prêtre, et consacré pour célébrer. Sois donc toujours prêt à offrir saintement, en temps convenable, ce sacrifice à Dieu; montre-toi toujours irrépréhensible.

Tu n'as pas allégé ton fardeau; tu es, au contraire, engagé dans les liens d'une plus étroite discipline, et obligé à un plus haut degré de perfection.

Le prêtre doit être orné de toutes les vertus et donner aux autres l'exemple d'une vie sainte. Il ne doit pas marcher dans les voies larges et communes; sa conversation doit être avec les anges dans le ciel et les hommes parfaits sur la terre.

Le prêtre, revêtu des habits sacrés, tient la place de Jésus-Christ, afin d'élever à Dieu pour le peuple et pour lui-même d'humbles et ardentes prières.

Il porte, devant et derrière lui, le signe de la croix du Seigneur, afin que la mémoire de la passion de Jésus-Christ lui soit incessamment présente. Il porte devant lui la croix, sur la chasuble, afin qu'il considère attentivement les traces de Jésus-Christ, et s'efforce de les suivre de toute son âme. Il porte la croix derrière lui, afin de souffrir avec douceur pour Dieu tout ce que les hommes lui peuvent susciter de traverses.

Il porte la croix devant lui, afin de pleurer ses propres péchés; derrière lui, afin que, par compassion, il pleure aussi ceux des autres, et sachant qu'il est établi médiateur entre le pécheur et Dieu, il ne cesse d'offrir à Dieu la prière avec le sacrifice, jusqu'à ce qu'il ait obtenu grâce et miséricorde.

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, réjouit les anges, édifie l'Église, assiste les vivants, procure le repos aux morts, et se rend lui-même participant de tous biens.

« O merveille profonde! ô puissance ineffable! ô terrible ministère du sacerdoce! ministère spirituel et saint, vénérable et irrépréhensible, que Jésus-Christ, venant en ce monde, nous a départi malgré notre indignité! Je vous

en conjure à genoux, avec des larmes et des soupirs, méditons sur ce trésor du sacerdoce, trésor pour ceux qui le gardent saintement. Bouclier resplendissant et incomparable, inébranlable tour, solide et stable fondement qui, de la terre, touche à l'axe des cieux! L'axe des cieux? Que dis-je? c'est dans les cieux des cieux qu'il monte sans obstacle et sans efforts; il y converse aisément avec les anges et les purs esprits. Mais que dis-je? les esprits angéliques? C'est avec le Créateur et le Seigneur des anges, c'est avec le Père des lumières, qu'il traite familièrement. Et tout ce qu'il veut, aussitôt qu'il le demande, il l'obtient sans peine, et, pour ainsi dire, de plein droit. Je ne puis cesser d'admirer et de glorifier cette dignité infinie dont la sainte Trinité a revêtu les fils d'Adam: c'est le sacerdoce qui sauve le monde et éclaire la créature; c'est par lui que les monts et les collines, les rochers et les vallées se peuplent d'illustres et vénérables colonies, je veux dire les saints monastères. Entendez-vous la voix tonnante du prophète Isaïe: « Du faîte des montagnes, les hommes publieront la gloire du Très-Haut. » C'est lui encore qui a chassé l'impiété; c'est par lui que la continence habite sur la terre; c'est par lui que l'ange tombé du ciel est dompté; par lui, les cœurs impurs sont devenus des vases sanctifiés; les adultères, chastes et sans souillures; les insensés, chefs de la vérité et de la justice; les méchants, pieux et justes. Par lui, la puissance de la mort est détruite; les forces de l'enfer, dissipées; la malédiction même d'Adam, brisée et effacée; la couche céleste, ouverte et parée. Par lui, enfin, la nature humaine épouse la perfection des êtres incorporels. Que dirai-je? que louerai-je encore? Cette grâce de la dignité sacerdotale passe mon intelligence et ma parole et toutes mes pensées. C'est elle, sans doute, que l'Apôtre saint Paul, dans un ravissement d'esprit, désigne en s'écriant: « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! Com-

bien incompréhensibles sont ses jugements, et impénétrables ses voies ! » Messagère sublime, elle prend son vol pour porter au ciel, avec une célérité infinie, nos prières jusqu'à Dieu, et elle prie le Seigneur pour ceux qui le servent. »

S. EPHREM; *de Sacerdotio sermo.* (Opp. græc.-latin., t. III.)

CHAPITRE VI.

Avant la communion.

VOIX DU DISCIPLE.

Quand je mets en balance votre grandeur et mon néant, ô Seigneur, ma terreur est profonde, je demeure en moi-même confondu.

Car, si je ne m'approche de vous, c'est la vie que je fuis, et si je me présente indignement, c'est votre colère que j'encours.

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, mon protecteur, mon conseil en mes besoins?

Enseignez-moi la voie droite. Prescrivez-moi quelque court exercice propre à la communion sainte.

Car il m'importe de savoir comment ou plutôt avec quelle ferveur, quel respect, je dois préparer mon cœur à recevoir pour mon salut votre sacrement, ou à célébrer cet ineffable et divin sacrifice.

PRIÈRE DU PRÊTRE.

« Me voici, ô très-doux et très-miséricordieux Seigneur Jésus, confessant à votre immense bonté que je suis infiniment pécheur, que trop souvent je fais ce qui vous déplaît, et cependant j'ai la présomption d'exercer le ministère de votre autel. Car je ne puis désespérer de votre miséricorde; je ne puis, je ne saurais vouloir abandonner ce service auguste; ne plus recevoir votre corps, qui accepta la mort pour ma rançon, votre sang qui, de votre côté ouvert par la lance du soldat, coula avec l'eau pour la rémission des péchés. Si je suis indigne, — comme je le suis et l'avoue, frappez moi, reprenez, corrigez, et sans relâche châtiez votre prêtre, que dis-je? votre pécheur, jusqu'à ce que se retire de moi cette rouille du péché, qui, pendant un temps si long, s'est endurcie dans les flancs de mon âme. Je l'avoue, je l'avoue, — je suis pécheur, je suis immonde, je suis indigne, et pourtant je ne vous quitte pas, très-doux Jésus; quelle que soit votre volonté, je ne vous laisse point, et d'une main infirme, je vous retiens toujours. Vous ne vous éloignerez pas de moi, que vous ne m'ayez absous de toute contagion du péché; et ainsi, mangeant chaque jour votre chair et buvant votre sang, étroitement attaché à votre volonté, obéissant assidûment à vos préceptes, conduisez-moi, après la mort corporelle, au salut véritable, c'est-à-dire à vous, véritable prêtre, afin que, dans la société des autres prêtres, vos membres, n'étant plus désormais pécheur, mais prêtre digne et digne membre de votre corps, je vous loue et vous glorifie pendant les siècles ëternels. Ainsi soit-il. »

S. ANSELME; *Oraisons*, orais. XXV.

CHAPITRE VII.

Examen de conscience, ferme propos de s'amender.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

Pour célébrer, toucher et recevoir le corps du Seigneur, il faut, sur toutes choses, que le prêtre de Dieu s'en approche avec une profonde humilité de cœur, un respect suppliant, une foi parfaite et une pieuse intention d'honorer Dieu.

Examine sérieusement ta conscience, et, autant qu'il est en toi, rends-lui par une vraie contrition, par une humble confession la pureté et la lumière, en sorte qu'il n'y reste aucun poids, que tu n'y sentes aucun remords qui t'ôte un libre accès près de moi.

Conçois un vif déplaisir de tous tes péchés en général, et, en particulier, gémis avec plus de douleur encore sur tes fautes de chaque jour ; et, si le temps te le permet, confesse à Dieu, dans le secret du cœur, toutes les misères de tes passions.

Souffre et gémis d'être encore tellement esclave de la chair et du monde ; si peu mort à tes passions; si profondément ému par la concupiscence ; si négligent à la garde de tes sens ; si souvent enveloppé

de vaines imaginations ; si enclin à te répandre au dehors ; si peu diligent à rentrer en toi-même ; si facile au rire et à la dissipation ; si dur à la componction et aux larmes ; si rapidement porté au relâchement et au bien-être ; si lent pour le zèle et les austérités ; l'oreille si avide de nouvelles, l'œil si curieux de beautés ; si lâche à embrasser l'humilité et l'abjection ; si jaloux d'avoir, si avare à donner, si opiniâtre à retenir ; si inconsidéré à parler, si impuissant à te taire ; si peu réglé dans tes mœurs ; si indiscret dans tes actions ; si intempérant dans le manger ; si sourd à la parole de Dieu ; si prompt au repos, si paresseux au travail ; si éveillé pour des fables, si endormi pour les veilles saintes, si impatient de leur fin, si distrait à les entendre ; si indifférent à dire tes Heures ; si tiède en célébrant ; si aride en communiant ; si soudainement dissipé, si rarement recueilli ; si tôt emporté par la colère, si tôt prévenu contre les autres ; si enclin à juger, si sévère à reprendre ; si joyeux dans la prospérité, si faible dans l'adversité ; si fécond en bonnes résolutions, si stérile en bons effets.

Confessant donc ces défauts et tous les autres qui sont en toi avec larmes, avec douleur et un vif sentiment de ta propre faiblesse, fais un ferme propos d'amender incessamment ta vie, et d'avancer dans la vertu.

Puis, avec une pleine résignation et une volonté parfaite, offre-toi toi-même à la gloire de mon nom,

sur l'autel de ton cœur, comme un perpétuel holocauste; m'abandonnant avec foi ton corps et ton âme, afin d'obtenir la grâce d'offrir dignement le saint sacrifice et de recevoir pour ton salut le sacrement de mon corps.

Car il n'y a point d'offrande plus digne, ni de satisfaction plus grande pour l'expiation des péchés que la pure et entière offrande de soi-même, quand, à la messe ou à la communion, on offre à Dieu le corps de Jésus-Christ.

Si l'homme fait ce qui est en lui, s'il est touché d'un vrai repentir, toutes les fois qu'il s'approche de moi pour obtenir pardon et grâce : « Je suis vivant, dit le Seigneur, je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive [1]; » je ne me souviendrai plus de ses péchés, mais tous lui seront pardonnés.

« *Beaucoup sont foibles et languissants, beaucoup s'endorment.* Et comment, direz-vous, ces maux nous arrivent-ils puisque nous ne recevons ce sacrement qu'une fois l'année? Et c'est ce qui trouble tout; car vous vous imaginez que le mérite consiste non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle de temps d'une communion à l'autre. Vous regardez comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement de ne vous approcher pas souvent de cette table

[1] Ezech., XXIII, 22.

céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois; et qu'au contraire vous faites votre salut en communiant dignement, quoique vos communions soient fréquentes? La témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, quand même ce ne seroit qu'une seule fois dans tout le cours de la vie. Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du temps? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps où on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même; c'est toujours la même grâce du Saint-Esprit. La Pâques continue toute l'année : vous qui êtes initiés, vous connoissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des Martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice... Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps. »

S. JEAN CHRYSOSTOME; *Homil.* I, in cap. V; *ad Timoth.*, n. 3. (Opp. t. XI. Trad. par Fénelon.)

CHAPITRE VIII.

De l'oblation de Jésus sur la Croix et de la résignation de soi-même.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

Comme je me suis volontairement offert pour tes péchés à Dieu mon Père, les bras étendus sur la Croix, nu, ne réservant rien de moi-même et me li-

vrant tout entier au sacrifice qui devait apaiser la justice divine, ainsi, chaque jour à l'autel, tu dois volontairement, comme une victime pure et sainte, t'offrir à moi de toutes tes forces, de tout ton amour, du plus profond de ton cœur.

Qu'est-ce que j'exige de toi, sinon que tu te donnes à moi sans réserve?

Tout ce que tu me donnes, hors toi, je le compte pour rien, car c'est toi que je veux et non tes dons.

Comme tout le reste ne te suffirait pas sans moi, ainsi, quels que soient tes dons, rien ne peut me plaire sans l'offrande de toi-même.

Offre-toi à moi, donne-toi tout entier pour Dieu, et ton oblation me sera agréable.

Oui, je me suis offert tout entier à mon Père pour toi, je t'ai donné tout mon corps, tout mon sang pour nourriture, afin d'être tout à toi et de t'avoir à jamais tout à moi.

Mais si tu demeures en toi-même, et si tu ne t'abandonnes de cœur à ma volonté, ton oblation n'est pas entière, et l'union entre nous ne saurait être parfaite.

L'oblation volontaire de toi-même entre les mains de Dieu doit donc précéder toutes tes œuvres, si tu veux obtenir la liberté et la grâce.

S'il est si peu d'hommes intérieurement éclairés et libres, c'est que bien peu savent se renoncer eux-mêmes.

Car l'oracle que j'ai rendu est immuable : « Qui-

conque ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple [1]. » Si donc tu veux être mon disciple, offre-toi toi-même à moi avec toutes tes affections.

« Jesus-Christ eut mille et mille langueurs amoureuses; car d'où pouvoient proceder ces divines paroles : Je dois estre baptizé de baptesme, et comme suis-je angoissé et pressé jusques à ce que je l'accomplisse. Il ne voyoit que l'heure d'estre baptizé en son sang, et languissoit jusques à ce qu'il le fust, l'amour qu'il nous portoit le pressant afin de nous voir delivrez par sa mort de la mort eternelle. Ainsi fut-il triste, et sua le sang de detresse au jardin des Olives non-seulement pour l'extresme douleur que son âme sentoit en la partie inférieure de sa raison, mais aussi pour l'extresme amour qu'il nous portoit en la superieure portion d'icelle, la douleur lui donnant l'horreur de la mort, et l'amour lui en donnant un extresme desir : en sorte qu'un tres-aspre combat et une cruelle agonie se fit entre le desir et l'horreur de la mort, jusques à grande effusion de sang qui coula comme d'une vive source, ruisselant jusques à terre. — Enfin ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avoit envers nous : et par la force et vertu de l'amour, c'est-à-dire il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour, et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent tres-suffisants pour faire mourir qui que ce fust, si est-ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de celuy qui tient les clefs de la vie et de la mort, si le divin amour qui manie ces clefs n'eust ouvert les portes à la mort, afin

[1] Luc., XIV, 15.

qu'elle allast saccager ce divin corps et luy ravir la vie : l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par election et non par la force du mal qu'il mourut. Nul ne m'oste ma vie, dit-il, mais je la laisse et quitte moy-mesme, j'ay puissance de la quitter et de la prendre derechef moy-mesme. Il fut offert, dit Isaïe, parce qu'il le voulut, et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se separa de luy ; mais au contraire qu'il mit son esprit dehors, l'expira, le rendit et le remit ès mains de son Pere eternel ; si que sainct Athanase remarque qu'il baissa la teste pour mourir, afin de consentir et pencher à la venue de la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher de luy, et criant à pleine voix, il remet son esprit à son Pere, pour monstrer que, comme il avoit assez de force et d'haleine pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour qu'il ne pouvoit plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvoient jamais eviter la mort ny pretendre à la vraye vie. C'est pourquoi la mort du Sauveur fut un vray sacrifice, et sacrifice d'holocauste que luy-mesme offrit à son Pere pour nostre Redemption : car encor que les peines et douleurs de sa passion fussent si grandes et fortes que tout autre homme en fust mort, si est-ce que, quant à luy, il n'en fust jamais mort, s'il n'eust voulu et que le feu de son infinie charité n'eust consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur luy-mesme qui s'offrit à son Pere et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour.... O Dieu, quel brasier pour nous enflammer à faire les exercices du sainct amour pour le Sauveur tout bon, voyant qu'il les a si amoureusement practiquez pour nous qui sommes si mauvais ! Ceste charité donc de Jesus-Christ nous presse. »

S. FRANÇOIS DE SALES ; *Traicté de l'Amour de Dieu*, liv. v. (Lyon, 1620.)

CHAPITRE IX.

Nous devons nous offrir à Dieu avec tout ce qui est à nous et prier pour tous.

VOIX DU DISCIPLE.

Seigneur, tout est à vous, tout ce qui est au ciel et sur la terre. Et je veux me consacrer à vous par une oblation volontaire, je veux être éternellement à vous.

Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous aujourd'hui pour être à jamais votre esclave, pour m'immoler incessamment à votre service, à votre éternelle gloire.

Recevez-moi avec la sainte oblation de votre précieux corps que je vous offre aujourd'hui en présence des anges, invisibles témoins, afin qu'il soit pour mon salut et pour celui de tout le peuple.

Seigneur, tous les péchés, toutes les iniquités que j'ai commises devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai été capable de pécher jusqu'à cette heure, je vous les offre sur votre miséricordieux autel, afin que le feu de votre amour les dévore et les consume, que toutes les taches de mon âme soient effacées, ma conscience purifiée de toute

souillure, que vous me rendiez la grâce perdue par mes offenses, et qu'après une pleine rémission de toutes mes fautes, vous daigniez, dans votre clémence, me recevoir au baiser de paix.

Que puis-je faire pour expier mes péchés, que les confesser humblement, et gémir, et implorer incessamment votre pardon?

Je vous en supplie, écoutez-moi avec faveur; me voici en votre présence, ô mon Dieu!

J'ai un amer regret de tous mes péchés; je suis résolu de n'y plus retomber à l'avenir; j'en souffre et j'en souffrirai toute ma vie, prêt à faire pénitence et à satisfaire selon mon pouvoir.

Remettez-moi, mon Dieu, remettez-moi mes péchés à cause de votre saint nom. Sauvez mon âme que vous avez rachetée de votre précieux sang.

Oui, je m'abandonne à votre miséricorde, je me remets entre vos mains; traitez-moi selon votre bonté, et non selon ma malice et mes iniquités.

Je vous offre encore tout le bien qui est en moi, si faible et si imparfait qu'il soit, afin que vous le rendiez pur et saint, agréable à vos yeux, toujours plus digne de vous, toujours plus parfait, et que vous me conduisiez, moi lâche et inutile créature, à une sainte et heureuse fin.

Je vous offre aussi les pieux désirs des fidèles, les besoins de mes parents, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers; de ceux qui m'ont fait, ou à d'autres, quelque bien

pour l'amour de vous; de ceux qui ont désiré ou demandé que j'offrisse des prières et le saint sacrifice pour eux et les leurs, soit qu'ils vivent encore dans la chair, ou qu'ils soient déjà sortis du temps.

Que tous ressentent le secours de votre grâce, le bienfait de vos consolations! Vienne votre assistance dans leurs périls, et la délivrance de leurs peines; qu'affranchis de tous les maux, ils répandent leur joie en d'éclatantes actions de grâces!

Je vous offre enfin mes prières et l'hostie de propitiation, en particulier pour ceux qui m'ont offensé, qui m'ont fait quelque chagrin, quelque reproche, quelque tort, quelque peine; pour tous ceux aussi que j'ai moi-même contristés, troublés, choqués, scandalisés par mes paroles ou mes actions, avec connaissance ou sans le savoir, afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés et nos mutuelles offenses.

Otez, Seigneur, ôtez de nos cœurs, le soupçon, le ressentiment, la colère, la dispute, tout ce qui peut blesser la charité et diminuer l'amour fraternel.

Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié; nous sollicitons votre miséricorde, accordez votre grâce à notre indigence; rendez-nous dignes d'en jouir ici-bas, et que notre avancement nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PRIÈRE DU PRÊTRE.

« Au souvenir de votre Passion vénérable, je monte à votre autel, quoique pécheur, pour vous offrir le sacrifice que vous avez institué, et que vous avez ordonné d'offrir, en mémoire de vous pour notre salut. Recevez-le donc, ô grand Dieu, je vous en conjure, pour votre Église sainte, et pour le peuple que vous avez acquis au prix de votre sang. Et puisque vous m'avez voulu, tout pécheur que je suis, pour médiateur entre vous et ce même peuple qui est à vous, quoique vous ne reconnaissiez pas en moi le moindre témoignage d'une bonne œuvre, ne rejetez pas du moins le ministère qui m'est dispensé et que mon indignité n'anéantisse pas le prix de leur salut, eux pour qui vous avez daigné, victime salutaire, devenir une rançon. Je mets donc devant vous, Seigneur, et daignez les regarder d'un œil favorable, les tribulations des multitudes, les périls des peuples, les gémissements des captifs, les misères des orphelins, les nécessités des voyageurs, la détresse des faibles, les désespoirs des malades, les défaillances du vieillard, les soupirs du jeune homme, les vœux de la vierge, les larmes de la veuve. Car vous avez pitié de toutes vos créatures, Seigneur, et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait. Souvenez-vous du peu que nous sommes, car vous êtes notre père, car vous êtes notre Dieu; que votre juste colère s'arrête, et ne retenez pas au-dessus de nous l'abondance de vos miséricordes. Ce n'est pas en présumant de notre justice, mais de votre immense compassion, que nous prosternons nos prières devant votre face. Otez de nous, Seigneur, nos iniquités, et que votre clémence allume en nous le feu du Saint-Esprit. Otez de notre chair ce cœur de pierre, et donnez-nous un cœur de chair,

qui vous craigne, qui vous aime, qui brûle pour vous, de qui vous soyez les délices, et la recherche et la joie. Nous invoquons, Seigneur, votre clémence; qu'elle daigne regarder d'un visage serein votre famille rendant l'hommage dû à votre saint nom; et pour qu'il n'y ait pas un seul vœu stérile, pas une demande vaine, suggérez-nous les prières qu'il vous plaise d'entendre et d'exaucer.

« Nous vous prions aussi, Père saint, pour les âmes des fidèles trépassés, afin que vous leur soyez salut, santé, joie et rafraîchissement, vous qui êtes ce grand sacrement d'amour. Mon Dieu, qu'aujourd'hui elles tirent leur sublime et inépuisable aliment de vous-même, pain vivant qui êtes descendu des cieux et qui donnez la vie au monde; de votre chair sainte et bénie, chair de l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde, qui, formée du chaste et glorieux sein de la bienheureuse vierge Marie, et conçue du Saint-Esprit, de cette source d'amour, épancha le sang et l'eau, de votre côté sacré, sous la lance du soldat, afin que, nourries de là, rassasiées, rafraîchies et consolées, elles tressaillent dans vos louanges et votre gloire. J'implore votre clémence, ô Dieu; que sur ce pain descende la plénitude de votre bénédiction et la sanctification de votre divinité. Descendez aussi, Seigneur, l'invisible et incompréhensible majesté de votre Esprit-Saint, comme elle descendit autrefois sur les offrandes de nos pères; qu'il transforme nos oblations en votre corps et en votre sang, et qu'il m'apprenne à moi, prêtre indigne, à célébrer un si grand mystère avec pureté de cœur et dévotion de larmes, avec respect et tremblement, en sorte que vous receviez dans votre placide bienveillance le sacrifice que mes mains vous offrent pour le salut de tous, des vivants et des morts.

« C'est vous qui avez dit de votre bouche sainte et bénie: « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. Quiconque aura mangé de ce pain vivra

éternellement. » Pain très-doux, guérissez le palais de mon cœur, afin que je sente la suavité de votre amour. Guérissez-le de toute langueur, afin qu'il ne goûte aucune douceur que vous, qu'il ne cherche aucun amour que vous, qu'il n'aime aucune beauté que vous. Pain éclatant de blancheur, vous qui nous restaurez sans cesse et ne vous épuisez jamais, que mon cœur se repaisse de vous et que la saveur de votre goût remplisse les profondeurs de mon âme. L'ange se rassasie de vous dans la plénitude de sa faim. Que l'homme, voyageur ici-bas, vous mange selon sa mesure, pour qu'il ne puisse défaillir sur la voie, fortifié d'un tel viatique. Pain sacré, pain vivant, pain d'une beauté, pain d'une pureté infinie, descendu des cieux et qui donnez la vie au monde, venez dans mon cœur ; purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit ; entrez dans mon âme, sanctifiez-moi au dedans et au dehors. Soyez la protection et le continuel salut de mon corps et de mon âme. Repoussez loin de moi les ennemis qui m'assiégent. Qu'ils fuient à la présence de votre puissance, afin qu'en moi et hors de moi, fort de votre force, j'arrive par la droite voie à votre royaume. Là, non plus en énigme comme aujourd'hui, mais face à face nous vous verrons, lorsque vous aurez remis l'empire à Dieu, au Père, et que Dieu sera tout en tous. Alors vous me rassasierez d'une satieté admirable, et je n'aurai plus ni faim, ni soif dans toute l'éternité. »

S. ANSELME ; *Orais.* XXII.

CHAPITRE X.

Il ne faut pas s'éloigner légèrement de la sainte communion.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

Il faut fréquemment recourir à la source de la grâce et de la miséricorde divine, à la source de toute bonté et de toute pureté, afin que tu puisses être guéri de tes passions et de tes vices, et devenir plus fort, plus vigilant, contre toutes les tentations, contre tous les artifices du démon.

L'ennemi, sachant que la communion sainte renferme un fruit salutaire et un puissant remède, s'efforce, par tout moyen et en toute occasion, d'en détourner, d'en éloigner les âmes fidèles.

C'est, en effet, au moment où ils songent à se préparer à la communion, que plusieurs essuient les plus dangereuses attaques de Satan.

Cet esprit de malice, comme il est écrit au livre de Job, se mêle aux enfants de Dieu; il vient les troubler par sa malignité ordinaire, les pousser à tous les excès de la crainte et de l'irrésolution, ralentir leur amour, attaquer et détruire leur foi, afin qu'ils renoncent à la communion ou n'en approchent qu'avec tiédeur.

Mais il ne faut pas se mettre en peine de ses ruses et de ses illusions, pour honteuses et horribles qu'elles soient; il faut les rejeter toutes sur sa tête.

Méprisez ce misérable, riez-vous de lui; jamais ses attaques et les troubles qu'il suscite ne doivent faire abandonner la sainte communion. Souvent encore le désir indiscret d'une dévotion sensible, et trop d'inquiétude sur le sujet de la confession, nous sont un obstacle.

Suis le conseil des sages, bannis l'anxiété et le scrupule, qui détournent la grâce de Dieu et ruinent la piété intérieure.

Pour quelque trouble ou quelque ennui léger, n'abandonne pas la sainte communion; mais va au plus tôt te confesser et pardonne de bon cœur aux autres leurs offenses.

Que si toi-même as offensé quelqu'un, demande-lui humblement pardon, et Dieu te pardonnera sans peine.

Que te sert de remettre longtemps la confession, ou de différer la sainte communion?

Hâte-toi de te purifier, hâte-toi de rejeter le poison, cours au remède, tu t'en trouveras mieux que de ces longs délais.

Si tu t'abstiens aujourd'hui pour un motif, demain peut-être un autre plus grave te retiendra; ainsi tu pourras longtemps te retrancher de la communion et t'y sentir toujours moins disposé.

Au plus vite, secoue ton appesantissement et ta

langueur ; car tu ne gagnes rien à ces longues anxiétés, à ces jours passés dans le trouble, à ces obstacles renaissants qui te tiennent sevré de la vie divine.

Que dis-je ? Il est infiniment nuisible d'ajourner longtemps la communion ; car d'ordinaire l'âme tombe par là dans un assoupissement funeste.

O douleur ! quelques-uns, cœurs tièdes et lâches, s'emparent avec joie de tout prétexte qui diffère leur confession ; heureux de différer ainsi leur communion, de peur d'être tenus à une plus sérieuse vigilance sur eux-mêmes.

Hélas ! qu'ils ont peu d'amour, peu de piété, ceux qui se retirent si facilement de la table sainte !

Que celui-là est heureux et agréable à Dieu, qui vit de telle sorte et garde sa conscience dans une telle pureté qu'il serait prêt et porté de cœur à communier chaque jour s'il lui était permis, et qu'il le pût faire sans singularité !

Celui qui s'abstient quelquefois par humilité, ou par une cause légitime, doit être loué de son respect.

Mais si la tiédeur le gagne, il doit s'exciter lui-même et faire ce qui est en lui, et le Seigneur secondera son désir, en faveur de cette bonne volonté qu'il considère particulièrement.

Que s'il est légitimement empêché, il aura toujours la volonté sainte et la pieuse intention de com-

munier, et ainsi il ne laissera pas de recueillir le fruit du sacrement.

Car tout fidèle peut chaque jour et à toute heure, sans empêchement et avec fruit, s'approcher spirituellement de la communion de Jésus-Christ, et cependant, à certains jours, et au temps marqué, il doit recevoir sacramentellement le corps de son Rédempteur avec un saint respect, recherchant alors l'honneur et la gloire de Dieu plutôt que sa propre consolation.

L'âme, d'ailleurs, communie mystiquement et reçoit invisiblement sa nourriture, toutes les fois qu'elle médite avec piété le mystère de l'Incarnation et des souffrances de Jésus-Christ et qu'elle s'enflamme de son amour.

Celui qui ne se prépare qu'aux approches d'une fête, ou parce qu'il cède à la coutume, sera d'ordinaire mal préparé.

Heureux qui s'offre en holocauste au Seigneur toutes les fois qu'il célèbre ou communie.

Ne sois, en célébrant, ni trop lent, ni trop prompt; mais garde une sage mesure, et approuvée de ceux avec lesquels tu vis.

Tu ne dois pas être aux autres une cause de fatigue et d'ennui, mais tu dois suivre l'ordre établi par tes pères, et te rendre plutôt à l'utilité de tous qu'à l'attrait particulier de ta piété.

« O habitude ! ô présomption ! en vain on offre le sacrifice quotidien, en vain nous sommes à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle ainsi, non-seulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez digne. Vous n'êtes pas digne, dites-vous, du sacrifice et de la communion. Vous ne l'êtes donc pas aussi de la prière? Vous entendez le ministre qui est debout et qui crie : Vous tous qui êtes en pénitence, retirez-vous d'ici. Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier, car quiconque ne communie pas est en pénitence. Pourquoi donc le ministre crie-t-il : Vous qui ne pouvez pas prier, retirez-vous d'ici ? Quoi donc ! vous demeurez impudemment ! Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi ! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas ! Vous croyez que ce n'est rien ; mais, pensez-y, je vous en conjure. C'est la table du Roi céleste ; les anges la servent ; le Roi même y est présent, et vous vous y tenez debout en bâillant ! Vos habits sont sales, et vous ne vous en mettez point en peine ! Mais ils sont propres, dites-vous. Eh bien ! mettez-vous donc à cette table et communiez. Le Roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à sa table, et pour leur parler à tous, et maintenant il vous dit dans votre conscience : Pourquoi êtes-vous là debout, sans avoir la robe nuptiale? Il ne dit point : Pourquoi êtes-vous à ma table ? Mais avant que vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas : Pourquoi vous êtes-vous mis à table ? Mais il dit : Pourquoi êtes-vous entré ? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous, si nous sommes présents avec indécence et sans pudeur, car quiconque ne participe point aux mystères y assiste avec impudence et témérité. C'est pourquoi on fait sortir les premiers ceux qui sont pécheurs ; de même que, quand un maître est à table, il

ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent, et qu'on les fait retirer bien loin. Ainsi, quand on offre ici le sacrifice, quand on sacrifie Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur, quand vous entendez ces paroles : Prions tous en commun : quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant les portes, alors croyez que le ciel est transporté sur la terre et que les anges y descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères ne doit y assister, il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pécheurs. Dites-moi : qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin; vous avez chanté l'hymne; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes. Pourquoi êtes-vous demeuré sans communier? Je suis indigne, me répondra quelqu'un. Eh bien! vous êtes donc indigne aussi de la société des prières. »

S. JEAN CHRYSOSTOME ; *In Epist. ad Eph.*, cap. I, hom. III, n. 4. (Opp., t. XI, passage trad. par Fénelon.)

CHAPITRE XI.

Le corps de Jésus-Christ et la sainte Écriture sont nécessaires à l'âme fidèle.

VOIX DU DISCIPLE.

O Seigneur, doux Jésus, quelles sont les délices de l'âme pieuse, admise à votre banquet, où on ne

lui sert d'autre aliment que vous-même, son unique bien-aimé, le plus cher désir de son cœur !

Qu'il me serait doux de répandre en votre présence des larmes de tendresse, et, avec la pieuse Madeleine, d'arroser vos pieds de mes pleurs !

Mais où est cet amour, où est cette abondante effusion de larmes saintes?

Oui, devant vous et devant vos saints anges, tout mon cœur ne devrait être que flammes, que larmes de joie!

Car, dans ce sacrement, vous m'êtes en vérité présent, quoique caché sous une apparence étrangère.

Mes yeux ne sauraient supporter l'éclat de votre divine lumière, et devant la gloire resplendissante de votre Majesté le monde entier s'évanouirait.

C'est donc par égard pour ma faiblesse que vous vous cachez sous le voile du sacrement.

Je possède en réalité et j'adore celui que les anges adorent dans le ciel; mais je ne le vois encore que par la foi; eux le voient tel qu'il est sans voile.

Cependant il faut que je me contente de la lumière d'une vraie foi et que je marche à sa clarté « jusqu'à l'aube du jour éternel, jusqu'à ce que les ombres des figures déclinent [1]. »

« A l'avénement de ce qui est parfait [2], » l'usage du sacrement cessera; car, dans la gloire cé-

[1] Cant., II, 17. — [2] I Cor., XIII, 10.

leste, les bienheureux n'ont plus besoin de ce secours.

Ils se réjouissent sans fin en la présence de Dieu, contemplant sa gloire face à face, et, de lumière en lumière, transformés dans l'abîme de sa divinité, ils goûtent le Verbe de Dieu fait chair, tel qu'il a été au commencement, tel qu'il demeurera dans l'éternité.

Au souvenir de ces merveilles, toute consolation, même spirituelle, m'est un pesant ennui; car tant que je ne verrai point mon Seigneur dans sa gloire, tout ce que je vois ou entends ici-bas n'est pour moi que néant.

Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que je ne trouve en rien ma consolation, en aucune créature mon repos; seul vous êtes ma consolation et mon repos, vous, mon Dieu, que je désire à jamais contempler.

Mais cela ne se peut, tandis que j'habiterai cette chair mortelle.

Il faut donc que je me prépare à une longue patience, et que je me soumette à vous en tous mes désirs.

Vos Saints eux-mêmes, Seigneur, qui s'enivrent de vous dans le royaume des cieux, ont attendu, pendant leur vie, pleins de foi et de patience, l'avénement de votre gloire.

Ce qu'ils ont cru, je le crois; ce qu'ils ont espéré, je l'espère; où ils sont arrivés, forts de votre grâce, j'arriverai un jour : telle est ma confiance.

Cependant je marcherai dans la foi, fortifié par les exemples des Saints.

J'ai encore les saintes Écritures pour être la consolation et le miroir de ma vie, et par-dessus tout votre très-saint corps pour remède et pour asile!

Car je sens que deux choses me sont ici-bas infiniment nécessaires, sans lesquelles je succomberais sous le poids de cette misérable vie.

Emprisonné dans ce corps, j'ai besoin d'aliments et de lumière.

Vous avez donc donné à ma faiblesse votre chair sacrée pour être la nourriture de mon âme et de mon corps, « et vous avez élevé votre parole, comme une lampe, pour éclairer mes pas [1]. »

Sans ces deux choses, je ne pourrais vivre; car la parole de Dieu est la lumière de l'âme, et votre sacrement le pain de vie.

Et ce sont comme deux tables, dressées dans le trésor de votre sainte Église.

L'une est la table du saint autel, où repose le pain sacré, le corps précieux de Jésus-Christ; l'autre est la table de la divine Loi, qui contient la doctrine sainte, enseigne la vraie foi, et nous conduit sûrement, au-delà du voile, jusque dans le Saint des saints.

Grâces vous soient rendues, Seigneur Jésus, lumière de la lumière éternelle, pour cette table de la

[1] Ps. cxviii, 105.

doctrine sainte que vous nous avez préparée par le ministère de vos serviteurs les prophètes, les apôtres et les docteurs !

Grâces vous soient rendues, Créateur et Rédempteur des hommes, qui, pour manifester au monde votre amour, avez dressé le banquet immense où vous servez, non l'Agneau figuratif, mais votre très-saint corps et votre sang ; banquet où vous remplissez de joie vos fidèles, les enivrant à la coupe du salut de toutes les délices du paradis ; banquet que les anges partagent avec nous, mais dont ils savourent plus vivement les douceurs !

Qu'elles sont grandes et glorieuses les fonctions des prêtres à qui il a été donné de consacrer le Dieu de majesté par des paroles saintes, de le bénir de leurs lèvres, de le tenir dans leurs mains, de le recevoir dans leur bouche, et de le dispenser à leurs frères !

O combien pures doivent être ces mains, combien pure cette bouche, combien saint ce corps, combien immaculé ce cœur du prêtre que visite si souvent l'auteur de la pureté !

Il ne doit sortir aucune parole qui ne soit sainte, honnête, utile, de la bouche du prêtre qui reçoit si souvent le sacrement de Jésus-Christ.

Qu'ils soient simples et chastes, les yeux accoutumés à contempler le corps de Jésus-Christ ! Qu'elles soient pures et s'élèvent vers le ciel, ces mains accoutumées à toucher le Créateur du ciel et de la

terre! C'est aux prêtres en particulier qu'il est dit dans la Loi : « Soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu [1] ! »

Que votre grâce nous assiste, Dieu tout-puissant, nous qui avons été appelés au sacerdoce, afin que nous puissions vous servir dignement, dans toute la ferveur d'une conscience pure!

Et si nous ne pouvons rendre notre vie aussi innocente qu'elle devrait être, accordez-nous du moins de pleurer sincèrement nos fautes, et de nous dévouer plus ardemment à votre service, dans un esprit d'humilité et la ferme résolution d'une volonté sainte.

« *Si vous demeurez dans ma parole,* dit Jésus-Christ, *vous serez véritablement mes disciples,* et vous parviendrez à voir la vérité comme elle est. Vous n'aurez plus alors besoin du ministère des sons et des paroles humaines ; elle se montrera à vous par la splendeur de sa propre lumière ; et alors s'accomplira cette prédiction du prophète : *La lumière de votre visage, Seigneur, est gravée sur nous.* Nous sommes comme la monnoie de Dieu qu'il tenoit à couvert dans son trésor. Nous nous sommes égarés en quittant ce lieu de sûreté, et les erreurs ont effacé son empreinte dans notre âme. Le même ouvrier qui l'avoit gravée d'abord est venu pour la graver une seconde fois. Rien n'est plus juste que d'entrer dans ses vues de miséricorde, et de la lui remettre entre les mains, comme il ordonne de rendre à

[1] Lev., XIX, 2 ; XX, 7.

César la pièce frappée à l'effigie de César. Donc rendons à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; à César, la pièce de monnoie où son image est gravée, et à Dieu, nos âmes, qui doivent être l'image de Dieu. Alors la vérité se reproduira dans nos âmes. Que dirai-je encore? .... Oh ! si notre cœur soupiroit seulement un peu après cette gloire ineffable ! Oh ! si l'amour que nous avons pour le monde ne nous empêchoit pas de sentir notre exil et d'en gémir ! Nous frapperions sans cesse avec un esprit plein de respect et de piété à la porte de celui qui nous a appelés. Le désir est comme le sein de notre cœur, et ainsi à proportion qu'il croîtra en nous, notre cœur s'étendra et deviendra capable de recevoir ces sentiments avec plus d'abondance. C'est ce que fait en nous la lecture des saints livres, l'assemblée des fidèles dans les églises, la solennité des mystères qui s'y célèbrent, le baptême et les autres sacrements qu'on y reçoit, les cantiques que l'on y chante à la louange de Dieu, les conférences que l'on y fait pour éclaircir les vérités du salut. Tout cela n'a d'autre fin que de semer dans nos cœurs ce saint désir, de l'y faire germer et croître jusqu'au point d'étendue qu'il doit avoir pour nous rendre capables de recevoir un jour en nous *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu et ce que le cœur de l'homme n'a point compris.* Aimons donc, mes frères, ce bonheur ineffable..... Aimez Dieu... usez des choses du monde, sans vous y arrêter. Souvenez-vous que vous n'y êtes venus que pour y passer et en sortir bientôt. Persuadés de cette vérité, ne regardez la vie présente que comme une hôtellerie, et usez des biens temporels que Dieu vous y donne comme un voyageur use d'une table, d'un verre, d'un lit qu'il trouve dans l'hôtellerie où il se retire pendant qu'il est sur les chemins. Lorsque vous serez dans ces dispositions, travaillez, s'il se peut, à élever votre esprit jusque dans ces hauteurs, et alors vous serez en état de prétendre aux promesses que

Jésus-Christ a faites à ses disciples. Cela ne vous sera même pas difficile. Car celui qui vous appelle à lui a les mains assez longues pour vous aller chercher, quelque éloignés que vous soyez, pourvu que vous l'invoquiez lorsqu'il vous appelle, et que vous lui disiez : Vous nous avez appelés, Seigneur, mais nous vous appelons à notre tour : et puisque vous vous êtes fait entendre à nous, lorsque vous nous avez appelés, entendez-nous maintenant que nous vous invoquons. Conduisez-nous jusques où il faut aller pour recevoir l'effet de vos promesses. Achevez ce que vous avez commencé en nous. N'abandonnez pas à notre conduite ce que vous nous avez déjà donné, et ne cessez pas de cultiver votre champ, afin que le grain que vous y avez déjà fait germer vienne à maturité, et soit enfin mis à couvert dans vos greniers. Nous savons que le monde est plein de tentations ; mais celui qui a fait le monde est plus grand et plus fort que le monde ; et quelque fréquentes que soient ces tentations, on n'est point en danger de périr, tant que l'on met son espérance en celui qui ne manque jamais. »

S. AUGUSTIN ; *Sur l'Évangile de saint Jean*, Traité XL, § IX, X.

CHAPITRE XII.

Il faut se préparer avec un grand soin à la communion.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

Je suis l'ami de la pureté, et l'auteur de toute sainteté.

Je cherche un cœur pur; là est le lieu de mon repos.

« Prépare-moi un grand cénacle, et je ferai chez toi la pâque avec mes disciples[1]. »

Si tu veux que je vienne à toi et que je demeure chez toi, « purifie-toi du vieux levain[2], » et nettoie la maison de ton cœur.

Bannis-en tout le siècle et tout le tumulte des vices.

« Demeure sur le faîte, comme le passereau solitaire[3]; » et rappelle-toi tes égarements dans l'amertume de ton âme.

Car un ami prépare toujours à celui qui l'aime le lieu le meilleur et le plus beau, c'est ainsi qu'il témoigne combien son hôte lui est cher.

Sache cependant que tu ne peux de tes propres efforts suffire à te préparer, quand tu emploierais une année entière à cette œuvre, sans avoir rien autre chose dans l'esprit.

C'est mon amour, c'est ma grâce seule qui te permet d'approcher de ma table, comme le mendiant convié au banquet du riche, et qui n'a, pour reconnaître ce bienfait, que d'humbles actions de grâces.

Fais ce qui est en toi, fais-le avec soin : n'obéis ni à l'habitude, ni à la nécessité, mais avec crainte, avec respect, avec amour, reçois le corps du Seigneur bien-aimé, ton Dieu, qui daigne venir à toi.

C'est moi qui t'appelle, c'est moi qui t'ordonne

[1] Marc., xiv, 15; Luc., xxii, 12. — [2] I Cor., v, 7. — [3] Ps. ci, 8.

d'approcher; je suppléerai à ce qui te manque, viens et reçois-moi.

Quand je t'accorde le don de la ferveur, rends grâce à ton Dieu, car ce n'est pas que tu en sois digne, mais c'est que j'ai eu pitié de toi.

Si, au contraire, tu te sens aride, persévère dans la prière, gémis, frappe à la porte, et ne cesse point que tu n'aies obtenu quelque miette, quelque goutte de cette grâce salutaire.

C'est toi qui as besoin de moi, et moi je n'ai pas besoin de toi.

Ce n'est pas toi qui viens me sanctifier, c'est moi qui viens à toi pour te rendre meilleur et plus saint.

Tu viens à moi pour trouver la sainteté et t'unir à moi, pour recevoir une nouvelle grâce et t'enflammer d'un nouveau désir de t'amender.

Garde-toi de négliger cette faveur, mais prépare ton cœur avec un soin scrupuleux pour y faire entrer ton bien-aimé.

Tu ne dois pas seulement t'exciter à la piété avant la communion, il faut encore t'appliquer à te conserver dans les mêmes sentiments après la réception du sacrement.

Car cette action ne veut pas moins être suivie d'une exacte vigilance que précédée d'une disposition sainte, et cette vigilance est la meilleure préparation pour obtenir encore une grâce nouvelle.

C'est, au contraire, abjurer ses bonnes dispositions que de se répandre soudain au dehors.

Ne te dissipe pas en paroles, demeure dans le secret, et jouis de ton Dieu.

Car tu possèdes celui que le monde entier ne saurait te ravir.

Je suis celui à qui tu dois te donner sans réserve, en sorte que, libre de toute inquiétude, tu ne vives plus en toi-même, mais en moi.

« Jésus-Christ nous dit : Ceci est mon corps. Qu'ici nulle équivoque ne nous arrête, croyons et regardons des yeux de l'intelligence. Rien de sensible ne nous a été donné par Jésus-Christ, mais tout sous des apparences sensibles. Ainsi, dans le baptême, c'est par l'eau qui tombe sous les sens que la grâce invisible nous est accordée, c'est-à-dire notre régénération, notre renouvellement, opération tout intelligible. Si tu n'avais point de corps, tu aurais reçu ces dons tels qu'ils sont, tu les aurais reçus incorporels, mais ton âme est jointe à un corps, et c'est par l'intermédiaire des objets sensibles qu'ils sont présentés à ton intelligence. Combien s'écrient : Oh ! que j'aurais voulu voir son visage, son extérieur, ses vêtements, sa chaussure ! Eh bien ! c'est lui-même que tu vois, c'est lui que tu touches, c'est lui que tu manges. Tu désires voir ses vêtements, eh bien ! il se livre lui-même à toi, non-seulement afin que tu le voies, mais encore que tu le touches, que tu le possèdes en toi. Que nul ne s'approche donc avec dégoût, nul, avec tiédeur ; que tous viennent avec zèle, avec ferveur, avec transport. Que si les Juifs, debout, chaussés, et le bâton de voyage à la main, s'empressaient de manger la pâque, quelle ne doit pas être notre vigilance ! Ils allaient passer de l'Égypte dans la Palestine ;

toi, c'est la terre que tu dois quitter pour monter au ciel. Il faut donc veiller, car un supplice rigoureux est réservé aux communions indignes. Songe quelle indignation te soulève contre celui qui l'a trahi, contre ceux qui l'ont crucifié ; et prends garde que tu ne deviennes à ton tour coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Ils ont, dans des tortures inouïes, immolé son corps très-saint, et toi, comblé de ses bienfaits, tu le reçois avec une âme impure. Il ne lui a pas suffi de se faire homme, de se laisser battre de verges et crucifier, il se confond encore avec nous-mêmes, et, non-seulement de foi, mais en réalité il fait de nous son propre corps. Que ne doit donc pas surpasser en pureté l'homme qui va participer au saint Sacrifice ! Quels rayons de soleil ne doit pas éclipser cette main qui rompt le corps sacré, la bouche que remplit le feu de l'esprit, la langue que rougit le sang adorable ! Pense à quel honneur tu es élevé, à quelle table tu viens t'asseoir. L'objet qui devient notre aliment est le même que les anges ne voient qu'en tremblant, et qu'ils ne peuvent regarder sans terreur à cause de l'éclat qui l'environne ; et nous, qu'il assimile à lui, nous devenons le corps même, la chair même de Jésus-Christ. « Qui dira les puissances du Seigneur ? Qui publiera ses louanges ? » Quel pasteur a jamais nourri ses brebis de son corps ? Combien de mères, après leur délivrance, confient leurs enfants à des nourrices étrangères ? Et lui ne l'a pas fait ; il nous nourrit de son sang ; il nous unit, il nous assimile à lui-même... Prévenus de tant d'amour, comblés de tant de gloire, ne demeurons pas dans la froideur. Voyez avec quelle ardeur les petits enfants saisissent la mamelle, comme ils la pressent de leurs lèvres. N'ayons pas moins de zèle pour nous approcher de la table sainte, pour presser de nos lèvres le calice spirituel. Que dis-je ? d'un zèle plus grand encore, enfants à la mamelle, suçons la grâce de l'Esprit ! Que notre unique douleur, notre seule

affliction, soit d'être privés de l'aliment divin. Dans tout ce qui s'accomplit au saint banquet, il n'y a rien de la puissance humaine. C'est lui-même qui opère, c'est lui qui consomme ; nous n'avons que les fonctions de ministres. Celui qui sanctifie, celui qui transforme, c'est lui-même. Loin d'ici l'avare Judas. Il n'est pas disciple, qu'il se retire ! Tous ceux qui ne sont pas disciples sont exclus de cette table. Je fais la pâque avec mes disciples, a-t-il dit. Cette table n'est pas une autre table, n'est pas une moindre table que celle où il a fait la pâque. L'une n'est pas l'œuvre de Jésus-Christ, l'autre, l'œuvre de l'homme ; l'une et l'autre est l'œuvre de Jésus-Christ. C'est le même cénacle où Jésus-Christ était avec ses disciples, et d'où il sortit pour se rendre au mont des Oliviers. Et nous aussi sortons pour nous livrer aux pauvres ; c'est là notre montagne des Oliviers. Cette forêt d'oliviers plantés dans la maison de Dieu, c'est la multitude des pauvres. Là, nous recueillons l'huile dont nous ne saurions nous passer, cette huile que les cinq vierges sages prirent avec elles ; cette huile, dont l'oubli perdit les cinq vierges folles. Prenons-la donc avec nous, marchons et portons au-devant de l'époux nos lampes étincelantes. »

S. JEAN CHRYSOSTOME ; *In cap. Matthæi* XXVI, *Homil.* LXXXIII.

CHAPITRE XIII.

L'âme pieuse doit aspirer à l'union avec Jésus-Christ dans le sacrement.

VOIX DU DISCIPLE.

Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, de vous ouvrir tout mon cœur et de jouir de vous, selon le désir de mon âme? Que nul désormais ne me méprise, que nulle créature ne me touche ou ne lève les yeux sur moi; que vous me parliez seul et moi à vous, comme l'amant parle à ce qu'il aime, comme un ami s'assoit à la table de son ami!

Toute ma prière, tout mon désir, c'est d'être entièrement uni à vous, c'est de détacher mon cœur de toutes les créatures, et d'apprendre par la sainte communion, par la fréquente célébration des divins mystères, à goûter de plus en plus les choses du ciel et de l'éternité.

Ah! Seigneur mon Dieu, quand serai-je dans cette parfaite union avec vous, absorbé en vous, jusques à perdre toute souvenance de moi-même?

Vous êtes en moi, et moi en vous, faites que nous demeurions ainsi éternellement unis.

Vous êtes vraiment mon bien-aimé « choisi entre mille[1], » en qui mon âme désire amoureusement demeurer tous les jours de sa vie.

Vous êtes vraiment « l'auteur de ma paix[2] : » en vous, paix souveraine et repos véritable; hors de vous, travail et douleur et misère infinie.

« Vous êtes vraiment un Dieu caché, » et vous n'avez point de commerce avec les impies, « mais votre entretien est avec les humbles et les simples[3]. »

« Oh ! que votre esprit est doux, Seigneur, vous qui, pour témoigner votre tendresse à vos enfants, daignez les nourrir d'un pain délicieux, descendant du ciel[4] ! »

« En vérité aucun autre peuple, si grand qu'il soit, n'a des dieux qui s'approchent de lui[5], » comme vous vous communiquez, ô notre Dieu, à tous vos fidèles; vous qui chaque jour, pour les consoler et élever leur cœur vers le ciel, vous prodiguez vous-même à leur faim et à leurs désirs.

Et quel autre peuple pourrait disputer la prééminence au peuple chrétien ? Quelle créature sous le ciel est aussi chérie que l'âme pieuse en qui il daigne entrer pour la nourrir de sa chair glorieuse ?

O grâce ineffable ! ô merveilleuse faveur ! ô amour immense, répandu sur l'homme seul !

[1] Cant., v, 10. — [2] I Paral., xxii, 9. — [3] Isai., xiv, 15; Prov., iii, 32. — [4] Office du saint Sacrement. — [5] Deut., iv, 7.

Et que rendrai-je au Seigneur pour cette grâce, pour cette adorable tendresse?

Que puis-je offrir qui soit plus agréable à mon Dieu que de lui donner tout mon cœur et de m'unir intimement à lui?

C'est alors, c'est dans cette parfaite union avec Dieu, que toutes les puissances de mon âme tressailliront de joie.

Alors il me dira : Si tu veux être avec moi, je veux être avec toi. Et moi, je lui répondrai : Daignez, Seigneur, demeurer avec moi; je veux de tout mon cœur être avec vous. C'est là tout mon désir, que mon cœur vous soit uni.

« Mon Dieu, vous estes mon tout! O Jesus, vous estes ma vie! Hé! qui me fera la grâce que je meure à moy-mesme, afin que je ne vive qu'à vous? O aimer! ô s'acheminer! ô mourir à soy-mesme! ô vivre à Dieu! ô estre en Dieu! ô Dieu, ce qui n'est pas vous-mesme ne m'est rien.... O que bienheureuse est l'âme qui a une fois bien fait le despouillement et la parfaicte resignation de soy-mesme entre les mains de Dieu! Car par apres elle n'a à faire qu'un petit soupir et regard en Dieu, pour renouveler et confirmer son despouillement, sa resignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'aime, ny chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.... Eslevons nos cœurs et nos esprits en Dieu, enfonçons nostre consideration et estendons nostre pensée dans la tres-sainte et glorieuse eternité.... Et desployant, s'il faut ainsy dire, les bras de nostre con-

sentement, embrassons cherement, ardemment et tres-amoureusement soit le bien qui se presente à faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en consideration de ce que Dieu l'a voulu eternellement, pour luy complaire et obeyr à sa Providence. Voyez le grand sainct Charles, lorsque la peste attaqua son diocese, il releva son courage en Dieu, et regarda attentivement qu'en l'eternité de la Providence de Dieu, ce fleau estoit preparé et destiné à son peuple, et que emmy ce fleau, ceste mesme Providence avoit ordonné qu'il eust un soin tres-amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligez, puisque en ceste occasion il se trouvoit le Pere spirituel, pasteur et evesque de ceste province. C'est pourquoy.... il s'immola en esprit au bon plaisir de Dieu, et baisant tendrement ceste croix, il s'escria du fond de son cœur, à l'imitation de sainct André : Je te salue, ô Croix precieuse, je te salue, ô tribulation bienheureuse, ô affliction saincte, que tu es aimable, puisque tu es issue du sein aimable de ce Pere d'eternelle misericorde, qui t'a voulue de toute eternité, et t'a destinée pour ce cher peuple et pour moy. O Croix, mon cœur te veut, puisque celui de mon Dieu t'a voulue ! O croix, mon âme te cherit et t'embrasse de toute sa dilection.... Qui voit la femme de son prochain pour la convoiter, il a desjà adulteré en son cœur, et qui lie son fils pour l'immoler, il l'a desjà sacrifié en son cœur. Hé ! voyez donc quel holocauste le sainct patriarche Abraham fit en son cœur ! sacrifice incomparable !.... O Dieu, qui sçauroit discerner quelle des deux dilections fut la plus grande ou celle d'Abraham.... ou celle de cet enfant qui pour plaire à Dieu veut bien estre immolé, et pour cela se laisse lier et estendre sur le bois, et comme un doux agnelet attend paisiblement le coup de mort de la chere main de son bon pere ?.... Mais n'avez-vous point pitié de ce cœur paternel, quand, montant seul avec son fils, cet enfant plus simple qu'une colombe, luy disoit : Mon pere,

où est la victime, et qu'il luy respondit : Dieu y pourvoyra, mon fils.... O cœur que les anges admirent et que Dieu magnifie! Hé! Seigneur Jesus, quand sera-ce donc que vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand vous offrirons-nous en holocauste nostre franc arbitre, unique enfant de nostre esprit? Quand sera-ce que nous le lierons et estendrons sur le buscher de vostre croix, de vos espines, de vostre lance; afin que, comme une brebiette, il soit victime agreable de vostre bon plaisir, pour mourir et brusler du feu et du glaive de vostre sainct amour. O franc arbitre de mon cœur, que ce nous sera chose bonne d'estre lié et estendu sur la croix du divin Sauveur! Que ce vous est chose desirable de mourir à vous-mesme pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur!.... Or la mort et la passion de notre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en ceste vie mortelle, et c'est la verité que les abeilles mystiques font leur plus excellent miel dans les plaies de ce lion de la tribu de Juda, esgorgé, mis en pieces et deschiré sur le mont de Calvaire.... De la mort qui devore tout est sorti l'aliment de nostre consolation, et de l'amour plus fort que tout est issue la douceur du miel de nostre amour. O Jesus, mon Sauveur, que vostre mort est aimable puisqu'elle est le souverain effect de vostre amour!.... Le mont Calvaire est le mont des amants. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole et perilleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur! Malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur! L'amour et la mort sont tellement meslez ensemble en la Passion du Sauveur qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire on ne peut avoir la vie sans l'amour, ny l'amour sans la mort du Redempteur. Mais hors de là, tout est ou mort eternelle, ou amour eternel.... O amour eternel, mon âme vous requiert et vous choisit eternellement.

Hé! venez, Sainct-Esprit, et enflammez nos cœurs de votre dilection. Ou aimer, ou mourir, ou mourir et aimer! mourir à tout autre amour pour vivre à celuy de Jesus.... »

S. FRANÇOIS DE SALES; *Traicté de l'Amour de Dieu*, liv. XII, ch. X et XIII.

CHAPITRE XIV.

Désir ardent de quelques âmes pieuses pour recevoir le corps de Jésus-Christ.

VOIX DU DISCIPLE.

« Que votre douceur est infinie, ô Seigneur! cette douceur que vous réservez pour ceux qui vous craignent[1]. »

Quand je rappelle à ma mémoire avec quelle ferveur, quel élan d'amour, certaines âmes pieuses s'approchent de votre sacrement, ô Seigneur, alors je me confonds bien souvent en moi-même, et je rougis de venir à votre autel, à la table sacrée de la communion, si tiède et si froid; d'y demeurer si sec et si insensible; de n'être pas tout brûlant devant Dieu; de ne pas éprouver cet attrait puissant et ces mouvements affectueux sentis de plusieurs, qui, épris du saint désir de la communion, ne pouvaient

[1] Ps. XXX, 23.

retenir leurs larmes, mais, le cœur et la bouche ouverts à la fois, aspirant violemment à leur Dieu comme à la source vive, ne savaient modérer ou rassasier leur faim qu'en recevant votre corps avec une sainte avidité et dans l'ivresse de l'esprit.

Oh ! que leur foi ardente et vraie est une preuve vivante de votre présence sainte !

« Ils reconnaissent véritablement leur Seigneur, à la fraction du pain, ceux dont le cœur est tout brûlant de Jésus qui marche avec eux [1]. »

Que je suis loin souvent de ces tendres élans de ferveur et d'amour !

Soyez-moi propice, ô bon Jésus, doux et compatissant Jésus ! accordez à votre pauvre mendiant de ressentir, au moins par intervalles, dans la sainte communion, une étincelle de ce tendre amour, afin que ma foi se fortifie, que mon espérance en votre bonté s'accroisse, que ma charité, allumée à ce pur foyer et nourrie de la manne céleste, ne s'éteigne jamais.

Votre miséricorde est toute-puissante pour m'accorder cette grâce désirée, pour m'inspirer l'esprit de ferveur le jour où votre clémence infinie daignera me visiter.

Car encore je ne brûle pas de cette ardeur qui consume ces âmes d'élite, cependant votre grâce suscite en moi ce désir de flamme ; c'est mon vœu, c'est

[1] Luc., XXIV, 49.

ma prière d'être associé aux sentiments et à la sainte compagnie de ceux que votre amour dévore.

« Imaginez-vous la tres-saincte Vierge, nostre Dame, lorsqu'elle eut conçu le Fils de Dieu, son unique amour, l'âme de cette mere bien-aimée se ramasse toute, sans doute, autour de cet enfant bien-aimé; et parce que ce divin ami estoit emmy ses entrailles sacrées, toutes les facultez de son âme se retirent en elle-mesme, comme sainctes avettes dedans la rusche en laquelle estoit leur miel; et à mesure que la divine grandeur s'estoit, par maniere de dire, restrecie et raccourcie dedans son ventre virginal, son âme aggrandissoit et magnifioit les louanges de cette infinie debonnaireté, et son esprit tressailloit de contentement dedans son corps (comme sainct Jean dedans celuy de sa mere) autour de son Dieu qu'elle sentoit. Elle ne lançoit point ny ses pensées ny ses affections hors d'elle-mesme, puisque son thresor, ses amours et ses delices estoient au milieu de ses entrailles sacrées. Or ce mesme contentement peut estre practiqué par imitation entre ceux qui ayant communié sentent par la certitude de la foy ce que non la chair, ny le sang, mais le Pere celeste leur a revelé; que leur Sauveur est en corps et en âme present d'une tres-réelle presence à leur corps et à leur âme, par ce tres-adorable sacrement. Car comme la mere perle ayant reçu les gouttes de la fraische rosée du matin, se resserre non-seulement pour les conserver pures de tout le meslange qui s'en pourroit faire avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'aise qu'elle ressent d'apercevoir l'agreable fraischeur de ce germe que Dieu luy envoye; ainsi arrive-t-il à plusieurs saincts et devots fideles qu'ayant reçu le divin sacrement qui contient la rosée de

toutes benedictions celestes, leur âme se resserre, et toutes leurs facultez se recueillent non-seulement pour adorer ce roy souverain nouvellement present d'une presence adorable à leurs entrailles, mais pour l'incroyable rafraischissement spirituel qu'ils reçoivent de sentir, par la foy, ce germe divin de l'immortalité en leur interieur, où vous noterez soigneusement qu'en somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui, sentant la presence du bien-aimé par les attraits qu'il respand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'âme vers iceluy par une tres-amiable inclination, par un tres-doux contournement et par un delicieux repli de toutes les facultez du costé du bien-aimé qui les attire à soy par la force de la suavité avec laquelle il lie et tire les cœurs comme on tire les corps par les cordes et liens materiels. Mais ce doux recueillement de nostre âme en soy-mesme ne se fait pas seulement par le sentiment de la presence divine au milieu de nostre cœur, ains en quelle maniere que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée presence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances interieures se resserrent et ramassent en elles-mesmes par l'extresme reverence et douce crainte qui nous saisit, en consideration de la souveraine majesté de celuy qui nous est present et nous regarde : ainsi que pour distraits que nous soyons, si le pape ou quelque grand prince comparoist, nous revenons à nous-mesmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la vue du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe, parce qu'elles se ferment et resserrent en elles-mesmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles espanissent, et se tiennent ouvertes toute la nuict. C'en est de mesme en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons : car à la seule presence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou des le ciel ou de quelque autre lieu hors de nous, bien que pour lors nous ne perdions pas à l'autre

sorte de presence par laquelle il est en nous, nos facultez et puissances se ramassent et assemblent en nous-mesmes pour la reverence de sa divine Majesté que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'amour et de respect. Certes je cognois une âme à laquelle sitost que on mentionnoit quelque mystere ou sentence qui luy ramentevoit un peu plus expressement que l'ordinaire la presence de Dieu..... elle rentroit si fort en elle-mesme qu'elle avoit peine d'en sortir pour parler et respondre, en telle sorte qu'en son exterieur elle demeuroit comme destituée de vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'Espoux luy permist de sortir, qui estoit quelquefois assez tost et d'autres fois plus tard. »

S. FRANÇOIS DE SALES; *Traicté de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. VII.

CHAPITRE XV.

La grâce de la dévotion s'obtient par l'humilité et l'abnégation de soi-même.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

Il faut que tu recherches la grâce de la ferveur avec instance, que tu la demandes avec ardeur, que tu l'attendes avec patience et confiance, que tu la reçoives avec gratitude, que tu la conserves avec humilité, que tu aies soin de concourir à son action, et que tu remettes à Dieu le moment, le mode et la durée de la visite d'en haut.

Surtout humilie-toi, quand tu ne sens en toi que peu ou point de ferveur, sans néanmoins tomber dans un excès d'abattement ou de tristesse.

Dieu donne souvent tout à coup ce qu'il a longtemps refusé. Il donne quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

Si la grâce était toujours accordée sans délai, si elle se présentait au désir de l'homme, ce serait un danger pour sa faiblesse.

C'est donc avec une ferme espérance et une patience humble qu'il faut attendre la grâce de la ferveur.

N'accuse cependant que toi-même et tes péchés, lorsqu'elle ne se donne point ou qu'elle se retire en secret.

C'est souvent peu de chose qui l'arrête ou la dérobe, s'il est toutefois permis de compter pour peu et non pour beaucoup ce qui détourne un si grand bien.

Et cet obstacle, petit ou grand, éloigne-le, surmonte-le, et tu auras ce que tu demandes.

Car, aussitôt que de tout ton cœur tu te seras donné à Dieu, et que, cessant d'errer çà et là au gré de ta fantaisie, tu te reposeras tout entier en lui, tu seras dans l'unité et l'apaisement, parce que tu n'auras de goût et de joie que dans le bon plaisir de la volonté divine.

Ainsi, quiconque élèvera d'un cœur simple son in-

tention vers Dieu, quiconque videra son âme de tout amour, de toute aversion désordonnée pour les créatures, deviendra propre à l'infusion de la grâce et digne du don de la ferveur.

Car Dieu répand sa bénédiction sur les vases qu'il trouve vides.

Et plus l'homme renonce parfaitement aux choses d'ici-bas, plus il meurt à soi-même par le mépris de soi-même, plus la grâce est prompte à venir à lui, plus elle le remplit, plus elle élève ce cœur en possession de sa liberté.

« Alors il verra, il nagera dans la joie, dans l'admiration, et son cœur s'élargira en lui, » parce que la main du Seigneur est avec lui, et que lui-même s'est mis tout entier dans la main du Seigneur, et pour jamais.

Ainsi sera béni l'homme qui recherche Dieu de tout son cœur, et « qui n'a pas reçu son âme en vain [1]. »

Celui-là, en recevant la sainte Eucharistie, obtient la grâce d'une étroite union avec Dieu; car il ne considère pas sa ferveur et sa consolation propre, mais, au-dessus de toute joie spirituelle, de toute consolation, la gloire et l'honneur de Dieu.

[1] Ps. XXIII, 4.

PRIÈRE DU PRÊTRE.

« Seigneur mon Dieu, le devoir de mon ministère me presse d'offrir les victimes salutaires pour le péché du peuple; la conscience de ce ministère, dont je ne suis pas digne, m'épouvante pour ma culpabilité propre. Si le Sacrifice est célébré par moi, rebut des prêtres, j'augmente le fardeau de ma conscience souillée; et, s'il n'est offert à la majesté du Juge de toute chair, je me rends coupable de négligence. Dans ce double péril, ô Dieu tout-puissant, que l'amour tienne la balance; ô vous dont je redoute, sous les accusations de ma conscience, le jour vengeur, ne jugez pas indigne de votre miséricorde celui que vous ne retranchez pas du temps de la pénitence. Seigneur, suspendez la hache, jusqu'à ce que le cultivateur de la vigne, l'Esprit-Saint, apporte l'engrais à la racine de l'arbre stérile. Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi, ô très-clément, vous qui rappelez David au pardon après sa chute; vous qui regardez avec miséricorde les larmes amères de l'Apôtre; vous qui éclairez de la grâce divine ce larron, ce grand coupable, à qui son aveu obtient tout à coup la connoissance du Fils de Dieu, sa foi la récompense, son supplice le pardon, ses gémissements la joie éternelle, confesseur sur la Croix, possesseur du paradis après la Croix. Mais comme ces paroles ne touchent pas votre amour, qu'un prêtre indigne ne recommande point par ses œuvres, accueillez du moins les vœux des assistants, afin que leurs prières m'apportent à moi le pardon, et que leurs mérites, unis au sacrifice, obtiennent la guérison de nos blessures. Et comme vous vous êtes fait victime, ô Dieu tout-puissant, pour les péchés de l'homme, soyez dans ce sacrifice une satisfaction pour nos crimes, ô vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

S. ANSELME; *Oraison*, XXX.

CHAPITRE XVI.

Prière à Jésus-Christ pour lui demander sa grâce dans nos besoins.

VOIX DU DISCIPLE.

O Seigneur infiniment doux et infiniment aimable, que je désire recevoir maintenant avec amour, vous savez ma faiblesse, et quelles nécessités je souffre, en quels maux, en quels vices je suis plongé, et combien souvent je me sens appesanti, tenté, troublé, flétri.

Je viens à vous chercher le remède; de vous j'implore ma consolation et mon soulagement.

Je parle à celui qui sait tout, qui voit à nu le fond de mon cœur, qui seul peut me consoler et me secourir.

Vous savez les biens qui me manquent plus qu'à personne, et à quel point je suis pauvre de vertu.

Me voici devant vous, pauvre et nu, demandant votre grâce, implorant votre miséricorde.

Rassasiez votre mendiant affamé, réchauffez ses membres glacés du feu de votre amour, éclairez sa cécité de la lumière de votre présence.

Changez pour moi tous les biens de la terre en amertume; toutes les peines, toutes les contrariétés,

en patience; toutes les créatures d'ici-bas, en mépris et en oubli.

Élevez mon cœur vers vous dans le ciel, et ne le laissez pas errer sur la terre.

Que, désormais et pour l'éternité, je ne goûte de douceur qu'en vous seul; car, seul, vous êtes ma nourriture, mon breuvage, mon amour, ma joie, mes délices et tout mon bien.

Ah! que ne m'enflammez-vous, que ne m'embrasez-vous de votre présence; que ne me transformez-vous en vous-même, afin que je devienne avec vous un même esprit par la grâce d'une intime union et l'effusion d'un ardent amour?

Ne souffrez pas que je m'éloigne de vous, à jeun et altéré; mais montrez-moi cette miséricorde dont vous avez si souvent déployé les merveilles en faveur de vos Saints.

Et serait-il étrange qu'auprès de vous je devinsse tout de feu jusqu'à me consumer en moi-même, puisque vous êtes vous-même ce feu qui toujours brûle et jamais ne s'éteint, l'amour qui purifie le cœur et éclaire les esprits?

« Doux Christ, bon Jésus, de grâce, remplissez toujours mon cœur de votre inépuisable dilection, de votre continuel souvenir; comme une flamme ardente, que tout entier je brûle dans la douceur de votre amour. Faites, ô très-doux Seigneur, que je vous aime et que le désir de

votre possession me délivre du fardeau de tant de charnels désirs et de terrestres convoitises qui accablent et appesantissent mon âme misérable. Que je coure librement après vous, à l'odeur de vos parfums; que, sous votre conduite, je mérite d'atteindre au plus vite à la vision de votre beauté, pour en être pleinement rassasié. Il y a deux amours : l'un bon, l'autre mauvais; l'un est doux, l'autre amer ; ils ne se renferment pas ensemble dans le même cœur. Et c'est pourquoi si quelqu'un aime autre chose que vous, votre amour n'est pas en lui, ô Dieu, amour de douceur, et douceur d'amour; amour rempli, non de croix, mais de délices; amour qui demeure sincère et chaste dans le siècle des siècles; amour qui brûle toujours sans jamais s'éteindre. Doux Christ, bon Jésus, amour mon Dieu, embrasez-moi tout entier de votre feu, de votre amour, de vos charmes, de votre douceur, de votre suavité, de vos transports, de vos voluptés et de votre désir qui est saint et juste, chaste et pur, tranquille, inaltérable; que tout plein de l'ivresse de votre amour, tout enflammé de votre charité, je vous aime, mon Dieu, de tout mon cœur, de toutes les puissances les plus intérieures de mon âme, vous ayant dans mon cœur, dans ma bouche et devant mes yeux, toujours et partout; qu'il n'y ait plus en moi aucun accès aux adultères amours. Écoutez, mon Dieu, écoutez, lumière de mes yeux, écoutez ma demande, et donnez-moi de demander ce que vous puissiez entendre. Charitable et miséricordieux Seigneur, ne vous faites pas inexorable à cause de mes péchés; mais, au nom de votre bonté, recevez les prières de votre serviteur; exaucez ma demande et mon désir par l'intercession, les prières et les mérites de la glorieuse vierge Marie, votre mère et notre Dame, et par les suffrages de tous vos Saints. Ainsi soit-il. »

S. ANSELME ; *Oraisons*, XVII.

CHAPITRE XVII.

Ardeur de l'âme qui brûle de recevoir Jésus-Christ.

VOIX DU DISCIPLE.

Seigneur, c'est avec une piété vive et un ardent amour, c'est avec toute la ferveur et toute la tendresse de mon cœur que je désire vous recevoir, comme vous ont désiré dans la communion tant de Saints, tant d'âmes pieuses qui vous ont été si agréables par la sainteté de leur vie et l'ardeur de leur dévotion.

O mon Dieu, amour éternel, mon seul bien et mon immortelle félicité, je veux vous recevoir avec les transports les plus passionnés et la vénération la plus profonde que nul de vos Saints ait jamais pu ressentir.

Et tout indigne que je suis d'éprouver de tels sentiments, je vous offre cependant tout l'amour de mon cœur, comme s'il avait seul ces brûlants désirs qui vous plaisent.

Et tout ce qu'une âme pieuse peut concevoir ou désirer, je vous le présente, je vous l'offre, avec un respect infini et du plus profond de l'âme.

Je veux ne me rien réserver ; mais c'est moi-même, c'est tout ce qui est à moi que je brûle de vous immoler.

Seigneur mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, j'aspire à vous recevoir aujourd'hui avec autant de ferveur et de respect, autant de zèle pour votre gloire, autant de reconnaissance, de dignité et d'amour, autant de foi, d'espérance et de pureté que vous a désiré et reçu votre très-sainte Mère, la glorieuse Vierge Marie, lorsque l'ange lui annonçant l'heureux mystère de l'Incarnation, elle répondit avec une humble piété : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole [1]. »

Et comme votre bienheureux précurseur, le plus grand des Saints, Jean-Baptiste, tressaillit en votre présence de la joie de l'Esprit-Saint, quand il était encore renfermé dans le sein maternel, et que depuis, voyant Jésus converser avec les hommes, il disait avec une humilité profonde et un pieux amour :

« L'ami de l'Époux, qui se tient debout et l'écoute, frémit de joie à la voix de l'Époux [2]. »

Ainsi, je veux que les saints et fervents désirs m'embrasent ; je veux m'offrir à vous de toute l'étendue de mon cœur.

C'est pourquoi tous les élans de joie des saintes âmes, et leurs brûlants transports, et leurs ravissements, et leurs illuminations surnaturelles et leurs

[1] Luc., I, 38. — [2] Joan., III, 29.

célestes visions, je vous les offre et vous les présente encore, avec toutes les vertus, toutes les louanges que le chœur solennel de toutes les créatures au ciel et sur la terre vous donne et vous donnera à jamais; je vous les offre pour moi, pour tous ceux qui sont recommandés à mes prières, afin que vous soyez loué dignement et à jamais glorifié.

Recevez mes vœux, Seigneur mon Dieu, et les désirs de mon âme pour que vous soyez honoré de louanges infinies, d'immenses bénédictions, légitimement dues à votre ineffable grandeur.

Voilà ce que je vous rends, ce que je désire vous rendre chaque jour et à chaque instant; et du fond de mon cœur je prie et je conjure tous les esprits célestes et tous vos fidèles de se joindre à moi pour acquitter ce juste tribut de louanges et d'actions de grâces.

Que tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues vous louent; ivres de joie et d'amour, qu'ils glorifient la sainteté et la douceur de votre nom!

Que tous ceux qui célèbrent avec une respectueuse ferveur et reçoivent avec une foi vive vos sublimes mystères trouvent auprès de vous grâce et miséricorde, et qu'ils prient instamment pour moi, pauvre pécheur!

Et quand, au gré de leurs saints désirs, jouissant des délices de votre union, ils se retireront de la table sainte, divinement consolés et rassasiés mer-

veilleusement, qu'ils daignent se souvenir de moi dans ma détresse.

« Qui pourrait dire l'ardent amour dont brûlait François, cet ami de l'Époux ? Comme un charbon de feu, il paraissait tout consumé de la flamme du divin amour. A ce seul mot, il s'animait, il s'enflammait, il s'exaltait, comme si l'archet d'une voix étrangère touchait soudain la corde de son cœur. Offrir tout son bien pour l'aumône, voilà ce qu'il appelait une noble prodigalité ; et ceux qui faisaient moins d'estime de Jésus-Christ que de leurs deniers étaient à ses yeux les plus insensés. Car l'inappréciable trésor de l'amour divin ne suffit-il pas pour acquérir le royaume des cieux, et ne faut-il pas aimer infiniment l'amour de celui qui nous a infiniment aimés? Pour s'exciter de toutes parts à cet amour, il tressaillait d'ivresse dans la contemplation des œuvres du Seigneur, et à travers cet admirable miroir il s'élevait jusqu'à la raison et la cause vivifiante. Dans toutes les beautés du monde, il voyait celui qui est infiniment beau, et il suivait le bien-aimé aux traces qu'il a imprimées sur toutes choses, se faisant de tout une échelle pour monter jusqu'à lui et pour le posséder, lui qui doit être l'unique objet de nos désirs. C'était avec des transports inouïs qu'il savourait dans toutes les créatures, comme en autant de petits ruisseaux, cet océan de bonté suprême, et comme s'il eût saisi l'ensemble d'un céleste concert dans l'harmonie des vertus et des fonctions que Dieu leur a données, il les exhortait doucement elles-mêmes à louer le Seigneur. Jésus-Christ crucifié reposait sans cesse « entre les mamelles » de son âme comme le bouquet de myrrhe ; et tout son désir était de se transformer tout entier en lui dans un brûlant essor d'amour. Par une prérogative de ce tendre

dévouement au Seigneur, quarante jours durant depuis la fête de l'Épiphanie, tout le temps que Jésus-Christ demeura caché dans le désert, François cherchait les lieux solitaires ; renfermé dans sa cellule et dans la plus étroite abstinence, il se livrait sans relâche à la méditation, au jeûne, à la prière. Il était transporté d'une telle passion pour Jésus-Christ, et le bien-aimé le payait en retour d'une familiarité si tendre que le saint serviteur de Dieu paraissait avoir sous les yeux la personne même du Sauveur incessamment présente. Son ardeur pour le sacrement du corps du Seigneur le consumait jusque dans la moelle de ses os, et il admirait dans une stupeur profonde la charité d'une telle condescendance, la condescendance d'une telle charité. Il communiait souvent et avec une dévotion si grande qu'il la communiquait aux autres, quand au banquet de l'Agneau sans tache, saisi d'ordinaire comme d'une ivresse spirituelle, il entrait en extase. Il avait pour la mère de notre Seigneur Jésus-Christ un indicible amour, parce qu'elle nous a donné le Seigneur de majesté pour frère, et que par elle nous avons obtenu miséricorde. »

BONAVENTURE ; *Legenda sancti Francisci.* (Opp., II, cap. IX.)

CHAPITRE XVIII.

Ne point sonder la profondeur de ce mystère et soumettre sa raison à la foi.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

Garde-toi de sonder par une curieuse et inutile recherche la profondeur infinie de ce mystère, si tu ne veux rouler dans l'abîme du doute.

« Celui qui scrute la Majesté sera accablé par la gloire. » Dieu est plus puissant à agir que l'homme n'est capable de comprendre.

Je ne défends pas une humble et pieuse enquête de la vérité, toujours prête à se laisser instruire et fidèle à marcher dans la saine doctrine des Pères.

Heureuse la simplicité qui laisse le sentier des questions épineuses pour suivre la voie droite et sûre des Commandements de Dieu.

Plusieurs ont perdu la piété en voulant porter trop loin leurs regards.

Ce que l'on exige de toi, c'est la foi, c'est une vie pure, et non pas une haute intelligence, ni une profonde pénétration des mystères de Dieu.

Si tu ne comprends pas ce qui est au-dessous de toi, comment comprendras-tu ce qui est au-dessus?

Soumets-toi à Dieu, humilie ta raison sous le joug de la foi, et tu recevras la lumière de la science selon qu'il te sera utile et nécessaire.

Quelques-uns sont violemment tentés sur la foi à ce sacrement, mais il le faut moins imputer à eux-mêmes qu'à l'ennemi.

Ne t'inquiète pas, ne dispute pas avec tes pensées; aux doutes que le démon te suggère ne réponds pas; mais crois à la parole de Dieu, crois à ses Saints, à ses prophètes, et l'ennemi pervers fuira loin de toi.

Il est souvent très-utile à un serviteur de Dieu de subir une telle épreuve.

Car le démon ne tente pas les infidèles et les pécheurs qu'il est déjà sûr de posséder; ce sont les âmes croyantes et pieuses qu'il tente et tourmente de mille manières.

Va donc avec une foi ferme et simple, et approche-toi du sacrement avec un respect suppliant. Et tout ce qui défie ton intelligence, remets-le sans crainte à la toute-puissance de Dieu.

Dieu ne te trompe pas; celui-là est trompé qui croit trop à lui-même.

« Dieu marche avec les simples, il se révèle aux humbles; il donne l'intelligence aux petits, éclaire les âmes pures, et dérobe sa grâce aux curieux et aux superbes [1]. »

[1] Ps. cxviii, 130.

La raison humaine est faible et sujette à l'erreur; la vraie foi est infaillible.

La raison et toute recherche naturelle doivent suivre la foi, et non la précéder, ni l'enfreindre.

Car c'est ici le triomphe de la foi et de l'amour; ils opèrent par des voies inconnues dans ce très-saint et adorable sacrement.

Dieu éternel, immense, et dont la puissance est infinie, fait de grandes et incompréhensibles choses dans le ciel et sur la terre; et l'on ne pénètre point le secret de ses merveilles.

Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison humaine pût aisément les comprendre, il ne faudrait plus les dire merveilleuses et ineffables.

« Le Père seul, ô Jésus, a de vous une pleine connaissance. Les célestes esprits se voilent devant votre Majesté qui dérobe encore à leur épouvante la moitié de ses rayons. Une simple goutte tombée de votre Océan a soulevé pour nous, habitants de ce bas monde, une tempête de questions. Le plus grand des enfants des hommes, Jean, se déclare indigne de délier les cordons de votre chaussure; et moi, je suivrai cette femme pécheresse, je m'assoirai à l'abri de votre manteau....

« Votre vêtement, ô Seigneur, est la source du salut; ce manteau visible recèle une vertu qui ne tombe pas sous les yeux. La salive rejetée de votre bouche et mêlée à la terre fait un peu de boue, quoi de plus vil? et cependant ce rien est doué d'une merveilleuse puissance: dans cette boue l'aveugle trouve la lumière. Dans votre pain de-

meure un esprit caché qui ne se mange pas; un feu qui ne se boit pas brûle dans votre vin: esprit dans le pain, feu dans le vin, merveilleux éléments que nos lèvres reçoivent....

« Abraham a offert aux anges incorporels un aliment corporel, et ils s'en nourrirent. Que vois-je? un nouveau et plus grand miracle opéré par Notre-Seigneur. Pour nous, êtres corporels, un incorporel aliment, une nourriture et un breuvage de feu et d'esprit est préparé. Lancé par Dieu irrité, un feu vengeur a brûlé des nations coupables; un autre feu envoyé par lui, mais dans sa clémence, descend sur la terre et demeure dans le pain. Le premier dévore les hommes et les consume; le second, que vous mangez dans le pain, donne la vie à ceux qui le reçoivent. Le feu tombé du ciel a consumé le sacrifice d'Élie; le feu ami qui nous est venu est le sacrifice même réparateur de notre vie: le premier dévore les chairs de l'autel; le second, votre feu, Seigneur, devient dans le sacrifice notre propre nourriture.

« O Salomon, toi qui demandes: Qui a jamais retenu l'esprit dans ses mains? viens, et vois ce que le Seigneur de ton père a accompli. Il mêle l'eau et l'esprit dans un mélange inconnu à leur nature, et ce mélange, il le verse dans les mains de ses disciples. Tu demandes encore: Qui a lié les eaux comme dans un vêtement? Eh bien! contemple la source d'eau vive renfermée sous un vêtement, dans le sein de Marie. Au calice de la vie, toute vie, dévouée à votre service, ô Dieu, vient puiser une goutte qu'elle recueille dans son sein.

« Je vois la Divinité voilée dans le temple; oui la Divinité que nulle intelligence n'avait jusqu'à présent comprise, et qui demeurerait encore inconnue si son amour ne l'avait abaissée jusqu'à nous. Elle descend sur le voile de l'autel de propitiation, elle le couvre de son ombre. Je vois le feu et l'esprit dans le sein de cette Mère qui vous

met au monde ; je vois le feu et l'esprit dans le fleuve qui vous baigne de ses eaux; dans notre régénération, dans le pain et le calice. Ce pain tue l'ennemi dévorant, qui avait fait de nous son pain; ce calice détruit la mort qui dévorait le genre humain. Que dis-je ? nous vous mangeons, nous vous buvons, Seigneur, ô inépuisable aliment de nos forces épuisées !

« Les sages vénèrent les cordons de votre chaussure; tous ceux qui ne sont pas insensés baisent en tremblant le bord de votre manteau. Oh ! combien est loin de ce respect notre siècle en délire, tandis qu'il remue sur vous tant de vaines questions ! O merveille ! les eaux s'affermissent sous vos pieds ; à vos pieds se soumet l'immense mer, et vous soumettez votre tête à un petit fleuve pour y être baptisé : le fleuve, et celui qui baptise, Jean, sont l'image l'un de l'autre, la petitesse de celui-ci explique la petitesse de celui-là; petit fleuve, humble serviteur, le Seigneur de tous deux s'abaisse dans les eaux de l'un, sous la main de l'autre.

« Oui, le torrent de vos grâces déborde, il n'y a plus de place pour les contenir ; et moi, abondamment rassasié, je m'écrie. Fermez votre main, replacez vos dons dans votre trésor, comme un dépôt que vous nous rendrez un jour ! »

S. EPHREM; *Adversus scrutatores*, serm. x.
(Opp. syriac.-latin., t. III.)

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Préface de la première édition..... 3
Avertissement de la traduction publiée en 1662... 13

LIVRE PREMIER.

CHAPITRES. Pages.

I. De L'imitation de Jésus-Christ et du mépris des vanités du monde..... 19
II. Avoir d'humbles sentiments de soi-même..... 23
III. De la doctrine de vérité..... 26
IV. De la prévoyance dans la conduite..... 31
V. De la lecture des saintes Écritures..... 33
VI. Des affections déréglées..... 36
VII. Fuir les vanités et l'orgueil..... 38
VIII. Éviter l'excès de la familiarité..... 41
IX. De l'obéissance et de la soumission..... 43
X. Éviter les paroles inutiles..... 45
XI. De la paix intérieure et du zèle pour notre avancement..... 48
XII. Avantage de l'adversité..... 52
XIII. De la résistance aux tentations..... 56
XIV. Éviter les jugements téméraires..... 61
XV. Des œuvres de charité..... 63
XVI. Supporter les défauts des autres..... 66

CHAPITRES. Pages.

XVII. De la vie monastique..... 69
XVIII. Des exemples des saints Pères..... 71
XIX. Des exercices d'un bon religieux..... 75
XX. De l'amour de la solitude et du silence..... 80
XXI. De la componction du cœur..... 86
XXII. De la considération de la misère humaine..... 90
XXIII. De la méditation de la mort..... 96
XXIV. Du jugement et des peines des pécheurs..... 102
XXV. Du zèle nécessaire dans la réforme de notre vie. 109

LIVRE DEUXIÈME.

I. De la conversation intérieure..... 117
II. De l'humble soumission..... 122
III. De l'homme pacifique..... 125
IV. De la pureté et de la simplicité du cœur..... 129
V. De la considération de soi-même..... 131
VI. De la joie d'une bonne conscience..... 135
VII. Aimer Jésus sur toutes choses..... 139
VIII. De la familiarité de l'âme avec Jésus..... 143
IX. De l'absence de toute consolation..... 148
X. De la reconnaissance pour la grâce de Dieu... 154
XI. Du petit nombre des vrais amis de la Croix de Jésus..... 159
XII. De la voie royale de la sainte Croix..... 164

LIVRE TROISIÈME.

I. Entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle..... 175

CHAPITRES. Pages.

II. Langage intérieur de la vérité..... 177
III. La parole de Dieu veut être entendue avec humilité..... 180
IV. Marcher en présence de Dieu dans la vérité et l'humilité..... 186
V. Admirables effets de l'amour divin..... 191
VI. De l'épreuve du véritable amour..... 196
VII. Il faut en tout mettre la grâce sous la garde de l'humilité..... 201
VIII. S'anéantir devant Dieu..... 205
IX. Rapporter tout à Dieu, comme à notre fin dernière..... 208
X. Qu'il est doux de servir Dieu en méprisant le monde..... 211
XI. Il faut examiner et modérer les désirs du cœur. 215
XII. Il faut se former à la patience et lutter contre les passions..... 218
XIII. De l'obéissance de l'humble sujet, à l'exemple de Jésus-Christ..... 222
XIV. Considérer les saints jugements de Dieu, de peur de tirer vanité des bonnes œuvres..... 225
XV. Comment il faut régler ses actions et ses paroles, quand l'âme ressent un désir..... 229
XVI. Ne se consoler qu'en Dieu..... 234
XVII. Remettre à Dieu tout soin de nous-mêmes..... 237
XVIII. Souffrir à l'exemple de Jésus-Christ..... 241
XIX. De la patience des injures..... 246
XX. Confesser sa propre faiblesse. Misère de cette vie. 250
XXI. Se reposer en Dieu..... 254
XXII. De la mémoire des bienfaits de Dieu..... 259
XXIII. Quatre préceptes importants pour avoir et garder la paix..... 263
XXIV. Fuir la curiosité, ne point rechercher la conduite des autres..... 267

CHAPITRES. Pages.

XXV. En quoi consiste la paix et l'avancement spirituel..... 270
XXVI. Excellence de la liberté intérieure..... 274
XXVII. L'amour de soi est l'obstacle qui nous détourne le plus du souverain bien..... 278
XXVIII. Contre la médisance..... 282
XXIX. Comment il faut invoquer et bénir Dieu dans l'affliction..... 284
XXX. Implorer le secours divin, espérer avec confiance le retour de la grâce..... 288
XXXI. Négliger toutes les créatures pour trouver le Créateur..... 293
XXXII. Du renoncement à soi-même et à toute cupidité..... 297
XXXIII. De l'instabilité du cœur, qui ne peut se fixer qu'en Dieu..... 301
XXXIV. Douceur infinie de l'amour de Dieu..... 303
XXXV. Nulle assurance en cette vie contre les tentations..... 306
XXXVI. Contre les vains jugements des hommes..... 310
XXXVII. Se renoncer entièrement pour obtenir la liberté du cœur..... 314
XXXVIII. De la bonne conduite dans les choses extérieures, recourir à Dieu dans les périls..... 317
XXXIX. Éviter l'empressement dans les affaires..... 319
XL. L'homme, de soi, n'a rien de bon et ne peut se glorifier de rien..... 322
XLI. Du mépris de tout honneur temporel..... 326
XLII. Il ne faut point placer la paix dans les hommes. 328
XLIII. Contre la vaine science du siècle..... 330
XLIV. Ne point s'embarrasser dans les choses extérieures..... 334
XLV. Ne pas croire tout le monde; difficulté de modérer ses paroles..... 337

CHAPITRES. Pages.

XLVI. Placer sa confiance en Dieu, quand on est poursuivi de paroles outrageantes..... 341
XLVII. Supporter toutes les épreuves pour obtenir la vie éternelle..... 346
XLVIII. Du jour de l'Éternité et des misères de cette vie. 350
XLIX. Du désir de la vie éternelle; grandeur des biens promis à ceux qui combattent..... 355
L. Comment un homme dans la désolation doit se remettre entre les mains de Dieu..... 362
LI. Se livrer à d'humbles occupations dans les heures d'aridité..... 368
LII. L'homme ne doit pas s'estimer digne de consolation mais plutôt de châtiment..... 371
LIII. La grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses de la terre..... 376
LIV. Divers mouvements de la nature et de la grâce.. 379
LV. Corruption de la nature, efficace de la grâce divine..... 386
LVI. Nous devons renoncer à nous-mêmes, et imiter Jésus-Christ en portant la Croix..... 392
LVII. L'homme ne doit point se laisser abattre quand il tombe en quelques fautes..... 397
LVIII. Ne point chercher à pénétrer les mystères et les secrets jugements de Dieu..... 400
LIX. Il faut placer en Dieu seul tout son espoir et toute sa confiance..... 408

LIVRE QUATRIÈME.

PIEUSE EXHORTATION A LA SAINTE COMMUNION.

I. Avec quel respect il faut recevoir Jésus-Christ. 414
II. Dieu, dans ce sacrement, donne des preuves de son immense amour pour l'homme..... 422

CHAPITRES. Pages

III. Il est utile de communier souvent..... 427
IV. Dieu accorde des grâces abondantes à ceux qui communient pieusement..... 433
V. De l'excellence du sacrement de l'autel et de la dignité sacerdotale..... 438
VI. Avant la communion..... 442
VII. Examen de conscience, ferme propos de s'amender..... 444
VIII. De l'oblation de Jésus sur la Croix, et de la résignation de soi-même..... 447
IX. Nous devons nous offrir à Dieu avec tout ce qui est à nous, et prier pour tous..... 451
X. Il ne faut pas s'éloigner légèrement de la sainte communion..... 457
XI. Le corps de Jésus-Christ et la sainte Écriture sont nécessaires à l'âme fidèle..... 462
XII. Il faut se préparer avec un grand soin à la communion..... 469
XIII. L'âme pieuse doit aspirer à l'union avec Jésus-Christ dans le sacrement..... 475
XIV. Désir ardent de quelques âmes pieuses pour recevoir le corps de Jésus-Christ..... 480
XV. La grâce de la dévotion s'obtient par l'humilité et l'abnégation de soi-même..... 484
XVI. Prière à Jésus-Christ pour lui demander sa grâce dans nos besoins..... 488
XVII. Ardeur de l'âme qui brûle de recevoir Jésus-Christ..... 491
XVIII. Ne point sonder la profondeur de ce mystère, et soumettre sa raison à la foi..... 496

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des auteurs auxquels les Réflexions et les Prières ont été empruntées.

A.

Albert le Grand, p. 130.
Saint Anselme, p. 172, 209, 262, 316, 448, 454, 487, 489.
Saint Augustin, p. 37, 121, 127, 179, 207, 217, 253, 258, 276, 299, 302, 305, 318, 325, 330, 333, 406, 420, 436, 467.

B.

Saint Benoît, p. 348.
Saint Bernard, p. 29, 44, 84, 115, 286.
De Blois (Louis), p. 42, 79.
Bona (cardinal), p. 50, 68, 308.
Saint Bonaventure, p. 224, 283, 494.
Bossuet, p. 141, 146, 161, 176. 199.

C.

Sainte Catherine de Sienne, p. 195, 235, 390.
Saint Cyprien, p. 395.

E.

Saint Ephrem, p. 60, 73, 101, 107, 133, 221, 248, 266, 280, 360, 440, 498.
Saint Eucher, p. 215.

F.

Fénelon, p. 184.
Saint François de Sales, p. 373, 449, 477, 482.

G.

Saint Grégoire le Grand (Pape), p. 35, 53.

Saint Grégoire de Nazianze, p. 21, 157, 340, 354.

H.

Hugues de Saint-Victor, p. 62, 64, 89, 137.

J.

Saint Jean Chrysostome, p. 94, 446, 461, 472.
Saint Jean Climaque, p. 39, 123, 227, 231, 269, 321, 327, 335, 344, 399, 410.

L.

Saint Laurent Justinien, p. 189, 296, 425.

P.

Saint Pierre Damien (cardinal), p. 430.

R.

Rancé, abbé de la Trappe (Dom Arm. de), p. 70, 378.

T.

Tauler (frère), p. 46, 294, 384.
Tertullien, p. 243, 312.
Sainte Thérèse, p. 152, 366, 369.

V.

Saint Vincent de Paul, p. 25, 32, 204, 239, 272.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

17 AVR. 1998
15 AVR. 1998
NOV 28 1988
23 JUIN 1998
DEC 09 1988
23 JUIL. 1998
DEC 09 1988
DEC 18 2001
DEC 06 2001
JUL 13 1995
04 JUIL. 1995
NOV 18 1996
NOV 18 1996
08 JAN. 1997
DEC 04 1996
DEC 12 1997

a39003 011787594b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 06 10 05 3